# OEUVRES

# D'AUG. THIERRY.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

DE

## LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

PAR LES NORMANDS.

I.




BRUXELLES.

N.-J. GREGOIR, V. WOUTERS ET Cie, EDITEURS,

RUE AU LIN, N° 20, PRÈS DE LA PLACE S<sup></sup>t-GÉRY.

1839.

OEUVRES

# D'AUG. THIERRY.

. . . . . . . The folk of Normandie
Among us woneth yet, and shalleth evermore.
Of Normans beth these high men thath beth in this land
And the low mon of Saxons. . . . . . . . .

ROBERT OF GLOUCESTER'S CHRONICLE, vol. 1, p. 3 et 363.

« Les gens de Normandie habitent encore parmi nous, et y demeureront à « jamais..... Des Normands descendent les hommes de haut rang qui sont en ce « pays, et les hommes de basse condition sont fils des Saxons. »

CHRONIQUE DE ROBERT DE GLOUCESTER.

IMPRIMERIE DE N. J. GREGOIR,
Rue du Lin, No 20.




Massacre des Moines de Croiland par les Danois.

# AVERTISSEMENT

## POUR LA TROISIÈME ÉDITION.

Cet ouvrage, publié pour la première fois en 1825, a paru de nouveau en 1826, augmenté de pièces justificatives, mais sans que le texte eût reçu aucune amélioration importante. A cette époque, trop voisine de l'instant où j'avais mis la dernière main à mon travail, il ne m'était pas encore possible de le considérer d'un regard impartial, de me détacher des impressions et des idées sous l'influence desquelles j'avais poursuivi et achevé une si longue tâche. Mais, après un intervalle de quatre années, je me suis cru en état de juger avec liberté d'esprit ces pages écrites dans un temps déjà éloigné, et d'exercer envers moi-même toutes les sévérités de la critique. J'ai soumis à une révision lente et consciencieuse l'ensemble et les détails, la composition et le style. J'ai souvent ajouté, souvent retranché, et fait de nombreuses variantes, soit pour donner plus de relief aux circonstances du récit, soit pour rendre le langage plus net et plus coulant. Je me flatte d'avoir fait complétement disparaître ce qui tenait à des préoccupations de jeunesse, ce qu'il y avait, dans certains passages, d'un peu hasardé, quant aux vues, ou d'un peu acerbe, quant à l'expression.

Grâce à l'obligeance d'un Anglais, aussi distingué par ses lumières que zélé pour l'histoire de son pays, M. Wickham, membre du

conseil privé de S. M. Britannique, j'ai pu consulter, par moi-même, le texte de différents manuscrits relatifs à la conquête normande, et donner ainsi plusieurs faits entièrement neufs. Tels sont les détails sur la mort du grand chef de partisans Hereward, extraits d'une histoire des Anglo-Saxons, en rimes françaises, du douzième siècle, et le récit de la capitulation de Londres, tiré d'un poëme latin récemment découvert dans la bibliothèque royale de Bruxelles. Ce curieux document se compose de huit cent vingt vers élégiaques, ouvrage d'un contemporain, qui décrit, d'une manière quelquefois simple et quelquefois emphatique, la descente des Normands en Angleterre, la bataille de Hastings, et le couronnement de Guillaume-le-Conquérant. Dans sa narration de la bataille, l'auteur, tout dévoué qu'il se montre à la cause du duc de Normandie, rend témoignage de l'indomptable fierté du roi Harold et de la bravoure des Saxons; mais, sauf quelques circonstances de peu d'intérêt, les choses qu'il raconte se trouvent ailleurs. Il n'en est pas de même de la partie du poëme consacrée aux événements postérieurs : là se rencontre, pour la première fois, une peinture détaillée de l'état de Londres durant le blocus d'un mois que cette capitale eut à souffrir. Dans ce tableau, assez animé, figure un personnage inconnu jusqu'ici, le principal magistrat de la bourgeoisie, dont j'ai cru découvrir l'ancien titre anglo-saxon, sous un nom altéré par l'orthographe étrangère. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, à laquelle je tiens peu, les faits subsistent, et comblent un vide laissé par tous les historiens [1].

Le point le plus faiblement traité, dans les deux éditions précédentes, était la formation du comté ou duché de Normandie. J'ai retouché ce récit, en y ajoutant de nouveaux détails, empruntés, pour la plupart, à l'ouvrage de M. Depping sur les expéditions maritimes des Normands. Cet excellent livre est l'un des trois que je recommande aux personnes studieuses, dont la curiosité voudrait épuiser les faits entre lesquels j'ai dû choisir : les autres sont l'Histoire des Anglo-Saxons, par le savant et respectable Turner, et l'Histoire d'Angleterre du docteur Lingard, qui se distingue de toutes les précédentes par des recherches approfondies et une rare intelligence du moyen âge. Mon but ne pouvait être de tout dire sur

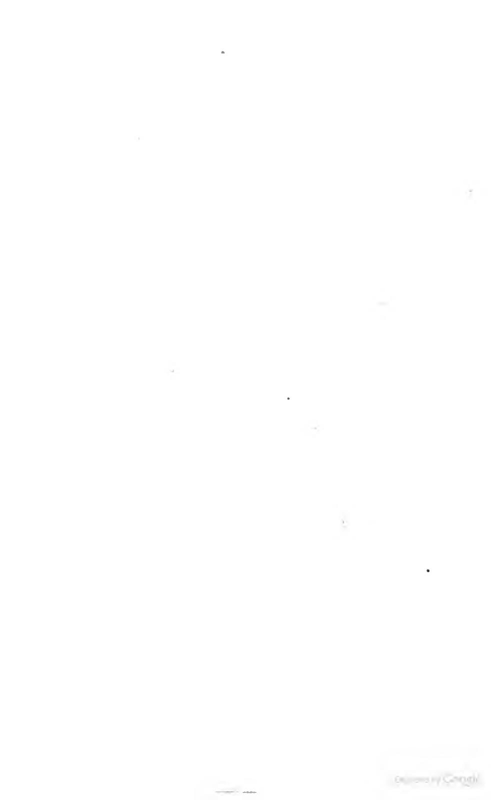
1 *Voyez* pièces justificatives, liv. IV, n° 2.

l'état politique, civil et intellectuel des Anglo-Saxons et des Gallo-Normands. Au contraire, il m'a fallu négliger beaucoup de questions intéressantes, afin de ne pas encombrer la scène où devaient agir ces deux peuples dans le grand drame de la conquête. C'est une règle dont je ne me suis point départi, en revoyant mon ouvrage avec l'attention la plus scrupuleuse; car, à mon avis, toute composition historique est un travail d'art autant que d'érudition: le soin de la forme et du style n'y est pas moins nécessaire que la recherche et la critique des faits.

Le long et laborieux examen, auquel je viens de me livrer, était pour moi une dette de reconnaissance envers le public; j'y ai consacré, pendant quinze mois, toutes les heures que je pouvais dérober aux tristes soins qu'exige l'état de souffrance et d'infirmité où je languis depuis bien longtemps. Ma tâche est terminée : me sera-t-il donné d'en accomplir une nouvelle, de faire un troisième pas dans cette série de travaux, que j'aimais à rêver si longue? Je n'ose l'espérer; mais tant qu'il me restera quelque souffle de vie, jamais je ne me séparerai de ces études: elles furent ma passion la plus vive, dans des années de force et de jeunesse; elles me consolent maintenant, au milieu des ennuis d'une vieillesse anticipée.

Carqueiranne, près Hyères, le 3 février 1830.

---



# INTRODUCTION.

Les principaux États de l'Europe moderne sont parvenus aujourd'hui à un très-haut degré d'unité territoriale ; et l'habitude de vivre sous le même gouvernement et au sein de la même civilisation, semble avoir introduit, parmi les habitants de chaque État, une entière communauté de mœurs, de langage et de patriotisme. Cependant il n'en est presque pas un seul qui ne présente encore des traces vivantes de la diversité des races d'hommes qui, à la longue, se sont agrégées sur son territoire. Cette variété de races se montre sous différents aspects. Tantôt une complète séparation d'idiomes, de traditions locales, de sentiments politiques, et une sorte d'hostilité instinctive, distinguent de la grande masse nationale, la population de certains cantons peu étendus ; tantôt une simple différence de dialecte, ou même d'accentuation, marque, quoique d'une manière plus faible, la limite des établissements fondés par des peuples d'origine diverse, et longtemps séparés par de profondes inimitiés. Plus on se reporte en arrière du temps où nous vivons, plus on trouve que ces variétés se prononcent ; on aperçoit clairement l'existence de plusieurs peuples dans l'enceinte géographique qui porte le nom d'un seul : à la place des patois provinciaux, on rencontre des langues complètes et régulières ; et ce qui semblait uniquement défaut de civilisation et résistance au progrès des lumières, prend, dans le passé,

l'aspect de mœurs originales et d'un attachement patriotique à d'anciennes institutions. Ainsi, des faits, qui ne sont plus d'aucune importance sociale, conservent encore une grande importance historique. C'est fausser l'histoire que d'y introduire le mépris philosophique pour tout ce qui s'éloigne de l'uniformité de la civilisation actuelle, et de regarder, comme seuls dignes d'une mention honorable, les peuples au nom desquels le hasard des événements a attaché l'idée et le sort de cette civilisation.

Les populations du continent européen et des îles qui l'avoisinent, sont venues, en différents temps, se juxtaposer, et envahir, les unes sur les autres, des territoires déjà occupés, ne s'arrêtant qu'au point où des obstacles naturels ou bien une résistance plus forte, occasionnée par une plus grande concentration de la population vaincue, les obligeaient de faire halte. Ainsi les vaincus de diverses époques se sont trouvés, pour ainsi dire, rangés par couches de populations, dans les différents sens où s'étaient dirigées les grandes migrations des peuples. Dans ce mouvement d'invasions successives, les races les plus anciennes, réduites à un petit nombre de familles, ont déserté les plaines et fui vers les montagnes, où elles se sont maintenues pauvres, mais indépendantes; tandis que les envahisseurs, envahis à leur tour, devenaient serfs de la glèbe dans les campagnes qu'ils occupaient, faute de rencontrer un asile vacant dans des lieux inexpugnables [1].

La conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, en l'année 1066, est la dernière conquête territoriale qui se soit opérée dans la partie occidentale de l'Europe. Depuis lors, il n'y a plus eu que des conquêtes politiques, différentes de celles des barbares, qui se transportaient en familles sur le territoire envahi, se le partageaient par tête, et ne laissaient aux vaincus que la vie, sous la condition de travailler et de rester paisibles. Cette invasion ayant eu lieu dans un temps plus rapproché de nous que celles des populations qui, au cinquième siècle, démembrèrent l'empire romain, nous possédons, sur tous les faits qui s'y rapportent, des documents bien plus nombreux. Ils sont même assez complets pour

1 Les principaux mouvements de population, arrivés avant notre ère sur le continent occidental, sont exposés avec détail, et, à mon avis, avec une rare sagacité, dans l'*Histoire des Gaulois*, par mon frère Amédée Thierry.



donner une juste idée de ce qu'était la conquête au moyen âge; pour montrer comment elle s'exécutait et se maintenait, quel genre de spoliations et de souffrances elle faisait subir aux vaincus, et quels moyens employaient ceux-ci pour réagir contre leurs envahisseurs. Ce tableau, retracé dans tous ses détails et avec les couleurs qui lui sont propres, doit offrir un intérêt historique plus général que ne semblent le comporter les bornes de temps et de lieu où il est circonscrit; car presque tous les peuples de l'Europe ont, dans leur existence actuelle, quelque chose qui dérive des conquêtes du moyen âge. C'est à ces conquêtes que la plupart doivent leurs limites géographiques, le nom qu'ils portent, et, en grande partie, leur constitution intérieure, c'est-à-dire leur distribution en ordres et en classes.

Les classes supérieures et inférieures, qui aujourd'hui s'observent avec défiance ou luttent ensemble pour des systèmes d'idées et de gouvernement, ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une époque antérieure. Ainsi l'épée de la conquête, en renouvelant la face de l'Europe et la distribution de ses habitants, a laissé sa vieille empreinte sur chaque nation, créée par le mélange de plusieurs races. La race des envahisseurs est restée une classe privilégiée, dès qu'elle a cessé d'être une nation à part. Elle a formé une noblesse guerrière qui, se recrutant, pour ne pas s'éteindre, de tout ce qu'il y avait d'ambitieux, d'aventuriers, de turbulents dans les rangs inférieurs, a dominé sur la masse laborieuse et paisible, tant qu'a duré le gouvernement militaire dérivant de la conquête. La race envahie, dépouillée de la propriété du sol, du commandement et de la liberté, ne vivant pas des armes, mais du travail, n'habitant point des châteaux forts, mais des villes, a formé comme une société séparée, à côté de l'association militaire des conquérants. Soit qu'elle ait conservé, dans les murailles de ces villes, les restes de la civilisation romaine, soit qu'à l'aide de la faible part qu'elle en avait reçue, elle ait recommencé une civilisation nouvelle, cette classe s'est relevée à mesure que s'est affaiblie l'organisation féodale de la noblesse issue des anciens conquérants, ou par descendance naturelle ou par filiation politique.

Jusqu'ici les historiens des peuples modernes, en racontant ces grands événements, ont transporté les idées, les mœurs et l'état

politique de leur temps dans les temps passés. Les chroniqueurs de l'époque féodale ont placé les barons et la pairie de Philippe-Auguste dans la cour de Charlemagne, et ils ont confondu le gouvernement brutal et l'état violent de la conquête avec le régime plus régulier et les usages plus fixes de l'établissement féodal. Les historiens de l'ère monarchique, qui se sont exclusivement rendus les historiens du prince, ont eu des idées plus singulières et plus étroites encore. Ils ont modelé la royauté germanique des premiers conquérants de l'empire romain et la royauté féodale du douzième siècle, sur les vastes et puissantes royautés du dix-septième. Vivant dans un temps où il n'y avait qu'un seul prince et qu'une seule cour, ils ont commodément attribué cet ordre de choses aux époques précédentes. Pour ce qui concerne l'histoire de France, les diverses invasions des Gaules les nombreuses populations, différentes d'origine et de mœurs placées sur leur territoire, la division du sol en plusieurs pays, parce qu'il y a eu plusieurs peuples, enfin, la réunion lente, opérée pendant six cents ans, de tous ces pays sous le même sceptre, sont des faits entièrement négligés par eux. Les historiens formés par le dix-huitième siècle ont été également trop préoccupés de la philosophie de leur temps. Témoins des progrès de la classe moyenne, et organes de ses besoins contre la législation et les croyances du moyen âge, ils n'ont point envisagé de sang-froid ni décrit avec exactitude les temps anciens où cette classe jouissait à peine de l'existence civile. Ils ont traité les faits avec le dédain du droit et de la raison : ce qui est très-bon pour opérer une révolution dans les esprits et dans l'État, mais l'est beaucoup moins pour écrire l'histoire. Du reste, il ne faut point que cela surprenne : on ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que l'on ait, dépasser l'horizon de son siècle, et chaque nouvelle époque donne à l'histoire de nouveaux points de vue et une forme particulière.

Aujourd'hui il n'est plus permis de faire l'histoire au profit d'une seule idée. Notre siècle ne le veut point : il demande qu'on lui apprenne tout, qu'on lui retrace et qu'on lui explique l'existence des nations aux diverses époques, et qu'on donne à chaque siècle passé sa véritable place, sa couleur et sa signification. C'est ce que j'ai tâché de faire pour le grand événement dont j'ai entrepris l'histoire. Je n'ai consulté que des documents et des textes originaux, soit pour détailler les diverses circonstances du récit, soit pour caractériser les

personnages et les populations qui y figurent. J'ai puisé si largement dans ces textes, que je me flatte d'y avoir laissé peu de chose à prendre. Les traditions nationales des populations les moins connues, et les anciennes poésies populaires, m'ont fourni beaucoup d'indications sur le mode d'existence, les sentiments et les idées des hommes, dans les temps et les lieux divers où je transporte le lecteur.

Quant au récit, je me suis tenu aussi près qu'il m'a été possible du langage des anciens historiens, soit contemporains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu lieu. Lorsque j'ai été obligé de suppléer à leur insuffisance par des considérations générales, j'ai cherché à les autoriser en reproduisant les traits originaux qui m'y avaient conduit par induction. Enfin, j'ai toujours conservé la forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât point les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entremêlés de dissertations. J'ai cru d'ailleurs que, si je m'attachais plutôt à raconter qu'à disserter, même dans l'exposition des faits et des résultats généraux, je pourrais donner une sorte de vie historique aux masses d'hommes comme aux personnages individuels, et que, de cette manière, la destinée politique des nations offrirait quelque chose de cet intérêt humain qu'inspire involontairement le détail naïf des changements de fortune et des aventures d'un seul homme.

Je me propose donc de présenter dans le plus grand détail la lutte nationale qui suivit la conquête de l'Angleterre par les Normands établis en Gaule; de montrer, dans tout ce qu'en retrace l'histoire, les relations hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même sol; de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée, jusqu'à ce que du mélange et des rapports de leurs races, de leurs mœurs, de leurs besoins, de leurs langues, il se soit formé une seule nation, une langue commune, une législation uniforme. Le théâtre de ce grand drame est l'île de Bretagne, l'Irlande, et aussi la France, à cause des relations nombreuses que les rois issus du conquérant de l'Angleterre ont eues, depuis l'invasion, avec cette partie du continent. En deçà comme au delà du détroit, leurs entreprises ont modifié l'existence politique et sociale d'un grand nombre de populations dont l'histoire est presque complétement ignorée. L'obscurité dans laquelle sont tombées ces populations ne vient

point de ce qu'elles ne méritaient pas de trouver, comme les autres, des historiens; la plupart même sont remarquables par une originalité de caractère qui les distingue profondément des grandes nations où elles se sont fondues. Pour résister à cette fusion opérée malgré elles, elles ont déployé une activité politique à laquelle se rattachent de grands événements, faussement attribués jusqu'ici, soit à l'ambition de certains hommes, soit à d'autres causes accidentelles. Ces nouvelles recherches peuvent contribuer à éclaircir le problème, encore indécis, des diverses variétés de l'espèce humaine en Europe, et des grandes races primitives auxquelles ces variétés se rattachent.

Sous ce point de vue philosophique, et à part l'intérêt pittoresque que je me suis efforcé d'obtenir, j'ai cru faire une chose véritablement utile au progrès de la science, en construisant, s'il m'est permis de parler ainsi, l'histoire des Gallois; des Irlandais de race pure; des Écossais, soit d'ancienne race, soit de race mélangée; des Bretons et des Normands du continent, et surtout de la nombreuse population qui habitait et habite encore la Gaule méridionale entre la Loire, le Rhône et les deux mers. Sans donner aux grands faits de l'histoire moins d'importance qu'ils n'en méritent, je me suis intéressé, je l'avoue, d'une affection toute particulière aux événements locaux relatifs à ces populations négligées. Quoique forcé de raconter sommairement les révolutions qui leur sont propres, je l'ai fait avec une sorte de sympathie, avec ce sentiment de plaisir qu'on éprouve en réparant une injustice. En effet, l'établissement des grands États modernes a été surtout l'œuvre de la force; les sociétés nouvelles se sont formées des débris des anciennes sociétés violemment détruites; et, dans ce travail de recomposition, de grandes masses d'hommes ont perdu, non sans souffrances, leur liberté et jusqu'à leur nom de peuple, remplacé par un nom étranger. Un pareil mouvement de destruction était inévitable, je le sais. Quelque violent et illégitime qu'il ait été dans son principe, il a pour résultat présent la civilisation européenne. Mais, en rendant à cette civilisation les hommages qui lui sont dus, en admirant les nobles destinées qu'elle prépare au genre humain, il est permis de ne pas voir sans quelques regrets la ruine d'autres civilisations qui auraient pu grandir aussi et fructifier un jour pour le monde, si la fortune avait été pour elles.

J'avais besoin de donner ces courtes explications pour qu'on ne fût pas surpris, en lisant ce livre, d'y trouver l'histoire d'une conquête, et même de plusieurs conquêtes, faite au rebours de la méthode employée jusqu'ici par les historiens modernes. Tous, suivant une route qui leur a semblé naturelle, vont des vainqueurs aux vaincus; ils se transportent plus volontiers dans le camp où l'on triomphe que dans celui où l'on succombe, et présentent la conquête comme achevée aussitôt que le conquérant s'est proclamé maître, faisant abstraction, comme lui, de toutes les résistances ultérieures dont s'est jouée sa politique. Voilà comment, pour tous ceux qui, avant ces derniers temps, ont traité l'histoire d'Angleterre, il n'y a plus de Saxons après la bataille de Hastings et le couronnement de Guillaume-le-Bâtard : il a fallu qu'un romancier, homme de génie, vînt révéler au peuple anglais que ses aïeux du onzième siècle n'avaient pas tous été vaincus dans un seul jour.

Un grand peuple ne se subjugue pas aussi promptement que sembleraient le faire croire les actes officiels de ceux qui le gouvernent par le droit de la force. La résurrection de la nation grecque prouve que l'on s'abuse étrangement en prenant l'histoire des rois ou même des peuples conquérants pour celle de tout le pays sur lequel ils dominent. Le regret patriotique vit encore au fond des cœurs longtemps après qu'il n'y a plus d'espérance de relever l'ancienne patrie. Ce sentiment, quand il a perdu la puissance de créer des armées, crée encore des bandes de partisans, des brigands politiques dans les forêts ou sur les montagnes, et fait vénérer comme des martyrs ceux qui meurent sur le gibet. Voilà ce que des travaux récents nous ont appris pour la nation grecque [1], et ce que j'ai trouvé pour la race anglo-saxonne, en recueillant son histoire où personne ne l'avait cherchée, dans les légendes, les traditions et les poésies populaires. La ressemblance entre l'état des Grecs sous les Turcs et celui des Anglais de race sous les Normands, non-seulement pour ce qu'il y a de matériel dans l'asservissement, mais pour la forme particulière que revêt l'esprit national au milieu des souffrances de l'oppression, pour les instincts moraux et les croyances superstitieuses qui en naissent, pour la manière de haïr ceux qu'on voudrait

1 Voyez les excellentes dissertations historiques, insérées par M. Fauriel dans son recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne.*

et qu'on ne peut vaincre, et d'aimer ceux qui luttent encore lorsque la masse courbe la tête, est un fait bien digne de remarque. De ce rapprochement peut sortir quelque lumière pour l'étude morale de l'homme.

Le point de vue de la distinction des races en Angleterre, après la conquête, ne donne pas seulement de l'importance à des faits inaperçus ou négligés; il donne une physionomie et une signification toute nouvelle à des événements célèbres, mais inexactement expliqués. La longue querelle du roi Henri II et de l'archevêque Thomas Becket est un de ces événements; l'on en trouvera dans cet ouvrage une version entièrement différente de celle qui est le plus en crédit. Si, dans le récit de la lutte de ces deux personnages célèbres, les historiens philosophes ont pris parti contre le plus faible et le plus malheureux, c'est faute d'avoir envisagé cette lutte sous son véritable aspect, faute d'avoir connu tous les éléments dont se composait la haine mutuelle des deux adversaires. Ils ont complétement oublié, envers un homme assassiné avec des circonstances odieuses, les principes de justice et de philanthropie dont ils faisaient profession. Après six siècles, ils ont poursuivi sa mémoire avec acharnement; et pourtant il n'y a rien de commun entre la cause des ennemis de Thomas Becket, au douzième siècle, et celle de la philosophie, au dix-huitième. Henri II n'était point un roi citoyen, un partisan de l'indépendance religieuse, un antagoniste systématique de la domination papale; et, comme on le verra, il s'agissait de tout autre chose dans son aversion obstinée pour un homme contre lequel il fut le premier à solliciter l'appui du pape.

Si les graves circonstances qui signalèrent la dispute du cinquième roi de race normande avec le premier archevêque de race anglaise, depuis la conquête, doivent être attribuées, plus qu'à toute autre cause, à l'hostilité encore vivante des conquérants et des vaincus, un autre fait non moins important, la grande guerre civile qui s'éleva sous les règnes de Jean et de Henri III, fut aussi une querelle de races plutôt que de gouvernement. Elle eut pour motif réel la crainte, bien ou mal fondée, qu'éprouvèrent les barons d'origine normande de subir une conquête de la part d'étrangers appelés en Angleterre par les rois, et d'être dépouillés de la grande propriété territoriale et du gouvernement par des Poitevins, des Aquitains et des Provençaux, comme, un siècle et demi auparavant, eux-mêmes

en avaient dépossédé les Saxons. C'est cet intérêt matériel, et non le pur désir de fonder des institutions politiques, qui mit en insurrection contre les rois le *baronage* et la *chevalerie* d'Angleterre. Si ce grand mouvement aristocratique fut soutenu par la faveur populaire, c'est que l'alarme d'une seconde conquête, et l'indignation contre ce qui semblait devoir l'amener, fut commune au pauvre et au riche, au Saxon et au Normand.

L'examen approfondi de tous les phénomènes politiques qui accompagnèrent les conquêtes au moyen âge, et l'observation du rôle qu'y joua la religion, m'ont conduit à une nouvelle manière de considérer les progrès du pouvoir papal et de l'unité catholique. Jusqu'ici, les historiens ont présenté ce pouvoir comme s'étendant uniquement par une influence métaphysique, comme conquérant par la persuasion; mais il est certain que ses conquêtes, ainsi que toutes les autres, se sont effectuées par les moyens ordinaires, par des moyens matériels. Si les papes n'ont pas fait, en personne, d'expéditions militaires, ils se sont associés à presque toutes les grandes invasions et à la fortune des conquérants, même de conquérants encore païens. C'est la destruction des Églises indépendantes, opérée, dans l'Europe chrétienne, concurremment avec celle des nations libres, qui a donné de la réalité au titre d'universelle, pris par l'Église romaine longtemps avant que ce titre lui convînt. Depuis le cinquième siècle jusqu'au treizième, il n'y a pas eu une seule conquête qui n'ait profité à la cour de Rome autant qu'à ceux qui l'avaient opérée par la lance et par l'épée. Ce point de vue, encore inaperçu de l'histoire du moyen âge, m'a conduit, à l'égard des différentes Églises nationales, que l'Église romaine appelait hérétiques ou schismatiques, au même genre d'intérêt et de sympathie dont j'ai parlé plus haut relativement aux nations elles-mêmes. Comme celles-ci, elles ont succombé, sans qu'il existât aucun droit contre elles; et l'indépendance qu'elles revendiquaient pour leurs doctrines et leur gouvernement était une partie de cette liberté morale consacrée par le christianisme.

Je dois dire, en finissant, quelques mots sur le plan et la composition de cet ouvrage. On y trouvera, ainsi que l'annonce le titre, un récit complet de tous les détails relatifs à la conquête normande, placé entre deux narrations plus sommaires, l'une des faits qui ont précédé et préparé cette conquête, l'autre de ceux qui en ont découlé comme conséquences. Avant de présenter et de mettre en

action les personnages qui figurent dans le grand drame de la conquête, j'ai cherché à faire connaître le terrain sur lequel devaient avoir lieu ses différentes scènes. Pour cela, j'ai transporté le lecteur tantôt dans la Grande-Bretagne, tantôt sur le continent. J'ai exposé l'origine, la situation intérieure et extérieure, les premières relations mutuelles de la population de l'Angleterre et de celle du duché de Normandie, et par quelle sorte de hasards ces rapports se sont compliqués au point de devenir nécessairement hostiles, et d'amener un projet d'invasion de la part de la seconde de ces puissances. Le succès de l'invasion normande, couronnée par le gain de la bataille de Hastings, donne lieu à une conquête dont les progrès, l'établissement et les suites immédiates forment plusieurs époques bien marquées.

La première époque est celle de l'envahissement territorial : elle commence à la victoire de Hastings, le 14 octobre de l'année 1066, et embrasse les progrès successifs des conquérants, de l'est à l'ouest et du sud au nord ; elle se termine en 1070, lorsque tous les centres de résistance ont été détruits, lorsque tous les hommes puissants se sont soumis, ou ont abandonné le pays. La seconde époque, celle de l'envahissement politique, commence où finit la première ; elle comprend la série d'efforts tentés par le conquérant pour désorganiser et dénationaliser, si l'on peut s'exprimer ainsi, la population vaincue. Elle se termine en 1076, par l'exécution à mort du dernier chef de race saxonne, et l'arrêt de dégradation du dernier évêque de cette même race. Dans la troisième époque, le conquérant soumet à un ordre régulier les résultats violents de la conquête, et transforme en propriété légale, sinon légitime, les prises de possession de ses soldats : cette époque se termine en 1086, par une grande revue de tous les conquérants possesseurs de terres, qui, renouvellant ensemble au roi le serment d'hommage lige, figurent pour la première fois comme nation établie, et non plus comme armée en campagne. La quatrième est remplie des querelles intestines de la nation conquérante et de ses guerres civiles, soit pour la possession du territoire conquis, soit pour le droit d'y commander. Cette période, plus longue que toutes les précédentes, ne se termine qu'en 1152, par l'extinction de tous les prétendants au trône d'Angleterre, à l'exception d'un seul, Henri, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, et de l'impératrice Mathilde, nièce de Guillaume-

le-Conquérant. Enfin, dans la cinquième époque, les Normands d'Angleterre et du continent, n'ayant plus à consumer en dissensions intestines leur activité et leurs forces, partent de leur deux centres d'action pour conquérir et coloniser au dehors, ou étendre leur suprématie sans se déplacer. Henri II et son successeur Richard 1er sont les représentants de cette époque, remplie par des guerres sur le continent et par de nouvelles conquêtes territoriales ou politiques. Elle se termine, dans les premières années du treizième siècle, par une réaction contre la puissance anglo-normande, réaction tellement violente, que la Normandie elle-même, patrie des rois, des seigneurs et de la chevalerie d'Angleterre, est séparée pour jamais de ce pays, auquel elle avait donné des conquérants.

A ces différentes époques correspondent des changements successifs dans la destinée de la nation anglo-saxonne; elle perd d'abord la propriété du sol, ensuite son ancienne organisation politique et religieuse; puis, à la faveur des divisions de ses maitres, et en s'attachant au parti des rois contre les vassaux en révolte, elle obtient des concessions qui lui donnent, pour quelques moments, l'espérance de redevenir un peuple; ou bien elle essaye encore, quoique inutilement, de s'affranchir par la force. Enfin, accablée par l'extinction des partis dans la population normande, elle cesse de jouer un rôle politique, perd son caractère national dans les actes publics et dans l'histoire, et descend à l'état de classe inférieure. Ses révoltes, devenues extrêmenement rares, sont qualifiées simplement, par les écrivains contemporains, de querelles entre les pauvres et les riches; et c'est l'histoire d'une émeute de ce genre, arrivée à Londres en 1196, et conduite par un personnage évidemment Saxon de naissance, qui termine le récit détaillé des faits relatifs à la conquête.

Après avoir conduit jusqu'à ce point l'histoire de la conquête normande, j'ai continué, sous une forme plus sommaire, celle des populations de races diverses qui figurent dans le cours de l'ouvrage. La résistance qu'elles opposèrent aux nations plus puissantes, leur défaite, les établissements des vainqueurs au milieu d'elles, les révolutions qu'elles ont tentées ou accomplies, les événements, soit politiques, soit militaires, sur lesquels leur influence s'est exercée, la fusion des peuples, des langues, des mœurs, et son moment précis: voilà ce que j'ai essayé d'éclaircir et de montrer. Cette dernière

partie de l'ouvrage, consacrant à chaque race d'hommes un article spécial, commence par les populations continentales qui, depuis, sont devenues françaises. Celles qu'on appelle aujourd'hui anglaises viennent ensuite, chacune à son rang : les Gallois, dont l'esprit de nationalité est si vivace qu'il a survécu à une conquête territoriale; les Écossais, qui n'ont jamais subi de conquêtes de ce genre, et qui ont lutté avec une si grande énergie contre la conquête politique; les Irlandais, auxquels il aurait mieux valu devenir serfs comme les Anglo-Saxons, que de conserver une liberté précaire, au prix de la paix de tous les jours, du bien-être de chaque famille et de la civilisation du pays; enfin, la population de l'Angleterre, d'origine normande ou saxonne, chez laquelle ces différences nationales sont devenues une distinction de classes, affaiblie de plus en plus par le temps.

Je n'ai plus qu'à rendre compte d'une innovation historique, purement matérielle en quelque sorte, mais qui m'a paru aussi importante que toutes les autres. L'emploi de l'orthographe anglaise, pour les noms des familles conquérantes et de leur postérité, a contribué à rendre moins sensible, dans le récit des historiens, la distinction des races. J'ai restitué soigneusement à tous ces noms leur physionomie normande, afin d'obtenir par là un plus haut degré de cette couleur locale qui me semble une des conditions non-seulement de l'intérêt, mais encore de la vérité historique. J'ai également reproduit, avec leur véritable caractère, les noms qui appartiennent à la période saxonne de l'histoire d'Angleterre et à l'époque germanique de l'histoire de France. J'ai évité, par le même motif, d'appliquer à aucun temps le langage d'un autre, d'employer pour les faits et les distinctions politiques du moyen âge les formules du style moderne et des titres d'une date récente. Ainsi, faits politiques, détails de mœurs, formes, langage, noms propres, je me suis proposé de tout rétablir; et, en restituant à chacune des périodes de temps embrassées par mon récit ses dehors particuliers, ses traits originaux, et, si je puis le dire, son entière réalité, j'ai essayé de porter dans cette partie de l'histoire la certitude et la fixité qui sont le caractère des sciences positives.

---

# HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

# DE L'ANGLETERRE

## PAR LES NORMANDS.

## LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU IXe SIÈCLE.

Si l'on en croit d'anciennes traditions, la grande île qui porte aujourd'hui le nom de pays-uni d'Angleterre et d'Écosse, fut nommée primitivement la contrée *aux vertes Collines*; ensuite l'île du *Miel*, et, en troisième lieu, l'île de *Bryt* ou de *Prydain* [1]; de ce dernier mot latinisé paraît s'être formé le nom de Bretagne. Dès la plus haute antiquité, l'île de Prydain, ou la Bretagne, a paru, à ceux qui la visitaient, divisée de l'est à l'ouest en deux grandes portions inégales dont les fleuves de Forth et de Clyde formaient la limite commune. La partie du nord se nommait Al-ben [2], c'est-à-dire région des montagnes; l'autre, à l'occident, portait le nom de Kymru, et celui de Lloëgr à l'orient et au sud. Ces deux dénominations ne dérivaient point, comme la première, de la nature du sol, mais du nom de deux peuples distincts l'un de l'autre, qui habitaient conjointement presque toute l'étendue de la Bretagne méridionale. C'étaient le peuple des Kymrys et celui des Lloëgrys [3], ou, pour suivre l'orthographe latine, des Cambriens et des Logriens.

1 Trioedd ynys Prydain, n. 1. Archæology of Wales, p. 57.
2 Aliàs Alban, Albyn; en latin, *Albania*, Albanie.
3 Plus correctement, Lloegrwys.

La nation des Cambriens se vantait d'être la plus ancienne ; elle était venue en masse des extrémités orientales de l'Europe, à travers l'Océan germanique. Une partie des émigrants avait abordé sur la côte des Gaules ; l'autre était descendue sur la rive opposée du détroit [1], et avait ainsi colonisé la Bretagne, encore sans habitants humains, peuplée seulement d'ours et de bœufs sauvages, disent les traditions cambriennes [2], et où, par conséquent, les nouveaux colons s'établirent comme premiers occupants du sol, sans opposition, sans guerre, et sans violence [3]. Cette honorable prétention ne peut guère se soutenir historiquement ; selon toute probabilité, les émigrés cambriens trouvèrent, dans l'île de Bretagne, des hommes d'une autre origine qu'eux, et d'un langage différent, sur lesquels ils envahirent le pays. Beaucoup de noms de lieux étrangers à la langue cambrienne l'attestent, ainsi que des ruines d'une époque inconnue, attribuées par la tradition vulgaire à une race éteinte de chasseurs qui dressaient, au lieu de chiens, les renards et les chats sauvages [4]. Cette population primitive de la Bretagne fut repoussée vers l'ouest et vers le nord par l'invasion graduelle des étrangers qui avaient abordé à l'orient.

Une partie des fugitifs passa la mer, et gagna la grande île que les habitants appelaient Érin [5], et les autres îles de l'ouest, peuplées, selon toute apparence, d'hommes de même race et de même langage que les aborigènes bretons. Ceux qui firent retraite au nord de la Bretagne trouvèrent un asile inexpugnable dans les hautes montagnes qui se prolongent depuis les bords de la Clyde jusqu'aux extrémités de l'île, et s'y maintinrent sous le nom de Gaëls ou Galls [6], qu'ils portent encore. Les débris de cette race dépossédée, auxquels vinrent se joindre, dans différents temps, plusieurs bandes d'émigrés de l'île d'Érin, formèrent la population de l'Albanie ou du haut pays de l'île de Bretagne, population étrangère à celle des plaines du sud, et son ennemie naturelle, à cause des ressentiments héréditaires

1 Fretum gallicum, fretum Morinorum.

2 Trioedd ynys Prydain. Archæology of Wales, p. 57.

3 *Ibid.*, n. 5, p. 58.

4 Horæ Britannicæ, t. II, p. 31; *ibid.*, p. 327. Ces ruines sont appelées ordinairement *Cyttiau y Gwyddelad*, maisons des Gaëls. Voyez Lhwyd, Archæologia britannica.

5 En latin, *Ierne*, *Iuverna*, *Iernia*, *Hibernia*.

6 Plus correctement, Gadhels, Gwyddils.

nés du souvenir de la conquête. L'époque où s'opérèrent ces mouvements de population est incertaine; et ce fut dans un temps postérieur, mais aussi difficile à fixer, que les hommes appelés Logriens vinrent, selon les annales bretonnes, débarquer au sud de l'île [1].

Ils émigrèrent, selon les mêmes annales, de la côte sud-ouest des Gaules, et ils tiraient leur origine de la race primitive des Cambriens, avec lesquels il leur était facile de communiquer par le langage [2]. Pour faire place à ces nouveaux venus, les premiers colons, soit volontairement, comme porte la vieille tradition, soit par force (ce qui semblerait plus croyable), se rangèrent le long des bords de la mer occidentale, qui prirent dès lors exclusivement le nom de Cambrie, pendant que les Logriens donnaient leur propre nom aux rivages du sud et de l'est, sur lesquels ils se répandirent. Après la fondation de cette seconde colonie, vint encore un troisième ban d'émigrés, issus de la même race primitive, et parlant aussi le même langage, ou un dialecte peu différent. Le lieu qu'ils habitaient antérieurement était la portion de la Gaule occidentale comprise entre la Seine et la Loire; et, de même que les Logriens, ils obtinrent des terres en Bretagne, sans beaucoup de contestations. C'est à eux que les anciennes annales et les poëmes nationaux attribuent spécialement le nom de Brython ou Bretons, qui, dans les langues étrangères, servait à désigner d'une manière générale tous les habitants de l'île. On ignore le lieu précis de leur établissement; l'opinion la plus probable est qu'ils se fixèrent au nord des Cambriens et des Logriens, sur la frontière de la population gallique, entre le golfe du Forth et celui de Solway [3].

Ces nations de commune origine furent visitées en divers temps, soit pacifiquement, soit d'une manière hostile, par diverses peuplades étrangères. Des hommes partis du territoire gaulois, qu'on nomme aujourd'hui la Flandre, obligés d'abandonner sans retour leur pays natal, à cause d'une grande inondation, vinrent, sur des vaisseaux sans voiles, aborder dans la petite île de Wight et sur la côte voisine, premièrement comme hôtes de bonne grâce, et ensuite

1 Horæ Britannicæ. t. II, p. 292-300. — Trioedd, etc. Archæology of Wales, t. II, p. 58.

2 Trioedd ynys Prydain, n. 5, p. 58.

3 Trioedd, n° 5, p. 58.

comme envahisseurs [1]. Les Coraniens [2], hommes de race teutonique, venus d'un pays que les annales bretonnes désignent par le nom de terre de marais [3], entrèrent dans le golfe formé par l'embouchure de l'Humber, et s'établirent le long des rives de ce fleuve et sur la côte orientale, séparant ainsi en deux portions le territoire des Logriens. Enfin, des légions romaines, conduites par Jules César (55 avant l'ère vulg.), descendirent à la pointe orientale du territoire qui aujourd'hui porte le nom de Kent. Elles furent accueillies, au débarquement, avec une résistance opiniâtre, par les Bretons-Logriens, retranchés derrière leurs chariots de guerre; mais bientôt, grâce à la trahison des peuplades de race étrangère, et surtout des Coraniens [4] (1-400), les Romains, pénétrant dans l'intérieur de l'île, achevèrent peu à peu la conquête des deux pays de Logrie et de Cambrie. Les annales bretonnes les appellent Césariens [5], et les comptent parmi les peuples envahisseurs qui ne firent en Bretagne qu'un séjour temporaire. « Après avoir opprimé l'île « pendant quatre cents ans, disent ces annales, et en avoir exigé « par année le tribut de trois mille livres d'argent, ils repartirent « pour la terre de Rome, afin de repousser l'invasion de la horde « noire. Ils ne laissèrent à leur départ que des femmes et des enfants « en bas âge, qui tous devinrent Cambriens [6] (400-410). »

Durant ce séjour de quatre siècles, les Romains étendirent leur conquête et leur domination sur tout le sud de l'île, jusqu'au pied des montagnes septentrionales qui avaient servi de rempart à la population aborigène contre l'invasion des Cambriens. L'invasion romaine s'arrêta aux mêmes limites que l'invasion bretonne; et le peuple des Galls resta libre, pendant que la domination étrangère pesait sur ses anciens conquérants. Il fit reculer plus d'une fois les aigles impériales; et son antique aversion pour les habitants du sud de la Bretagne s'accrut au milieu des guerres qu'il eut à soutenir contre les gouverneurs romains. Le pillage des colonies et des villes municipales, ornées de palais et de temples somptueux, redoubla,

1 Trioedd, n. 6. *Belgæ*. Jul. Cæsar., de rebus gallicis.
2 Coriniaidd. En latin, *Coritani*.
3 Trioedd, Archæol. of Wales, p. 58.
4 Trioedd, n. 8, p. 58
5 *Cesariaidd*, ibid.
6 Trioedd ynys Prydain, n 8, p. 58.

par un attrait nouveau, cette hostilité nationale. Chaque printemps, les hommes d'Alben ou de la Calédonie [1] passaient la Clyde dans des bateaux d'osier recouverts de cuir: devenus redoutables aux Romains, ils les forcèrent de bâtir, aux extrémités de leur conquête, deux immenses murailles garnies de tours et prolongées d'une mer à l'autre [2]. Ces irruptions, de plus en plus fréquentes, acquirent aux habitants de l'Albanie une célébrité terrible, sous les noms de *Scots* et de *Pictes*, seuls employés par les écrivains latins, qui paraissent ignorer le nom de Galls [3].

Le premier de ces deux noms appartenait encore aux habitants de l'île d'Érin, qu'en langue romaine on appelait également *Hibernie* ou *Scotie*. La fraternité des montagnards bretons avec les hommes de l'Hibernie, et les fréquentes émigrations d'un peuple vers l'autre, amenèrent cette communauté de nom. On appelait Scots, en Bretagne, les habitants des côtes et du grand archipel du nord-ouest, et Pictes, ceux qui habitaient à l'orient, sur les bords de la mer germanique. Les territoires respectifs de ces deux peuples, ou de ces deux branches distinctes d'une même population, étaient séparés par la chaîne des monts Grampiens, au pied desquels Gallawg [4], le grand chef des forêts du nord [5], avait vaillamment combattu contre les légions de l'empire. Les Scots et les Pictes différaient par leur manière de vivre: les premiers, habitants des montagnes, étaient chasseurs ou bergers nomades; les autres, sur un sol plus uni, avaient un établissement plus fixe, cultivaient la terre et bâtissaient des demeures solides, dont les ruines portent encore leur nom. Lorsqu'ils ne s'étaient point ligués pour une irruption vers le sud, la bonne intelligence cessait quelquefois de régner entre eux; mais, à chaque occasion qui se présentait d'assaillir l'ennemi commun, leurs deux chefs, dont l'un résidait à l'embouchure du fleuve de Tay, et l'autre entre les lacs d'Argyle, devenaient frères et joignaient leurs drapeaux. Les Bretons du midi et

1 Caledonia; en breton, *Calyddon*, le pays des forêts.

2 Vallum Antonini, vallum Hadriani, posteà Severi.

3 Claudiani Laudes Stilichonis, passim.

4 En latin, *Galgacus*.

5 Calyddon.

les colons romains, dans leurs terreurs ou dans leur haine, ne séparèrent jamais les Scots des Pictes [1].

(410-443) Après la retraite des légions rappelées pour défendre Rome contre l'invasion des Goths, les Bretons cessèrent de reconnaître le pouvoir des gouverneurs étrangers qui régissaient leurs provinces et leurs villes. La forme et le nom même de ces administrations périrent; à leur place se releva l'autorité des anciens chefs de tribus, abolie autrefois par les Romains [2]. D'antiques généalogies, conservées soigneusement par les poëtes [3], servirent à désigner ceux qui pouvaient prétendre à la dignité de chefs de canton ou de famille; car ces mots étaient synonymes dans la langue des anciens Bretons [4], et les liens de parenté formaient la base de leur état social. Les gens du plus bas étage, parmi ce peuple, notaient et retenaient de mémoire toute la ligne de leur descendance, avec un soin qui, chez les autres nations, fut le propre des riches et des grands [5]. Tout Breton, pauvre comme riche, avait besoin d'établir sa généalogie, pour jouir pleinement de ses droits civils et faire valoir ses titres de propriété dans le canton où il avait pris naissance; car chaque canton appartenait à une seule famille primitive; et nul ne possédait légitimement aucune portion du sol, s'il n'était membre de cette famille qui, en s'agrandissant, avait formé une tribu.

Au-dessus de cet ordre social bizarre, d'où résultait une fédération de petites souverainetés, tantôt électives, tantôt héréditaires, les Bretons, affranchis de l'autorité romaine, élevèrent, pour la première fois, une haute souveraineté nationale : ils créèrent un chef des chefs [6], un roi du pays, comme s'énoncent leurs annales [7], et ils le firent électif. Cette institution nouvelle, destinée en appa-

1 Gildas, de Excidio Britanniæ, passim.

2 Zosimus, apud script. rer. gallic. et francic., t. I, p. 586-587.

3 En langue bretonne, *Beirdd*, Bardes.

4 *Penteulo*, caput familiæ (Lois d'Howel Dda. Cambrobriton, t. II, p. 298.)

5 Genealogiam quoque generis sui etiam de populo quilibet observat, et non solùm avos, atavos, sed usque ad sextam vel septimam, et ultrà procul, generationem, memoriter et promptè, genus enarrat. (Giraldi Cambrensis Itinerar. Walliæ.)

6 Penteyrn.

7 Trioedd, n. 2, p. 57.

rence à donner au peuple plus d'union et plus de force contre les agressions du dehors, devint pour lui, au contraire, une cause de divisions, de faiblesse et bientôt d'asservissement. Les deux grandes populations qui se partageaient le sud de l'île prétendirent chacune au droit exclusif de fournir des candidats pour la royauté du pays. Le siége de cette royauté centrale était sur le territoire logrien, dans l'ancienne ville municipale que les Bretons nommaient Lon-din [1], ou la ville des vaisseaux : il en résultait que les hommes de race logrienne parvenaient plus facilement que les autres à la dignité de chef des chefs. Les Cambriens, jaloux de cet avantage, soutenaient que l'autorité royale appartenait légitimement à leur race, comme la plus antique, comme celle qui avait accueilli les autres sur le sol de la Bretagne. Pour justifier cette prétention, ils faisaient remonter l'établissement du pouvoir qu'ils ambitionnaient bien au delà des conquêtes romaines, et ils en attribuaient l'institution à un certain Prydain, fils d'Aodd, Cambrien, qui autrefois, disaient-ils, avait réuni l'île entière sous un même gouvernement monarchique, et décrété que ce gouvernement serait à jamais possédé par sa nation [2]. On ne sait par quelles fables les gens du sud et de l'est répliquèrent à ces fables : mais la dispute s'envenima; toute la Bretagne fut en guerre civile pour des rivalités d'amour-propre. L'intervention des peuplades d'origine étrangère, toujours hostiles contre les deux grandes branches de la population bretonne, alimenta les discordes de celles-ci et entretint la guerre intestine. Sous une succession de chefs intitulés nationaux, et toujours désavoués par une partie de la nation, nulle armée ne se leva, en remplacement des légions romaines, pour garder la frontière du pays contre les incursions des tribus galliques.

Au milieu de ce désordre, les Pictes et les Scots forcèrent le passage des deux grands murs que les Romains avaient bâtis, et d'autres ennemis, non moins redoutables, fondirent sur les côtes maritimes. C'étaient des pirates venus des rivages et des îles de l'Océan germanique, pour piller et retourner chez eux chargés de butin. Lorsque la tempête forçait à rentrer dans les ports les grands vaisseaux de construction romaine, on les voyait naviguer à pleines

1 Al. Llundain; en latin, *Londinium*.

2 Trioedd ynys Prydain, p. 57.

voiles sur des barques fragiles [1], aborder et attaquer à l'improviste. Plusieurs tribus bretonnes firent séparément de grands efforts, et livrèrent quelques combats heureux contre leurs agresseurs, soit germains, soit de race gallique. Les habitants des côtes du sud, qui communiquaient fréquemment avec le continent, sollicitèrent des secours étrangers; une ou deux fois des troupes romaines, venues de la Gaule, combattirent pour les bretons (443-449), et les aidèrent à relever les grandes murailles construites autrefois par les empereurs Adrien et Sévère [2]. Mais le temps arriva bientôt où les Romains furent eux-mêmes chassés de la Gaule par trois invasions de barbares, au midi, à l'est et au nord, et par l'insurrection nationale des contrées maritimes de l'ouest [3]. Les légions se replièrent sur l'Italie, et dès lors il n'y eut plus pour les bretons aucun secours à espérer de l'empire [4].

Dans ce temps, la dignité de chef suprême de toute la Bretagne se trouvait aux mains d'un homme appelé Guorteyrn [5], de race logrienne. Plusieurs fois il assembla autour de lui tous les chefs des tribus bretonnes, afin de prendre, de concert avec eux, des mesures pour la défense du pays contre les invasions septentrionales. Il régnait peu d'union dans ces conseils, et, soit à raison, soit à tort, Guorteyrn avait beaucoup d'ennemis, surtout parmi les habitants de l'ouest, qui rarement consentaient à approuver ce que proposait le Logrien. Celui-ci, en vertu de sa prééminence royale, d'après l'avis de plusieurs tribus, mais sans l'aveu des Cambriens [6], prit tout à coup la résolution d'introduire en Bretagne une population de soldats étrangers, qui, moyennant des subsides d'argent et des concessions de terres, feraient, au service des Bretons, la guerre contre les Pictes et les Scots. Vers l'époque où fut prise cette déci-

1 . . Cui pelle salum sulcare Britannum
Ludus, et assuto glaucum mare findere lembo.
(Sidonii Apollinar. carmina, apud script. rer. gal. et francic., t. I.)

2 Gildæ epist. de Excidio Britanniæ.

3 Totus ille tractus armoricus, ejectis magistratibus romanis... (Zosimi Hist., apud script. rer. gallic. et franc., t. I, p. 586.)

4 Gildæ epist. de Excidio Britanniæ.

5 *Gwrthevyrn*, selon l'orthographe cambrienne. Les historiens anglo-saxons écrivent *Wyrtegern* ou *Wortigern;* ce qui devait produire le même son, d'après manière de prononcer.

6 Trioedd, etc. Cambro-briton., t. II, p. 49, 51, 455.

sion, que les opposants traitaient de lâche, le hasard amena sur la côte de Bretagne trois vaisseaux de corsaires germains, commandés par deux frères appelés Henghist et Horsa [1]; ils abordèrent à l'orient du pays de Kent, sur la même pointe de terre où jadis avaient débarqué les légions romaines.

Il paraît que les hommes des trois navires venaient cette fois en Bretagne comme marchands, et non comme pirates. Ils étaient de la nation des Jutes, ou plus correctement Iutes, nation affiliée à une grande ligue de peuples répandus sur la côte marécageuse de l'Océan, au nord de l'Elbe, et s'intitulant tous du nom de Saxons, ou *d'hommes aux longs couteaux* [2]. D'autres confédérations du même genre s'étaient déjà formées parmi les peuplades teutoniques, soit pour mieux résister aux Romains, soit pour prendre contre eux l'offensive avec plus d'avantage. L'on avait vu ainsi paraître successivement la ligue des Alamans ou *hommes par excellence*, et celle des Franks ou *rudes aux combats* [3]. A leur arrivée sur la côte de Bretagne, les chefs saxons Henghist et Horsa reçurent du roi breton Guorteyrn un message et la proposition d'un enrôlement militaire pour eux et pour une armée de leur pays. Cette proposition n'avait rien d'étrange à leurs yeux, car la guerre était leur industrie. Ils promirent un corps de troupes considérable, en échange de la petite île de Tanet [4], formée sur le rivage de Kent, d'un côté par la mer, et de l'autre par une rivière qui se sépare en deux bras. Dix-sept navires amenèrent du nord la nouvelle colonie militaire; elle fit le partage de son île, et s'y organisa selon ses usages, sous le commandement des deux frères, auteurs de l'entreprise. Elle recevait des Bretons, ses hôtes, toutes les choses nécessaires à la vie; plusieurs fois elle combattit vaillamment et fidèlement pour eux, et leva contre les Pictes et les Scots son étendard où était peint un cheval blanc, espèce d'emblème con-

1 Chronicon saxonicum, ed Gibson, p. 12. La chronique orthographie *Hengist*. Le *g* saxon est toujours dur, et l'*a* final saxon est une espèce d'*e* muet. *Hengist* signifie un étalon, et *horse*, al. *hros*, un cheval en général.

2 Sax, saex, seax, sœx, sex, sahs: couteau, épée courte. — hand-sax, un poignard. (Gloss. Wachter.)

3 All, eall: tout, entièrement; man, mann, mand: homme. — Frak, frek, frech, vrek, vrang: rude, âpre, féroce. Voyez les *Lettres sur l'Hist. de France*. seconde édition, Lettre VI.

4 En breton, *Danet;* aujourd'hui *Thanet*.

forme au nom de ses deux chefs; plusieurs fois elle brisa les frêles javelots des montagnards, avec les grandes haches dont s'armaient les tribus germaniques liées à la confédération saxonne [1]. Ces exploits excitèrent en Bretagne beaucoup de joie et d'amitié pour les Saxons. « Après avoir terrassé nos ennemis, dit un ancien « poëte, ils célébraient avec nous les réjouissances de la victoire; « nous fêtions tous à l'envi leur bienvenue : mais malheur au jour « où nous les avons aimés! malheur à Gnorteyrn et à ses lâches « conseillers [2]. »

(449-455) En effet, la bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre ceux qui faisaient la guerre et ceux pour qui la guerre se faisait; les premiers demandèrent bientôt plus de terres, de vivres et d'argent qu'il n'en avait été stipulé, et menacèrent de se payer eux-mêmes par le pillage et l'usurpation, si l'on refusait de les satisfaire. Pour rendre ces menaces plus effectives, ils appelèrent à eux spontanément de nouvelles bandes d'aventuriers soit de leur propre nation, soit des autres peuples de la confédération saxonne. L'émigration continuant toujours, les terres assignées par les Bretons cessèrent d'être suffisantes, les limites convenues furent dépassées, et bientôt s'aggloméra sur la côte du pays de Kent une nombreuse population germanique. Les indigènes, qui avaient besoin de son secours et qui la craignaient, traitaient avec elle de nation à nation. Il y eut, de part et d'autre, de fréquents messages, et de nouvelles conventions conclues et aussitôt violées. Enfin les derniers liens se rompirent: les Saxons firent alliance avec les Pictes; ils les invitèrent par des messages à descendre en armes vers le sud; et eux-mêmes, à la faveur de cette diversion, s'avançèrent de l'est à l'ouest dans l'intérieur de la Bretagne, chassant devant eux la population bretonne, ou l'obligeant à se soumettre. Celle-ci ne leur ouvrit point facilement passage; une fois même elle les repoussa jusqu'à la mer et les contraignit de se rembarquer; mais ils revinrent plus acharnés et plus nombreux, conquirent l'étendue de plusieurs milles de pays

1 Cùm illi pilis et lanceis pugnarent, isti verò securibus gladiisque longis... (Henrici Huntingdoniensis Histor., lib. II, apud rer. anglic. script., p. 309, ed. Savile.)

2 Arymes Prydain, Chant national des Bretons. (Archæology of Wales, et Cambrian register, for. 1796, p. 554.)

3 Arymes Prydain, *id.*

sur la rive droite de la Tamise, et ne quittèrent plus leurs conquêtes. L'un des deux frères qui les commandaient fut tué en combattant [1] (455); l'autre, de simple chef de guerre, devint chef de province [2]; et sa province, ou son royaume, pour parler le langage usuel, fut appelé le royaume des hommes de Kent, en langue saxonne, Kent-wara-rike (455-477) [3].

(477-495). Vingt-deux ans après le premier débarquement des Germains, un autre chef saxon, nommé Ælla, amena trois vaisseaux au midi du territoire de Kent, et, refoulant les Bretons vers le nord et vers l'ouest, établit une seconde colonie, qui reçut le nom de royaume des Saxons du sud [4]. Dix-huit années après, un certain Kerdic, suivi de la plus puissante armée qui eût encore passé l'Océan pour chercher des terres en Bretagne, débarqua sur la côte méridionale, à l'ouest des Saxons du sud, et fonda un troisième royaume, sous le nom de Saxe occidentale [5] (495-530). Les chefs qui succédèrent à Kerdic étendirent par degrés leur conquête jusqu'au voisinage de la Saverne : c'est là qu'était l'ancienne frontière de la population cambrienne; les envahisseurs ne trouvèrent pas cette population disposée à leur céder la place; elle soutint contre eux une lutte opiniâtre, pendant laquelle d'autres émigrés, débarquant sur la côte de l'est, s'emparèrent de la rive gauche de la Tamise et de la grande cité de Londin ou de Londres. Ils intitulèrent Saxe orientale [6] le territoire où ils s'établirent (530-542). Toutes ces conquêtes se firent aux dépens du seul pays de Logrie et de la race des Bretons logriens, qui avait invité les Saxons à venir habiter auprès d'elle.

Du moment que la ville de Londres fut prise, et que les côtes de la Logrie devinrent saxonnes, les rois et les chefs choisis pour

1 Horsa.

2 Guth-kineg, wig-kineg, folkes-kineg, theod-kineg, land-kineg. (Voyez les Glossaires teutoniques, gothiques et saxons de Wachter, d'Ibre et d'Edward Lye.)

3 La chronique saxonne orthographie Cant-wara-rice; le *c* saxon est un *k*. — Henrici Huntingdoniensis Hist., lib. II, apud rer. anglic. script., p. 310 à 311, ed. Savile. — Bedæ presbyteri Hist., lib. II, cap. 15. — rchæolog. of Wales, p. 156.

4 Suth-seaxna-rice.

5 West-seaxna-rice; plus brièvement, West-seax. (chron. saxon., ed. Gibson, p. 18 à 30.)

6 East-seaxna-rice, East-seax. *id.* p. 12 à 30.

tenir tête aux conquérants furent tous de race cambrienne. Tel était le fameux Arthur. Il vainquit les Saxons dans plusieurs batailles; mais, malgré les services qu'il rendait aux siens, il eut des ennemis parmi eux, comme en avait eu Guorteyrn. Le titre de roi lui fit tirer l'épée contre les Bretons presque aussi souvent que contre l'étranger, et il fut blessé à mort dans un combat livré à son propre neveu. On le transporta dans une île formée par des rivières près d'Afallach [1], aujourd'hui Glastonburry, au sud du golfe où se jette la Saverne (542-547). Il y mourut de ses blessures; mais, comme c'était le temps où les Saxons occidentaux envahirent ce territoire, dans le tumulte de l'invasion, personne ne sut exactement les circonstances de la mort d'Arthur, ni le lieu où il fut enseveli. Cette ignorance attira sur son nom une célébrité mystérieuse : il y avait déjà longtemps qu'il n'était plus, et on l'attendait encore; le besoin qu'on avait du grand chef de guerre qui savait vaincre les Germains nourrissait la vaine espérance de le voir reparaître un jour. Cette espérance n'eut pas de fin; et, durant plusieurs siècles, la nation qui avait aimé Arthur ne se découragea point d'attendre sa guérison et son retour [2].

L'émigration des habitants des marais de l'Elbe et des îles qui les avoisinent, inspira le désir d'émigrer de même et apprit le chemin de la Bretagne à des peuples situés plus loin vers l'est, près des bords de la mer Baltique, et qu'on nommait alors Anghels ou Angles [3]. Après avoir essayé de petites invasions partielles sur la côte nord-est de la Bretagne, la population des Angles se mit tout entière en marche, sous la conduite d'un chef de guerre, nommé Ida, et de ses douze fils. Leurs nombreux vaisseaux abordèrent entre les embouchures du Forth et de la Tweed. Pour mieux réussir contre les Bretons de ces contrées, ils firent alliance avec les Pictes; et ces deux ennemis confédérés s'avancèrent de l'est à l'ouest, frappant les indigènes d'un tel effroi, que le roi des Angles reçut d'eux le surnom d'*homme de feu* [4]. Malgré sa férocité

1 Insula avallonia.

2 Quem adhùc verè bruti Britones expectant venturum. (Guilielmi Neubrigensis, Hist. du douzième siècle, l. V.) — Venturum expectant, expectabuntque perenne. (Wilhelmi Britonis Philippeis, apud scriptores rerum gallic. et francic., tom. XV.) — Nennius, cap. 62. — Bedæ presbyt. Historia.

3 Engla, Anglen.

4 Flamddwyn. (Archæology of Wales.)

et sa bravoure, Ida rencontra, au pied des montagnes d'où descend la Clyde, une population qui lui résista. « L'homme de feu est « venu contre nous, dit un poëte breton contemporain ; il nous a « demandé d'une voix forte : Voulez-vous me livrer des otages, « êtes-vous prêts? Owen lui a répondu, en agitant sa lance : Non, « nous ne te livrerons point d'otages ; non, nous ne sommes pas « prêts. Urien, le chef du pays, s'est alors écrié : Enfants d'une « même race, unis pour la même cause, levons notre étendard sur « les montagnes, et précipitons-nous dans la plaine ; précipitons-« nous sur l'homme de feu, et unissons dans le même carnage lui, « son armée et ses auxiliaires [1]. »

(547-559) Ce même Urien, à la tête des Bretons du nord, fils des anciens émigrés de la Gaule armoricaine, remporta plusieurs victoires sur les envahisseurs confédérés. Le chef des Germains périt sur les bords de la Clyde ; mais, dans une bataille décisive, où figurèrent d'un côté les Pictes et les Angles, de l'autre les hommes du val de la Clyde, les hommes des bords du Forth et ceux de Deïfr et de Brynich, [2], c'est-à-dire du pays montueux situé au nord de l'Humber, la cause bretonne fut vaincue (559-560). Il y périt un grand nombre de chefs portant le collier d'or, marque du haut commandement chez les Bretons [3]. Peu d'entre les hommes qui avaient assisté à ce combat revinrent dans leurs foyers : « A « leur retour, dit un vieux poëte, ils contèrent à leurs femmes un « récit de paix ; mais les femmes sentirent sur leurs habits l'odeur « du sang [4]. »

Le peuple victorieux se répandit sur toute la contrée orientale, entre le Forth et l'Humber. Ceux d'entre les vaincus à qui la domination étrangère semblait insupportable se réfugiaient vers le sud dans le pays des Cambriens, qui portait déjà et qui porte aujourd'hui le nom de Galles. Des conquérants germains n'imposèrent point de nouveaux noms à la contrée du nord ; ils gardèrent les anciennes dénominations géographiques, et même s'en servirent pour distinguer leurs différentes colonies, suivant le lieu de leur

1 Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, pag. 57.

2 Al. Bryneich et Deywr, ou Dewyr.

3 Aneurin, Archæology of Wales, vol. I, p. 4.

4 Ibid., pag. 4-13.

habitation. Ils s'intitulèrent, par exemple, hommes du nord de l'Humber [1], hommes de Deïfr, hommes de Brynich, ou, suivant l'orthographe latine, Northumbriens, Deïriens, Berniciens. Le nom de territoire des Angles [2] ne fut donné qu'à une petite partie de la côte de l'est, où des hommes de cette nation, avant l'émigration générale, avaient fondé une colonie peu nombreuse, mais capable de se maintenir contre l'hostilité des indigènes, grâce à la protection des Saxons orientaux, au nord desquels elle habitait [3].

L'ancienne population des Coraniens, établie depuis des siècles au sud de l'Humber, et qu'un si long séjour parmi les Bretons n'avait pu réconcilier avec eux, se joignit volontairement aux envahisseurs anglo-saxons (560), comme elle s'était jointe autrefois aux Romains [4]. Dans son alliance avec les conquérants, son nom de peuple disparut de la contrée qu'elle habitait; mais le nom de ses alliés ne l'y remplaça point : tous les deux se perdirent, et le pays situé entre l'Humber et la Tamise fut dès lors appelé pays de Merk [5], ou Mercie, peut-être à cause de la nature du sol, en grande partie marécageux, peut-être à cause du voisinage des Bretons libres, dont ce royaume formait la frontière ou la *marche*, comme disaient les Germains [6]. Ce furent des Angles descendus des territoires de Deïre et de Bernicie, ou venus de la côte orientale, qui fondèrent, sous ce nom, la huitième et dernière colonie germanique en Bretagne [7]. Les limites du peuple de Mercie [8], mélangé de Coraniens et d'Angles, ne furent point fixées dès le premier jour; ce peuple s'agrandit progressivement vers l'ouest aux dépens des Cambriens, et vers le sud aux dépens des Saxons eux-mêmes, auxquels il ne se sentait point lié par la communauté d'origine, d'une manière aussi étroite que les Saxons l'étaient entre eux [9].

1 Northan-hymbra-menn; en latin, *Nordanhymbri*, *Northumbri*.

2 East-engla-land, East-englas; en latin *Orientales Angli*, *Estanglia*.

3 Chronicon saxonicum, ed. Gibson.

4 Voyez plus haut, pag. 24.

5 Myrcan, Myrcna-rice. Chron. saxon.

6 Mærc, merc, mark, *frontière*, ou, d'après une autre étymologie, *pays marécageux*. (Gloss. Wachteri.)

7 On n'en compte ordinairement que sept; mais il y en eut d'abord huit, puis six, puis encore une fois huit, par l'effet de différentes révolutions.

8 Myrcna-menn. Mercii.

9 Horæ Britannicæ, t. II, p. 222. — Trioedd, etc. Archæol. of Wales.

De ces huit colonies, principautés, états ou royaumes, comme on voudra les appeler, fondés en Bretagne, dans l'espace d'un siècle, par la conquête des Saxons et des Angles, aucun n'avait de territoire sur le bord de la mer de l'ouest, excepté celui des Saxons occidentaux, qui pourtant ne s'étendait point au nord du golfe où se jette la Saverne. Les côtes de l'occident presque dans toute leur longueur, depuis l'embouchure de la Clyde jusqu'à la pointe de Cornouailles, demeuraient au pouvoir de la race indigène et surtout des Bretons cambriens. La forme irrégulière de ces côtes isolait de la grande masse de cette population encore libre les tribus qui habitaient vers le midi au delà du golfe de la Saverne, et vers le nord au delà du golfe de Solway. Mais entre ces deux points opposés se trouvait un long espace de terre compacte, quoique plus ou moins resserré, selon le degré de projection des côtes dans l'Océan. Ce territoire montagneux et peu fertile était l'habitation des Cambriens [1]; ils y offraient un asile sûr, mais pauvre, aux émigrés de tous les coins de la Bretagne, aux hommes qui aimaient mieux, disent d'anciens historiens, souffrir et vivre indépendants, qu'habiter une belle contrée sous la servitude étrangère [2]. D'autres traversèrent l'Océan, pour aller retrouver en Gaule un pays que leurs aïeux avaient peuplé en même temps que la Bretagne, et où vivaient encore des hommes issus de leur race et parlant leur langage.

(450-500) De nombreux vaisseaux de fugitifs Bretons abordèrent successivement à la pointe la plus occidentale de l'Armorique, dans les cantons qui, sous les Romains et même avant eux, avaient été appelés territoire des Osismiens et des Vénètes. D'accord avec les anciens habitants, qui reconnaissaient en eux des frères d'origine, les nouveaux venus se répandirent sur toute la côte septentrionale, jusqu'à la petite rivière de Coësnon, et vers le sud, jusqu'au territoire de la cité des Vénètes, aujourd'hui Vannes. Ils fondèrent sur cette étendue de pays une sorte d'État séparé, qui embrassa tous les petits lieux voisins des côtes, mais hors duquel restèrent les grandes villes de Vannes, de Nantes et de

1 Gwylt Wallia. (Taliesin, Archæology of Wales, p, 95.)

2 Miseram cum libertate vitam potiùs transigere, quàm hostium subjici domino. (Joannis Fordun. Scotorum historia, p. 648.)

Rennes. L'accroissement de population de ce coin de terre occidental, le grand nombre d'hommes de race et de langue celtique [1], qui s'y trouvèrent ainsi rassemblés sur peu d'espace, le préservèrent de l'irruption du langage romain, qui, sous des formes plus ou moins corrompues, gagnait peu à peu toute la Gaule. Le nom de Bretagne fut attaché à ces côtes, et en fit disparaître les noms divers des populations indigènes, pendant que l'île qui depuis tant de siècles avait porté ce nom, le perdait elle-même, et, prenant le nom de ses conquérants, commençait à être appelée terre des Saxons et des Angles, ou, en un seul mot, Angleterre [2].

Dans le temps où les hommes de Bretagne, fuyant devant les Anglo-Saxons, s'établissaient sur la pointe de terre qu'on appelait la corne de Gaule [3], des Saxons expatriés de la Germanie venaient fixer leur demeure sur une autre pointe plus septentrionale de la côte des Gaules, aux environs de la ville dont l'ancien nom s'est changé en celui de Bayeux [4]. Dans le même temps aussi, la ligue germanique, dont les membres prenaient, depuis deux siècles, le nom de Franks, c'est-à-dire, *intrépides*, descendait, en plusieurs bans, des bouches du Rhin et de la Meuse, sur les terres centrales de la Gaule. Deux autres nations, de race teutonique, avaient déjà envahi complétement et habitaient à demeure fixe toutes les provinces du sud, entre la Loire et les deux mers. Les Goths occidentaux ou Wisigoths [5] occupaient le pays situé à l'ouest du Rhône; les Burgondes [6] tenaient la contrée de l'est. L'établissement de ces deux peuples barbares n'avait pas eu lieu sans violences et sans ravages; ils avaient usurpé une portion des biens de chaque famille indigène : mais l'amour du repos et un certain esprit de justice, qui les distinguaient entre tous les Germains, avaient

1 Celtæ, Keltoi, Galatæ, noms que les Romains et les Grecs donnaient aux populations gauloises. On est souvent obligé, faute de termes, d'appliquer ce nom indifféremment aux populations d'origine cambrienne et gallique. (Voyez l'*Histoire des Gaulois*, par Amédée Thierry.)

2 Engel-seaxna-land, Engla-land; prononcez Engleland; par corruption, England.

3 *Cornu Galliæ* : c'est le même nom que celui de la pointe méridionale de l'île de Bretagne.

4 Saxones Bajocassini, Otlinga saxonica. (Rerum gallic. et francic. scriptores, passim.)

5 West-gothen; en latin, *Wisigothi*.

6 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, Lettre VI.

promptement adouci leurs mœurs; ils se rapprochaient des vaincus que leurs lois traitaient avec impartialité, et devenaient par degrés pour eux de simples voisins et des amis. Les Goths principalement se laissaient gagner aux mœurs romaines, qui alors étaient celles des habitants civilisés de la Gaule; leurs lois étaient, en grande partie, de purs extraits du code impérial; ils se faisaient gloire des arts, et affectaient la politesse de Rome [1].

Les Franks, au contraire, remplissaient le nord des Gaules de terreur et de ravages; étrangers aux mœurs et aux arts des cités et des colonies romaines, ils les dévastaient avec indifférence et même avec une sorte de plaisir [2]. Comme ils étaient encore païens, aucune sympathie religieuse ne tempérait leur humeur sauvage. N'épargnant ni le sexe ni l'âge, disent les anciens historiens, détruisant les églises et les maisons des villes et des campagnes, ils s'avançaient graduellement vers le midi pour envahir toute l'étendue de la Gaule, tandis que les Goths et les Burgondes, poussés par une ambition pareille, mais avec des formes moins barbares, quelquefois d'accord, souvent en guerre, cherchaient à faire des progrès dans la direction opposée. Dans l'état de faiblesse où se trouvaient les provinces centrales, encore unies, mais seulement de nom, à l'empire romain, et profondément dégoûtées de cet empire, qui, selon les paroles d'un ancien poëte gaulois, leur faisait sentir le poids de son ombre [3], il y avait lieu de croire que les habitants de ces provinces, incapables de résister aux peuples conquérants qui les pressaient de trois côtés, capituleraient avec le moins féroce, qu'en un mot, la Gaule entière se soumettrait soit aux Goths, soit aux Burgondes, chrétiens comme elle, pour échapper aux mains des Francks. Telle était sa vraie politique; mais ceux qui disposaient de son sort en décidèrent autrement.

Ces hommes étaient les évêques des villes gauloises, auxquels les décrets des empereurs romains attribuaient une grande autorité

1 Blandè, mansuetè, innocenterque vivunt, non quasi cum subjectis, sed cum fratribus. (Paulus Orosius, apud scriptor. rer. gallic. et francic., tom. 1.)

2 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, Lettre VI.

3 . . . . . Portavimus umbram
Imperii.

(Sidonii Apollinaris Carmina, apud script. rer. gallic. et francic., tom. I).

administrative [1], et qui, à la faveur des désordres causés par l'invasion des barbares, avaient trouvé le moyen d'accroître illégalement cette autorité déjà exorbitante. Les évêques, qui prenaient tous alors le titre de *papes* ou pères, étaient les plénipotentiaires des cités gauloises, soit avec l'empire qui s'éloignait d'elles, soit avec les Germains qui approchaient. Ils conduisaient à leur gré les négociations diplomatiques [2]; et, soit habitude, soit crainte, nul ne s'avisait de les contredire; car leur pouvoir avait pour sanction pénale les sanglantes lois de police de l'empire à son déclin.

Enfants de Rome, et strictement tenus, en vertu des ordonnances impériales, de reconnaître comme leur patron et leur chef commun l'évêque de la *ville éternelle* [3], de ne rien faire sans son aveu, de prendre ses décrets pour les lois et sa politique pour règle, de modeler leur propre foi sur la sienne, et de contribuer ainsi par l'unité de religion à l'unité d'empire, les évêques des provinces gauloises, au moment où la puissance impériale cessa d'agir sur eux, tout libres qu'ils devinrent alors, ne se firent point de nouveaux errements. Par instinct ou par calcul, ils travaillèrent encore, selon les paroles mêmes de l'un d'entre eux, à retenir sous l'autorité de Rome, par le lien de la foi religeuse, les pays où s'était brisé le lien de la sujétion politique [4]. Leur aversion ou leur bienveillance pour les peuples émigrés de la Germanie n'avait point pour mesure le degré de barbarie et de férocité de ces peuples, mais s'exerçait en raison de leur aptitude présumée à recevoir la foi catholique, la seule que Rome eût jamais professée. Or, cette aptitude était jugée bien plus grande dans un peuple encore païen, que dans des chrétiens schismatiques, sciemment et volontairement séparés de la communion romaine, tels que les Goths et les Burgon-

1 Leges Arcadii et Theodosii junioris.

2 Per vos (episcopos) mala fœderum currunt, per vos regni utriusque pacta conditionesque portantur. (Sidonii Apollinaris epistola, apud scriptores rerum gallic. et franc., tom. I.)

3 Decernimus ne quid tàm episcopis gallicanis, quàm aliarum provinciarum, liceat sine viri venerabilis papæ *urbis æternæ* auctoritate tentare, sed illis pro lege sit quidquid sanxit et sanxerit. (Lex Theodosii et Valentiniani, apud scriptores rerum gallic., tom. I, sub anno 445.)

4 Populos Galliarum, quos limes gothicæ sortis incluserit, teneamus ex fide, et si non tenemus ex fœdere. (Sidonii Apollinaris epistola, sub anno 474, apud script. rerum gallicar. et francic., tom. I.)

des, qui professaient la foi du Christ selon la doctrine d'Arius [1]. Mais les Franks étaient étrangers à toute croyance chrétienne; et cette considération suffit pour que le cœur des évêques gaulois se tournât vers eux, et que tous, suivant l'expression d'un auteur presque contemporain, souhaitassent la domination des Franks avec un désir d'amour [2].

La portion du territoire des Gaules occupée par les tribus franques, s'étendait alors du Rhin à la Somme; et la tribu la plus avancée vers l'ouest et vers le sud était celle des Mérowings ou enfants de Mérowig [3], ainsi appelés du nom d'un de leurs anciens chefs, renommé par sa bravoure et respecté de toute la peuplade comme un aïeul commun [4]. A la tête des enfants de Mérowig se trouvait un jeune homme appelé Chlodowig [5] (481), qui joignait à l'ardeur belliqueuse de ses devanciers plus de réflexion et d'habileté (481-493). Les évêques de la partie des Gaules encore soumise à l'empire, par précaution pour l'avenir, et par suite de leur haine contre les puissances ariennes, entrèrent de leur propre chef en relation avec ce voisin redoutable; ils lui adressèrent de fréquents messages remplis d'expressions flatteuses. Plusieurs d'entre eux le visitèrent à son bivouac, que, selon la politesse romaine, ils qualifiaient du nom de *royale cour* [6]. Le roi des Franks se montra d'abord peu sensible à leurs adulations; il n'en pilla pas moins les églises et les trésors du clergé: mais un vase précieux, enlevé par les Franks dans la basilique des Reims, mit ce chef barbare en relation d'intérêts, et bientôt d'amitié, avec un prélat plus habile ou plus heureux que les autres. Sous les auspices de Remigius ou Remi, évêque de Reims, les événements parurent concourir d'eux-mêmes au grand plan du haut clergé gaulois. D'abord, par un

1 Chronic. Prosperi Tyronis, sub anno 404, apud script. rerum francic., tom. I.

2 Cùm omnes eos amore desiderabili cuperent regnare. (Gregor. Turonensis, lib. II, cap. 23.)

3 Voyez, pour la signification de ce nom, les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, p. 536.

4 Merovicus à quo Franci, intermisso Sicambrorum vocabulo, *Merovingi* dicti sunt, quasi communis pater ab omnibus coleretur. (Roriconis Historia, et Chronic. Centulacense, apud script. rer. gall. et franc., t. III.) En frank, *Merowings*; la terminaison *ing* indique filiation ou descendance.

5 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, p. 536.

6 Aula regia. (Vita S. Vedasti, apud script. rer. francic, tom. II pag. 372.

hasard trop heureux pour qu'il n'ait pas été préparé, le roi, qu'on désirait convertir à la foi romaine, épousa la seule femme orthodoxe qu'il y eût alors parmi les princes teutoniques; et l'amour de cette femme fidèle, comme s'expriment les histoires du temps, adoucit par degrés le cœur du mari infidèle [1] (496). Dans une bataille livrée à des peuples germains qui voulaient suivre les Franks sur la terre des Gaules et en conquérir aussi leur part, Chlodowig, dont les soldats pliaient, invoqua le Dieu de Chlothilde (c'était le nom de son épouse), et promit de croire en lui, s'il était vainqueur: il le fut, et tint sa parole [2].

L'exemple du chef, les présents de Chlothilde et des évêques, peut-être l'attrait de la nouveauté, amenèrent la conversion d'un nombre de soldats franks, que les historiens portent à trois mille, en avouant que ces soldats voulurent tous être baptisés pour complaire à leur roi, avant même de savoir ce que c'était que le baptême [3]. La cérémonie eut lieu à Reims; et tout ce que les arts des Romains, qui bientôt devaient périr en Gaule après avoir été usés par les barbares, fournissaient encore de brillant, fut déployé avec profusion pour orner le triomphe des évêques. Les rues étaient décorées de tapisseries; des voiles de diverses couleurs, tendus d'un toit à l'autre, interceptaient, comme aux jeux du cirque, l'éclat et la chaleur du jour; le pavé était jonché de fleurs, et des parfums brûlaient en abondance. L'évêque de Reims marchait, en habits pontificaux, à côté du roi frank, qu'il appelait son fils spirituel: « Patron, » lui disait celui-ci, émerveillé de tant de Pompe, « n'est-ce pas là ce royaume du ciel où tu as promis de me con- « duire [4]? »

Des courriers portèrent rapidement au pape de Rome la nouvelle du baptême du roi des Franks; des lettres de félicitation et d'amitié furent adressées de la ville éternelle à ce roi qui courbait la tête

1 Fidelis infideli conjuncta viro. (Chronicon Aimoinii, lib. XIV, apud script. rer. francic., tom III.)

2 Epistola Remigii episcopi ad Chlodovœum regem. — Dubos, Hist. de l'établissement de la monarchie française, tom. I, p. 621. — Gregorius Turonensis, apud scriptores rerum francicarum, tom. II, p. 398. — Vita remigii épiscopi, Ibid, tom. III, p. 375.

3 Roriconis, lib. II, Ibid., tom. III.

4 Patrone, est hoc regnum Dei?... (Vita Remigii, apud script. rerum francic., t. III, p 377.) — Gesta regum franc.

sous son joug, et lui même envoya de riches présents, comme tributs de soumission filiale, au bienheureux apôtre Pierre, protecteur de la nouvelle Rome. Du moment que le roi Chlodowig se fut déclaré fils de l'église romaine, sa conquête s'agrandit en Gaule sans aucune effusion de sang. Toutes les villes du nord-ouest, jusqu'à la Loire et jusqu'au territoire des émigrés bretons, ouvrirent leurs portes à ses soldats (497). Les corps de troupes stationnés dans ces villes passèrent au service du roi germain, et gardèrent, au milieu de ses guerriers vêtus de peaux [1], les armes et les enseignes romaines (497-500). Bientôt les limites du territoire ou du royaume des Franks furent reculées vers le sud-est; et, à l'instigation de ceux qui l'avaient converti, le néophyte entra à main armée sur les terres conquises par les Burgondes [2].

Les Burgondes étaient ariens, c'est-à-dire qu'ils ne croyaient pas que la seconde personne de la Trinité fût un Dieu comme la première; mais, malgré cette différence de doctrine, ils ne persécutaient nullement les prêtres et les évêques qui, dans leurs villes, professaient le symbole adopté par l'église de Rome. Les évêques, peu reconnaissants de cette tolérance, correspondaient avec les Franks pour les exciter à l'invasion, ou bien se prévalaient de la terreur de cette invasion pour persuader au roi des Burgondes d'embrasser la foi romaine, qu'ils qualifiaient de seule véritable, évangélique et orthodoxe. Ce roi, nommé Gondebald [3], quoique barbare et maître, leur résistait avec une grande douceur, tandis qu'eux lui parlaient avec un ton de menace et d'arrogance, l'appelant insensé, apostat, et rebelle à la loi de Dieu [4]. « Cela n'est pas, répondait-il patiemment; « j'obéis à la loi de Dieu; mais je ne veux pas, comme vous, croire à « trois dieux. D'ailleurs, si votre foi est la meilleure, pourquoi vos « frères de religion ne le prouvent-ils pas en empêchant le roi des « Franks de marcher contre nous pour nous détruire [5]?..... »

1 Pellitæ turmæ. (Sidonius Apollinaris.)— Procopius de Francis, apud scriptores rerum francicarum, tom. II

2 Sigeberti chronicon, apud script. rerum francic., tom. III, p. 336. — Vita S. Remigii., ibid. p 379.

3 En latin, *Gundobaldus*. Gond, gund, guth, guerre, guerrier; bald, bolt, hardi.

4 Ex collatione episcoporum coràm Gundebaldo rege; apud script. rerum francic tom IV, p. 99, 100 et 101. — V. les pièces justificatives, n° 2.

5 Si vestra fides est vera, quarè episcopi vestri non impediunt regem Francorum, etc... (Script. rerum gallic. et francic, tom IV, p. 99.

(501) L'entrée des Franks fut la seule réponse à cette question embarrassante : ils signalèrent leur passage par le meurtre et l'incendie; ils arrachèrent les vignes et les arbres à fruits, pillèrent les couvents, enlevèrent les vases sacrés et les brisèrent sans aucun scrupule (501-507). Le roi des Burgondes, réduit à l'extrémité, se soumit aux vainqueurs, qui lui imposèrent le tribut, à lui et à toutes ses villes, lui firent jurer d'être à l'avenir leur allié et leur soldat, et retournèrent au nord de la Loire avec un immense butin. Le clergé orthodoxe qualifiait cette expédition sanglante du nom de pieuse, d'illustre, de sainte entreprise pour la vraie foi[1]. — « Mais, disait « le vieux roi vaincu, la foi peut-elle résider où se trouvent la con- « voitise du bien d'autrui et la soif du sang des hommes[2] ? »

La victoire des Franks sur les Burgondes remit toutes les cités des bords du Rhône et de la Saône sous le pouvoir de l'église romaine et du palais de Saint-Jean-de-Latran, où se recueillit ainsi pièce à pièce l'héritage du vieux Capitole. Six ans après, sous les mêmes auspices, commença la guerre contre les Wisigoths. Chlodowig assembla ses guerriers en cercle dans un vaste champ, et leur dit : « Il me déplaît que ces Goths, qui sont ariens, occupent « la meilleure partie des Gaules; allons sur eux avec l'aide de « Dieu, et chassons-les; soumettons leur terre à notre pouvoir : « nous ferons bien, car elle est très-bonne[3]. » La proposition plut aux Franks, qui l'approuvèrent par de grands cris et se mirent joyeusement en marche vers la bonne terre du midi. La terreur de leur approche, disent les vieux historiens, retentissait au loin devant eux[4]; l'esprit des habitants de la Gaule méridionale fut tellement troublé, qu'en plusieurs lieux l'on crut voir des présages et des signes effrayants, annonçant les maux de l'invasion. A Toulouse, disait-on, une fontaine de sang avait jailli du milieu de la ville, et coulé durant un jour entier[5]. Mais, au milieu de la consternation publique, une classe d'hommes calculait impatiemment

1 Pia et veræ religionis cultrix Francorum dominatio. (Vita S. Dalmatii.)

2 Non est fides ubi est appetentia alieni et sitis sanguinis populorum. (Script. rerum francic., tom. IV, p. 100.) — Roriconis, lib. IV, ibid., tom. III.

3 Eam nostris ditionibus subjiciamus, quia valdè bona est. (Gesta regum francorum, apud script. rer. franc., tom. II, p. 553.)

4 Terror Francorum resonabat. (Gregor. Turonensis, lib. II, cap. 23.)

5 Sanguis erupit in medio Tholosæ civitatis, Francorum adveniente regno. (Idatii Chronic. sub anno III Anthemii.)

les journées de marche de la troupe des barbares : Quintianus, évêque orthodoxe de Rhodez, fut surpris intrigant pour l'ennemi, et il n'était pas le seul membre du haut clergé qui se livrât à de pareilles manœuvres [1].

Les Franks passèrent la Loire; et, à la distance de dix milles de la cité de Poitiers, se livra une bataille sanglante, où les anciens habitants de la Gaule méridionale, la population gallo-romaine de l'Aquitaine et de l'Avernie [2], combattirent avec les Goths pour la défense du pays. Mais leur cause ne prévalut point contre l'ardeur conquérante des Franks, que servait si puissamment le fanatisme des Gaulois orthodoxes : Alarik [3], roi des Goths, fut tué en combattant; et les Arverniens perdirent dans cette défaite les principaux personnages de leur nation, qu'ils appelaient sénateurs, à la manière romaine. Peu de villes furent prises d'assaut; la plupart étaient livrées par trahison : tous ceux dont la domination arienne avait alarmé la conscience se vengeaient en faisant tout le mal possible à leurs anciens dominateurs. Les Goths, ne pouvant tenir la campagne, abandonnèrent l'Aquitaine et passèrent en Espagne, ou se réfugièrent dans les places fortes voisines de la Méditerranée; les bandes victorieuses, où se trouvaient réunis, sous les ordres du roi converti, des païens obstinés et des fanatiques d'orthodoxie, marchèrent jusqu'au pied des Pyrénées, pillant les villes, dévastant les campagnes, et emmenant les habitants en esclavage à la suite de leurs chariots [4]. Partout où campait le chef victorieux, les prélats orthodoxes assiégeaient sa tente. Germérius, évêque de Toulouse, qui resta vingt jours auprès de lui, mangeant à sa table, reçut en présent des croix d'or, des calices et des patènes d'argent, des couronnes dorées et des voiles de pourpre, enlevés dans les églises ariennes [5]. Un autre évêque, qui ne put venir

1 Vita S. Quintiani, apud script. rer. francic., tom. III, p. 408. — Gregor. Turon. de Aprunculo, Theodoro, Proculo, Dyonisio, Volusiano et Vero, episcopis.

2 Arvernia, Alvernia, Alvernh, Auvergne.

3 All, eall, tout, entièrement; rik, ric, rich, reich, fort, brave, et par extension, puissant, riche.

4 Captivorum innumerabilis multitudo.... (Vita S. Eptadii, apud script. rer. franc., tom. III.) — More canum binos et binos insimùl copulatos. (Vita S. Eusicii. Ibid., tom. III, p. 428.)

5 Quingenta siclos, et cruces aureas, et calices argenteos cum patenis, et tres

lui-même, écrivit ces mots au roi des Franks : « Tu brilles par la « puissance et par la sainteté ; et quand tu combats, c'est à nous « qu'est la victoire [1] »

(508-511) Telle était la domination qui, s'étendant du Rhin aux Pyrénées, parvint à cerner de toutes parts le coin de terre occidental où s'étaient réfugiés les Bretons. Des gouverneurs franks s'établirent dans les villes de Nantes, de Vannes et de Rennes. Ces villes payèrent le tribut au roi des Franks ; mais les Bretons refusèrent de le payer, et seuls ils osèrent tenter de soustraire leur petite contrée au destin de la Gaule entière. Dans cette entreprise hardie il y avait pour eux d'autant plus de danger, que leur christianisme, comme celui des Goths et des Burgondes, différait en quelques points des doctrines de l'église romaine. Chrétiens depuis plusieurs siècles, et peut-être les plus fervents chrétiens du monde, ils étaient descendus en Gaule, accompagnés de prêtres et de moines plus instruits que ceux du canton isolé où ils fixèrent leur demeure [2]. Ils épurèrent la foi, encore fort imparfaite, des anciens habitants de ce pays ; ils portèrent même leurs prédications gratuites sur les territoires environnants : et, comme leurs missionnaires se présentaient sans intérêt, n'acceptant rien de personne, pas même le boire et le manger [3], ils furent partout bien accueillis. Les citoyens de Rennes choisirent pour évêque un émigré breton, et les Bretons instituèrent des évêques dans plusieurs villes de leur nouvelle patrie où il n'y en avait jamais eu. Ils firent cet établissement religieux, comme ils avaient fait leur établissement civil, sans demander permission ni conseil à aucun pouvoir étranger [4].

Les chefs de l'église bretonne ne lièrent point société avec les prélats de la Gaule franke, et ne se rendirent point aux conciles des Gaules, convoqués par les rescrits des rois franks. Cette conduite attira bientôt sur eux des regards de haine. Le métropolitain

conoras inauratas, et totidem pallia per aras ex bysso. (Vita S. Germerii episcopi tolosani. Ibid., p. 381.)

1 Cùmque pugnatis, vincimus. (Epistola Aviti viennensis episcopi, in appendice ad Greg. Turon., p. 1322.) — Vita Eptadii episc., apud script. rer. franc., tom. III. — Roriconis Historia, ibid. — Vita S. Cæsarii arelatensis episcopi.

2 Histoire de Bretagne, par dom Lobineau, bénédictin, tom. I, pag. 7-13.

3 Trioedd ynys Prydain. Cambrian biography, p. 85.

4 Histoire de Bretagne, tom. I, pag. 7 et 8.

de Tours, qui se prétendait chef spirituel de toute l'étendue de pays que les empereurs romains avaient appelée troisième province lyonnaise [1], fit sommer le clergé de la Petite-Bretagne, comme habitant son ancien diocèse, de le reconnaître pour archevêque et de recevoir ses commandements (511-566). Les Bretons ne crurent point que la circonscription impériale des territoires gaulois créât pour eux la moindre obligation de soumettre à l'autorité d'un étranger leur église nationale, par eux transplantée d'outre-mer; d'ailleurs, ils n'avaient point pour habitude d'attacher la suprématie archiépiscopale à la possession d'un siége déterminé, mais de la décerner au plus digne entre tous leurs évêques. Leur hiérarchie religieuse, vague et mobile au gré de la volonté populaire, n'était point enracinée au sol, ni échelonnée par divisions territoriales, comme celle qu'instituèrent les empereurs quand ils firent du christianisme un moyen de gouvernement. Ainsi, la prétention ambitieuse du prélat de Tours étant sans nulle valeur pour les Bretons, ils n'en tinrent pas le moindre compte; le Gaulois les excommunia, et ils ne s'émurent point davantage, n'ayant aucun regret d'être privés de la communion des étrangers dont eux-mêmes se séparaient [2].

Mais l'église orthodoxe, irritée de cette résistance, leur fit bientôt une guerre plus dangereuse (566-578). La peuplade de Saxons encore païens qui habitait près de leur territoire [3], devint l'objet d'une pieuse sollicitude pour les évêques des provinces voisines; mais malheureusement ils travaillaient moins à convertir ces barbares qu'à les empêcher d'être convertis par les Bretons, et de faire amitié avec des schismatiques. « Tu veilles soigneusement « sur tes Saxons [4], » écrivait un poëte du temps à Félix, évêque de Nantes, « et ton adresse éloigne d'eux le Breton qui leur tend ces « piéges. » Grâce à la vigilance de Félix et de ses collègues, les Saxons de Bayeux restèrent purs de toute alliance avec leurs voisins rebelles au pouvoir sacerdotal; ils furent même enrôlés contre eux dans une expédition commandée par le roi frank Hilperik (578),

1 Lugdunensis tertia.
2 Histoire de Bretagne, par dom Lobineau, p. 8-13.
3 Voyez plus haut, p. 36.
4 Insidiatores removes, vigil arte, Britannos. (Fortunati carmina, apud rerum gallicar. script., tom. II.)

soutien peu éclairé de l'orthodoxie, et ami dévoué des prélats orthodoxes; mais leur armée fut taillée en pièces par les Bretons sur les bords de la Vilaine [1].

(578-824) Plus d'une fois ce petit peuple, en punition de son indépendance religieuse, essuya de semblables attaques de la part des puissants chefs des conquérants de la Gaule. Chaque année, quand les rois franks assemblaient autour d'eux, en grand conseil, les gouverneurs de leurs provinces, ceux que dans leur langage ils appelaient *grafs* [2], et que les Gaulois nommaient comtes [3], le comte des frontières bretonnes [4] était souvent interrogé sur la foi religieuse des Bretons : « Ils ne croient point aux vrais dogmes, répon-« dait le capitaine Frank; ils ne suivent point la ligne droite [5]. » Alors la guerre était votée contre eux par acclamation unanime; une armée rassemblée dans la Germanie et dans le nord de la Gaule descendait vers l'embouchure de la Loire; des prêtres et des moines quittaient leurs livres et dépouillaient la longue robe, pour suivre, l'épée au poing et le baudrier sur l'épaule, les soldats dont ils excitaient le rire [6]. Après la première bataille gagnée, le vainqueur publiait de son camp, sur les rivières d'Ellé ou de Blavet, des manifestes sur la tonsure des clercs et la vie des moines de la Bretagne [7], leur enjoignant, sous des peines corporelles, de suivre à l'avenir les règles décrétées par l'église romaine [8].

(300-500) Toutes les dissidences d'opinion et de pratiques entre l'église orthodoxe et les Bretons de la Gaule leur étaient communes avec les hommes de même race qui continuaient d'habiter l'île de Bretagne. Le point le plus important de ce schisme était le refus de croire à la dégradation originelle de notre nature et à la damnation

1 En latin, *Chilpericus;* le *ch* indique l'aspiration. Hiip, heip, hulf, secours, secourable; rik, fort, puissant. —Gregorii Turon., lib. V, apud script. francic., tom. II, pag. 250. — Ibid. in notâ ad calcem paginæ.

2 Graf, grav., græf, geref, gerefa, préposé, préfet.

3 Comites.

4 Comes marchiæ britannicæ; en langue franke, *Brittene-marke-graf.*

5 Avia curva petunt... (Ermoldi Nigelli carmen de Hludovico imp., lib. III, ap. script. rer. franc., t. VI, p. 50 et seq.

6 Cede armis, frater... (Ermoldi Nigelli, etc., p. 53.)

7 Cùm de conversatione monachorum illarum partium, sive de tonsione interrogassemus... (Diploma Hludovici pii imperatoris.)

8 Diploma Hludovici imperatoris. Histoire de Bretagne de dom Lobineau, pièces justificatives, t. II, p. 26.

irrémissible des enfants morts sans baptême. Les Bretons pensaient que, pour devenir meilleur, l'homme n'a pas besoin qu'une grâce surnaturelle vienne l'illuminer gratuitement, mais que, de lui-même, par sa volonté et sa raison, il peut s'élever au bien moral. Cette doctrine avait été professée, de temps immémorial, dans les poëmes des bardes celtiques ; un prêtre chrétien, né en Bretagne, et connu sous le nom de Pélage, la porta dans les églises d'Orient, et fit grand bruit par son opposition au dogme de la culpabilité de tous les hommes, depuis la faute d'un premier père (394-416). Dénoncé à l'autorité comme ennemi des croyances impériales, il fut banni du monde romain[1] par un décret d'Honorius et de Théodose, et des sentences de proscription furent lancées contre ses disciples. Les habitants de l'île de Bretagne, déjà séparés de l'empire, échappèrent à ces persécutions, et purent croire en paix qu'aucun homme ne nait coupable ; seulement ils furent quelquefois visités par des missionnaires orthodoxes qui essayèrent de les amener, par la simple persuasion, aux croyances de l'Église romaine.

(416-500) Dans les premiers temps de l'invasion saxonne, vinrent en Bretagne deux prédicateurs gaulois, Lupus, évêque de Troyes, et Germain, évêque d'Auxerre : ces hommes combattaient les pélagiens, non par des arguments logiques, mais par des citations et des textes. « Comment prétendre, disaient-ils, que l'homme naît « sans tache originelle, quand il est écrit : J'ai été conçu dans les « iniquités, et ma mère m'a enfanté dans le péché ? » Cette espèce de preuve ne fut pas sans pouvoir sur quelques esprits simples[2] ; et Germain d'Auxerre parvint à relever un peu en Bretagne ce que les orthodoxes nommaient l'honneur de la grâce divine[3]. Il faut dire, à la louange de cet homme, que sa propre conviction et son zèle personnel, plutôt qu'un ordre de l'autorité pontificale, l'avaient engagé à prêcher les Bretons, et qu'il portait un amour de frère à ceux qu'il essayait de convertir. Il en donna la preuve en marchant lui-même à la tête de ses prosélytes contre les conquérants saxons, qu'il fit reculer au cri d'*alleluia* répété trois fois par toute sa troupe[4] :

1 Romano procul orbe fugati, et ab aspectu urbium diversarum. (Chron. Prosperi Tyronis, apud script. rer. gallic, t. I.)

2 Bedæ presbyteri Historia. — Henrici Huntingdoniensis Hist., pag. 329.

3 Bedæ presb. Hist., t. III, p. 10.

4 Victoria alleluiatica. (Horæ britannicæ, t. II, p. 126-154).

malheureusement ce ne fut pas ainsi que les agents accrédités de l'Église romaine en usèrent avec la population bretonne établie dans le pays de Galles.

(500-595) Au temps où les Anglo-Saxons venaient d'achever la conquête de la plus belle partie de l'île de Bretagne, la dignité d'évêque ou de pape de Rome était possédée par un personnage habilement zélé pour la propagation de la foi catholique et l'agrandissement du nouvel empire romain, qui commençait à se fonder sur la primauté du siége de saint Pierre. Cet homme, appelé Grégoire, travaillait avec succès à resserrer de plus en plus autour de la métropole de l'occident les liens de la hiérarchie épiscopale créée par la politique des empereurs. Les rois franks, chefs orthodoxes d'armées encore à demi païennes [1], étaient les fidèles alliés du pape Grégoire; et leur puissance redoutée au loin servait d'appui et de sanction à ses décrets pontificaux. Quand il jugeait à propos d'imposer aux évêques de la Gaule quelque nouvelle loi de subordination envers lui-même ou les vicaires de son choix, il adressait son ordonnance aux *glorieux personnages* Hildebert et Theodebert [2], les chargeant de la faire exécuter par leur *force royale*, et de punir les récalcitrants [3]. Des flatteries outrées, les épithètes de très-illustre, très-pieux, très-chrétien, et l'envoi de certaines reliques à porter au cou dans les batailles, étaient, de la part du pontife romain, la solde peu coûteuse des bons offices du roi barbare [4].

Une pareille alliance avec les conquérants de la Grande-Bretagne, pour le bien de la foi orthodoxe et au profit de la suprématie pontificale, fut de bonne heure l'objet du zèle et de l'ambition du pape Grégoire; de bonne heure il forma le dessein de convertir les Anglo-Saxons aux doctrines du catholicisme, et de faire servir leur domination, comme celle des Franks, à l'accroissement de son pouvoir

1 Ita christiani sunt isti barbari, ut multos priscæ superstitionis ritus observent, humanas hostias atque impia sacrificia adhibentes. (Procopius, sub anno 540, apud script. rer. franc., t. II, p. 38) — Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, Lettre VI.

2 Voyez, pour la signification de ces noms, la seconde édition des *Lettres sur l'Histoire de France*.

3 Epistola Gregorii papæ ad Childebertum regem, apud script. rer. franc., t. IV, p. 16.

4 Quæ collo suspensæ à malis omnibus vos tueantur. (Epistola Gregor. papæ ad Childebert., apud scriptores rerum francicarum, t. IV, p 17.)

spirituel, méconnu des chrétiens bretons. Les pauvres chrétiens bretons, vaincus et dépossédés, ne troublèrent point le pontife romain dans ses plans; ils n'essayèrent sur leurs ennemis païens aucune de ces prédications que l'Église catholique appelait insidieuses quand elles ne venaient point de sa part. Le ressentiment de l'usurpation étrangère, le soin de la défense nationale, occupaient trop leurs pensées, pour qu'ils trouvassent la volonté ou le loisir de former avec leurs vainqueurs aucune liaison d'amitié [1].

Le pape Grégoire trouva donc le champ libre; et, pour préparer son entreprise, il fit chercher en plusieurs lieux, dans les marchés d'esclaves, des jeunes gens de race anglo-saxonne, de dix-sept ou dix-huit ans [2]. Ses agents les achetaient et en faisaient des moines, leur imposant, comme travail forcé, la tâche de s'instruire dans les doctrines de la foi catholique, assez à fond pour être capables de les enseigner dans la langue de leur pays natal. Il paraît que ces missionnaires par force répondirent mal aux soins et aux vues de leurs instituteurs; car le pape Grégoire, renonçant bientôt à son bizarre expédient, résolut d'envoyer à la conversion des Anglo-Saxons des Romains d'une foi éprouvée et d'une instruction solide (596). Le chef de cette mission s'appelait Augustin : il fut consacré et intitulé d'avance évêque de l'Angleterre. Ses compagnons le suivirent, pleins de zèle, jusqu'à la ville d'Aix en Provence; mais arrivés à ce point, ils s'effrayèrent de l'entreprise et voulurent retourner sur leurs pas. Augustin repartit seul, pour aller demander, au nom de tous, à Grégoire la grâce d'être exemptés de ce voyage périlleux, dont l'issue, disait-il, n'était rien moins que certaine, chez un peuple d'une langue inconnue [3]. Mais le pape n'y consentit pas : « Il est trop tard pour reculer, répondit-il; vous devez accomplir votre entreprise sans écouter les propos des malveillants : moi-même je voudrais de tout mon cœur travailler avec vous à cette bonne œuvre [4]. » Les missionnaires appartenaient à un couvent fondé par le pape Grégoire sur son propre domaine, et dans la maison même où il était né; tous lui avaient juré obéissance comme à leur

1 Epistolæ Gregorii papæ, passim.
2 Gregorii papæ epistolæ ad Candidum presbyterum, apud script. rer. franc., t. IV.
3 Opera Gregorii papæ, t. IV, p. 55.
4 Ibid.

père spirituel : ils obéirent donc, et allèrent d'abord à Châlons, où habitait Theoderick, fils de Hildebert, roi d'une moitié de la portion orientale du pays conquis par les Francks [1]. Ensuite ils se rendirent à Metz, où régnait, sur l'autre moitié, Theodebert, aussi fils de Hildebert [2].

Les Romains présentèrent à ces deux rois des lettres remplies d'expressions louangeuses, et capables d'exciter leur bienveillance en flattant au plus haut degré leur vanité. Le pape Grégoire savait que les Franks étaient en guerre avec les Saxons de la Germanie, leurs voisins du côté du nord; et, partant de ce fait, il n'hésitait pas à qualifier du nom de sujets des Franks les Anglo-Saxons d'outre-mer que ces moines allaient convertir. « J'ai pensé, « écrivait-il aux deux fils de Hildebert, j'ai pensé que vous deviez « souhaiter avec ardeur l'heureuse conversion de vos sujets à la foi « que vous-mêmes professez, vous, leurs seigneurs et leurs rois; « c'est ce qui m'a déterminé à faire partir Augustin, le porteur « des présentes, avec d'autres serviteurs de Dieu, pour y travail- « ler sous vos auspices [3]. »

La mission remit aussi des lettres à l'aïeule des deux jeunes rois, veuve de Sighebert, père de Hildebert, femme d'une grande ambition et d'une rare habileté en intrigues, qui, sous le nom de ses deux petits-fils, gouvernait la moitié de la Gaule. Elle était de la nation des Goths, alors refoulée par l'invasion franke au delà des Pyrénées. Avant son mariage elle avait porté le nom de *Brune*, qui, dans la langue germanique, signifiait brillante; mais le roi frank, qui la prit pour épouse, voulut orner et augmenter son nom, disent les historiens du temps, et il l'appela *Brune-hilde*, c'est-à-dire, fille brillante [4]. D'arienne qu'elle était, elle devint catholique, reçut l'onction du saint-chrême, et témoigna dès lors un grand zèle pour sa nouvelle croyance; les évêques louaient à l'envi la pureté de sa foi, et, en faveur de ses œuvres pieuses, négligeaient de jeter un regard sur

1 Oster-Frankono-Rike, Oster-Rike, Oster-Liudi, Osterland. En latin, *Austrifrancia, Austria, Austrasia, Regnum orientale*. Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, Lettre X.

2 Epistola Gregorii papæ, apud script. rer. francic., t. IV.

3 Subjectos vestros... reges et domini. (Opera Gregorii papæ, tom. IV. p. 834.)

4 Par corruption *Brunehaut*; en latin, *Brunichildis*. Ad nomen ejus ornandum et augendum. (Greg. Turon. Hist. epitomata, apud script. rer. francic., t. II, pag. 405.)

ses mœurs déréglées, ses fourberies et ses crimes politiques. « Vous « dont le zèle est ardent, les œuvres précieuses, et l'âme affermie « dans la crainte du Dieu tout-puissant, écrivait le pape Grégoire à « cette femme, nous vous prions de nous aider dans un grand « ouvrage. La nation des Anglais nous a manifesté l'envie de rece- « voir la foi du Christ, et nous voudrions contenter son désir [1]. » Les rois franks et leur aïeule s'inquiétèrent peu de vérifier cet ardent désir du peuple anglo-saxon, ou de le concilier avec la répugnance et les terreurs des missionnaires : ils accueillirent la mission, et la défrayèrent dans sa route vers la mer. Le chef des Franks occidentaux [2], quoique en guerre avec ses parents de l'est, reçut les Romains non moins gracieusement qu'eux; on leur permit d'emmener des hommes de nation franke comme interprètes auprès des Saxons, qui parlaient presque la même langue [3].

Par un hasard favorable, il se trouva que le plus puissant des chefs anglo-saxons, Ethelbert [4], roi du pays de Kent, venait d'épouser une femme d'origine franke et professant la religion catholique. Cette nouvelle releva le courage des compagnons d'Augustin, et ils abordèrent avec confiance à cette même pointe de Thanet, déjà fameuse par le débarquement des anciens Romains, et des deux frères qui avaient ouvert aux Saxons le chemin de la Bretagne. Les interprètes franks se rendirent auprès d'Ethelbert : ils lui annoncèrent des hommes qui venaient de bien loin lui apporter une joyeuse nouvelle et l'offre d'un règne sans fin, s'il voulait croire à leurs paroles [5]. Le roi saxon ne fit d'abord aucune réponse positive, et ordonna que les étrangers s'arrêtassent dans l'île de Thanet, jusqu'au moment où il aurait délibéré sur le parti à prendre à leur égard. Il est permis de croire que l'épouse chrétienne du roi païen [6]

1 Anglorum gentem velle fieri christianam. (Gregorii papæ operum, t. II, p. 835.) — Prona in bonis operibus... in omnipotentis Dei timore, excellentiæ vestræ mens firmata est. (Ibid. et scriptor. rerum francicarum, t. IV, p. 18-22.)

2 Voyez les *Lettres sur l'Hist. de France*, deuxième édit., Lettre X.

3 Naturalis ergò lingua Francorum communicat cum Anglis. (Willelmi Malmesb. Hist., p. 25.) — Bedæ presbyt. Hist. Anglor. ecclesiast., lib. I, cap. 23 et 24.

4 Al. Æthel-byrht, Æthel-briht. Æthel, ethel, edel, noble, d'ancienne race; berht, byrht, bright, brillant.

5 Nuncium ferre optimum, æterna, in cœlis gaudia, et regnum sine fine. (Henrici Huntingdoniensis Historia, p. 321.)

6 Voyez plus haut, p. 40.

ne resta pas inactive dans cette grande circonstance, et que toutes les effusions de la tendresse domestique furent employées à rendre Ethelbert favorable aux missionnaires. Il consentit à entrer en conférence avec eux; mais, par un reste de défiance, il ne put se résoudre à les recevoir dans sa maison ni dans sa cité royale, et vint les trouver dans leur île, où il voulut encore que l'entrevue eût lieu en plein air, pour prévenir l'effet de tout maléfice, dans le cas où ces étrangers en useraient contre lui [1]. Les Romains marchèrent au rendez-vous avec un appareil étudié, rangés en file, précédés d'une grande croix d'argent et d'un tableau du Christ; ils exposèrent l'objet de leur voyage et firent leurs propositions [2].

« Voilà de belles paroles et de belles promesses, leur répondit le « roi païen; mais, comme cela est pour moi tout nouveau, je ne puis « sur-le-champ y ajouter foi, et abandonner la croyance que je pro- « fesse avec toute ma nation. Cependant, puisque vous êtes venus de « loin pour nous communiquer ce que vous-mêmes, à ce qu'il me « semble, jugez utile et vrai, je ne vous maltraiterai point; je vous « fournirai des provisions et des logements, et vous laisserai libres « de publier votre doctrine et de persuader qui vous pourrez [3]. »

Les moines se rendirent à la ville capitale, qu'on appelait la cité des hommes de Kent, en saxon Kentwara-Byrig [4]; ils y entrèrent en procession, portant leur croix et leur tableau, et chantant des litanies. Ils eurent bientôt quelques prosélytes; une église bâtie autrefois par les Bretons, et abandonnée depuis la conquête saxonne, leur servit pour célébrer la messe; ils frappèrent les imaginations par de grandes austérités; ils firent même des miracles, et la vue de leurs prodiges gagna le cœur du roi Ethelbert, qui d'abord avait paru craindre de leur part quelque sortilége. (596-601) Quand le chef du pays de Kent eut reçu le baptême, la nouvelle religion y devint la route de la faveur, et beaucoup d'hommes se précipitèrent dans cette route, quoique le roi Ethelbert, à ce que disent les historiens [5], ne voulût contraindre personne. Il donna, pour gage de sa foi, à ses

1 Ne, si quid maleficæ artis habuissent, eum superando deciperent. (Henrici Huntingdon. Hist., p. 321.)

2 Ibid.

3 Bedæ presbyt., lib. I, cap. 25. — Henrici Hunting., p. 321 et seq.

4 Al. Cant-ware-byrig; par corruption *Canterbury*.

5 Bedæ presbyt. Hist., lib. I., cap. 26. — Henrici Huntingdon., p. 321 et seq.

pères spirituels, des maisons et des fonds de terre : c'était dans tout pays le premier salaire que réclamaient les convertisseurs des barbares. « Je supplie ta grandeur et ta munificence, disait le prêtre au « roi néophyte, de me donner une terre avec tous ses revenus, non « pas pour moi, mais pour le Christ, et de m'en faire acte de cession « solennelle, afin qu'en retour il t'advienne un grand nombre de « possessions dans ce monde et encore un plus grand dans l'autre. » Le roi répondait : « Je te confirme la propriété, sans réserve, de tout « ce domaine qui dépend de mon fisc, afin que cette terre te soit « une patrie, et qu'à l'avenir tu cesses d'être étranger parmi nous[1]. »

Augustin prit le titre d'évêque du pays de Kent. La mission étendit ses travaux hors de ce territoire [2], et par l'influence de l'exemple elle obtint quelque succès chez les Saxons orientaux, dont le chef, appelé Sighebert [3], était parent d'Ethelbert. Le pape Grégoire apprit avec une joie extrême l'issue de la prédication qui venait de rendre chrétiens et catholiques une partie des conquérants de la Grande-Bretagne : à vrai dire, le dernier point était tout pour lui ; car son attachement au symbole de Nicée et aux doctrines de saint Augustin le rendait ennemi mortel de tout ce qui sentait le schisme ou l'hérésie ; dans son purisme d'orthodoxie, il allait jusqu'à refuser la grâce du salut aux hérétiques morts pour la foi de Jésus-Christ. « La moisson est grande, lui mandait Augustin, et les travailleurs « n'y suffisent plus [4]. » A cette nouvelle, une seconde députation de missionnaires partit de Rome avec des lettres adressées aux évêques de la Gaule, et une espèce de note diplomatique pour Augustin, le grand plénipotentiaire de l'Église romaine en Bretagne. La note adressée à Mellitus et à Laurent, chefs de la nouvelle mission, était conçue en ces termes :

« Vous lui direz (à Augustin) qu'après de mûres et graves ré- « flexions sur l'affaire du peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit « plusieurs points importants : en premier lieu, il faut se garder de « détruire les temples des idoles ; il ne faut détruire que les idoles, « puis faire de l'eau bénite, en arroser les temples, y construire des

1 Vita S. Marculfi abbatis, apud scriptores rer. francic., t. III, p. 425. — Diploma in append. ad Gregor. Turon.

2 Kent-ware, al. Cant-wara; en latin, *Cantuarii*.

3 Voyez plus haut, p. 49 et 50, le nom d'un roi frank.

4 Bedæ presbyt. Hist., lib. I, cap. 27.

« autels et y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est « une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au « service du vrai Dieu ; car, tant que la nation verra subsister ses « anciens lieux de dévotion, elle sera plus disposée à s'y rendre, par « un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu [1].

« Secondement, on dit que les hommes de cette nation ont cou- « tume d'immoler des bœufs en sacrifice ; il faut que cet usage soit « tourné pour eux en solennité chrétienne, et que, le jour de la dédi- « cace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes des saints « dont les reliques y seront placées, on leur laisse construire, comme « par le passé, des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises, « qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux, qui alors « seront tués par eux, non plus comme offrandes au diable, mais « pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à « qui ils rendront grâce après s'être rassasiés. C'est en réservant aux « hommes quelque chose pour la joie extérieure, que vous les con- « duirez plus aisément à goûter les joies intérieures [2]. »

Mellitus et Laurent remirent à Augustin, avec ces instructions, l'ornement du *pallium*, qui, selon le cérémonial que l'Église romaine avait emprunté de l'empire romain, était le signe visible et officiel du droit de commander à des évêques. Ils apportaient en même temps un plan de constitution ecclésiastique dressé d'avance à Rome, pour être appliqué au pays des Anglais, à mesure que s'y agrandirait le domaine de la conquête spirituelle. Selon ce projet, Augustin devait ordonner douze évêques, et fixer dans la ville de Londres, quand cette ville deviendrait chrétienne, le siége métropolitain duquel relèveraient les douze autres siéges. Pareillement, dès que la grande cité septentrionale, appelée en latin Eboracum et en saxon Everwic [3], aurait reçu le christianisme, Augustin devait y instituer un évêque qui, recevant à son tour le pallium, deviendrait le métropolitain de douze autres. Le métropolitain futur, quoique dépendant d'Augustin durant la vie de ce dernier, sous les successeurs d'Augustin, ne devait relever que de Rome seule [4].

1 Henrici Huntingdon. Hist., p. 323.
2 Id. Ibid.
3 Al. Eofor-wic ; par contraction *York*.
4 Bedæ presbyt. Hist., lib. I, cap. 29. — Gregorii papæ epistolæ, p. 1163. — Horæ britannicæ, t. II, p. 259.

(601-604) A ne considérer ces arrangements que sous leur aspect matériel, on croit voir se renouveler, avec d'autres formes, les partages de provinces conquises ou à conquérir, qui, dans les siècles antérieurs, avaient si souvent occupé le sénat romain. Le siége du premier archevêque des Saxons ne fut point établi à Londres, comme l'ordonnaient les instructions papales; et, soit pour plaire davantage au roi nouveau chrétien du pays de Kent, soit pour l'observer de plus près et se trouver mieux à portée de combattre en lui les retours de l'habitude, Augustin fixa sa demeure dans la cité de Canterbury et dans le palais même d'Ethelbert. Un autre missionnaire romain s'établit comme simple évêque à Londres (604), capitale des Saxons orientaux; et Rofes-kester, aujourd'hui Rochester, entre Londres et Canterbury, fut le siége d'un second évêché. Le métropolitain et ses deux suffragants avaient la réputation de faire des miracles, et bientôt le bruit de leurs œuvres merveilleuses se répandit jusque dans la Gaule. Le pape Grégoire se servait habilement de ces nouvelles pour ranimer dans le cœur des rois franks l'amour et la crainte de Rome [1]; mais, tout en se prévalant lui-même de la renommée d'Augustin, il ne voyait pas sans ombrage cette renommée s'agrandir, et son agent subalterne érigé en émule des apôtres [2]. Il existe une lettre ambiguë où le pape, n'osant exprimer toute sa pensée à cet égard, semble avertir l'apôtre des Saxons de ne point oublier son rang et son devoir, et de ralentir modestement l'exercice de ses pouvoirs surnaturels [3].

« (604-605) En apprenant, dit Grégoire, les grandes merveilles « que notre Dieu a voulu opérer par vos mains aux yeux de la « nation qu'il a élue, je m'en suis réjoui, parce que les prodiges « extérieurs servent efficacement à donner aux âmes du penchant « vers la grâce intérieure : mais, vous-même, prenez bien garde « qu'au milieu de ces prodiges votre esprit ne s'enfle et ne devienne « présomptueux; prenez garde que ce qui vous élève au dehors en « considération et en honneur, ne vous soit au dedans une cause

1 Epistolæ Gregorii papæ ad Brunichildem, ad Theudericum, ad Chlotarium, apud script. rerum francic., t. IV, pag. 30-33.

2 Ut apostolorum virtutes, in signis quæ exhibet, imitari videatur. (Epist Greg. pap. inter ejus opera, p. 928.)

3 Greg. papæ epistolæ, p. 920.

« de chute par l'amorce de la vaine gloire [1]. » Ces conseils n'étaient pas sans motif, et le caractère ambitieux d'Augustin s'était déjà révélé d'une manière assez évidente : peu satisfait de sa dignité de métropolitain chez les Anglais, il avait convoité une suprématie plus flatteuse et mieux assurée sur des peuples anciennement chrétiens. Dans l'une de ses dépêches à Rome, se trouvait, entre autres choses, cette question brève et péremptoire : « Comment dois-je « traiter les évêques de la Gaule et les évêques des Bretons [2] ? — « Pour les évêques de la Gaule, répondit Grégoire un peu alarmé « de la demande, je ne t'ai donné et ne te donne aucune autorité « sur eux : le prélat d'Arles a reçu de moi le pallium, je ne puis lui « ôter son pouvoir; c'est lui qui est le chef et le juge des Gaulois, « et il t'est interdit, à toi, de mettre la faux du jugement dans le « champ d'autrui [3]. Quant aux évêques de race bretonne, je te les « confie tous; enseigne les ignorants, raffermis les faibles, et châtie « à ton gré les mauvais [4]. »

L'énorme différence que le pontife romain jugeait à propos d'établir entre les Gaulois qu'il défendait contre les prétentions d'Augustin, et les Cambriens qu'il lui abandonnait, sera comprise, si l'on se rappelle que les Cambriens étaient schismatiques. Ces malheureux restes d'une grande nation, resserrés dans un coin de leur ancienne patrie, avaient tout perdu, dit un de leurs vieux poëtes, hormis leur nom, leur langage et leur Dieu [5]. Ils avaient sur la nature divine la même opinion que les Romains; ils croyaient en un seul Dieu en trois personnes, rémunérateur et vengeur, mais ne punissant point, comme le soutenait l'Église catholique, les fautes du père sur sa postérité, accordant le don de la grâce à quiconque pratiquait la justice, et ne damnant point les enfants morts avant d'avoir pu commettre un seul péché. Le dissentiment occasionné par cette diffé-

1 Ne animus in suâ præsumptione se elevet, et unde foris per honorem tollitur, inde per inanem gloriam intùs cadat. (Bedæ presbyt. Hist., lib. I, cap. 31.)

2 Qualiter debemus cum Galliarum atque Britannorum episcopi agere? (Gregor. papæ opera, p. 1158.)

3 Falcem judicii mittere non potes in alienam segetem. (Ibid.)

4 Britann. autem omnes episcopos tuæ fraternitati committimus, ut indocti doceantur, infirmi persuasione roborentur, perversi auctoritate corrigantur. (Bedæ Hist., t. II, p. 27.)

5 Taliesin, Archæology of Wales, vol. I, p. 95.

rence de dogme entre l'Église romaine et l'Église bretonne était encore accru par l'observance de certaines formalités religieuses particulières aux Bretons. Ils ne plaçaient point la fête de Pâques précisément à l'époque fixée par les décrets des papes. Leurs moines n'étaient point vêtus, ni leurs prêtres tonsurés comme ceux du rit romain; en outre leurs moines étaient plus laborieux que ne l'ordonnaient les règles catholiques; car nul n'était reçu dans les couvents bretons s'il ne savait un art ou un métier[1], et les religieux de chaque couvent étaient partagés en deux bandes qui, alternativement, priaient à la maison et sortaient pour aller au travail[2]. Les Cambriens avaient des évêques; mais ces évêques étaient, la plupart du temps, sans siége fixe : ils habitaient tantôt une ville, tantôt l'autre, comme de véritables surveillants, et leur archevêque siégeait de même indifféremment soit à Kerléon[3] sur l'Usc, soit à Menew[4], aujourd'hui Saint-David. Cet archevêque, indépendant de toute autorité étrangère, ne recevait point le pallium et ne le sollicitait point; mais c'étaient là des crimes irrémissibles aux yeux du clergé romain, si intolérant pour tout ce qui intéressait la suprématie de son Église[5]. C'en était assez pour que le pape Grégoire ne reconnût comme autorité religieuse aucun des évêques de la Cambrie, et se crût en droit de les livrer tous en tutelle et en correction à l'un de ses missionnaires.

Augustin, par un message exprès, signifia au clergé des vaincus de la Grande-Bretagne l'ordre de le reconnaître comme archevêque de l'île entière, sous peine d'encourir la colère de l'Église romaine et celle des rois anglo-saxons. Pour démontrer aux prêtres et aux religieux cambriens la légitimité de ses prétentions, il leur assigna une conférence sur les bords de la Saverne, limite de leur territoire et de celui des conquérants. L'assemblée se tint en plein air sous un

1 Ars unicuique dabatur, ut, ex opere manuum quotidiano, se posset in victu necessario continere. (Vita S. Winwaloei. Preuves de l'histoire de Bretagne, t. II, pag. 25.)

2 Horæ britannicæ, tom. II, pag. 232.

3 Al. Caër-Lleon.

4 Al. Mynyw; en latin, *Menevia*.

5 Inter alia innumerabilium scelerum facta... (Bedæ presbyt. Hist., pag. 21.— Trioedd ynys Prydain, Cambro-Briton., t. II, p. 170. — Horæ britannicæ, t. II, p. 223 à 232. — Ibid., 78 à 86.)

grand chêne[1]. Augustin y somma les Bretons de réformer leurs pratiques religieuses selon les usages de Rome, de se rallier à l'unité catholique, de lui prêter à lui-même obéissance, et de s'employer sous sa conduite à la conversion des Anglo-Saxons. A l'appui de sa harangue, il fit paraître un prétendu aveugle, Saxon de naissance, et lui rendit la vue[2]; mais ni l'éloquence du Romain ni son miracle n'eurent le pouvoir d'effrayer les Cambriens, et de leur faire abjurer leur vieil esprit d'indépendance. (605-607) Augustin ne se rebuta point; il indiqua une seconde entrevue, où se rendirent, avec une complaisance qui prouvait leur bonne foi, sept évêques de race bretonne et beaucoup de religieux, la plupart sortis d'un grand monastère appelé Bangor[3], et situé au nord du pays de Galles, sur les bords de la rivière de Dée.

A leur approche, le Romain négligea de se lever de son siége, et cette marque d'orgueil les blessa d'abord : « Nous n'avouerons « jamais, dit celui d'entre eux qui portait la parole, nous n'avoue- « rons jamais les prétendus droits de l'ambition romaine, non plus « que ceux de la tyrannie saxonne. Nous devons, il est vrai, au pape « de Rome la soumission de charité fraternelle, de même qu'à tous « les chrétiens ; mais, pour la soumission d'obéissance, nous ne la « devons qu'à Dieu, et, après Dieu, à notre vénérable surveillant, « l'évêque de Kerléon sur l'Usc. D'ailleurs nous demandons pourquoi « ceux qui se glorifient d'avoir converti les Saxons ne les ont jamais « réprimandés de leurs violences contre nous et de leurs usurpa- « tions sur nous[4]? »

Pour toute réponse, Augustin fit aux prêtres gallois la sommation définitive de le reconnaître comme archevêque, et de l'aider à convertir les Germains de l'île de Bretagne. Les Gallois répliquèrent unanimement qu'ils ne lieraient point amitié avec les envahisseurs de leur pays, tant que ceux-ci ne restitueraient pas ce qu'ils avaient injustement ravi : « Et quant à l'homme, ajoutèrent-ils, qui ne se « lève pas devant nous, quand il n'est que notre égal, jamais nous

1 Cet arbre fut longtemps appelé le chêne d'Augustin; en saxon, Augustines-ac. V. Bedæ Hist., lib. II, cap. 2.

2 Oblatus est quidam de genere Anglorum luce privatus. (Ibid., pag. 45-46.)

3 Al. ban-chor; le grand chœur, la grande église.

4 Manuscrits bretons, cités dans le tome II des *Horæ Britannicæ*, pag. 267, 268.

« ne le prendrons pour supérieur [1]. — Eh bien donc! s'écria le mis-
« sionnaire avec un ton de menace, puisque vous ne voulez point la « paix avec des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis; puis-« que vous refusez d'enseigner avec moi le chemin de la vie aux « Saxons, avant peu de temps, par un juste jugement de Dieu, ils « seront pour vous des ministres de mort [2]. »

(607) En effet, peu de temps s'écoula, et le roi d'une peuplade anglo-saxonne, encore païenne, descendit de la contrée du nord vers le lieu même où s'était tenue la conférence. Les religieux de Bangor sur la Dée, se souvenant de la menace d'Augustin, quittèrent leur couvent en grande terreur, et s'enfuirent vers l'armée que rassemblait le chef de la province galloise de Powis. Cette armée fut vaincue, et, dans la déroute, le roi vainqueur aperçut une troupe d'hommes singulièrement vêtus, sans armes, et tous agenouillés. On lui dit que c'étaient les gens du grand monastère, et qu'ils priaient pour le salut des leurs. « S'ils crient à leur dieu pour mes « ennemis, répliqua le Saxon, ils combattent contre moi, quoique « sans armes [3]; » et il les fit tous massacrer, au nombre de deux cents. Le monastère de Bangor, dont le chef avait porté la parole dans la fatale entrevue avec Augustin, fut détruit de fond en comble; « et c'est ainsi, disent les auteurs ecclésiastiques, que « s'accomplit la prédiction du saint pontife, et que furent punis par « la mort dans ce monde les perfides qui avaient méprisé ses avis « pour le salut éternel [4]. » Ce fut chez les Gallois une tradition nationale que le chef de la nouvelle Église anglo-saxonne avait provoqué cette invasion, et désigné le monastère de Bangor aux païens du Northumberland. Il est impossible de rien affirmer de positif à cet égard; toutefois la concordance des temps rendait l'imputation assez grave pour donner aux amis de l'Église romaine l'envie d'en détruire la trace. Dans presque tous les manuscrits du seul historien de ces événements, ils ajoutèrent, par interpola-

1 Si modò nobis assurgere noluit, quantò magis, si ei subdi cœperimus, nos pro nihilo contemnet (Bedæ bresbyt. Hist., lib. II, cap. 2.)

2 Si nationi Anglor. noluissent viam vitæ prædicare... (Ib.)

3 Si adversùm nos ad deum suum clamant, profectò et ipsi, quamvis arma non ferant, contra nos pugnant. (Bedæ presbyt. Hist., lib. II, cap. 2.

4 Ut temporalis interitûs ultionem sentirent perfidi, quòd oblata sibi perpetuæ salutis concilia spreverant. (Ibid.)

tion, qu'Augustin était mort quand eut lieu le combat contre les Bretons et le massacre des moines de Bangor [1]. Augustin était vieux à cette époque; mais il vécut encore au moins un an après l'exécution militaire qu'il avait si exactement prédite [2].

(608-616) A sa mort, Laurent, comme lui Romain de nation, prit le titre d'archevêque; Mellitus et Justus étaient encore évêques, l'un à Londres et l'autre à Rochester. Le premier avait su gagner au christianisme Sighebert, parent d'Ethelbert, qui, malgré la nouveauté de sa conversion, montrait un grand zèle, et entourait son clergé naissant d'honneurs et d'autorité. Mais cela ne fut pas de longue durée : à ce roi fervent succédèrent des princes tièdes et malveillants pour le nouveau culte; et quand les deux fils de Sighebert, qu'on nommait familièrement Sibert ou Sib [3], eurent mis leur père dans la tombe, ils retournèrent au paganisme, et abolirent toutes les lois dirigées contre la vieille religion nationale. Mais, comme ils étaient d'un caractère doux, ils ne persécutèrent d'abord ni l'évêque Mellitus, ni le petit nombre de vrais croyants qui persistaient à l'écouter: ils se rendirent même à l'église chrétienne par passe-temps, et peut-être par une sorte d'incertitude secrète.

Un jour que le Romain donnait à ses fidèles la communion de l'eucharistie : « Pourquoi, lui dirent les deux jeunes chefs, ne nous « offres-tu pas, comme aux autres, de ce pain si blanc que tu « donnais à notre père Sib [4]? — Si vous vouliez, répondit l'évêque, « vous laver dans la fontaine du salut où votre père a été lavé, vous « auriez, comme lui, votre part de ce pain salutaire. — Nous ne « voulons pas entrer dans la fontaine; nous n'en avons nul besoin; « et cependant nous avons envie de nous restaurer avec ce pain [5]. » Ils renouvelèrent plusieurs fois cette bizarre demande; toujours le

1 Quamvis ipso, jam multo antè tempore, ad cœlestia regna sublato. (Bedæ Hist., lib. II, cap. 2.) Ces mots sont interpolés selon l'opinion des célèbres théologiens Goodwin et Hammond. Voyez Horæ britannicæ, t. II, p. 371.

2 Completum Augustini presagium. (Bedæ Hist., lib. II, cap. 2.)

3 L'usage de ces sortes de diminutifs pour les noms propres subsiste encore en Angleterre.

4 Quare non et nobis panem nitidum porrigis? (Bedæ presbyt. Hist., lib. II, cap. 5.)

5 Nolumus fontem illum intrare, quia nec illo opus nos habere novimus; sed tamen pane illo refici volumus. (Ibid.)

Romain leur répéta qu'il ne pouvait y accéder; et eux, imputant ses refus à une obstination de mauvaise grâce, s'en irritèrent. « Puisque tu ne veux pas, dirent-ils, nous complaire dans une « chose si aisée, tu sortiras de notre pays [1]. »

Ils le chassèrent en effet de Londres, lui et tous ses compagnons (616). Les bannis vinrent dans le pays de Kent, auprès de Laurent et de Justus, qu'ils trouvèrent aussi découragés par la tiédeur et le peu d'amour pour eux du successeur d'Éthelbert. Tous prirent la résolution de passer en Gaule : Mellitus et Justus partirent ensemble; mais Laurent, sur le point de les suivre, voulut tenter un dernier effort pour changer l'esprit du roi de Kent, encore flottant, à ce qu'il croyait, et mal assuré dans son retour à la religion de ses ancêtres. La dernière nuit qu'il devait passer chez les Saxons, il fit dresser son lit dans l'église de Saint-Pierre, bâtie à Canterbury par l'ancien roi [2]; et au matin il en sortit, meurtri de coups, blessé et tout couvert de sang. Dans cet état, il se rendit auprès d'Edbald [3], fils d'Éthelbert : « Vois, lui dit-il, ce que m'a fait l'apôtre Pierre, pour « me punir d'avoir songé à quitter son troupeau [4]. » Le roi saxon fut frappé de ce spectacle, et trembla d'encourir lui-même la vengeance du saint apôtre qui châtiait si durement ses amis. Il invita Laurent à demeurer, rappela Justus, et promit d'employer sa puissance à convertir de nouveau ceux qui, suivant son exemple, étaient tombés dans l'apostasie. Grâce au secours du bras temporel, la foi se ranima, pour ne plus s'éteindre, sur les deux rives de la Tamise. Mellitus fut le successeur de Laurent dans le siége archiépiscopal; Justus succéda à Mellitus; et le roi de Kent, Edbald, qui avait voulu les chasser tous, fut complimenté par le souverain pontife sur la pureté de sa croyance et la perfection de ses œuvres chrétiennes [5] (616-620).

Peu d'années après ces événements, une sœur d'Edbald, nommée Ethelberghe [6], fut mariée au chef païen de la contrée au nord de

1 Si non vis assentire nobis in tam facili causâ quam petimus, non poteris jam in nostrâ provinciâ demorari. (Bedæ presb. Hist., lib. II, cap. 5.)

2 Jussit in ecclesiâ stratum sibi parari. (Ibid.)

3 Al Æd-bald. Ead-bald. Ed, ead, heureux; bald, bold, hardi.

4 Propterea quòd Dei gregem esset relicturus. (Chron. saxon., ed. Gibson.)

5 Bedæ t. II, p. 51. — Henrici Huntingdon, p. 326.

6 Al. Æthel-byrg. Ethel, noble; burg, burgh, burh, byrh, berg, sécurité, protecteur, protectrice.

l'Humber. La nouvelle épouse partit du pays de Kent, accompagnée d'un prêtre, Romain de naissance, appelé Paulin, qui fut d'avance consacré archevêque d'York, selon le plan du pape Grégoire, et dans l'espérance que la femme fidèle convertirait le mari infidèle. Le roi du Northumberland [1], appelé Edwin [2], laissa son épouse Ethelberghe professer la religion chrétienne, sous les auspices de l'homme qu'elle avait amené, et dont les cheveux noirs et le visage brun et maigre étaient un objet de surprise pour la race à chevelure blonde des habitants du pays [3] (620). Quand la femme d'Edwin devint mère, Paulin annonça gravement au roi anglo-saxon qu'il avait obtenu pour elle la grâce d'enfanter sans douleur, à condition que l'enfant serait baptisé au nom du Christ [4]. Dans l'effusion de sa joie paternelle, le païen permit tout ce que souhaitait sa femme; mais, pour sa part, il ne voulut écouter aucune proposition de baptême: seulement il laissait parler librement ceux qui désiraient le convertir, raisonnait avec eux, et quelquefois les embarrassait [5].

Afin de l'attirer, s'il était possible, vers les choses célestes par l'appât des biens de la terre, il vint de Rome une lettre du pape Boniface, adressée au *glorieux* Edwin (625-628). « Je vous transmets, « écrivait le pontife, la bénédiction de votre protecteur, le bien- « heureux Pierre, prince des apôtres, c'est-à-dire, une chemise « de lin, ornée de broderies d'or, et un manteau de laine fine « d'Ancône. [6] » Ethelberghe reçut de même, pour gage de la bénédiction de l'apôtre Pierre, un peigne d'ivoire doré [7] et un miroir d'argent. Ces dons furent agréés; mais ils ne décidèrent point le roi Edwin, dont l'esprit réfléchi ne pouvait être vaincu que par une forte impression morale [8].

1 *Northumbria;* en saxon, Northan-hymbra-land; al. North-humber-land, le pays au nord de l'Humber.

2 Al. Ead-win. Ed, heureux; win, chéri, et aussi vainqueur.

3 Vir longæ staturæ, paululùm incurvus, nigro capillo, facie macilentâ, naso adunco pertenui, venerabilis simul et terribilis aspectu. (Bedæ Hist., lib. II, cap. 9.)

4 Quod precibus suis obtinuerit, ut regina pareret absque dolore. (Henrici. Huntingd. Hist., p. 327.)

5 Quid ageret discutiebat, vir naturâ sagacissimus. (Ibid.)

6 Id est, camisiam unam... Henrici Huntingdon. Hist., p. 327.)

7 Id est, pectinem eburneum auratum. (Ibid.)

8 Bedæ Hist., tom. II, p. 58.

Il y avait dans la vie du Saxon une aventure extraordinaire dont il croyait avoir gardé le secret à tous les hommes; mais ce secret lui avait probablement échappé parmi les confidences du lit nuptial. Dans sa jeunesse, et avant qu'il fût roi, il avait couru un grand péril: surpris par des ennemis qui voulaient sa mort, il était tombé entre leurs mains. Dans la prison où il languissait, sans espoir de salut, son imagination échauffée lui fit voir en songe un personnage inconnu, qui, s'approchant d'un air grave, lui dit : « Que promet« trais-tu à qui voudrait et pourrait te sauver? — Tout ce qui sera « jamais en mon pouvoir, répondit le Saxon. — Eh bien, reprit « l'inconnu, si celui qui peut te sauver n'exigeait de toi que de vivre « selon ses conseils, les suivrais-tu ? » Edwin le jura; et l'apparition étendant une main et la lui posant sur la tête, dit: « Quand un « pareil signe se représentera à toi, rappelle-toi ce moment et ce « discours [1]. » Edwin se tira de danger par des hasards heureux; mais le souvenir de son rêve lui resta gravé dans la pensée.

Un jour qu'il était seul dans son appartement, la porte s'ouvrit tout à coup, et il vit venir à lui un personnage marchant gravement comme celui du songe, qui s'approcha, et, sans prononcer un seul mot, lui posa la main sur la tête. C'était Paulin, à qui le Saint-Esprit, selon les historiens ecclésiastiques [2], avait révélé le moyen infaillible de vaincre son obstination. La victoire fut complète; le Saxon, frappé de stupeur, tomba la face contre terre, et le Romain, devenu son maître, le releva avec bonté. Edwin promit d'être chrétien; mais, imperturbable dans son bon sens, il promit pour lui seul, disant que les hommes du pays verraient eux-mêmes ce qu'ils devaient faire [3]. Paulin lui demanda de convoquer le grand conseil national qu'on appelait en langue saxonne Wittena-Ghemote, *l'assemblée des sages*, qui se réunissait autour des rois germains, dans toutes les occasions importantes, et auquel assistaient les magistrats, les riches possesseurs de terres, les guerriers de haut grade et les prêtres des dieux [4] (628). Le roi Edwin exposa devant cette assemblée les motifs de son changement de croyance, et s'adressant

1 Cùm ergo hoc tibi signum advenerit, memento hujus temporis et sermonis. (Bedæ Hist., lib. II, cap. 12. — Henrici Huntingd., pag. 327.)

2 Bedæ Hist., lib. II, cap. 12.

3 Quid eis videretur. (Ibid, cap. 13.)

4 Elder-menn, al. Ealdor-menn, *seniores*.

à chacun des assistants, l'un après l'autre, il demanda ce qu'il leur semblait à tous de cette doctrine nouvelle pour eux.

Le chef des prêtres parla le premier : « Mon avis, dit-il, est que « nos dieux sont sans pouvoir; et voici sur quoi je me fonde. Pas « un homme, dans tout le peuple, ne les a servis avec plus de zèle « que moi; et pourtant je suis loin d'être le plus riche et le plus « honoré parmi le peuple; mon avis est donc que nos dieux sont « sans pouvoir [1]. » Un chef des guerriers se leva ensuite et parla en ces termes :

« Tu te souviens peut-être, ô roi, d'une chose qui arrive parfois « dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes capitai- « nes et tes hommes d'armes [2], qu'un bon feu est allumé, que ta « salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors. « Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant « par une porte, sortant par l'autre : l'instant de ce trajet est pour « lui plein de douceur; il ne sent plus ni la pluie ni l'orage; mais « cet instant est rapide; l'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hi- « ver il repasse dans l'hiver [3]. Telle me semble la vie des hommes « sur cette terre, et son cours d'un moment, comparé à la lon- « gueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est téné- « breux et incommode pour nous; il nous tourmente par l'impos- « sibilité de le connaître : si donc la nouvelle doctrine peut nous « en apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que « nous la suivions [4]. »

Après que les autres chefs eurent parlé et que le Romain eut exposé ses dogmes, l'assemblée votant comme pour la sanction des lois nationales, renonça solennellement au culte des anciens dieux. Mais, quand le missionnaire proposa de détruire les images de ces dieux, nul parmi les nouveaux chrétiens ne se sentit assez fermement convaincu pour braver les dangers de cette profanation; nul excepté le grand prêtre. Il demanda au roi des armes et un cheval étalon pour violer la loi de son ordre, qui interdisait aux prêtres

1 Unde nil valere deos probavi. (Bedæ Hist., lib. II, cap. 13)

2 Mid thinum Ealdormannum and Thegnum. (Traduction saxonne de l'histoire de Bède.) Voyez les pièces justificatives.

3 Of wintra in winter cometh. (Trad. sax. de l'Hist. de Bède.)

4 Henrici Huntingdon. Hist., p. 328.

l'habit de guerre et toute autre monture qu'une jument [1]. Ceint d'une épée et brandissant une pique, il galopa vers le temple, et, à la vue de tout le peuple, qui le croyait hors de sens, il frappa de sa lance les murs et les images. On éleva une maison de bois où le roi Edwin et un grand nombre d'hommes se firent baptiser [2]. Paulin ayant ainsi conquis en réalité l'épiscopat dont il portait le titre, parcourut les contrées de Deïre [3] et de Bernicie, et baptisa dans les eaux de la Swale et de la Glen ceux qui s'empressaient d'obéir au décret de l'assemblée des sages [4].

(628-655) L'influence politique du grand royaume de Northumberland entraîna vers le christianisme la population des est-Angles ou Anglais orientaux habitant au midi de l'Humber et au nord des Saxons de l'est. Ce peuple avait déjà reçu quelques prédications des évêques romains du sud; mais les deux religions y balançaient encore avec une telle égalité, que le chef du pays, nommé Redwald [5], avait dressé deux autels dans le même temple, l'un pour le Christ et l'autre pour les dieux des Teutons, qu'il priait alternativement [6] (655). Trente ans après la conversion des habitants des rives de l'Humber, une femme de ce pays convertit le chef du royaume de Mercie, qui s'étendait alors de l'Humber à la Tamise. Les derniers Anglo-Saxons qui gardèrent leur ancien culte furent ceux du sud; ils n'y renoncèrent qu'à la fin du septième siècle [7] (688).

Huit moines romains furent successivement archevêques de Canterbury, avant que cette dignité, instituée pour les Saxons, parvînt à un homme de race saxonne [8]. Les successeurs d'Augustin ne renoncèrent point à l'espoir de contraindre le clergé de la Cambrie à plier sous leur autorité (608-610). Ils accablèrent les prêtres gallois

1 Accepto equo admissario, cùm pontifici idolorum non liceret nisi super equam equitare. (Ibid.)

2 Baptisatus in domo ligneâ. (Scriptores collecti à Selden, tom. II, p. 1634.)

3 Par corruption, au lieu du cambrien Deywr ou Deifr. Voyez plus haut, pag. 33.

4 Wittena-gemote. Henrici Huntingdon. p. 328.

5 Al. Ræd-wald. Ræd, red, parole, conseil, conseiller; wald, weald, walt, puissant, gouvernant.

6 Horæ britannicæ, t II, pag. 287.

7 Scriptores editi à Selden, t. II, p 1634.—Henrici Huntingd. Hist., p. 328 et seq.

8 Berth-wald ou Brith-weald.

de sommations et de messages; ils étendirent même leurs prétentions ambitieuses sur les prêtres de l'île d'Erin, aussi indépendants que les Bretons de toute suprématie étrangère, et tellement zélés pour la foi chrétienne, que leur patrie était surnommée l'Ile des Saints. Mais ce mérite de sainteté, sans une complète soumission au pouvoir de l'Église romaine, était nul pour les membres de cette Église qui venaient d'établir leur domination spirituelle sur la partie de la Grande-Bretagne conquise par les Anglo-Saxons. Ils envoyèrent aux habitants de l'île d'Erin des messages pleins d'orgueil et d'aigreur : « Nous, députés du siége apostolique dans les régions « occidentales, nous avons naguère follement cru à la réputation « de sainteté de votre île; mais nous le savons aujourd'hui à n'en « plus douter, vous ne valez pas mieux que les Bretons [1]. Le voyage « de Columban dans la Gaule et celui d'un certain Dagamman en « Bretagne nous en ont pleinement convaincus; car, entre autres « choses, ce Dagamman a passé par les lieux où nous habitons, et « il a refusé non-seulement de venir manger à notre table, mais « encore de prendre son repas dans la même maison que nous [2]. »

(563-610) Ce voyage en Gaule, allégué en preuve des mauvaises doctrines et de la perversion des chrétiens de l'Hibernie, offrait des circonstances qui méritent d'être rapportées en détail. Columban, ou plus exactement Colum, avait commencé sa carrière de prédicateur chrétien en traversant les détroits et les lacs de la Bretagne septentrionale dans un bateau d'osier recouvert de peaux, afin de visiter, au nom du Christ, la race sauvage des montagnards du nord-ouest. Il n'y avait point là de femme chrétienne pour séduire un mari païen, et Colum n'avait ni tuniques bordées de pourpre, ni manteaux de laine fine à offrir en présent au nom de saint Pierre; il était pauvre, il fut souvent rebuté, et souvent courut le danger de la vie [3]. Il ne fonda point d'évêchés, et ne s'intitula jamais évêque : seulement il établit, sur un rocher des Hébrides [4], une école et un couvent d'hommes pauvres et fervents comme lui. Après avoir converti seul beaucoup de gens chez les Scots et chez les Pictes, il

1 Nihil discrepare à Britonibus. (Bedæ presb. Hist., t. II, p. 47.)

2 Non solùm cibum nobiscum, sed in eodem hospitio quo vescebamur sumere noluit (Ibid.)

3 Horæ britannicæ, t. II, pag. 302.

4 L'île d'Hy ou d'Iona.

se rendit en Gaule avec dix compagnons, afin d'aller prêcher dans les Vosges, pour les bûcherons et les chevriers. Les hommes d'Erin s'arrêtèrent au pied des montagnes, près d'une source d'eaux thermales, dans un ancien bourg en ruines qui se nommait Luxovium en latin, et Luxeu dans la langue romane [1].

(609-610) Ce lieu faisait partie du territoire de Theoderik, roi des Franks orientaux, qui, attiré par le bruit public, vint visiter les étrangers et leur demander des prières. Colum, peu habitué à ménager les puissants du siècle, fit au visiteur des remontrances sévères sur ses mœurs et sur la mauvaise vie qu'il menait avec des femmes débauchées [2]. Ces reproches déplurent moins au roi qu'à l'aïeule du roi, à cette même Brunehilde dont le pape Grégoire avait loué si complaisamment la piété [3], et qui, pour gouverner plus sûrement son petit-fils, l'éloignait et le dégoûtait du mariage, lui procurant elle-même des maîtresses et de belles esclaves. A l'instigation de cette reine, une accusation d'hérésie fut portée devant un concile d'évêques contre l'homme qui avait osé se montrer plus sévère que l'Église romaine sur la moralité des princes. Il fut condamné par sentence unanime, et banni de la Gaule avec ses compagnons. C'est probablement sur cet arrêt que les évêques de la Bretagne saxonne jugèrent que le christianisme des habitants de l'Hibernie était d'une nature suspecte, et qu'il avait besoin d'être épuré et réformé par eux [4].

(610-755) La même Église qui expulsait de la Gaule les censeurs des rois franks, donnait aux rois anglo-saxons des croix bénites pour étendards, quand ils allaient exterminer les vieux chrétiens de la Bretagne [5]. Ceux-ci, dans leurs poésies nationales, accusent en partie de leurs désastres une conspiration étrangère, et des moines qu'ils nomment injustes [6]. Dans la conviction où ils étaient de cette

1 Henrici Hunting. Hist., p. 380. — Muller, Histoire de la confédération suisse, t. I, p. 159. — Horæ britannicæ, p. 302-308.

2 Ut regia proles ex lupanaribus videretur emergere. (Fredegarii scholastici Chron., apud script. rer. franc., t. II.

3 Epistola Gregorii papæ ad Brunichildem, ap. script. rer franc., t. IV, pag. 20-34.

4 Fredegarii scholast. Chron., apud script. rer. franc., tom. II, pag. 427. — Hist. de Bretagne par dom Lobineau, t. I, p. 32.

5 Bedæ presb. Hist., t. II, p. 73.

6 Horæ britann., t. II, pag. 290.

malveillance de l'Église romaine envers eux, ils s'affermissaient de plus en plus dans la volonté de repousser ses dogmes et son empire; ils aimaient mieux s'adresser et s'adressèrent en effet plusieurs fois à l'Église de Constantinople, pour prendre conseil sur des difficultés théologiques. Le plus renommé de leurs anciens sages, à la fois barde et prêtre chrétien, maudit dans ses sentences poétiques le pasteur négligent qui ne garde pas le troupeau de Dieu contre les loups de Rome [1].

Mais les ministres et les envoyés de la cour pontificale, grâce à la dépendance religieuse sous laquelle ils tenaient les puissants rois anglo-saxons, firent peu à peu fléchir par la terreur l'esprit de liberté des églises bretonnes. (755) Au huitième siècle, un évêque de la Cambrie septentrionale se mit à célébrer la fête de Pâques au jour prescrit par les conciles catholiques; les autres évêques s'élevèrent contre ce changement; et, au bruit de cette dispute, les Anglo-Saxons firent une irruption dans les cantons du sud où l'opposition se manifestait [2]. Pour conjurer la guerre étrangère et le ravage de son pays, un chef gallois essaya de sanctionner, par son autorité civile, l'altération des anciennes coutumes religieuses, et l'esprit public s'en irrita au point que le chef fut tué dans une révolte (777). Cependant cette fierté nationale déclina bientôt, et la fatigue d'une lutte toujours renaissante rallia au centre du catholicisme une grande partie du clergé gallois. La soumission religieuse du pays s'acheva ainsi par degrés; et pourtant elle ne fut jamais aussi complète que celle de l'Angleterre [3].

Les rois des Saxons et des Angles avaient pour la ville de Rome et pour le siége de saint Pierre une vénération qu'ils témoignèrent souvent par de riches offrandes, et même par des tributs annuels sous les noms de *cens de Rome*, ou *cens de l'Eglise* (600-656). Les successeurs des anciens chefs d'aventuriers Henghist, Horsa, Kerdic, Ælla et Ida, instruits par le clergé romain à revêtir les insignes pacifiques de la dignité royale, et à porter, au lieu de la hache de leurs ancêtres, des bâtons à fleurons dorés, cessèrent de mettre

1 Cattawg, Horæ brit., ibid., p. 277.

2 Extraits de Caradoc de Liancarvan, historien gallois. Horæ britannicæ, t. II, p. 367.

3 Horæ britannicæ, t. II, p. 317-320.

au premier rang les exercices de la guerre [1]. Leur ambition fut de voir autour d'eux, non de grandes troupes de braves, comme leurs pères, mais de nombreux couvents selon la règle de saint Benoît, la plus en faveur auprès des papes. Souvent eux-mêmes coupaient leur longue chevelure pour se vouer à la réclusion, et, si le besoin d'une vie active les retenait au milieu des affaires, ils comptaient comme un des grands jours de leur règne la consécration d'un monastère. Cet événement était célébré avec tout l'appareil des solennités nationales [2]; les chefs, les évêques, les guerriers, les sages du peuple se rassemblaient, et le roi s'asseyait au milieu d'eux, entouré de sa famille. Quand les murs nouvellement bâtis avaient été arrosés d'eau bénite et consacrés sous les noms des bienheureux apôtres Pierre et Paul, le roi saxon se levait et disait à haute voix [3].

« (656) Grâces soient rendues au Dieu très-haut, de ce que j'ai « pu faire quelque chose en l'honneur du Christ et des saints apô- « tres. Tous tant que vous êtes ici, soyez témoins et garants de la « donation faite par moi aux moines de ce lieu, des terres, « marais, étangs, cours d'eau ci-après désignés. Je veux qu'ils les « tiennent et possèdent entièrement et d'une manière royale [4], « de sorte qu'aucun impôt n'y soit levé, et que le monastère ne soit « sujet d'aucune puissance sur terre, excepté le saint-siége de « Rome; car c'est là qu'iront chercher et visiter saint Pierre ceux « d'entre nous qui ne peuvent aller à Rome. Que ceux qui me suc- « céderont, soit mon fils, soit mes frères, soit tout autre, maintien- « nent cette donation inviolablement, en tant qu'ils veulent parti- « ciper à la vie éternelle, en tant qu'ils veulent être sauvés du feu « éternel; quiconque en retranchera quelque chose, que le portier « du ciel retranche de sa part dans le ciel; quiconque y ajoutera quel- « que chose, que le portier du ciel ajoute à sa part dans le ciel [5]. »

1 Exercitium armorum in secundis ponentes... (Willelmi Malmesburiensis. p. 101.)

2 Jussit indici per totam nationem omnibus thanis, episcopis, comitibus, omnibusque qui Deum diligerent, et constituit diem quo monasterium consecraretur. (Chron. saxon., ed. Gibson, p. 35.)

3 Ibid.

4 Adeo regaliter, adeoque liberè... (Chron. saxon., ed. Gibson, p. 35.)

5 Quicumque nostrum munus diminuerit, diminuat ejus partem cœlestis janitor in regno cœlorum. (Ibid., p. 35-38.)

Le roi prenait ensuité la feuille de parchemin qui contenait l'acte de donation, et il y traçait une croix; après lui sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs, les évêques, les officiers publics, et tous les personnages du haut rang, inscrivaient successivement le même signe, en répétant cette formule : « Je confirme par ma « bouche et par la croix du Christ [1]. »

(656-684) Cette bonne intelligence des Anglo-Saxons avec la cour de Rome, ou plutôt leur soumission absolue aux volontés de cette cour, qui transformait par degrés sa primauté religieuse en suzeraineté politique, ne fut pas de très-longue durée. Le prestige d'imagination s'affaiblit, et la dépendance se fit sentir. Pendant que certains rois courbaient le front devant le représentant de l'apôtre qui ouvrait et fermait le ciel [2], il y en eut qui répudièrent ouvertement la loi de l'étranger déguisée sous le nom de foi catholique [3]. (684-950) Dans cette lutte, les membres du clergé saxon, fils spirituels de l'Église romaine, se rangèrent d'abord de son côté, et défendirent sa puissance [4]; mais ensuite, entraînés eux-mêmes dans le torrent de l'opinion nationale, ils tendirent à n'être plus soumis envers la papauté qu'à ces devoirs de respect que les chrétiens bretons avaient offert de lui rendre, et qu'elle avait si durement dédaignés [5]. (950-1066) Alors le peuple anglais devint, pour la cour de Rome, ce qu'avaient été les Cambriens, au temps de leur schisme; par une conduite moins religieuse que politique, elle s'unit à leurs ennemis nationaux; elle encouragea contre eux l'ambition étrangère, comme elle avait encouragé leur propre ambition contre les indigènes de la Bretagne. Elle promit, au nom de saint Pierre, leur pays, leurs biens, et l'absolution de tout péché à qui marcherait contre eux; et pour reconquérir quelques tributs, d'abord payés volontairement, ensuite refusés par tiédeur de zèle, ou par économie patriotique, elle s'engagea dans une entreprise dont le but était l'asservissement de la nation.

(600-800) Le détail de ces événements postérieurs et de leurs conséquences occupera la plus grande partie de cette Histoire, consacrée, comme l'indique son titre, au récit de la ruine du peuple

1 Chron. saxon., ed. Gibson, p. 35-38.
2 Sanctus Petrus cum clave aperiat ei regnum cœlorum. (Ibid., p. 38.)
3 Eddii vita Wilfridi episcopi, p. 61.
4 Horæ britannicæ, t. II, p. 329-347.
5 Voyez plus haut, p. 58.

anglo-saxon. Mais il n'est pas temps d'y arriver ; il faut que le regard du lecteur s'arrête encore sur la race germanique victorieuse et sur la race celtique vaincue ; qu'il voie l'étendard blanc des Saxons et des Angles repoussant de plus en plus vers l'ouest l'étendard rouge des Kymrys [1]. Les frontières anglo-saxonnes, continuellement agrandies à l'occident, après s'être étendues au nord jusqu'au Forth et à la Clyde, furent pourtant resserrées de ce côté, à la fin du septième siècle. Les Pictes et les Scots, attaqués par Egfrith [2], roi du Northumberland, l'attirèrent habilement dans les gorges de leurs montagnes, le défirent, et après leur victoire s'avancèrent au sud du Forth jusqu'à la rivière de Tweed, aux bords de laquelle ils fixèrent alors la limite de leur territoire (684-750). Cette limite, que les habitants du sud ne déplacèrent plus dans la suite, marqua depuis ce jour le nouveau point de séparation des deux parties de la Grande-Bretagne [3]. Les peuplades de la race des Angles qui habitaient la plaine entre le Forth et la Tweed furent agrégées, par ce changement, à la population des Pictes et des Scots ou des *Écossais*, nom que cette population mêlée prit bientôt seul, et dont s'est formé le nom moderne du pays.

A l'autre extrémité de l'île, les hommes de la pointe de Cornouailles, tout isolés qu'ils étaient, luttèrent longtemps pour leur indépendance, grâce aux secours qu'ils reçurent quelquefois des Bretons de l'Armorique [4]. (750) A la fin, ils devinrent tributaires des Saxons occidentaux ; mais les habitants du pays de Galles ne le devinrent pas : « Jamais, disent leurs vieux poëtes, non, jamais les « Kymrys ne payeront le tribut ; ils soutiendront le combat jusqu'à « la mort pour la possession des terres que baigne la Wye [5]. » C'est en effet aux rives de ce fleuve que s'arrêta la domination saxonne ; le dernier chef qui l'agrandit fut un roi de Mercie, appelé Offa [6].

1 Les poésies nationales des Cambriens désignent fantastiquement ces deux drapeaux ennemis par les noms de *Dragon rouge* et de *Dragon blanc*.

2 Eg, ecg, aigu, aiguisé, et, par extension, subtil ; frith, frid, fred, fried, paix, pacifique.

3 Voyez à la page 21. — Picti terram suam, cujus partem tenebant Angli, recuperaverunt. (Bedæ Hist., lib. IV, cap. 26. — Henrici Huntingd. Hist., p. 336.)

4 Caradoc de Llancarvan, ap. Horas britan., t. II, p. 336.

5 Arymes Prydain, Cambrian register for 1796, p. 554.

6 Offa, offo, obbo, doux, clément. (Gloss. Wachteri.)

(750-800) Il franchit la Saverne et la chaîne de montagnes qui, formant comme les Apennins de la Bretagne méridionale, avaient jusque-là protégé le dernier asile des vaincus. A près de cinquante milles de distance au delà des monts vers l'ouest, Offa construisit, pour remplacer ces limites naturelles, un long rempart et une tranchée qui s'étendit du sud au nord, depuis le cours de la Wye jusqu'aux vallons où coule la Dée [1]. Là fut établie pour toujours la frontière des deux races d'hommes qui, avec des partages inégaux, habitaient conjointement tout le sud de la vieille île de Prydain, depuis la Tweed jusqu'au cap de Cornouailles [2].

(800-900) Au nord du golfe où se jette la Dée, le pays renfermé entre les montagnes et la mer était déjà, depuis un demi-siècle, subjugué par les Anglais et dépeuplé d'anciens Bretons. Les fugitifs de ces contrées avaient gagné le grand asile du pays de Galles, ou bien l'angle de terre hérissé de montagnes que baigne la mer au golfe de Solway. Dans cette dernière contrée, ils conservèrent encore longtemps une sorte de liberté sauvage, distingués de la race anglaise, dans la langue même de cette race, par le nom de Cambriens; et ce nom est resté attaché au pays qui fut leur asile [3]. Au delà des plaines du Galloway, dans les vallées profondes où roule la Clyde [4], de petites peuplades bretonnes qui, à la faveur des lieux, s'étaient conservées libres au milieu du peuple des Angles, se maintinrent de même parmi les Scots et les Pictes, quand ces derniers eurent conquis toutes les basses terres d'Écosse jusqu'au Val d'Annan et à la Tweed. Ce dernier reste de Bretons de race pure avait pour capitale et pour forteresse la ville bâtie sur un rocher, qu'on appelle aujourd'hui Dumbarton [5]. On trouve jusque dans le dixième siècle des traces de leur existence indépendante; mais, depuis ce temps, ils cessent d'être désignés par leur ancien nom national, soit qu'ils aient été anéantis tout d'un coup par la guerre, soit qu'ils se soient fondus insensiblement dans la masse de population qui les environnait de toutes parts.

Ainsi disparut de l'île de Bretagne, à l'exception de la petite et

1 En langue cambrienne, Claudh Offa; en anglais, *Offa's dyke.*
2 Henrici Huntingdon Hist, p. 407.
3 On l'appelle aujourd'hui Cumberland; en vieux saxon, *Cumbraland.*
4 Ystrad-Clwyd.
5 Al. Dun-briton, *la ville des Bretons.*

stérile contrée de Galles, la race celtique des Cambriens, Logriens et Bretons proprement dits, en partie émigrés directement de l'extrémité orientale de l'Europe, et en partie venus en Bretagne après un séjour plus ou moins long sur la côte occidentale des Gaules [1]. Ces faibles débris d'un grand peuple eurent la gloire de défendre la possession de leur dernier coin de terre contre les efforts d'un ennemi immensément supérieur en nombre et en richesses, souvent vaincus, jamais subjugués, et portant en eux-mêmes, à travers les siècles, la conviction imperturbable d'une éternité mystérieuse réservée à leur nom et à leur langue. Cette éternité fut prédite par les bardes gallois, dès le premier jour des défaites nationales [2]; et toutes les fois que, dans la suite des temps, un nouvel envahisseur étranger traversa les montagnes de la Cambrie, après les victoires les plus complètes, il entendait les vaincus lui dire : « Tu as beau faire, tu ne détruiras pas notre nom « ni notre langue [3]. » Le hasard, la bravoure et surtout la nature du pays, formé de rochers, de lacs et de sables, ont justifié ces prédictions téméraires; mais toujours sont-elles un signe remarquable d'énergie et d'imagination dans le petit peuple qui osa en faire son acte de foi patriotique.

Les anciens Bretons vivaient de poésie : l'expression n'est pas trop forte; car, dans leurs axiomes politiques, conservés jusqu'à nos jours, ils placent le poëte-musicien à côté de l'agriculteur et de l'artisan, comme l'un des trois *piliers* de l'existence sociale [4]. Leurs poëtes n'avaient guères qu'un thème; c'était la destinée du pays, ses malheurs et ses espérances. La nation, poëte à son tour, enchérissait sur leurs fictions, en prêtant des sens fantastiques à leurs paroles les plus simples : les souhaits des bardes passaient pour des promesses; leur attente était prophétie; leur silence même affirmait. S'ils ne chantaient pas la mort d'Arthur, c'était preuve qu'Arthur vivait encore; et, quand le joueur de harpe, sans intention précise, faisait entendre un air mélancolique, l'auditoire attachait spontanément à cette mélodie vague le nom d'un des lieux devenus funestes

1 Voyez plus haut, p. 22 et 23.
2 Taliesin, Archæology of Wales, t. I.
3 Voyez la suite de cette histoire, livre XI.
4 Trioedd beirdd ynys Prydain, sec. XXI, n. 1.

par quelque bataille perdue contre les conquérants étrangers [1]. Cette vie de souvenirs et d'espérances embellit, pour les derniers Cambriens, leur pays de rocs et de marécages. Ils étaient gais et sociables, quoique pauvres [2]; ils supportaient légèrement la détresse comme une souffrance passagère, attendant, sans se lasser jamais, une grande révolution politique, qui devait leur faire recouvrer la possession de tout ce qu'ils avaient perdu, et leur rendre, selon l'expression d'un Barde, la couronne de la Bretagne [3].

Bien des siècles s'écoulèrent; et, malgré les prédictions des poëtes, l'ancienne patrie des Bretons ne retourna point aux mains de leurs descendants. Si l'oppresseur étranger fut vaincu, ce ne fut pas par la nation qui avait droit à cette victoire; ni ses défaites ni son asservissement ne profitèrent aux réfugiés du pays de Galles. Le récit des infortunes des Anglo-Saxons, envahis et subjugués à leur tour par des peuples venus d'outre-mer, va commencer dans les pages qui suivent. Alors cette race d'hommes jusqu'ici victorieuse de toutes celles qui l'avaient précédée sur le sol de la Bretagne, appellera sur elle un genre d'intérêt qu'elle n'a pu encore exciter; car sa cause deviendra la bonne cause; elle sera la race souffrante et opprimée. Si l'éloignement des temps affaiblit la vive impression que produisent les misères contemporaines, c'est quand l'oubli cache en partie et décolore, pour ainsi dire, les souffrances de ceux qui ne sont plus. Mais en présence des vieux documents où elles sont retracées avec détail, avec cet accent de naïveté qui fait revivre les hommes d'autrefois, un sentiment de pitié s'éveille et se mêle à l'impartialité de l'historien, pour la rendre plus humaine sans altérer son caractère de justice et de bonne foi.

1 Voyez la suite de cette histoire, livre IV, an 1070.
2 Giraldi cambrensis Itinerarium Walliæ, passim.
3 Taliesin, Archæology, vol. 1, page 95.—Arymes Prydain, ibid., p. 156 à 159. — Myrddhin's Afallenau, ibid.

# LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

787—1048.

(787) Il y avait plus d'un siècle et demi que la Bretagne méridionale presque entière portait le nom de terre des Anglais, et que, dans le langage de ses possesseurs de race germanique, le nom de Breton ou celui de Gallois signifiait serviteur et tributaire [1], lorsque des hommes inconnus vinrent, avec trois vaisseaux, aborder à l'un des ports de la côte orientale. Afin d'apprendre d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, le magistrat saxon du lieu [2] se rendit au rivage; les inconnus le laissèrent approcher et l'entourèrent; puis, fondant tout à coup sur lui et sur son escorte, ils le tuèrent, pillèrent les habitations voisines, et remirent promptement à la voile [3].

Telle fut la première apparition, en Angleterre, des pirates du nord appelés Danois [4] ou Normands [5], selon qu'ils venaient des îles de la mer Baltique ou de la côte de Norwége. Ils descendaient de la même race primitive que les Anglo-Saxons et les Franks; ils parlaient même un langage intelligible pour ces deux peuples : mais ce signe d'une antique fraternité ne préservait de leurs incursions hostiles ni la Bretagne saxonne, ni la Gaule franke, ni même

1 Wealh, un esclave, un domestique; horse-wealh, un palefrenier. (Gloss. apud scriptores ed. à Gale.) — Si servus waliscus anglicum hominem occidat... (Leges Inæ, Chron. Johan. Brompton., pag. 767.)

2 Gerefa, graf, gravo, dans le dialecte des Francks, V. l. I, p. 72.

3 Henrici Hunting, Hist., p. 343.

4 En latin, *Dani*. Dænen, Dæna, Dæniske.

5 En latin, *Normanni*. North-menn, north-mathre, hommes du nord. C'est l'ancien nom national des Norwégiens.

le territoire d'outre-Rhin, exclusivement habité par des nations germaniques. La conversion des Teutons méridionaux à la foi chrétienne avait rompu tout lien de fraternité entre eux et les Teutons du nord. Au neuvième siècle, l'homme du nord se glorifiait encore du titre de fils d'Odin, et traitait de bâtards et d'apostats les Germains enfants de l'Eglise; il ne les distinguait point des populations vaincues dont ils avaient adopté le culte. Franks ou Gaulois, Longobards ou Latins, tous étaient également odieux pour l'homme demeuré fidèle aux anciennes divinités de la Germanie (787-835). Une sorte de fanatisme religeux et patriotique s'alliait ainsi dans l'âme des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises, et faisaient coucher leurs chevaux dans les chapelles des palais [1]. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque canton du territoire chrétien : « Nous leur avons chanté la messe des lances, disaient-« ils par dérision; elle a commencé de grand matin, et elle a duré « jusqu'à la nuit [2]. »

En trois jours de traversée par le vent d'est, les flottes de barques à deux voiles des Danois et des Norwégiens arrivaient au sud de la Bretagne [3]; les soldats de chaque flotte obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre germanique que les langues du midi rendent par le mot *roi* [4]; mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car, à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait en cercle, et les cornes remplies de bière passaient de main en main

1 Clerici et monachi crudeliùs damnabantur. (Script. rer. norman., p. 10) — Aquisgrani in capellâ regis equos suos stabulant. (Chronicon Hermanni contracti, inter scriptores rer. franc., tom. IV, pag. 246.)

2 Attom odda messo... (Lodbrog's quida.) Verelii, p. 456. — Scriptores rerum danicarum, t. I, p. 374. — Ibid., t. IV, p. 26.

3 Triduo flantibus Euris, vela paduntur. (Script. rer. dan., tom. I, pag. 236.)

4 Kong, konung, kincg, koning, king; en latin *rex*, *rector*, *dux*, *ductor*, *præfectus*, *consul*, *centurio*, chef en général : le premier d'entre les capitaines portait quelquefois le titre de kongakong, chef des chefs, roi des rois. (Ihre, Gloss, suecio-gothic.)

sans qu'il y eût ni premier ni dernier. *Le roi de mer*[1] était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était renommé comme le plus brave entre les braves, comme celui qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches, qui jamais n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité [2].

Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval; il courait, pendant la manœuvre, sur les rames en mouvement, lançait en jouant trois piques au sommet du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main, les lançait de nouveau et les recevait encore, sans les manquer une seule fois [3]. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de maille, qu'ils se promettaient d'échanger bientôt contre un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaîment sur *la route des cygnes*, comme disent leurs vieilles poésies nationales [4]. Tantôt ils côtoyaient la terre, et guettaient leur ennemi dans les détroits, les baies et les petits mouillages, ce qui leur fit donner le nom de *Vikings* ou *Enfants des anses;* tantôt ils se lançaient à sa poursuite, à travers l'Océan. Les violents orages des mers du nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires; tous ne rejoignaient point le vaisseau du chef, au signal du ralliement; mais ceux qui survivaient au naufrage n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci; ils se riaient des vents et des flots qui n'avaient pu leur nuire : « La force de la tem« pête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs; l'ouragan est « à notre service, il nous jette où nous voulions aller [5]. »

(835) La première grande armée de corsaires danois et normands qui se dirigea vers l'Angleterre aborda sur la côte de Cornouailles; et les indigènes de ce pays, réduits par les Anglais à la condition de tributaires, se joignirent aux ennemis de leurs conquérants, soit dans l'espoir de regagner quelque peu de liberté, soit pour satis-

1 Sæ-kong, her-kong. Sæ-konung, her-konung. See-king, here-king.

2 Is merito rex maritimus appellatur, qui sub fuliginoso tigno summum numquàm capiebat, nec ante focum ex cornu potare solitus erat. (Snorre's ynglinga saga, cap. 34, t. I, p. 40.)

3 Lodbrog's quida. — Kong Olaf's saga. Snorre's Sturleson's heimskringla.

4 Ofer swan rade.

5 Marinæ tempestatis procella nostris servit remigiis. (Abbo Floriacensis, apud script. rer. norman.)

faire simplement leur passion de vengeance nationale. Les hommes du nord furent repoussés, et les Bretons de Cornouailles restèrent sous le joug des Saxons (838); mais, peu de temps après, d'autres flottes abordant du côté de l'est, amenèrent les Danois en si grand nombre, que nulle force ne put les empêcher de pénétrer au cœur de l'Angleterre. Ils remontaient le cours des grands fleuves, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu de station commode; là ils descendaient de leurs barques, les amarraient ou les tiraient à sec, se répandaient sur le pays, enlevaient de toutes parts les bêtes de somme, et de marins se faisaient cavaliers, comme s'expriment les chroniques du temps [1]. D'abord, ils se bornèrent à piller et à se retirer ensuite, laissant derrière eux, sur les côtes, quelques postes militaires et de petits camps retranchés, pour protéger leur prochain retour; mais bientôt, changeant de tactique, ils s'établirent à demeure fixe, comme maîtres du sol et des habitants, et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest, comme celle-ci avait refoulé l'ancienne population bretonne de la mer de Gaule vers l'autre mer [2] (838-865).

*Les rois de mer* qui attachèrent leur nom aux événements de cette grande invasion, sont : Ragnar-Lodbrog et ses trois fils, Hubbo, Ingvar et Alfden. Le surnom du père, qui signifie *pantalon à poil*, lui vient de ce qu'il portait habituellement, comme les simples matelots scandinaves, de larges hauts-de-chausses de peau de chèvre ayant le poil en dehors. Fils d'un Norwégien et de la fille du roi de l'une des îles danoises, il avait obtenu, soit de gré, soit de force, la royauté de toutes ces îles; mais la fortune lui devint contraire; il perdit ses possessions territoriales; et alors, armant des vaisseaux et rassemblant une troupe de pirates, il se fit *roi de mer*. Ses premières courses eurent lieu dans la Baltique et sur les côtes de la Frise et de la Saxe; puis il fit de nombreuses descentes en Bretagne et en Gaule, toujours heureux dans ses entreprises, qui lui valurent de grandes richesses et un grand renom. Après trente ans de succès obtenus avec une simple flotte de barques, Ragnar, dont les vues s'étaient agrandies, voulut essayer son habileté dans une

1 Wurdon gehorsode. (Chron. saxon., ed. Gibson, pag. 145 et passim.)

2 Chron. sax., ed. Gibson, p. 72. — Chron. Wallingford, apud script. rer. anglic., ed. Gale.

navigation plus savante, et fit construire deux vaisseaux qui surpassaient en dimension tout ce qu'on avait jamais vu dans le nord. Vainement sa femme Aslauga, avec ce bon sens précautionneux qui, chez les femmes scandinaves, passait pour le don de prophétie, lui remontra les périls où cette innovation l'exposait; il ne l'écouta point, et s'embarqua, suivi de plusieurs centaines d'hommes (865). L'Angleterre était le but de cette expédition d'un nouveau genre; les pirates coupèrent gaîment les câbles qui retenaient les deux navires, et, comme ils disaient eux-mêmes dans leur langage poétique, lâchèrent la bride à leurs grands chevaux marins [1].

Tout alla bien pour le roi de mer et ses compagnons, tant qu'ils voguèrent au large; mais ce fut aux approches des côtes que les difficultés commencèrent. Leurs gros vaisseaux mal dirigés échouèrent et se brisèrent sur des bas-fonds, d'où les bateaux de construction danoise auraient pu sortir aisément; les équipages furent contraints de se jeter à terre, privés de tout moyen de retraite. Le rivage où ils débarquèrent ainsi malgré eux était celui du Northumberland; il s'y avancèrent en bon ordre, ravageant et pillant, selon leur usage, comme s'ils ne se fussent pas trouvés dans une position désespérée. A la nouvelle de leurs dévastations, Ælla, roi du pays, se mit en marche et les attaqua avec des forces supérieures; le combat fut acharné, quoique très-inégal; et Ragnar, enveloppé dans un manteau que sa femme lui avait donné en partant, pénétra quatre fois dans les rangs ennemis. Mais, presque tous ses compagnons ayant succombé, lui-même fut pris vivant par les Saxons. Le roi Ælla se montra cruel envers son prisonnier; non content de le faire mourir, il voulut lui infliger des tortures inusitées. Lodbrog fut enfermé dans un cachot rempli, disent les chroniques, de vipères et de serpents venimeux. Le *chant de mort* de ce fameux roi de mer devint célèbre, comme l'un des chefs-d'œuvre de la poésie scandinave. On l'attribuait, avec peu de fondement, au héros lui-même; mais quel qu'en soit l'auteur, ce morceau porte la vive empreinte du fanatisme de guerre et de religion qui rendait si terribles, au neuvième siècle, les Vikings danois et normands [2].

[1] Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. I, p. 481. — Malet, Hist. du Danemarck, t. II, p. 293.

[2] Lodbrog's quida. — Mallet, Hist. du Danem., t. II, p. 293.

« Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune « encore, j'allais vers l'Orient apprêter aux loups un repas san- « glant, et dans ce grand combat où j'envoyai au palais d'Odin tout « le peuple de Helsinghie. De là nos vaisseaux nous portèrent à « l'embouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cui- « rasses, et où nos épées rompirent les boucliers.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines « d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire d'Angle- « terre ; une rosée de sang dégouttait des épées ; les flèches sifflaient « en allant chercher les casques : c'était pour moi un plaisir égal à « celui de tenir une belle fille à mes côtés.

« Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'abattis ce jeune « homme, si fier de sa chevelure, qui dès le matin, poursuivait les « jeunes filles et recherchait l'entretien des veuves. Quel est le sort « d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers ? Celui qui « n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse, et il faut que l'homme « attaque l'homme, ou lui résiste au jeu des combats.

« Nous avons frappé de nos épées ; maintenant j'éprouve que les « hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des fées « qui président à leur naissance. Jamais je n'aurais cru que la « mort dût me venir de cet Ælla, quand je poussais mes planches « si loin à travers les flots, et donnais de tels festins aux bêtes car- « nassières. Mais je ris de plaisir en songeant qu'une place m'est « réservée dans les salles d'Odin, et que là bientôt, assis au ban- « quet, nous boirons la bière dans de larges crânes.

« Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Aslauga savaient « les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que les serpents veni- « meux m'enlacent et me couvrent de morsures, ils tressailleraient « tous, et voudraient courir au combat ; car la mère que je leur « laisse leur a donné des cœurs vaillants. Une vipère m'ouvre la « poitrine et pénètre jusqu'à mon cœur ; je suis vaincu : mais « bientôt, j'espère, la lance d'un de mes fils traversera les flancs « d'Ælla.

« Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats ; « je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que « moi. Dès ma jeunesse, j'ai versé le sang et désiré une pareille fin. « Envoyées vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invi- « tent ; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les

« dieux. Les heures de ma vie s'écoulent; c'est en riant que je « mourrai [1] ».

Ce fier appel à la vengeance et aux passions guerrières, chanté premièrement dans une cérémonie funèbre, courut ensuite de bouche en bouche, partout où Ragnar-Lodbrog avait eu des admirateurs. Non-seulement ses fils, ses parents, ses amis, mais une foule d'aventuriers et de jeunes gens de tous les royaumes du nord y répondirent. En moins d'un an (866), et sans qu'aucune nouvelle hostile parvînt en Angleterre, huit rois de mer et vingt *iarls* ou chefs du second ordre, se confédérant ensemble, réunirent leurs vaisseaux et leurs soldats. C'était la plus grande flotte qui fût jamais partie de Danemarck pour une expédition lointaine. Elle devait aborder au Northumberland; mais une méprise des pilotes la porta plus au sud, vers la côte d'Est-Anglie [2].

(867) Incapables de repousser un si grand armement, les gens du pays firent aux Danois un accueil pacifique; et ceux-ci en profitèrent pour amasser des vivres, réunir des chevaux et attendre des renforts d'outre-mer; puis, quand ils se crurent assurés du succès, ils marchèrent sur York, capitale de la Northumbrie, dévastant et brûlant tout sur leur passage. Les deux chefs de ce royaume, Osbert et Ælla, concentrèrent leurs forces sous les murs de la ville, pour livrer une bataille décisive. D'abord les Saxons eurent l'avantage; mais ils se lancèrent avec trop d'imprudence à la poursuite de l'ennemi, qui, s'apercevant de leur désordre, revint sur eux et les défit complétement. Osbert fut tué en combattant, et, par une singulière destinée, Ælla, tombé vivant entre les mains des fils de Lodbrog, expia dans des tortures inouïes le supplice infligé à leur père [3].

(867-870) La vengeance était consommée, mais alors une autre passion, celle du pouvoir, se fit sentir aux chefs confédérés. Maîtres d'une partie du pays au nord de l'Humber, et assurés par des mes-

1 Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. I, p. 491. — Mallet, Hist. du Danemarck, t. II, p. 293. — Olai Wormii Litteratura runica, p. 183. — Ce morceau, dans l'original, n'a pas moins de vingt-neuf strophes; j'ai été forcé d'en omettre la première moitié et d'abréger le reste.

2 *Est-Anglia :* traduction latine du mot saxon *East-engla-land*. — Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. II, p. 15.

3 Ibid., p. 19.

sages de la soumission du reste, les fils de Ragnar-Lodbrog résolurent de garder cette conquête. Ils mirent garnison à York et dans les principales villes, distribuèrent des terres à leurs compagnons, et ouvrirent un asile aux gens de tout état qui viendraient des contrées scandinaves pour accroitre la nouvelle colonie. Ainsi le Northumberland cessa d'être un royaume saxon; il devint le point de ralliement des Danois, pour la conquête du sud de l'Angleterre. Après trois ans de préparatifs, la grande invasion commença. L'armée, conduite par ses huit rois, descendit l'Humber jusqu'à la hauteur de Lindesey (870), et, ayant pris terre, marcha directement du nord au sud, pillant les villes, massacrant les habitants, et brûlant surtout, avec une rage fanatique, les églises et les monastères [1].

L'avant-garde danoise approchait de Croyland, abbaye célèbre, dont le nom figurera plus d'une fois dans cette histoire, lorsqu'elle rencontra une petite armée saxonne, qui, à force de courage et de bon ordre, l'arrêta durant un jour entier. C'était une levée en masse de tous les gens du voisinage, commandés par leurs seigneurs et par un moine appelé frère Toli, qui, avant de se vouer à la retraite, avait porté les armes [2]. Trois rois danois furent tués dans le combat; mais, à l'arrivée des autres, les Saxons, écrasés par le nombre, moururent presque tous en défendant leur poste. Quelques-uns des fuyards coururent au monastère annoncer que tout était perdu, et que les païens approchaient. C'était l'heure des matines, tous les moines se trouvaient réunis dans le chœur. L'abbé, homme d'un grand âge, leur parla ainsi : « Que tous ceux d'entre « vous qui sont jeunes et robustes se retirent en lieu de sûreté, « emportant avec eux les reliques des saints, nos livres, nos chartes « et ce que nous avons de précieux. Moi, je resterai ici avec les « vieillards et les enfants, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu « l'ennemi aura pitié de notre faiblesse [3]. »

Tous les hommes valides de la communauté partirent au nombre de trente, et, ayant chargé sur un bateau les reliques et les vases

1 *Est-Anglia* : traduction latine du mot saxon *East-engla-land*. — Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol. II, p. 24.

2 Summo diluculo, auditis divinis officiis, et sumpto sacro viatico, omnes ad moriendum pro Christi fide patriæque defensione contra barbaros processerunt. Quibus præfuit frater Tolius monachus conversus... (Ingulfi Croyland. Hist., page 865.)

3 Fleury, Hist. ecclésiastique, t. XI, p. 283.

sacrés, se réfugièrent dans les marais voisins. Il ne resta au chœur que l'abbé, des vieillards infirmes, dont deux étaient centenaires, et quelques enfants que leurs familles, suivant la dévotion du siècle, faisaient élever sous l'habit monastique. Ils continuèrent le chant des psaumes à toutes les heures prescrites; puis, quand vint celle de la messe, l'abbé se mit à l'autel en habits sacerdotaux. Tous les assistants reçurent la communion, et presque au moment même, les Danois entrèrent dans l'église. Le chef, qui marchait en tête, tua de sa main l'abbé au pied de l'autel, et les soldats saisirent les moines, vieux et jeunes, que la frayeur avait dispersés. Ils les torturaient un à un pour leur faire dire où était caché le trésor, et, sur leur refus de répondre, ils leur coupaient la tête. Au moment où le prieur tomba mort, l'un des enfants, âgé de dix ans, qui l'aimait beaucoup, se mit à l'embrasser, pleurant, et demandant à mourir avec lui. Sa voix et sa figure frappèrent un des chefs danois; ému de pitié, il tira l'enfant hors de la foule; puis lui ôtant son froc et le couvrant d'une casaque danoise : « Suis-moi, dit-il, et « ne me quitte plus. » Il le sauva ainsi du massacre; mais aucun autre ne fut épargné. Après avoir inutilement cherché le trésor de l'abbaye, les Danois brisèrent les tombeaux de marbre qui étaient dans l'église, et, furieux de n'y point trouver de richesses, ils dispersèrent les ossements, et mirent le feu à l'église. Ensuite ils se dirigèrent vers l'est sur le monastère de Peterborough [1].

Ce monastère, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture du temps, avait, suivant le style saxon, des murailles massives, percées de petites fenêtres à pleins cintres, ce qui le rendait facile à défendre. Les Danois trouvèrent les portes fermées, et furent reçus à coups de flèches et de pierres par les moines et les gens du pays, qui s'étaient renfermés avec eux : au premier assaut, l'un des fils de Lodbrog, dont les chroniques ne disent pas le nom, fut blessé mortellement; mais, après deux attaques, les Danois entrèrent de force, et Hubbo, pour venger son frère, tua de sa propre main tous les religieux, au nombre de quatre-vingt-quatre. Les meubles furent pillés, les sépulcres ouverts, et la bibliothèque employée à attiser le feu qui fut mis aux bâtiments : l'incendie dura quinze jours entiers [2].

1 Ingulfi Croyland Hist., p. 867. — Fleury, Hist. ecclésiastique, t. XI, p. 284.
2 Fleury, Hist. ecclésiastique, t. XI, p. 284.

Pendant une marche de nuit que l'armée fit du côté de Huntingdon, l'enfant qu'un chef danois avait sauvé à Croyland s'échappa, et regagna seul les ruines de son ancienne demeure. Il trouva les trente moines de retour, et occupés à éteindre le feu qui brûlait encore au milieu des décombres. Il leur raconta le massacre avec toutes ses circonstances; et tous, pleins de tristesse, se mirent à la recherche des cadavres de leurs frères. Après plusieurs jours de travail, ils trouvèrent celui de l'abbé, sans tête et écrasé par une poutre; tous les autres furent déterrés ensuite, et placés près de l'église dans une même fosse [1].

Ces désastres eurent lieu en partie sur le territoire de Mercie, en partie sur celui d'Est-Anglie ou des Anglais orientaux. Le roi de ce dernier pays, nommé Edmund, ne tarda pas à porter la peine de l'indifférence avec laquelle, trois ans auparavant, il avait vu l'invasion de la Northumbrie: surpris par les Danois dans sa résidence royale, il fut conduit prisonnier devant les fils de Lodbrog, qui le sommèrent avec hauteur de s'avouer leur vassal. Edmund refusa obstinément; et alors les Danois, l'ayant lié à un arbre, se mirent à exercer sur lui leur adresse à tirer de l'arc. Ils visaient aux bras et aux jambes sans toucher le corps, et terminèrent ce jeu barbare en abattant d'un coup de hache la tête du roi saxon. C'était un homme de peu de mérite et de peu de réputation; mais sa mort lui fit obtenir la plus grande renommée qu'il y eût alors, celle de la sainteté et du martyre. Elle fit éclater, pour la première fois, un des traits les plus singuliers du caractère anglo-saxon, le penchant à colorer d'une teinte religieuse l'enthousiasme patriotique, à regarder comme des martyrs ceux qui, dans les malheurs publics, avaient excité la sympathie nationale par de grandes souffrances ou de nobles dévoûments [2].

L'Est-Anglie, entièrement soumise, devint, comme le Northumberland, un royaume danois, et un but d'émigration pour les aventuriers du nord. Le roi saxon fut remplacé par un roi de mer appelé Godrun, et la population indigène, réduite à une demi-servitude, perdit la propriété de son territoire, et travailla dès-lors pour les étrangers. Cette conquête mit dans un grand péril le royaume de

1 Fleury, Hist. ecclésiastique, l. XI, p. 285.

2 Turner's Hist. of the Anglo-Saxons, vol II, p. 33-38.

Mercie, qui, entamé déjà dans sa partie orientale, avait les Danois sur deux de ses frontières. Les anciens royaumes d'Est-Sex, Kent et Suth-Sex, n'avaient plus d'existence indépendante ; depuis près d'un siècle, ils étaient réunis tous les trois à celui de West-Sex ou des Saxons occidentaux [1]. Ainsi la lutte se trouvait engagée entre deux royaumes danois et deux royaumes saxons. Les rois de Mercie et de West-Sex, longtemps rivaux et ennemis, se liguèrent ensemble pour défendre ce qui restait de pays libre; mais, malgré leurs efforts, tout le territoire situé au nord de la Tamise fut envahi; la Mercie devint danoise, et des huit royaumes fondés primitivement par les Saxons et par les Angles, il n'en resta plus qu'un seul, celui de West-Sex, qui s'étendait alors de l'embouchure de la Tamise au golfe où se jette la Saverne.

En l'année 871, Ethelred, fils d'Ethelwulf, roi de West-Sex, mourut à la suite d'un combat livré aux Danois, qui venaient de passer la Tamise. Il laissait plusieurs enfants; mais le choix du pays se porta sur son frère Alfred, jeune homme de vingt-deux ans, dont le courage et l'habileté militaire donnaient de grandes espérances [2]. (871-878) Alfred réussit deux fois, soit en combattant, soit en négociant, à faire sortir les Danois de son royaume; il repoussa les invasions par mer tentées contre ses provinces du sud, et défendit pendant sept ans la ligne de la Tamise. Peut-être qu'aucune armée danoise n'eût jamais franchi de nouveau cette frontière, si le roi et le peuple de West-Sex eussent été bien unis; mais il existait entre eux des germes de discorde d'une nature assez bizarre.

Le roi Alfred avait plus étudié qu'aucun de ses compatriotes; il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait observé les mœurs; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de connaissances que ce roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. Il faisait peu de cas des lumières et de la prudence du grand conseil national, qu'on appelait l'assemblée des sages. Rempli des idées de pouvoir absolu qui se présentent si son-

1 West-seaxna-land. West-seaxna-rice. — Ingulfi Croyland. Hist., pag. 167 à 169.

2 Turner's History of the Anglo-Saxons, vol. II, p. 40-44.

vent chez les écrivains romains, il avait un désir violent de réformes politiques, et concevait des plans meilleurs peut-être que les anciennes coutumes anglo-saxonnes, mais manquant de sanction aux yeux d'un peuple qui ne les avait pas souhaités et ne les comprenait pas. La tradition a vaguement conservé quelques traits sévères du gouvernement d'Alfred, et longtemps après sa mort on parlait de la rigueur excessive qu'il avait mise à punir les prévaricateurs et les mauvais juges [1] : quoique cette rigueur eût pour objet l'intérêt de la nation anglo-saxonne, elle ne pouvait être agréable à cette nation, qui alors faisait plus de cas de la vie d'un homme libre que de la régularité dans les affaires publiques.

D'ailleurs, cette sévérité du roi Alfred envers les grands n'était point accompagnée d'affabilité envers les petits : il les défendait sans paraître les aimer : leurs suppliques l'importunaient, et sa maison leur était fermée. « Si l'on avait besoin de son aide, dit « un contemporain, soit pour des nécessités personnelles, soit « contre l'oppression des puissants, il dédaignait d'accueillir et « d'écouter la plainte ; il ne prêtait aucun appui aux faibles, et les « estimait comme néant [2]. »

(878) Aussi quand, sept années après son élection, ce roi lettré, devenu odieux sans le savoir et sans le vouloir, eut à repousser une invasion formidable des Danois, et qu'il appela son peuple à la défense du pays, il fut effrayé de trouver des hommes mal disposés à lui obéir, et même peu soucieux du péril commun. Ce fut en vain qu'il envoya par les villes et les hameaux son messager de guerre, portant une flèche et une épée nue, et qu'il publia cette vieille proclamation nationale, à laquelle nul Saxon en état de porter les armes n'avait jamais résisté : « Que quiconque n'est pas un homme « de rien, soit dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte de sa « maison et vienne [3]. » Peu d'hommes vinrent, et Alfred se trouva presque seul, entouré du petit nombre d'amis qui admiraient son

1 Horne, Miroir des justices.

2 Ille verò noluit eos audire, nec aliquod auxilium impendebat, sed omninò eos nihili pendebat. (Asserius Menevensis, p. 31, 32. — Ethelwerdi Historia, p. 847.

3 The wære un-nithing of porte and of uppe-land. (Chron. saxon. ed. Gibson, p. 195.) Nithing, nidingr, nichtig, nietig, en anglais moderne, *naughty*; nequam, nihilum. — Angli nihil miseriùs æstimant quàm hujusmodi dedecore vocabuli notari. (Mathæus Parisiensis, Variant. suppl., p. 10.)

savoir, et qu'il touchait quelquefois jusqu'aux larmes par la lecture de ses écrits [1].

A la faveur de cette indifférence de la nation pour le chef qu'elle-même avait choisi, l'ennemi s'avançait rapidement. Alfred, délaissé par les siens [2], à son tour les délaissa, et prit la fuite, dit un vieil historien, abandonnant ses guerriers, ses capitaines, ses vaisseaux, ses trésors, tout son peuple pour sauver sa vie [3]. Il alla se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouailles, au confluent des deux rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presqu'île entourée de marais: le roi saxon s'y réfugia, et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens, dans son royaume, savaient ce qui était arrivé de lui [4], et l'armée danoise y entra sans résistance. Beaucoup d'habitants s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge, soit en Gaule, soit dans l'île d'Érin, que les Saxons nommaient l'Irlande [5]; le reste se soumit à payer le tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Alfred, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables; ils regrettèrent leur premier état et le despotisme d'un roi né parmi eux [6].

De son côté, le roi Alfred réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grâce avec lui. Fortifié dans son île, contre une surprise de l'ennemi, par des retranchements de terre et de bois, il y menait la vie dure et sauvage réservée, dans tout pays conquis, au vaincu trop fier pour être esclave, la vie de brigand dans les bois, les marais et les gorges de montagnes. A la tête de ses amis formés en bandes, il pillait le Danois enrichi de dépouilles, et à défaut de

1 Ut audientibus lacrymosus quodammodò suscitaretur motus. (Ethelwerdi Hist., p. 847.)

2 Despectu suorum. (Asser. Menevensis, p. 31.) — Certo suorum dissidio. (Wallingford.)

3 His kempen ealle forlet, and his heretogen, and ealle his theode. (Mss. in the British musæum. Vesp., D. 14.)

4 Ubi esset, vel quò devenisset. (Asser. Menev.)

5 Ira-land, Ir-land, *Irorum terra*.

6 Chron. saxon. ms. — Asserius Menevensis, p. 30 à 32.

Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres[1]. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté envers le plus fort, en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes ou leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois. Ce camp était situé à Ethandun, sur la frontière des provinces de Wilts et de Sommerset, près d'une forêt appelée Sel-wood ou le Grand-Bois [2]. Avant de donner le signal décisif, Alfred voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chansons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien [3]; il se promena au milieu des tentes, et à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé la pierre d'Egbert [4], sur la lisière orientale du Grand-Bois, et à quelques milles de distance du camp ennemi [5].

Durant trois jours consécutifs des hommes armés, partis de toutes les directions, arrivèrent au lieu assigné, un à un, ou par petites bandes. Chaque nouveau venu était salué du nom de frère et accueilli avec une joie vive et tumultueuse. Quelques bruits de cette agitation parvinrent au camp des Danois; ils démêlèrent autour d'eux l'apparence d'un grand mouvement; mais, comme il n'y avait point de traître, leurs informations furent incertaines, et, ne sachant précisément où l'insurrection devait commencer, ils ne firent aucune manœuvre, et doublèrent seulement leurs postes

1 Nihil enim habebat quo uteretur, nisi quòd à paganis aut etiam à christianis, qui se paganorum subdiderant dominio, clàm aut palàm subtraheret. (Asser. Menev., p. 30.)

2 Près de la ville de Frome; les environs s'appellent encore Woodland.

3 Lingua Danorum anglicanæ loquelæ vicina est. (Script. rer. danic., tom. IV, pag. 26.)

4 Egberbtes-stane.

5 Ingulf. Croyland. — Willel. Malmesh., p. 43.

extérieurs. Ils ne tardèrent pas à voir flotter la bannière de Westsex, qui portait la figure d'un cheval blanc. Alfred attaqua leurs redoutes d'Ethandun, par le côté le plus faible, les en chassa, et, comme s'exprime une chronique saxonne, resta maître du champ de carnage [1].

Une fois dispersés, les Danois ne se rallièrent plus, et Godrun, leur roi, fit ce que faisaient souvent dans le péril les gens de sa nation, il promit, si les vainqueurs voulaient renoncer à le poursuivre, de se faire baptiser, lui et les siens, et de se retirer sur ses terres d'Est-Anglie, pour y habiter paisiblement. Le roi saxon, qui n'était point assez fort pour faire la guerre à outrance, accepta ces offres de paix. (879) Godrun et les autres capitaines païens jurèrent, sur un bracelet consacré à leurs dieux [2], de recevoir fidèlement le baptême. Le roi Alfred servit de père spirituel au chef danois, qui endossa, sur sa cotte de mailles, la robe blanche des néophytes, et repartit, avec les débris de ses troupes, pour le pays d'où il était venu, et d'où il s'engageait à ne plus sortir. Les limites des deux populations furent fixées par un traité définitif, juré, comme porte son préambule, par Alfred roi, Godrun roi, tous les sages anglo-saxons et tout le peuple danois [3]. (879-883) Ces limites étaient, au sud, le cours de la Tamise jusqu'à la petite rivière de l'Éa, qui s'y jette en avant de Londres; au nord et à l'est, la rivière d'Ouse et la grande voie construite par les Bretons, et reconstruite de nouveau par les Romains, que les Saxons nommaient Wetlinga-street, le chemin des fils de Wetla [4].

Les Danois cantonnés dans les villes de la Mercie et sur le pays au nord de l'Humber, ne se crurent point liés par le pacte d'Alfred et de Godrun. Ainsi la guerre ne cessa point sur la frontière septen-

1 Loco funeris dominatus est. — *Wæl-stead*. (Chron. saxon. Gibson.)

2 On tham halgam beage. Chron. saxon. Gibson, p. 85 )

3 Ælfred kyning and Guth-run kyning and ealles Angelkynnes witan, and eal seo theod the on easte-englum beoth. (Wilkins, leges anglo-saxon., p. 47.) Dans quelques actes latins, Alfred traduit son titre de kyning par le mot de *dux* : Ego Elfred dux. (Charta sub anno 888. Gloss. saxonic., ed. Lyc.)

4 Strata quam filii regis Wethle straverunt. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 432.) Le mot avait en apparence cette signification ; mais il est plus probable que wetlinghe-street n'était que la corruption saxonne du breton *Gwyddelinsarn*, qui signifie le chemin des Gaëls (des Irlandais); nom fort convenable à une route qui conduisait de Douvres à la côte de Chester.

trionale du territoire de West-sex. Les anciens royaumes de Suth-sex [1] et de Kent, délivrés de la servitude étrangère, proclamèrent également Alfred comme libérateur et comme roi (883). Nulle voix ne s'éleva contre lui, ni dans son propre pays, où son ancienne impopularité était effacée par ses nouveaux services, ni dans ceux que ses prédécesseurs avaient soumis par conquête à leur domination [2]. La partie de l'Angleterre que les Danois n'occupaient point forma dès lors un seul État; et ainsi disparut pour jamais l'ancienne division du peuple anglais en plusieurs peuples, en autant de peuples qu'il y avait eu de bans d'émigrés partis des îles et des rivages de la Germanie [3]. Le flot des invasions danoises avait renversé pour jamais les lignes de forteresse qui s'élevaient auparavant entre chaque royaume et les royaumes voisins; à un isolement quelquefois hostile succéda l'union que produisent des malheurs communs et des espérances communes.

(883-885) Du moment que fut abolie la grande séparation du pays anglo-saxon en royaumes, les autres divisions territoriales prirent une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là; et c'est en effet depuis ce temps que les historiens commencent à faire mention des *skires, scires, shires*, ou fractions de royaumes [4], des *centaines* et des *dizaines* de familles [5], circonscriptions locales aussi vieilles en Angleterre que l'établissement des Saxons et des Angles, mais qui durent être peu remarquées, tant qu'il se trouva au-dessus d'elles une plus large circonscription politique. L'usage de compter les familles comme de simples unités, et de les agréger ensemble par collection de dix ou de cent, pour former des districts et des cantons, se retrouve chez tous les peuples d'origine teutonique. Si cette institution joue un grand rôle dans les lois qui portent le nom d'Alfred, ce n'est point qu'il l'ait inventée, c'est, au contraire, que, la trouvant enracinée au sol de l'Angleterre, et presque uniformément répandue sur tous les pays qu'il réunit sans violence au royaume de West-sex, il y eut pour lui nécessité d'en faire la prin-

1 Al. Suth-seaxna-land, Suth-seax; par corruption Sussex.
2 Hunc ut redemptorem suscepêre multi. (Ethelwerdi Historia, page. 846.)
3 Eald-seax; vetus Saxonia, Anglorum antiqua patria. (Chron. saxon. et latin. passim.)
4 *Skeren, schæren, scheren;* en anglais moderne, *to share*, couper, diviser.
5 Hundred, tything.

cipale base de ses dispositions d'ordre public. Il n'établit, à proprement parler, ni les dizaines et les centaines de familles, ni les chefs municipaux, appelés dizainiers et centeniers [1], ni même cette forme de procédure qui, modifiée par l'action du temps, a donné naissance au jury. Tout cela existait chez les Saxons et les Angles antérieurement à leur émigration.

Le roi de West-sex acquit, depuis son second avénement, tant de célébrité comme brave, et surtout comme sage, qu'il est difficile de retrouver dans l'histoire les traces de la défaveur nationale dont il avait d'abord été frappé. Sans cesser de veiller au maintien de l'indépendance reconquise, Alfred trouva des heures pour ses études qu'il aimait toujours, mais sans les préférer aux hommes à qui il en destinait le fruit. Il nous reste de lui plusieurs morceaux de vers et de prose, remarquables par une certaine richesse d'imagination et ce luxe de figures qui est le caractère distinctif de l'ancienne littérature germanique [2].

Alfred passa le reste de sa vie entre ces travaux et la guerre. Le serment que lui avait prêté les Danois de l'Est-Anglie, d'abord sur le bracelet d'Odin, et ensuite sur la croix du Christ, fut violé par eux, à la première apparition d'une flotte de pirates sur leur côte (885). Ils saluèrent les nouveaux venus comme des frères : l'entraînement des souvenirs et de la sympathie nationale leur fit quitter les champs qu'ils labouraient, et détacher du poteau enfumé leur grande hache de bataille, ou la massue hérissée de pointes de fer, qu'ils nommaient l'*étoile du matin* [3]. (883-893) Peu de temps après, sans violer aucun traité, les Danois des rives de l'Humber descendirent vers le sud pour se joindre, avec les hommes de l'Est-Anglie, à l'armée du fameux roi de mer Hasting, qui prenant, comme disaient les poëtes du nord, l'Océan pour demeure [4], passait sa vie à naviguer du Danemarck aux îles Orcades, des Orcades en Gaule, de Gaule en Irlande, et d'Irlande en Angleterre.

Hasting trouva les Anglais sous la conduite du roi Alfred, bien préparés à le recevoir en ennemi et non en maître. Il fut défait dans

1 Tything-menn, hundredarii.
2 Voyez l'histoire des Anglo-Saxons de Sharon Turner, v. II.
3 Morghen-stern.
4 Incolitatque mare. (Ermoldi Nigelli carmen. Script. rer. danicar., tom 1, p. 400.)

plusieurs batailles ; une partie de son armée en déroute se retira chez les Danois du Northumberland, une autre partie s'incorpora aux Danois de l'est. Ceux qui avaient fait quelque gain dans leurs courses de terre et de mer devinrent bourgeois dans les villes, et colons dans les campagnes; les plus pauvres radoubèrent leurs navires, et suivirent le chef infatigable à de nouvelles expéditions. Ils passèrent le détroit de la Gaule, et remontèrent le cours de la Seine [1] (893-901). Hasting, du haut de son vaisseau, ralliait sa troupe au son d'un cor d'ivoire qu'il portait au cou, et que les habitants de la Gaule surnommaient le tonnerre [2]. Du moment que ces sons redoutés se faisaient entendre au loin, le serf gaulois quittait la glèbe du champ où il était attaché, pour s'enfuir avec son mince bagage au fond de la forêt voisine, et le noble frank, saisi de la même terreur, levait les ponts de son château fort, courait au donjon faire la revue des armes, et ordonnait d'enfouir le tribut en argent qu'il avait levé sur la banlieue [3].

(901) A la mort du bon roi Alfred, son fils Edward [4], qui s'était distingué dans la guerre contre Hasting, fut élu par les chefs et les sages anglo-saxons [5]. Un des fils du frère aîné prédécesseur d'Alfred eut la hardiesse de protester contre le choix national, au nom de ses droits héréditaires. Cette prétention fut non-seulement repoussée, mais de plus regardée comme un outrage à la loi du pays, et le grand conseil prononça le bannissement d'Ethelwald [6], fils d'Ethelred. (901-905) Celui-ci, au lieu d'obéir à la sentence légalement portée contre lui, se jeta avec quelques-uns de ses partisans dans la ville de Vimborn, sur la côte du sud-ouest, jurant de la garder ou de périr [7]. Mais il ne tint pas son serment; à l'approche de l'armée anglaise, il s'enfuit sans combat, et courut chez les Danois du Northumberland se faire païen et pirate avec eux. Ils le prirent pour

1 Mare transivit, et applicuit in ostium sequanæ fluminis. (Asser. Menevensis, p. 72.)

2 Tuba illi erat eburnea, tonitruum nuncupata. Dudo, de Sancto-Quintino: apud script. rer. norman.)

3 Willelm. Malmesb. p. 44. — Ethelwerdi Historia, p. 846. — Ingulf. Croyland., p. 871.

4 Al. Ead-weard. Ed, heureux; ward, gardien.

5 To kynge gecuron. (Chron. saxon.) — Asser. Menevensis, p. 72.

6 Al. Æthel-weald. Ethel, noble; weald, wald, walt, puissant, gouvernant.

7 Chron. saxon. Gibson, p. 100. — Henrici Hunting. p. 352.

chef contre ses compatriotes. Ethelwald envahit le territoire anglo-saxon; mais il fut vaincu et tué dans les rangs des étrangers. (905-924) Alors le roi Edward prit l'offensive contre les Danois; il reconquit sur eux les côtes de l'est, depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'au golfe de Boston, et les enferma dans leurs provinces du nord, par une ligne de forteresses bâties en avant du cours de l'Humber [1]. (924-927) Son successeur Ethelstan [2] passa l'Humber, prit la ville d'York, et força les colons de race scandinave à jurer, selon la formule consacrée, de vouloir tout ce qu'il voudrait [3]. L'un des chefs des Danois vaincus fut conduit avec honneur dans le palais du roi saxon et admis à sa table; mais quatre jours de vie paisible suffirent pour le dégoûter; il s'enfuit, gagna la mer, et remonta sur un vaisseau de pirate, aussi incapable, dit l'ancien historien, de vivre hors de l'eau qu'un poisson [4].

(927-934) L'armée Anglaise s'avança jusqu'aux bords de la Tweed, et le Northumberland fut ajouté aux terres de la domination d'Ethelstan, qui, le premier, régna sur toute l'Angleterre. Dans l'ardeur de cette conquête, les Anglo-Saxons franchirent leur ancienne limite du nord [5], et troublèrent par une invasion les enfants des Pictes et des Scots, et la peuplade de vieux Bretons qui habitat le val de la Clyde [6]. (934) Il se forma une ligue offensive entre ces diverses nations et les Danois, qui vinrent d'outre-mer pour délivrer leurs compatriotes de la domination des hommes du sud. Olaf, fils de Sithrik, dernier roi danois de la Northumbrie, devint le généralissime de cette confédération, où l'on voyait réunis aux hommes venus de la Baltique les Danois des Orcades, les Galls des Hébrides armés du long sabre à deux mains, qu'ils appelaient *Glay-more* ou le grand glaive, les Galls du pied des monts Grampiens, et les Cambriens de Dumbarton et du Galloway [7], portant des piques longues et minces. La rencontre des

1 Chron. saxon. Gibson, p. 100-109.
2 Al. Athelstan. Superlatif saxon de Ethel, noble.
3 Chron. saxon. Gibson, p. 109.
4 In aquâ sicut piscis vivere assuetus. (Willelm. Malmesb, p. 50) — Ethelwerdi Hist., p. 847. — Script. rerum danicarum. — Ingulf. Croyland., pag. 871.
5 Voyez liv. I, pag. 71
6 Ibid, pag. 72.
7 En latin, *Galwidia*.

deux armées se fit au nord de l'Humber, dans un lieu nommé en saxon Brunan-burgh ou le bourg des Fontaines; la victoire se décida pour les Anglais, qui forcèrent les confédérés à regagner péniblement leurs vaisseaux, leurs îles et leurs montagnes. Ils nommèrent cette journée le jour du grand combat [1], et la chantèrent dans des poëmes nationaux, dont quelques fragments subsistent encore.

« Le roi Ethelstan, le chef des chefs, celui qui donne des colliers aux braves, et son frère, le noble Edmund, ont combattu « à Brunan-burgh avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le mur « des boucliers; ils ont abattu les guerriers de renom, la race « des Scots et les hommes des navires.

« Olaf s'est enfui avec peu de gens, et il a pleuré sur les flots. « L'étranger ne racontera point cette bataille, assis à son foyer, « entouré de sa famille; car ses parents y succombèrent, et ses « amis n'en revinrent pas. Les rois du nord, dans leurs conseils, « se lamenteront de ce que leurs guerriers ont voulu jouer au jeu « du carnage avec les enfants d'Edward.

« Le roi Ethelstan et son frère Edmund retournent sur les terres « de West-sex. Ils laissent derrière eux le corbeau se repaissant de « cadavres, le corbeau noir au bec pointu, et le crapeau à la voix « rauque, et l'aigle affamé de chair, et le milan vorace, et le loup « fauve des bois.

« Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans cette île, jamais plus « d'hommes n'y périrent par le tranchant de l'épée, depuis le jour « où les Saxons et les Angles vinrent de l'est à travers l'Océan, où « ils entrèrent en Bretagne, ces nobles artisans de guerre, qui vain« quirent les Welches [2] et prirent le pays [3]. »

(934-937) Ethelstan fit payer cher aux Cambriens du sud le secours que leurs frères du nord avaient donné à ses ennemis; il ravagea le territoire des Gallois, et leur imposa des redevances; et le roi d'Aberfraw, comme s'expriment de vieux actes, paya au roi de Londres le tribut en argent, en bœufs, en faucons et en chiens

1 Undè, usquè ad præsens, bellum prænominatur magnum. (Ethelwerdi Historia, p. 848.) — Willelm. Malmesb., p. 48-50. — Ingulf. Croyland., p. 37.

2 Weal, weallise, welsch, est le nom générique donné par les Teutons aux hommes de race celtique ou romaine.

3 Chron. saxon., ed. Gibson, p. 112-114.

de chasse [1]. Les Bretons de la Cornouaille furent chassés de la ville d'Exeter qu'ils habitaient alors en commun avec les Anglais [2]. Cette population fut refoulée vers le midi jusqu'au delà du cours de la rivière de Tamer, qui devint alors, et qui est encore aujourd'hui la limite du pays de Cornouaille. Ethelstan se vantait, dans ses chartes, d'avoir subjugué tout les peuples étrangers à la race saxonne qui habitaient l'île de Bretagne [3]. Il donna un Norwégien pour gouverneur aux Anglo-Danois de la Northumbrie; c'était Erik, fils de Harald, vieux pirate qui se fit chrétien pour obtenir un commandement.

(937) Le jour de son baptême, il jura de garder et de défendre le Northumberland contre les païens et les pirates [4]; de roi de mer qu'il était, il devint roi de province, comme s'exprimaient les Scandinaves [5]. Mais cette dignité trop pacifique cessa promptement de lui plaire, et il remonta sur ses vaisseaux. (946) Après quelques années d'absence, il revint visiter les Northumbriens, qui le reçurent avec joie, et le prirent de nouveau pour chef, sans l'aveu du roi Edred [6], successeur du fils d'Ethelstan. Ce roi marcha contre eux, et les força d'abandonner Erik, qui, à son tour, pour se venger de leur désertion, vint les attaquer avec cinq chefs de corsaires du Danemarck, des Orcades et des Hébrides. Il périt dans le premier combat avec les cinq rois de mer ses alliés. Cette fin glorieuse pour un Scandinave fut célébrée par les Skaldes ou poëtes du nord, qui, sans tenir compte du baptême qu'Erik avait reçu chez les Anglais, le placèrent en idée, dans un tout autre paradis que celui des chrétiens.

« Il m'est venu un songe, dit le panégyriste du pirate : je me « suis vu au point du jour, dans la salle du Valhalla [7], préparant « tout pour la réception des hommes tués dans les batailles.

« J'ai réveillé les héros de leur sommeil; je les ai engagés à se

1 Lois d'Howell Dda, liv. III, chap. 2., p. 199.
2 Quam id temporis æquo cum Anglis jure habitabant. (Willelm. Malmesburiensis, p. 50)
3 Dugdale Monasticon anglic., t. I, p. 140.
4 Contra Danos aliosque piratas tuiturus. (Snorre Heimskringla, tom. I, pag. 127.)
5 Thcod-kynning, fylkes-kyning, folkes-king.
6 Ed-red, heureux conseiller.
7 *Valhalla* signifie palais des morts.

« lever, à ranger les bancs, à disposer les coupes à boire, comme « pour l'arrivée d'un roi.

« D'où vient tout ce bruit? s'écrie Bragg; d'où vient que tant « d'hommes s'agitent et que l'on remue tous les bancs? C'est qu'Erik « doit venir, répond Odin; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille « à sa rencontre,

« Pourquoi donc sa venue te plaît-elle d'avantage que celle d'un « autre roi? C'est qu'en beaucoup de lieux il a rougi son épée de « sang; c'est que son épée sanglante a traversé beaucoup de lieux.

« Je te salue, Erik, brave guerrier; entre : sois le bienvenu dans « cette demeure. Dis-nous quels rois t'accompagnent; combien « viennent avec toi du combat?

« Cinq rois viennent, répond Erik, et moi je suis le sixième [1]. »

(946-955) Le territoire des Northumbriens, qui avait jusque-là conservé son ancien titre de royaume, le perdit alors, et fut divisé en plusieurs provinces. Le pays situé entre l'Humber et la Tees fut nommé province d'York; en saxon, Everwic-scire. Le reste du pays, jusqu'à la Tweed, garda le nom général de Northumbrie, *Northan-humbra-land*, quoiqu'on y distinguât plusieurs circonscriptions diverses, telles que la terre des Cambriens, *Cumbraland*, près du golfe de Solway; la terre des montagnes de l'ouest, *West-moringa-land*; enfin, la Northumbrie proprement dite, sur les bords de la mer orientale, entre les fleuves de Tyne et de Tweed. Les chefs northumbriens, sous l'autorité supérieure des rois anglo-saxons, conservèrent le titre danois qu'ils avaient porté depuis l'invasion; on continua de les appeler Iarls, ou Eorls, selon l'orthographe saxonne. C'est un mot dont on ignore la signification primitive, et que les Scandinaves appliquaient à toute espèce de commandant, soit militaire, soit civil, qui agissait comme lieutenant du chef suprême, appelé King ou Kining. Par degrés, les Anglo-Saxons introduisirent ce titre nouveau dans leurs territoires du sud et de l'ouest, et en firent la qualification du magistrat à qui fut délégué le gouvernement des grandes provinces, appelées autrefois royaumes, avec la suprématie sur tous les magistrats locaux, sur les préfets des shires, *shire-gherefas* ou *shire-reves*; sur les préfets des villes, *port-reves*; sur les anciens du peuple, *eldermenn*. Ce der-

[1] Torfæi Hist. Norweg., lib. IV, cap. 10

nier titre avait été, avant celui d'*eorl*, le nom générique des grandes magistratures anglo-saxonnes; il fut dès lors abaissé d'un degré, et ne s'étendit plus qu'aux juridictions inférieures et aux dignités municipales.

La plupart des Danois, nouveaux citoyens de l'Angleterre, se firent chrétiens pour cesser de paraître étrangers. Plusieurs prirent, moyennant quelques concessions de terre, le titre et l'emploi de défenseurs perpétuels des églises, qu'ils avaient autrefois brûlées. Il y en eut même qui entrèrent dans les ordres ecclésiatiques, et firent profession d'un rigorisme dur et sombre, qui rappelait, sous d'autres formes, la rudesse de leur premier état [1].

(955-975) Dans la révolution qui réunit l'Angleterre tout entière, de la Tweed au cap de Cornouaille, en un seul et même corps politique, le pouvoir des rois, devenus monarques, s'accrut en force à mesure qu'il s'étendit, et devint, pour chacune des populations nouvellement réunies, plus pesant que n'avait été jadis l'ancien pouvoir de ses rois particuliers. L'association des provinces anglo-danoises aux provinces anglo-saxonnes attira nécessairement sur ces dernières quelque chose du régime sévère et ombrageux qui devait peser sur les autres, parce qu'elles étaient peuplées d'étrangers soumis malgré eux. Les mêmes rois, exerçant à la fois au nord le droit de conquête, et au midi celui de souveraineté légale, se laissèrent bientôt entraîner à confondre ces deux caractères de leur puissance, et à distinguer faiblement l'Anglo-Danois de l'Anglo-Saxon, l'étranger de l'indigène, le sujet de l'homme pleinement libre. Ces rois conçurent d'eux-mêmes et de leur puissance une opinion exagérée; ils s'entourèrent d'une pompe jusqu'alors inconnue : ils cessèrent d'être populaires, comme l'étaient leurs prédécesseurs, qui, prenant le peuple pour conseiller en toutes choses [2], le trouvaient toujours prêt à faire ce que lui-même avait délibéré. De là naquirent pour l'Angleterre de nouvelles causes de faiblesse. 975-980. Toute grande qu'elle parût désormais, sous des chefs dont les titres

1 Summus pontifex Odo, vir grandævitatis maturitate fultus et omnium iniquitatum inflexibilis adversarius. (Vita Dunstani, in collect. Baronii.)—Chron. saxon. Gibson, pag. 114, 115 et seq.

2 Ræde, rædegifan, gerædnesse. Voyez les préambules des lois anglo-saxonnes, in Hickesii Thesauro linguarum septentrionalium.

d'honneur remplissaient plusieurs lignes [1], elle était réellement moins capable de résister à un ennemi extérieur, qu'au temps où, réduite à peu de provinces, mais gouvernée sans faste et sans despotisme, elle voyait en tête de ses lois nationales ces simples mots : Moi, Alfred, roi des Saxons de l'ouest [2]....

Les habitants danois de l'Angleterre, soumis non sans regret à des rois étrangers pour eux, tournaient constamment leurs regards vers la mer, espérant que chaque brise leur amènerait des libérateurs et des chefs de leur ancienne patrie. (980) Cette attente ne fut pas longue, et, sous le règne d'Ethelred, fils d'Edgard, les descentes des hommes du nord en Bretagne, qui n'avaient jamais complétement cessé, reprirent tout à coup un caractère menaçant. (988) Sept vaisseaux de guerre abordèrent sur le rivage de Kent, et pillèrent l'île de Thanet; trois autres vaisseaux, se dirigeant vers le sud, ravagèrent les lieux voisins de Southampton, et des troupes de débarquement parcoururent et occupèrent sur plusieurs points la côte orientale. (991-993) L'alarme se répandit jusqu'à Londres : Ethelred convoqua aussitôt le grand conseil national; mais, sous ce roi nonchalant et fastueux, l'assemblée ne se composait guère que d'évêques et de courtisans, plus disposés à flatter leur prince qu'à lui donner de sages avis [3]. Se conformant à l'aversion du roi pour toute mesure prompte et énergique, ils crurent éloigner les Danois en leur offrant une somme équivalente au profit que ces pirates s'étaient promis de leur invasion en Angleterre.

Il existait, sous le nom d'argent danois, *dane gheld*, un impôt levé de temps en temps pour l'entretien des troupes qui gardaient les côtes contre les corsaires scandinaves [4]. Ce fut cet argent même qu'on proposa, sous forme de tribut, aux nouveaux envahisseurs : ceux-ci n'eurent garde de refuser; et le premier paiement fut de dix mille livres qu'ils reçurent sous la condition de quitter l'Angleterre. Ils partirent en effet, mais revinrent bientôt plus nombreux, afin d'ob-

1 Dugdale, Monasticon anglican tom I, pag. 140.

2 Ego Ælfredus, occidentalium Saxorum rex.

3 Rex pulchrè ad dormiendum factus. (Willem. Malmesb. p. 68.) Rex imbellis, imbecillis, monachum potiùs quàm militem actione prætendens. (Vita Elfegi, Anglia sacra, tom. II, p. 131.)

4 Dæne-geld, dæne-geold, en latin *Danegeldum*. Ex unâquâque hydâ 12 denarios ad conducendos eos qui piratarum irruptioni obviarent. (Leges anglo-saxon. Wilkins.)

tenir une plus forte somme. Leur flotte remonta le fleuve de l'Humber, et en dévasta les deux rives. Les habitants saxons des provinces voisines accoururent en armes à leur rencontre; mais sur le point d'en venir aux mains, trois de leurs chefs, Danois d'origine, les trahirent et passèrent à l'ennemi. Tout ce qu'il y avait en Northumberland de Danois nouvellement convertis fit amitié et alliance avec les païens venus des bords de la Baltique [1].

(994-1002) Bientôt les vents du printemps amenèrent dans la Tamise une flotte de quatre-vingts vaisseaux conduits par deux rois, Olaf de Norwége et Sven [2] de Danemarck, dont le second, après avoir reçu le baptême, était retourné au culte d'Odin. Ces deux rois, en signe de prise de possession, firent planter une lance sur la rive, et en jetèrent une autre dans le courant du premier fleuve qu'ils traversèrent [3]. Ils marchaient, dit un vieil historien, escortés par le fer et le feu, leurs compagnons ordinaires [4]. Ethelred, à qui la conscience de son impopularité faisait craindre de rassembler une armée [5], proposa encore une fois de l'argent aux ennemis, s'ils voulaient se retirer en paix (1002) : ils demandèrent vingt-quatre mille livres, que le roi leur paya sur-le-champ, satisfait de leurs promesses et de la conversion d'un chef danois, qui reçut en grande cérémonie, dans l'église de Winchester, le baptême, auquel un de ses pareils prétendait avec dérision s'être présenté au moins vingt fois [6].

La trêve des envahisseurs fut loin d'être paisible, dans les lieux de leurs cantonnements; ils outragèrent les femmes et tuèrent les hommes [7]. (1003) Leur insolence et leurs excès, irritant au dernier point le ressentiment des indigènes, amenèrent bientôt un de ces actes de vengeance nationale, qu'il est également difficile de condamner et de justifier, parce qu'un instinct noble, la haine de

1 Chron. saxon. Gibson, pag. 126. — Ingulf. Croyland., p. 890. — Johan. Brompton, p. 877-889. — Eadmeri Novorum historia, p. 4. — Willelm. Malmesb., pag. 68-69.

2 Sven, sweinn, sweyn, swayn, un jeune homme.

3 Conjecta in undas lancea, monumenti gratiâ. (Script. rer. danic.)

4 Cum ducibus solitis marte et vulcano. (Jo. Brompton, p. 883.)

5 Formidine meritorum nullum sibi fidelem metuens. (Willelm. Malmesburiensis, p. 69.)

6 Monachus Sancti Galli, apud scriptores rerum franc., pag. 134. — Johan. Brompton, pag. 879. — Chron. saxon. Gibson, pag. 126 et seq.

7 Jam post pacem factam uxores et filias vi opprimere præsumpserunt. (Mathæi Westmonast. Flores histor., p. 201.)

l'oppression, s'y mêle à des passions atroces. Par suite d'une grande conspiration, formée sous les yeux et avec la connivence des magistrats et des officiers royaux, les Danois de la dernière invasion, hommes, femmes et enfants, furent tous, le même jour et à la même heure, assaillis et tués dans leurs logements, par leurs hôtes et leurs voisins [1]. Ce massacre, qui fit grand bruit, et dont les circonstances odieuses servirent dans la suite de prétexte aux ennemis de la nation anglaise, eut lieu en l'année 1003, le jour de Saint-Brice; il ne s'étendit point sur les provinces du nord et de l'est, où les Danois, anciennement établis, et devenus cultivateurs ou bourgeois, formaient la majorité de la population; mais tous les nouveaux conquérants, à l'exception d'un très-petit nombre, périrent, et avec eux une des sœurs du roi de Danemarck. Afin de tirer vengeance de ce meurtre, et de punir ce qu'il nommait la trahison du peuple anglais, le roi Sven assembla une armée beaucoup plus nombreuse que la première, et dans laquelle, si l'on en croit d'anciens récits, il ne se trouvait pas un seul esclave, pas un affranchi, pas un vieillard, mais dont chaque combattant était libre, fils d'homme libre et dans la vigueur de l'âge [2].

(1004) Cette armée s'embarqua sur des vaisseaux de haut bord, dont chacun portait une marque distinctive qui en désignait le commandant. Les uns avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, d'hommes, en cuivre doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes et tournant avec le vent; les flancs des navires étaient peints de diverses couleurs, et des boucliers de fer poli y étaient suspendus en file [3]. Le vaisseau du roi avait la forme allongée d'un serpent, dont la tête avançait à la proue, et dont la queue se recourbait à la poupe; on l'appelait, à cause de cela, le Grand-Dragon [4]. (1004-1006) A leur débarquement sur la côte d'Angleterre, les Danois, formés en bataillons, déployèrent un étendard mystérieux qu'ils appelaient le *Corbeau*. C'était un drapeau de soie blanche, au milieu duquel on voyait en noir la figure d'un corbeau, le bec

1 Mulieres cum liberis. (Ibid.)

2 Nullus servus, nullus ex serva libertus. (Emmæ reginæ Anglorum Encomium, pag. 166.) — Chron. saxon. Gibson, p. 127. et seq.

3 Reginæ Emmæ Encomium, pag. 166.

4 Snorre's Heimskringla, tom. II, pag. 294.

ouvert et les ailes étendues ; trois sœurs du roi Sven l'avaient brodé durant une nuit en accompagnant leur ouvrage de chants et de gestes magiques [1]. Cette bannière, qui, selon les idées superstitieuses des Scandinaves, était un gage de victoire, augmentait l'ardeur et la confiance des nouveaux envahisseurs. Dans tous les lieux où ils passaient, dit un vieil historien, ils mangeaient gaîment le repas préparé à regret pour eux ; et, à leur départ, ils tuaient l'hôte et brûlaient le logis [2].

Ils enlevaient partout les chevaux, et, se faisant cavaliers, suivant la tactique de leurs prédécesseurs, ils marchaient rapidement à travers le pays, se présentaient tout à coup, lorsqu'on les croyait loin, surprenaient les châteaux et les villes. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampton. Le roi Ethelred, qui n'était jamais prêt à combattre, n'imaginait d'autre ressource que celle d'acheter à prix d'argent des trêves de quelques jours, et cette politique de temporisation l'obligeait à charger le peuple d'impôts toujours croissants [3]. Ceux des Anglais qui avaient le bonheur d'être préservés du pillage des Danois n'échappaient point aux exactions royales, et sous cette forme, ou sous l'autre, ils étaient certains de se voir tout enlever.

(1006-1012) Pendant que ceux qui gouvernaient l'Angleterre faisaient ainsi leur pacte avec l'étranger aux dépens du peuple, il y eut un homme qui, bien que puissant dans le pays, aima mieux mourir que d'autoriser cette conduite par son exemple. C'était l'archevêque de Canterbury, nommé Elfeg. Prisonnier des Danois, après le siége de sa ville métropolitaine, et traîné de campements en campements à la suite de leurs bagages, il resta longtemps dans les chaînes sans prononcer le mot de rançon. Les Danois se lassèrent les premiers, et proposèrent à leur captif de lui rendre la liberté au prix de trois mille pièces d'or, s'il voulait prendre l'engagement de conseiller au roi Ethelred de leur donner une somme quadruple. « Je ne possède point tant d'argent, répondit l'arche- « vêque, et je ne veux rien coûter à qui que ce soit, ni rien con-

1 Corvus hians ore excutiensque alas. (Reginæ Emmæ Encomium, pag. 170.)

2 Reddebant hospiti cædem, hospitio flamam. (Henrici Hunting. Hist., pag. 260.)

3 Ingulf. Croyland., p. 890-891. — Willelm. Malmesburiensis, pag. 68.

« seiller à mon roi contre l'honneur du pays [1]. » Il déclara hautement qu'il n'accepterait de personne aucun présent pour sa rançon, et défendit à ses amis de rien solliciter, disant que ce serait trahison de sa part que de payer les ennemis de l'Angleterre. Les Danois, plus avides d'argent que du sang de l'archevêque, renouvelaient souvent leurs demandes. « Vous me pressez en vain, leur « répétait Elfeg, je ne suis pas homme à fournir aux dents des « païens de la chair de chrétien à dévorer, et ce serait le faire que « de vous livrer ce que les pauvres ont amassé pour vivre [2]. »

Les Danois perdirent enfin patience, et un jour qu'il leur était venu du midi des tonneaux de vin dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils voulurent se donner le plaisir de mettre en jugement l'archevêque. On le leur amena garrotté sur un mauvais cheval, au lieu où se tenait ordinairement le conseil de guerre et le tribunal de l'armée; les chefs et les guerriers de distinction étaient assis sur de grosses pierres qui formaient un large cercle, et non loin de là se trouvait un tas énorme d'ossements, de mâchoires et de cornes de bœufs, débris de la cuisine du camp [3]. Aussitôt que le prélat saxon eut été introduit au milieu du cercle, un grand cri s'éleva de toutes parts: « De « l'or, évêque, de l'or, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te « rendra fameux dans le monde [4]. » Elfeg répondit avec calme : « Je vous offre l'or de la sagesse, qui est de renoncer à vos supersti- « tions, et de vous convertir au vrai Dieu; que si vous méprisez mon « conseil, sachez que vous périrez comme Sodome, et ne prendrez « point racine en ce pays. » A ces mots, qui leur parurent une menace et une insulte pour leur religion, les prétendus juges quittèrent leurs siéges, et se jetant sur l'archevêque, le renversèrent par terre en le frappant du dos de leurs haches; plusieurs coururent à l'amas d'os et de cornes, dont ils s'armèrent et qu'ils firent pleuvoir sur le Saxon en écartant la foule qui l'entourait. L'archevêque essaya

1 Me nil contra patriæ decus regi suasurum. (Vita Elfegi, in Anglia sacra, tom. II, p. 132.)

2 Christianorum carnes paganis dentibus conterendas... quòd paupertas ad vitam paraverat. (Vita Elfegi, etc., p. 238.) — Eadmeri nov. Historia, pag. 4. — Ingulf. Croyland., pag. 891. — Joban. Brompton, pag. 890.

3 Ossibus et boum cornibus. (Chron. saxon. Gibson, p. 142.)

4 Aurum, episcope, aurum. (Vita Elfegi, p. 140.)

en vain de se mettre à genoux pour prier, et tomba bientôt à demi mort; il fut achevé par un soldat qu'il avait converti et baptisé la veille, et qui, par une compassion barbare, lui fendit la tête d'un coup de hache, afin de terminer ses souffrances. Les meurtriers voulurent d'abord jeter le cadavre dans un bourbier voisin; mais les Anglo-Saxons, qui honoraient Elfeg comme un martyr du Christ et de la patrie, achetèrent son corps au prix d'une grosse somme d'argent, et l'ensevelirent à Londres [1].

Cependant le roi Ethelred pratiquait sans scrupule ce que l'archevêque de Canterbury, au péril de sa propre vie, avait refusé de lui conseiller. Un jour ses collecteurs de taxes [2] levaient des tributs pour les Danois; le lendemain les Danois se présentaient eux-mêmes et taxaient pour leur propre compte [3]. A leur départ, les agents royaux revenaient encore, et traitaient les malheureux habitants plus durement que la première fois, les appelant traîtres et pourvoyeurs de l'ennemi [4]. Le vrai pourvoyeur des Danois, Ethelred, lassa enfin la patience du peuple qui l'avait fait roi pour la défense commune. Quelque dure que fût la domination étrangère, on trouva plus facile de s'y résigner tout d'un coup, que d'attendre, au milieu des souffrances, sous un roi sans courage et sans vertu, le moment d'un esclavage inévitable. (1013) Plusieurs des provinces du centre se soumirent volontairement aux Danois; Oxford et Winchester ouvrirent bientôt leurs portes; et Sven, s'avançant dans la contrée de l'ouest jusqu'au golfe de la Saverne, prit le titre de roi de toute l'Angleterre, sans aucune opposition [5]. Effrayé de l'abandon général, Ethelred s'enfuit dans la petite île de Wight, et de là passa le détroit pour aller en Gaule demander un asile au frère de sa femme, chef d'une des provinces occidentales voisines de l'embouchure de la Seine [6].

En se mariant à une femme étrangère, Ethelred avait conçu l'espoir d'obtenir des parents puissants de son épouse quelque secours contre les Danois; mais il fut trompé dans son attente. Ce

1 Chron. saxon. Gibson, pag. 142. — Johan. Brompton, p. 890-891.
2 Exactores regii. (Ingulf. Croyl., p. 890.)
3 Misit Turkillus danicus comes exactores suos. (Ingulf. Croyl., p. 891.)
4 Tanquam patriæ proditorem et Danorum provisorem. (Ingulf. Croyl., p. 890).
5 Rex plenarius; fullne kyning. Chron. saxon. Gibson.)
6 Ibid., pag. 144. — Willelm. Malmesb., p. 169. — Henrici Hunting., pag. 362.

mariage, qui devait procurer des défenseurs à l'Angleterre [1], n'amena d'outre-mer que des solliciteurs d'emplois et des ambitieux avides d'argent et de dignités. Toutes les villes dont la garde avait été remise à ces étrangers furent les premières rendues aux Danois [2]. Par un hasard assez singulier, le prince résidant en Gaule, dont le roi d'Angleterre avait recherché l'alliance comme un appui dans sa lutte contre les forces de la Scandinavie, était lui-même d'origine scandinave, et fils d'un ancien chef de pirates, conquérant de la province gauloise que sa postérité gouverna par droit d'héritage; le chef de cette nouvelle dynastie, après avoir longtemps ravagé le pays, y avait fixé ses compagnons de piraterie, et fondé avec eux un État qui, de leur nom de nation, s'appelait *Normandie*, ou terre des Normands [3].

La Normandie était contiguë, du côté du sud, à la petite Bretagne, État fondé comme on l'a vu plus haut par d'anciens réfugiés bretons, et du côté de l'est elle touchait au vaste pays dont elle avait été démembrée, à la Gaule septentrionale, qui avait pris un nouveau nom, celui de France, depuis l'établissement des Franks. Les descendants de ces émigrés de la Germanie y habitaient encore, après cinq siècles, séparés des indigènes gaulois, moins par les mœurs et l'idiome que par la condition sociale. L'empreinte de la distinction des races se retrouvait dans la différence profondément marquée des conditions sociales, et dans les qualifications qui servaient à l'exprimer. Pour désigner la liberté civile, au dixième siècle, il n'y avait, dans la langue parlée en France, d'autre mot que celui de *Frankise* ou *Franchise*, [4], selon les dialectes, et *Franc* signifiait à la fois libre, puissant et riche.

(496-801) Pour fonder à ce point la prédominance de la population conquérante, il n'eût peut-être pas suffi de la seule invasion des enfants de Mérowig et de la conversion de leurs rois au catholicisme. Moins de trois siècles après leur établissement en Gaule, ces terribles envahisseurs étaient presque devenus Gaulois; les rois issus de Chlodowig, aussi peu offensifs que leurs aïeux s'étaient

1 Ad majorem securitatem regni sui. (Jo Brompton, p. 885)

2 Henr. Hunting,, p. 360 — Rogerii de Hoved. Ann., p. 429.

3 Quam Northmanniam vocaverunt, eò quòd de Norwegia egressi essent. (Script. rer. northmannicar., p. 7)

4 En latin, *frankisia*, *franchisia*.

montrés farouches, bornaient leur ambition à faire bonne chère, et à se promener doucement en char [1]. Mais alors il existait entre le Rhin et la forêt des Ardennes, sur le territoire que les Franks nommaient *Oster-rike*, ou royaume d'Orient, une population chez qui le caractère teutonique avait mieux résisté à l'influence des mœurs méridionales. Venue la dernière à la conquête de la Gaule, exclue de la possession des riches provinces et des grandes cités du midi, elle aspirait à en usurper sa part, et même à supplanter dans leur domination les Franks du *Neoster-rike* ou du royaume occidental [2]. Ce hardi projet, longtemps poursuivi avec des chances diverses, s'accomplit enfin au huitième siècle; et, sous la forme extérieure d'une révolution de palais, il y eut une véritable invasion des Franks austrasiens sur les Franks neustriens. Un second partage de terre eut lieu dans presque toute la Gaule; il s'éleva une seconde race de rois, étrangers à la première, et la conquête, en se renouvelant, prit un caractère plus durable.

Ce ne fut pas tout; l'activité guerrière des Franks, éveillée par cette grande impulsion, les poussa dans tous les sens hors de leurs anciennes limites; ils firent des conquêtes vers le Danube et l'Elbe, au delà des Pyrénées et des Alpes. Maître de la Gaule et des deux rives du Rhin, de l'ancien territoire de la confédération saxonne, et d'une partie des pays slaves, de l'Italie presque entière et du nord de l'Espagne, le second prince de la nouvelle dynastie, Karle, surnommé le Grand, que nous appelons Charlemagne, échangea son titre de roi contre celui d'empereur ou de César, aboli en Occident depuis plus de trois siècles (801). C'était un homme d'une activité infatigable, et doué de ce génie administratif qui va de l'ensemble aux plus petits détails, et que, par une singularité remarquable, on voit reparaître presque identiquement le même aux époques les plus différentes. Mais ce génie, malgré toutes ses ressources, ne pouvait, sans l'action des siècles, fondre en un seul corps tant de nations, diverses d'origine, de mœurs et de langage, sous une apparence d'union; (801-814) l'isolement naturel subsista, et pour empêcher l'empire de se dissoudre dès sa création, il fallut

1 Plaustro bobus trahentibus vectus. (Annales Fuldenses, apud script. rerum francic., tom. II, p. 676.)

2 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, deuxième édition, Lettre X.

que le grand empereur y portât sans cesse la main. Tant qu'il vécut, les peuples du continent occidental restèrent agrégés sous sa vaste domination, étrangère pour tous, hors un seul; mais ils commencèrent à rompre cette union factice, aussitôt que le César frank fut descendu, en habits impériaux, dans le caveau sépulcral d'Aix-la-Chapelle.

Un mouvement spontané de révolte agita presqu'à la fois les nations associées malgré elles. La Gaule tendit à se séparer de la Germanie, et l'Italie à s'isoler de toutes les deux. Chacune de ces grandes masses d'hommes, en s'ébranlant, entraîna dans sa cause la portion du peuple conquérant qui habitait au milieu d'elle, comme dominatrice du sol, et avec des titres de puissance et d'honneur, soit latins, soit germaniques [1]. (814-841) Les Franks tirèrent l'épée contre les Franks, les frères contre les frères, les pères contre les fils. (841) Trois des petits-fils de Karle-le-Grand se livrèrent bataille entre eux, au centre de la Gaule, l'un à la tête d'une armée de Gaulois et de Gallo-Franks, l'autre suivi des Italiens, le troisième des Teutons et des Slaves [2]. La querelle domestique des rois issus du César frank n'était qu'un reflet de la querelle des peuples, et c'est pour cette raison même qu'elle fut si longue et si opiniâtre. Les rois firent et défirent dix partages de cet empire, que les peuples voulaient dissoudre; ils se prêtèrent l'un à l'autre des serments en langue tudesque et en langue romane vulgaire [3]; puis ils les rompirent aussitôt, ramenés, presque malgré eux, à la discorde, par la turbulence des masses que ne pouvait satisfaire aucun traité.

(841-870) C'est au milieu de ce désordre, lorsque la guerre civile régnait d'un bout à l'autre de l'immense empire des Franks, que les Vikings danois ou normands (ce dernier nom prévalut en Gaule) vinrent affliger ce pays d'invasions réitérées. Ils faisaient un genre de guerre tout nouveau, et qui aurait déconcerté les mesures les mieux prises contre une agression ordinaire. Leurs flottes de bateaux à voiles et à rames entraient par l'embouchure des fleuves, et les remontaient souvent jusqu'à leur source, jetant alternativement sur les deux rives des bandes de pillards intrépides et disci-

1 Duces, comites, judices, missi, præfecti, præpositi; grafen, mark-grafen, land-grafen, tun-grafen, herizogen, skepen, sens-skalken, maer-skalken, etc.

2 A Fontenai, *Fontanetum*, près d'Auxerre.

3 Nithardi Historia, apud script. rer. francic., t. VI.

plinés. Lorsqu'un pont ou quelque autre obstacle arrêtait cette navigation, les équipages tiraient leurs navires à sec, les démontaient, et les charriaient jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé l'obstacle. Des fleuves ils passaient dans les rivières, et puis d'une rivière dans l'autre, s'emparant de toutes les grandes îles, qu'ils fortifiaient pour en faire leur quartier d'hiver, et y déposer, sous des cabanes rangées en files, leur butin et leurs captifs.

Attaquant ainsi à l'improviste, et, lorsqu'ils étaient prévenus, faisant retraite avec une extrême facilité, ils parvinrent à dévaster des contrées entières, au point que, selon l'expression des contemporains, on n'y entendait plus un chien aboyer. Les châteaux et les lieux forts étaient le seul refuge contre eux; mais à cette première époque de leurs irruptions, il y en avait peu, et les murs mêmes des anciennes villes romaines tombaient en ruines. Pendant que les riches seigneurs de terres flanquaient leur manoir de tours crénelées, et l'entouraient de fossés profonds, les habitants du plat pays émigraient en masse de leurs villages, et allaient à la forêt voisine camper sous des huttes défendues par des abatis et des palissades. Mal protégés par les rois, les ducs et les comtes du pays, qui souvent traitaient avec l'ennemi pour eux seuls et aux dépens des pauvres, les paysans s'animaient quelquefois d'une bravoure désespérée, et, avec de simples bâtons, ils affrontaient les haches des Normands [1]. D'autres fois, voyant toute résistance inutile, abattus et démoralisés, ils renonçaient à leur baptême pour détourner la fureur des païens, et, en signe de leur initiation au culte des dieux du nord, ils mangeaient de la chair d'un cheval immolé en sacrifice. Cette apostasie ne fut point rare dans les lieux les plus exposés au débarquement des pirates; leurs bandes mêmes se recrutèrent de gens qui avaient tout perdu par leurs ravages; et d'anciens historiens assurent que le fameux roi de mer Hasting était fils d'un laboureur des environs de Troyes.

Près d'un siècle s'écoula entre la première et la dernière descente des Normands en Gaule, et dans cet intervalle s'accomplit, au milieu de malheurs de tout genre, le démembrement de l'empire

1 Adversùs quos nullus rex, nullus dux, nullus defensor surrexit qui eos expugnaret. (Histoire de Bretagne de dom Lobineau, pièces justificatives, tom. II, pag. 45.)

fondé par Karle-le-Grand. Non-seulement on vit se détacher du territoire gaulois les pays que des limites naturelles en séparaient anciennement, mais, au sein même de ce territoire, il se fit une division partielle, d'après les convenances géographiques, les traditions locales, les différences de langages ou de dialectes. La Bretagne, restée indépendante sous la première dynastie franke, et assujétie sous la seconde, commença ce mouvement, et redevint un État séparé dès la première moitié du neuvième siècle. Elle eut des princes nationaux, affranchis de toute suzeraineté étrangère, et même des princes conquérants, qui enlevèrent au petit fils de Charlemagne les villes de Rennes, de Vannes et de Nantes. Cinquante ans plus tard, l'ancien royaume des Visigoths, le pays compris entre la Loire, le Rhône et les Pyrénées, après s'être longtemps, et avec des chances diverses, débattu contre la domination franke, devint, sous le nom d'Aquitaine ou de Guienne, une souveraineté distincte; tandis que, de l'autre côté du Rhône, une nouvelle souveraineté se formait de la Provence unie à la partie méridionale de l'ancien royaume des Burgondes. En même temps, les provinces voisines du Rhin, où le flot des invasions germaniques avait apporté l'idiome tudesque, élevaient une barrière politique entre elles et le pays de langue romane. Dans l'espace intermédiaire laissé par ces nouveaux États, c'est-à-dire, entre la Loire, la Meuse, l'Escaut et la frontière bretonne, se trouvait resserré le royaume des Gallo-Franks, ou la France. Son étendue était exactement la même que celle du Neoster-rike, ou de la Neustrie des anciens Franks; mais le nom de Neustrie ne se donnait plus alors qu'à la côte maritime la plus occidentale, de même que son correlatif Oster-rike, ou Austrasie, qui autrefois s'appliquait à la Germanie entière, fut insensiblement relégué vers les rives du Danube.

Ce nouveau royaume de France, véritable berceau de la France moderne, contenait une population mélangée, germaine sous un aspect, et sous l'autre gauloise ou romane : aussi les peuples étrangers lui donnaient-ils des noms différents, selon le point de vue d'où ils la considéraient. Les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les nations scandinaves ne voyaient que des Franks dans la Gaule; mais les Allemands, revendiquant pour eux-mêmes ce noble nom, le refusaient à leurs voisins occidentaux, qu'ils appelaient *Wallons*

ou *Welsches* [1]. Dans l'intérieur du pays, on faisait à cet égard une autre distinction : le possesseur de terres qui habitait au milieu de ses vassaux et de ses colons, uniquement occupé d'armes ou de chasse, et qui menait ainsi un genre de vie conforme aux habitudes des anciens Franks, prenait le titre de *franc-homme*, ou celui de *baron*, empruntés tous deux à la langue de la conquête [2]. Quant à ceux qui, n'ayant pas de manoir seigneurial, habitaient en masse, à la manière romaine, les villes, les bourgs ou les hameaux, ils tiraient de cette circonstance une qualification particulière ; on les appelait *villains* ou *manans* [3]. Il y avait des villains réputés libres, et des villains serfs de la glèbe ; mais la liberté des premiers, toujours menacée ou envahie par les seigneurs, était faible et précaire. Tel était le royaume de France, relativement à son étendue et aux différentes classes d'hommes qui l'habitaient, lorsqu'il subit une grande invasion de pirates septentrionaux, qui devait être la dernière de toutes, et en clore la longue série par un démembrement territorial. Pour remonter jusqu'à la cause de cet événement célèbre, il faut entrer dans l'histoire du nord.

(870-895) Vers la fin du neuvième siècle, Harald Harfagher, c'est-à-dire, aux beaux cheveux, roi d'une partie de la Norwége, étendit par la force des armes son pouvoir sur tout le pays, dont il fit un seul royaume. Cette destruction de plusieurs petits États anciennement libres n'eut point lieu sans résistance : non-seulement le terrain fut vivement disputé, mais, après la conquête, beaucoup d'hommes préférèrent s'expatrier, et mener sur mer une vie errante, plutôt que d'obéir à un roi étranger. La plupart de ces déshérités infestaient les mers du nord, ravageaient les côtes et les îles, et travaillaient à exciter des soulèvements parmi leurs compatriotes. Ainsi l'intérêt politique fit bientôt du conquérant de la Norwége l'ennemi le plus acharné des pirates. Avec une flotte nom-

1 Alamani et cæteri transrhenani populi magis propriè se Francos appellari jubent, et eos quos nos putamus Francos, Galwalas, antiquo vocabulo, quasi Gallos romanos appellant. (Willelm. Malmesh. Hist., p 23.

2 Vivere, habitare, succedere more Francorum . . . Francus homo (Glossaire de Ducange.) — Bar, Bearn, Bairn, beorn, un homme, un enfant mâle. (Gloss. de Wachter.) De là viennent les mots romans, bers, bernez, bernage.

3 *Villani, manentes, coloni*. Le mot *villa*, que les Romains n'employaient que pour désigner une maison de campagne, signifia de bonne heure dans les langues néolatines, toute espèce de lieux habités.

breuse, il les poursuivit le long de toutes les côtes de son royaume, et jusque dans les parages des Orcades et des Hébrides, coulant bas leurs vaisseaux, et ruinant les postes qu'ils avaient établis dans plusieurs îles de l'Océan. En outre, il interdit par des lois sévères dans ses États la piraterie, et toute espèce d'exaction à main armée [1].

C'était un usage immémorial parmi les Vikings d'exercer sur toutes les côtes, sans distinction de pays, un droit qu'ils nommaient *strandhug*, ou presse des vivres. Lorsqu'un équipage, dont les provisions de bouche tiraient à leur fin, apercevait sur le rivage quelques troupeaux gardés par peu de monde, les pirates débarquaient en force, s'emparaient des animaux, les tuaient, les dépeçaient, et se ravitaillaient ainsi sans payer, ou en donnant le moins possible. Le *strandhug* était le fléau des campagnes, et la terreur des paysans; souvent on l'avait vu exercer par des gens qui ne faisaient point métier de la piraterie, mais auxquels leur puissance et leur richesse assuraient l'impunité [2].

Il y avait à la cour du roi Harald, parmi les Iarles, ou chefs du premier rang, un certain Rognvald, que le roi aimait beaucoup, et qui l'avait servi avec zèle dans toutes ses expéditions. Rognvald avait plusieurs fils, tous connus pour leur bravoure, et dont le plus renommé s'appelait Rolf ou Roll, par une sorte d'euphonie commune à beaucoup de noms teutoniques. Il était d'une taille si haute, que, ne trouvant dans la petite race du pays aucun cheval à son usage, il cheminait toujours à pied, ce qui le faisait surnommer *Gang-Roll*, c'est-à-dire, Roll-le-Marcheur. Un jour que le fils de Rognvald, avec de nombreux compagnons, revenait d'une croisière dans la Baltique, avant d'aborder en Norwége, il relâcha dans la province de Vighen; et là, soit par besoin de vivres, soit pour profiter de l'occasion, il exerça le *strandhug*. (895) Le hasard voulut que le roi Harald se trouvât dans les environs, et reçût les plaintes des paysans; sans considérer quel était l'auteur du délit, il fit assembler aussitôt un *thing*, ou grand conseil de justice pour juger Roll d'après la loi. Avant que l'accusé parût devant l'assem-

1 Histoire du Danemarck, par Mallet. t. I, p. 222.

2 Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France, par M. Depping, tom. II, chap. 8.

blée, qui devait lui appliquer la peine du bannissement, sa mère courut auprès du roi et lui demanda grâce; mais Harald fut inexorable. Alors cette femme, inspirée par la colère et par le sentiment maternel, se mit à improviser, comme il arrivait souvent aux Scandinaves quand ils étaient vivement émus. S'adressant au roi, elle lui dit en vers: « Tu chasses du pays, et tu traites en « ennemi un homme de noble race; écoute donc ce que je t'an- « nonce: il est dangereux d'attaquer le loup, et quand on l'a « mis une fois en colère, gare aux troupeaux qui vont dans la « forêt [1]. »

Malgré ces menaces un peu énigmatiques, la sentence fut prononcée, et Roll, se voyant banni à perpétuité, assembla quelques vaisseaux, et cingla vers les Hébrides. Ces îles avaient servi de refuge à une partie des Norwégiens, émigrés par suite des conquêtes du roi Harald. Presque tous étaient des gens de haute naissance, et d'une grande réputation militaire. Le nouvel exilé s'associa avec eux pour des entreprises de piraterie; ils réunirent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, et en formèrent une flotte assez nombreuse, qui n'obéissait point à un seul chef, mais à tous les confédérés, et où Roll n'avait d'autre prééminence que celle de son mérite et de son nom [2].

Partie des Hébrides, la flotte doubla la pointe de l'Écosse, et, se dirigeant vers le sud-est, entra en Gaule par l'embouchure de l'Escaut; mais comme la contrée, naturellement pauvre, et déjà dévastée à différentes reprises, offrait peu de choses à prendre, les pirates se remirent bientôt en mer. Ayant marché au sud, ils entrèrent dans la Seine, et la remontèrent jusqu'à Jumiéges, à cinq lieues de Rouen (896-898) : c'était le temps où les limites du royaume de France venaient d'être définitivement fixées, et resserrées entre la Loire et la Meuse. Aux longues révolutions territoriales qui avaient déchiré ce royaume succédait une révolution politique dont le but, réalisé un siècle plus tard, était l'expulsion de la seconde dynastie des rois franks [3]. Le roi des Français, descendant de Karle-le-Grand, et nommé Karle comme son aïeul, seule

1 Histoire des expéditions des Normands, pièces justificatives, tom. II, p. 318. — Mallet, Histoire du Danemarck, tom. I, p. 222.

2 Histoire des expéditions des Normands, t. II, p. 68.

3 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre XII, seconde édition.

ressemblance qu'il eût avec lui, disputait alors la couronne à un compétiteur dont les ancêtres ne l'avaient jamais portée. Tour à tour vainqueurs ou vaincus, le roi d'ancienne race et le roi par élection étaient maîtres alternativement; mais ni l'un ni l'autre n'avaient assez de pouvoir pour protéger le pays contre une invasion étrangère: toutes les forces du royaume étaient employées, de part et d'autre, à soutenir la guerre civile; aussi, aucune armée ne se présenta pour arrêter les nouveaux pirates, et les empêcher de piller et d'incendier les deux rives de la Seine.

Le bruit de leurs dévastations parvint bientôt à Rouen, et y jeta la terreur. Les habitants n'attendaient aucun secours, et désespéraient de pouvoir défendre seuls leurs murailles, ruinées dans les invasions précédentes. Au milieu de ce découragement général, l'archevêque de Rouen, nommé Franke ou Francon, homme prudent et ferme, prit sur lui de sauver la ville, en capitulant avec l'ennemi avant la première attaque [1]. Sans s'inquiéter de la haine souvent cruelle que les païens du nord témoignaient pour le clergé chrétien, l'archevêque se rendit au camp près de Jumiéges, et parla au chef normand avec le secours d'un interprète. Il dit et fit si bien, tant promit, tant donna, dit un vieux chroniqueur, qu'il conclut une trêve avec Roll et ses compagnons, leur garantissant l'entrée dans la ville, et recevant d'eux, en retour, l'assurance de n'y faire aucun mal [2]. Ce fut près de l'église Saint-Morin, à l'un des ports de la Seine, que les Norwégiens abordèrent d'une façon toute pacifique. Après qu'ils eurent amarré leurs vaisseaux, tous les chefs parcoururent la ville en différents sens; ils en examinèrent avec attention les remparts, les quais, les fontaines, et, la trouvant à leur gré, ils résolurent d'en faire leur place d'armes et le chef-lieu de leur nouvel établissement [3].

(898) Après cette prise de possession, les chefs normands, avec leur principal corps de troupes, continuèrent de remonter la Seine. A l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière d'Eure, ils établirent un camp fortifié, pour attendre l'arrivée d'une armée française qui se dirigeait alors contre eux. Le roi Karle, ou Charles, comme on

1 Frankes un archevesque, ki à Roem esteit, etc. (Fragments du roman de Rou, par Robert Wace, publiés par M. Pluquet, p. 24.)
2 Ibid.
3 Ibid pag. 25.

disait en langue romane, se voyant un moment seul maître du royaume, voulait tenter un grand effort, et repousser la nouvelle invasion : les troupes, conduites par un certain Raghenold, ou Regnauld, qui avait le titre de duc de France, prirent position sur la rive droite de l'Eûre, à quelque distance du camp des Normands. Parmi les comtes qui avaient levé bannière pour obéir aux ordres du roi et combattre les païens, se trouvait un païen converti, le fameux roi de mer Hasting. Vingt ans auparavant, las de courir les aventures, il avait fait sa paix avec le royaume de France, en acceptant le comté de Chartres. Dans le conseil que tinrent les Français pour savoir ce que l'on devait faire, Hasting, consulté à son tour, fut d'avis de parlementer avec l'ennemi, avant de risquer une bataille; quoique cet avis fût suspect à plusieurs seigneurs de l'armée, il prévalut; et Hasting partit avec deux personnes qui savaient la langue danoise, pour aller parler aux Normands.

(898-900) Les trois envoyés suivirent le cours de l'Eure, jusqu'en face de l'endroit où les confédérés avaient élevé leurs retranchements; là, s'arrêtant et élevant la voix de manière à être entendu sur l'autre bord : « Holà, cria le comte de Chartres, braves « guerriers, quel est le nom de votre seigneur ? — Nous n'avons « point de seigneur, répondirent les Normands; nous sommes tous « égaux [1]. — Mais pourquoi êtes-vous venu dans ce pays, et qu'y « voulez-vous faire ? — En chasser les habitants ou les soumettre « à notre puissance, et nous faire une patrie. Mais qui es-tu, toi « qui parles si bien notre langue ? » — Le comte reprit : « N'avez- « vous pas entendu parler de Hasting, le fameux pirate, qui « courut les mers avec tant de vaisseaux, et fit tant de mal à ce « royaume ? — Sans doute, répliquèrent les Normands. Hasting a « bien commencé, mais il a fait une mauvaise fin. — N'avez-vous « donc pas envie de vous soumettre au roi Charles, qui vous offre « des fiefs et des honneurs, sous condition de foi et de service ? « — Nullement, nullement; nous ne nous soumettrons à personne, « et tout ce que nous pourrons conquérir nous appartiendra sans « réserve : vas le dire au roi, si tu veux [2]. »

1 Quo nomine vester senior fungitur? Responderunt : nullo (Dudo de Sancto-Quintino, pag. 76.)

2 Willelmi Gemeticensis, lib. II, cap. 10.

De retour au camp, Hasting apporta cette réponse, et dans la délibération qui suivit, il conseilla de ne point s'aventurer à forcer les retranchements des païens : « Voilà un conseil de traître, » s'écria un seigneur nommé Rolland; et plusieurs autres répétèrent le même cri. Le vieux roi de mer, soit par indignation, soit qu'il ne fût pas tout à fait sans reproches, quitta aussitôt l'armée, et abandonna même son comté de Chartres, sans qu'on sût où il était allé. Mais ses prédictions se vérifièrent : à l'attaque du camp retranché, les troupes furent entièrement défaites, et le duc de France périt de la main d'un pêcheur de Rouen, qui servait dans l'armée norwégienne.

Libres de naviguer sur la Seine, Roll et ses compagnons la remontèrent jusqu'à Paris, et firent le siége de cette ville sans pouvoir s'en emparer. Un des principaux chefs ayant été pris par les assiégés, pour le racheter, ils conclurent avec le roi Charles une trêve d'un an, durant laquelle ils allèrent ravager les provinces du nord, qui avaient cessé d'être françaises. A l'expiration de la trêve, ils retournèrent en hâte vers Rouen, et, partant de cette ville, allèrent surprendre Bayeux qu'ils enlevèrent d'assaut, et dont ils tuèrent le comte, avec une partie des habitants (900). Ce comte, nommé Béranger, avait une fille d'une grande beauté, qui, dans le partage du butin, échut à Roll, et que le Scandinave prit pour femme, sans mariage, à la manière de son pays [1].

(900-911) Evreux et plusieurs autres villes voisines tombèrent ensuite au pouvoir des Normands, qui étendirent ainsi leur domination sur la plus grande partie du territoire auquel on donnait le vieux nom de Neustrie. Guidés par un certain bon sens politique, ils cessaient de se montrer cruels lorsqu'ils ne trouvaient plus de résistance, et se contentaient d'un tribut, levé régulièrement sur les villes et sur les campagnes. Le même bon sens les détermina à créer un chef suprême, investi d'une autorité permanente; le choix des confédérés tomba sur Roll, « dont ils firent leur roi, » dit un ancien chroniqueur; mais ce titre qu'on lui donnait peut-être dans la langue du nord, ne tarda pas à être remplacé par les titres français de duc ou de comte. Tout païen qu'il était, le nouveau duc se rendit populaire auprès des habitants indigènes. Après l'avoir maudit comme un pirate, ils l'aimèrent comme un protecteur, dont

1 Histoire des expéditions des Normands, tom. II, p. 84.

le pouvoir les garantissait à la fois de nouvelles attaques par mer, et des maux que la guerre civile causait dans le reste de la France [1].

(911) Devenus puissance territoriale, les Normands firent aux Français une guerre mieux soutenue, et, pour ainsi dire, plus méthodique. Ils se liguèrent avec d'autres Scandinaves, probablement Danois d'origine, qui occupaient l'embouchure de la Loire, et convinrent de piller simultanément tout le territoire compris entre ce dernier fleuve et la Seine. La dévastation s'étendit jusqu'en Bourgogne et en Auvergne. Paris, attaqué pour la seconde fois, résista ainsi que Chartres, Dijon et d'autres lieux forts; mais une foule de villes ouvertes furent détruites ou saccagées. Enfin, en l'année 912, seize ans après l'occupation de Rouen, les Français de tout état, harassés de ces continuelles hostilités, commencèrent à se plaindre, et à demander que la guerre finît à quelque prix que ce fût; les évêques, les comtes et les barons faisaient au roi des remontrances; les bourgeois et les paysans criaient merci sur son passage. Un vieil auteur nous a conservé l'expression des murmures populaires : « Que voit-on en tout lieu? Des églises brûlées, des « gens tués; par la faute du roi et sa faiblesse, les Normands font « ce qu'ils veulent dans le royaume; de Blois à Senlis, pas un « arpent de blé, et nul n'ose labourer ni en prés ni en vignes. A « moins que cette guerre ne finisse, nous aurons disette et cherté [2]. » Le roi Charles, qu'on surnommait le Simple ou le Sot [3], et à qui l'histoire a conservé le premier de ces noms, eut assez de bon sens dans cette occasion pour écouter la voix du peuple; peut-être aussi, en y cédant, crut-il faire un coup de politique, et s'assurer, par l'alliance des Normands, un appui contre les intrigues puissantes qui tendaient à le détrôner [4]. Il convoqua en grande assemblée ses barons et ses évêques, et leur demanda *aide* et *conseil*, suivant la formule du temps. Tous furent d'avis de conclure une trêve, et de négocier pour la paix.

L'homme le plus capable de mener à bien cette négociation était l'archevêque de Rouen, qui, malgré la différence de reli-

1 Histoire des expéditions maritimes des Normands, tom. II, pag. 91.

2 Roman de Rou, par Robert Wace. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, pag. 103.

3 Carolus *simplex*, al. *stultus*, al. *sottus* (Script. rerum franc.)

4 Voyez les *Lettres sur l'Histoire de France*, lettre XII.

gion, exerçait sur Roll le même genre d'influence que les évêques du cinquième siècle avaient obtenu sur les conquérants de l'empire romain. Ses relations avec les autres évêques et avec les seigneurs de France n'avaient point été interrompues; peut-être même assista-t-il à leurs délibérations; mais, présent ou absent, il se chargea volontiers de porter et de faire valoir leurs offres de paix. L'archevêque alla donc trouver le fils de Rognvald, et lui dit : « Le roi Charles vous offre sa fille en mariage, avec la seigneurie « héréditaire de tout le pays situé entre la rivière d'Epte et la « Bretagne, si vous consentez à devenir chrétien et à vivre en paix « avec le royaume [1]. »

Le Normand ne répondit point, cette fois : « Nous ne voulons obéir à personne; » d'autres idées, une autre ambition que celle d'un coureur d'aventures, lui étaient venues, depuis qu'il gouvernait, non plus une bande de pirates, mais un vaste territoire. Le christianisme, sans lequel il ne pouvait marcher l'égal des grands seigneurs de France, avait cessé de lui répugner, et l'habitude de vivre au milieu des chrétiens avait éteint le fanatisme du plus grand nombre de ses compagnons : « Les paroles du roi sont bonnes, dit-« il à l'archevêque, mais la terre qu'il m'offre ne me suffit pas; « elle est inculte et appauvrie; mes gens n'y auraient pas de quoi « vivre en paix. » L'archevêque retourna vers le roi, qui le chargea d'offrir en son nom la Flandre, quoiqu'il n'eût réellement sur ce pays d'autres droits qu'une prétention contestée; mais Roll n'accepta point cette nouvelle proposition, disant que la Flandre était un mauvais pays, boueux et plein de marécages. Alors, ne sachant plus que donner, Charles-le-Simple fit dire au chef normand que, s'il voulait, il aurait en fief la Bretagne, conjointement avec la Neustrie : c'était une offre du même genre que la précédente; car la Bretagne était un État libre; la suzeraineté des rois de France ne s'y étendait guère que sur le comté de Rennes, enlevé aux Français par les princes bretons un demi-siècle auparavant. Mais Roll y fit peu d'attention; il ne s'aperçut pas qu'on ne lui donnait encore autre chose qu'une vieille querelle à débattre, et l'arrangement fut accepté [2].

1 Histoire des expéditions des Normands, t. II, chap. 9.

2 D'Argentré, Histoire de Bretagne. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, pag. 120.

Afin de ratifier le traité de la manière la plus solennelle, le roi de France et le chef des Normands se rendirent, chacun de son côté, au village de Saint-Claire sur l'Epte. Tous les deux étaient accompagnés d'une suite nombreuse ; les Français plantèrent leurs tentes sur l'un des bords de la rivière, et les Normands sur l'autre. A l'heure fixée pour l'entrevue, Roll s'approcha du roi, et, demeurant debout, mit ses deux mains entre les siennes, en prononçant la formule : « Dorénavant je suis votre féal et votre homme, et jure de « conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur « royal. » Ensuite le roi et les barons, donnant au chef normand le titre de comte, jurèrent de lui conserver sa vie, ses membres, son honneur et tout le territoire désigné dans le traité de paix [1].

La cérémonie semblait terminée, et le nouveau comte allait se retirer, lorsque les Français lui dirent : « Il est convenable que celui « qui reçoit un pareil don s'agenouille devant le roi, et lui baise le « pied. » Mais le Normand répondit : « Jamais je ne plierai le genou « devant aucun homme, ni ne baiserai le pied d'aucun homme. » Les seigneurs insistèrent sur cette formalité, qui était un dernier reste de l'étiquette observée jadis à la cour des empereurs franks ; et Roll, avec une simplicité malicieuse, fit signe à l'un de ses gens de venir et de baiser pour lui le pied du roi. Le soldat norwégien, se courbant sans plier le genou, prit le pied du roi, et le leva si haut pour le porter à sa bouche, que le roi tomba à la renverse. Peu habitués aux convenances du cérémonial, les pirates firent de grands éclats de rire, et il y eut un moment de tumulte ; mais ce bizarre incident ne produisit rien de fâcheux [2].

Deux clauses du traité restaient à remplir, la conversion du nouveau comte ou duc de Normandie, et son mariage avec la fille du roi ; il fut convenu que cette double cérémonie aurait lieu à Rouen, et plusieurs des hauts barons de France s'y rendirent pour accompagner la fiancée. Après une courte instruction, le fils de Rognvald reçut le baptême des mains de l'archevêque, dont il écouta les conseils avec une extrême docilité. Au sortir des fonds baptismaux, le néophyte s'enquit du nom des églises les plus célèbres et des saints les plus révérés dans ce nouveau pays. L'archevêque lui

1 Willelmi Gemeticensis Hist., lib. II, cap. 17.

2 Ibid.

nomma six églises et trois saints, la Vierge, saint Michel et saint Pierre. — « Et dans le voisinage, reprit le duc, quel est le plus « puissant protecteur? — C'est saint Denis, répondit l'archevêque. « — Eh bien! avant de partager ma terre entre mes compagnons, j'en « veux donner une part à Dieu, à sainte Marie et aux autres saints « que vous venez de nommer [1]. » En effet, durant sept jours qu'il porta l'habit blanc des nouveaux baptisés, chaque jour il fit présent d'une terre à l'une des sept églises qu'on lui avait désignées. Ayant repris ses vêtements ordinaires, il s'occupa d'affaires politiques et du grand partage de la Normandie entre les émigrés norwégiens [2].

Le pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs; c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. Toutes les terres désertes ou cultivées, à l'exception de celles des églises, furent partagées de nouveau, sans égard aux droits des indigènes. Les compagnons de Roll, chefs ou soldats, devinrent, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes, propriétaires souverains de domaines grands ou petits. Les anciens propriétaires étaient contraints de s'accommoder à la volonté des nouveaux venus, de leur céder la place s'ils l'exigeaient, ou de tenir d'eux leur propre domaine à ferme ou en vasselage. Ainsi les serfs du pays changèrent de maîtres, et beaucoup d'hommes libres tombèrent dans la servitude de la glèbe. De nouvelles dénominations géographiques résultèrent même de cette répartition de la propriété territoriale, et l'usage attacha dès lors à un grand nombre de domaines les noms propres des guerriers scandinaves qui les avaient reçus en lot [3]. Quoique l'état des gens de métiers et des paysans différât peu en Normandie de ce qu'il était en France, l'espoir d'une plus complète sécurité, et le mouvement de vie sociale qui accompagne d'ordinaire une domination naissante, engagèrent beaucoup d'artisans et de laboureurs à émigrer pour aller s'établir sous le gouvernement du duc Roll. Son nom,

1 Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. XI, p. 593.

2 Willelmi Gemeticensis Hist., lib. II, cap. 18. — Histoire des expéditions des Normands, tom. II, p. 108.

3 Ainsi Angoville, Borneville, Grimouville, Hérouville, etc., étaient les possessions territoriales d'Ansgod, Biorn, Grim, Harald, etc. Les anciennes chartes présentent ces noms sous une forme plus ou moins correcte. (Hist. des expéditions des Normands, tom. II, cap. 9, et pièces justificatives.)

que les Français prononçaient Rou, devint populaire au loin ; il passait pour le plus grand ennemi des voleurs, et le plus grand justicier de son temps.

Bien que la plupart des Norwégiens, à l'exemple de leur chef, eussent accepté le baptême avec empressement, il paraît qu'un certain nombre d'entre eux s'y refusèrent et résolurent de conserver les usages de leurs ancêtres. (912-997) Les dissidents se réunirent pour former une sorte de colonie à part, et se fixèrent aux environs de Bayeux. Peut-être furent-ils attirés de ce côté par les mœurs et le langage des habitants de Bayeux, qui, Saxons d'origine, parlaient encore au dixième siècle, un dialecte germanique [1]. Dans ce canton de la Normandie, l'idiome norwégien, différant peu du langage populaire, se confondit avec lui, et l'épura en quelque sorte, de manière à le rendre intelligible pour les Danois et les autres Scandinaves [2]. Lorsque, après quelques générations, la répugnance des barons normands du Bessin et du Cotentin pour le christianisme eut cédé à l'entraînement de l'exemple, l'empreinte du caractère scandinave se retrouvait encore chez eux d'une manière prononcée. Ils se faisaient remarquer entre les autres seigneurs et chevaliers de la Normandie, par leur extrême turbulence, et par une hostilité presque permanente contre le gouvernement des ducs; quelques-uns même affectèrent longtemps de porter sur leurs armes des devises païennes, et d'opposer le vieux cri de guerre des Scandinaves : *Thor aide!* à celui de *Dieu aide!* qui était le cri de Normandie [3].

La paix ne fut pas de longue durée entre les Français et les Normands, et ces derniers profitèrent avec habileté des circonstances pour s'agrandir vers l'est, presque jusqu'au lieu où la rivière d'Oise

1 Lingua saxonica. (Capitularia Coroll calvi.)

2 Rotomagensis civitas romana potiùs quàm daniscâ utilur eloquentia, et Baiocensis fruitur frequentiùs daniscâ linguâ quàm romanâ. (Willelmi Gemeticensis Hist. Normann.)

3 Raol Tesson...
Poinst li cheval, criant : tur-aïe!...
. . . . . . Willame crie : dex-aïe!
C'est l'enseigne de Normendie.

(Fragments du roman du Rou, par Robert Wace, publiés par M. Pluquet, pag. 47. — Hist. des expéditions des Normands, t. II, chap. 11 et 12.)

se réunit à la Seine[1]; au nord, leur territoire avait pour limites la petite rivière de Bresle, et celle de Coësnon au sud-ouest. Les habitants de ce pays étaient tous appelés Normands par les Français et les étrangers, à l'exception des Danois et des Norwégiens, qui ne donnaient ce nom, honorable pour eux, qu'à la partie de la population qui était véritablement de race et de langue normandes [2]. Cette portion, la moins nombreuse, jouait, à l'égard de la masse, soit indigène, soit émigrée des autres parties de la Gaule, le même rôle que les fils des Franks à l'égard des fils des Gaulois. En Normandie, la simple qualification de Normand fut d'abord un titre de noblesse; c'était le signe de la liberté et de la puissance, du droit de lever des impôts sur les bourgeois et les serfs du pays.

Tous les Normands de nom et de race étaient égaux en droits civils, bien qu'inégaux en grades militaires et en dignités politiques. Nul d'entre eux n'était taxé que de son propre consentement; nul n'était assujetti au péage pour le charroi de ses denrées, ou pour la navigation sur les fleuves; tous enfin jouissaient du privilége de chasse et de pêche, à l'exclusion des villains et des paysans, termes qui désignaient en fait la masse de la population indigène. Quoique la cour des ducs de Normandie fût organisée à peu près sur le modèle de celle des rois de France, le haut clergé n'en fit point partie dans les premiers temps, à cause de son origine française; plus tard, quand un grand nombre d'hommes de race norwégienne ou danoise, eurent pris l'habit ecclésiastique, une certaine distinction de rang et de privilége continua d'exister, même dans les monastères, entre eux et le reste des clercs [3].

Cette distinction, beaucoup plus accablante dans l'ordre politique et civil, ne tarda guère à soulever contre elle l'ancienne population du pays. Moins d'un siècle après l'établissement du nouvel État, dont elle était la partie opprimée, cette population eut la pensée de détruire l'inégalité de races, de manière que le pays de Normandie ne renfermât qu'un seul peuple, comme il ne portait qu'un seul nom : ce fut sous le règne de Rikhart ou Richard II, troisième successeur de Roll, que ce grand projet se manifesta

1 Willelmi Gemeticensis Hist. Normann., p. 316.

2 Normanni dacigenæ, de patre matreque dacigena. (Dudo de Sancto Quintino, p. 152.)

3 Histoire des expéditions maritimes des Normands, tom. II, chap. 12.

dans la plupart des cantons de la Normandie; les habitants des villes et des bourgs, et ceux des hameaux et des bocages, le soir, après l'heure du travail, commencèrent à se réunir, et à parler ensemble des misères de leur condition [1]. Ces groupes de causeurs politiques étaient de vingt, de trente, de cent personnes, et souvent l'assemblée se rangeait en cercle, pour écouter quelque orateur qui l'animait par des discours violents contre la tyrannie des comtes, des barons et des chevaliers. Une ancienne chronique présente, d'une manière vive, originale et probablement authentique, la substance de ces harangues [2].

« Les seigneurs ne nous font que du mal, avec eux nous n'avons « ni gain ni profit de nos labeurs; chaque jour est pour nous jour « de souffrance, de peine et de fatigue; chaque jour on nous « prend nos bêtes pour les corvées et les services. Puis ce sont « les justices vieilles et nouvelles, des plaids et des procès sans fin, « plaids de monnaies, plaids de marchés, plaids de routes, plaids « de forêts, plaids de moutures, plaids d'hommages. Il y a tant de « prévôts et de baillis, que nous n'avons pas une heure de paix; « tous les jours ils nous courent sus, prennent nos meubles et « nous chassent de nos terres. Il n'y a nulle garantie pour nous « contre les seigneurs et leurs sergents, et nul pacte ne tient « avec eux [3].

« Pourquoi nous laisser faire tout ce mal, et ne pas sortir de « peine? ne sommes-nous pas des hommes comme eux? n'avons-« nous pas la même taille, les mêmes membres, la même force « pour souffrir? il nous faut seulement du cœur. Lions-nous donc « ensemble par un serment, jurons de nous soutenir l'un l'autre; « et s'ils veulent nous faire la guerre, n'avons-nous pas, pour un « chevalier, trente ou quarante paysans, jeunes, dispos et prêts à « combattre à coups de massues, à coups d'épieux, à coups de

1 Li païsan et li vilain
Cil del boscage e cil del plain...
Par vinz, par trentaines, par cenz,
Unt tenuz plusurs parlemenz.

(Fragments du roman de Rou, par Robert Wace, p. 34.)

2 Ibid.

3 Ibid., p. 35.

« flèches, à coups de haches, ou à coups de pierres, s'ils n'ont pas « d'armes? Sachons résister aux chevaliers, et nous serons libres « de couper des arbres, de courir le gibier et de pêcher à notre « guise, et nous ferons notre volonté sur l'eau, dans les champs « et aux bois [1]. »

Ces appels au droit naturel et à la force du plus grand nombre ne manquèrent point leur effet, et, beaucoup de gens de métiers, surtout laboureurs et paysans, se promirent, par serment, de tenir ensemble, et de s'aider contre qui que ce fût. On désignait alors ce genre d'association par le mot de *commune*, qui devint si célèbre dans les villes de France, environ un siècle après. Mais ce qu'il y eut de très-remarquable, ce qui ne se reproduisit nulle part, c'est que la *commune* de Normandie, en 997, ne se borna point à une seule, ni même à plusieurs villes, qu'elle s'étendit sur les campagnes et embrassa toutes les classes du peuple indigène dans une grande affiliation. Les affiliés étaient partagés en différents cercles, que les historiens originaux désignent par le nom de *conventicules* [2]; il y en avait au moins un par comté, et chacune de ces assemblées choisissait plusieurs de ses membres, pour composer le cercle supérieur ou l'assemblée centrale [3]. Cette assemblée devait préparer et organiser dans tout le pays les moyens de résistance ou de soulèvement; elle envoyait de cantons en cantons, et de villages en villages, des gens éloquents et persuasifs, pour gagner de nouveaux associés, enregistrer leurs noms, et recevoir leurs serments [4].

Les choses en étaient à ce point, et aucun signe de rébellion ouverte n'avait encore éclaté, lorsqu'à la cour de Normandie vint la nouvelle, dit un ancien auteur, que les villains tenaient des *parlements*, et se formaient en commune [5]. L'alarme fut grande parmi les seigneurs, qui se voyaient menacés de perdre d'un seul coup leurs droits et leurs justices. Le duc Richard, qui était encore trop

1 Fragments du roman de Rou, par Robert Wace, p. 36.

2 Per diversos totius Normanniæ patriæ comitatus plurima agentes conventicula. (Willelm. Gemetic. Inst., lib. V, p. 249.)

3 Ab unoquoque cætu duo legati ad mediterraneum conventum. (Ibid.)

4 Fragments du roman de Rou, pag. 37.

5 Asez tost oi Richart dire
Ke vilains commune faseient.
(Fragments du roman de Rou, p. 37.)

jeune pour prendre conseil de lui-même, fit venir son oncle le comte d'Evreux, en qui il avait toute confiance : « Sire, dit « celui-ci, demeurez en paix, et laissez-moi ces paysans; ne « bougez pas d'un pied, mais envoyez-moi tout ce que vous avez « de chevaliers et de gens d'armes [1]. »

Afin de surprendre en flagrant délit les membres de l'association, le comte d'Evreux envoya de plusieurs côtés des espions habiles, qu'il chargea spécialement de découvrir le lieu et l'heure où se tenait l'assemblée centrale; sur leurs rapports, il fit marcher ses troupes, et arrêta en un seul jour tous les chefs de l'affiliation, les uns pendant qu'ils tenaient séance, les autres pendant qu'ils recevaient dans les villages les serments des paysans [2]. (997-1013) Soit par passion, soit par calcul, le comte d'Evreux traita ses prisonniers avec une extrême cruauté, sans se donner la peine de les mettre en jugement, ni de faire à leur égard aucune espèce d'enquête; ils les condamna tous à des tortures atroces, que ses agents s'étudièrent à varier; les uns eurent les yeux crevés, les poings coupés et les jarrets brûlés; d'autres furent empalés, d'autres cuits à petit feu, ou arrosés de plomb fondu [3]. Le peu d'hommes qui survécurent à ces tourments furent renvoyés à leurs familles, et promenés tout mutilés dans les villages, pour y répandre la terreur. En effet, la crainte l'emporta sur l'amour de la liberté dans le cœur des bourgeois et des serfs de Normandie; la grande association fut rompue; il n'y eut plus d'assemblées secrètes, et une triste résignation succéda pour des siècles à l'enthousiasme d'un moment [4].

Quand eut lieu cette mémorable tentative, la différence de langage, qui d'abord avait séparé les grands et le peuple de la Normandie, n'existait déjà presque plus : c'était par sa généalogie que l'homme d'origine scandinave se distinguait du Gallo-Frank. A

1 Fragments du roman de Rou, pag. 38.

2 Prist li vilains,
Ki justoent li parlemens
E perneient li seremens.
(Ibid.)

3 Ibid., p. 39.

4 Concionibus subitò omissis, ad aratra sunt reversi. (Willelm. Gemet. Hist., lib. V, pag. 249.)

Rouen même, et dans le palais des successeurs de Roll, on ne parlait d'autre langue, au commencement du onzième siècle, que la langue romane ou française. La seule ville de Bayeux faisait encore exception; et son dialecte, mélangé de saxon et de norwégien, pouvait, à la rigueur, être compris des habitants de la Scandinavie. Aussi, quand de nouveaux émigrés venaient du nord visiter leurs parents de Normandie, et leur demander quelque portion de terre, c'était du côté de Bayeux qu'ils s'établissaient de préférence. Pareillement c'était là que les ducs de Normandie, si l'on en croit un vieux chroniqueur, envoyaient leurs enfants pour apprendre à parler danois [1]. Les Danois et les Norwégiens entretinrent avec la Normandie des relations d'alliance et d'affection, tant qu'ils trouvèrent dans la ressemblance de langage, le signe d'une ancienne fraternité nationale. Plusieurs fois, durant les querelles que les premiers ducs eurent à soutenir contre les Français, de puissants secours leur vinrent de la Norwége et du Danemarck, et tout chrétiens qu'ils étaient, il furent aidés par des rois encore païens. Mais, dès que l'usage de la langue romane devint universel en Normandie, les Scandinaves cessèrent de regarder les Normands comme des alliés naturels; ils cessèrent même de leur donner le nom de Normands, et les appelèrent Français, Romans ou Velskes, comme le reste des habitants de la Gaule [2].

Ces liens de parenté et d'amitié se trouvaient déjà fort relâchés dans les premières années du onzième siècle, lorsque le roi d'Angleterre Ethelred épousa la sœur de ce même Richard, quatrième duc de Normandie, dont il a été fait mention plus haut. Il est probable, en effet, que si la branche de population scandinave établie en Gaule n'eût été alors entièrement détachée de sa tige septentrionale, le roi saxon n'eût pas conçu l'espérance d'être soutenu par son petit-fils de Roll contre la puissance des rois du nord. Le peu d'empressement du Normand Richard à secourir son beau-

1 . . . . Voil qu'il seit à tele escole,
Que as Daneis sache parler
Ci (à Rouen) ne savent rien fors romanz
Mais à Baïues en a tanz
Qui ne savent si Daneis non.
(Roman de Rou.)

2 Voyez ci-après, liv. VI; Francigenæ, Romani, Walli.

frère ne provint d'aucun scrupule ni d'aucune répugnance morale, mais de ce que Richard ne vit dans cette intervention rien de favorable à son intérêt propre, qu'il était habile à démêler et ardent à poursuivre, selon le caractère qui distinguait déjà les habitants de la Normandie.

Pendant qu'Ethelred dans l'exil recevait l'hospitalité chez son beau-frère, les Anglais, sujets de l'étranger, regrettaient, comme au temps de la fuite d'Alfred et de la première conquête danoise, le règne de celui qu'ils avaient délaissé, parce qu'ils ne pouvaient le souffrir. Sven, à qui ils avaient laissé prendre, en l'année 1014, le titre de roi d'Angleterre, mourut dans cette même année, assez subitement pour qu'il y ait lieu d'attribuer sa mort à un élan d'indignation patriotique. Les soldats danois cantonnés dans les villes, ou en station sur leurs vaisseaux à l'embouchure des rivières, choisirent, pour succéder à leur chef, son fils Knut, alors en mission dans le pays voisin de l'Humber, pour y déposer les tributs et les ôtages des Anglais du sud. Ceux-ci, encouragés par son absence, délibérèrent d'envoyer un messager à l'exilé de Normandie, lui dire, au nom de la nation anglaise, qu'elle le reprendrait pour roi, s'il promettait de mieux gouverner [1].

Pour répondre à ce message, Ethelred fit partir son fils Edward, le chargeant de saluer en son nom tout le peuple anglais [2], et de jurer publiquement qu'à l'avenir il remplirait ses devoirs de seigneur avec fidélité [3], amenderait ce qui ne plaisait point, et oublierait tout ce qu'on aurait pu faire ou dire contre sa personne. L'amitié jurée entre la nation et le roi fut confirmée de part et d'autre par des gages mutuellement donnés [4], et l'assemblée des sages anglo-saxons prononça contre tout Danois qui s'intitulerait roi d'Angleterre une sentence perpétuelle de mise hors de la loi [5].

(1015) Ethelred reprit ses marques d'honneur ; on ne peut savoir exactement sur quelle étendue de territoire il régnait ; car les

1 Modò eos rectiùs gubernaret. (Chron. sax. Gibson, p. 145.) Heimskringla, p. 10. — Mathæus Westmonast., p. 202.

2 Gretan eaine his Leodscipe. (Chronicon saxon., pag. 145.)

3 Hold blaford (Chron. sax. ibid.)

4 Factis pignoribusque. (Chron. saxon., p. 145.)

5 Utlagede of Englaland. (Ibid.) Lag signifie à la fois, pays, état, statut, loi, du verbe lagen, poser, établir. Utlage (*out-law*) veut dire un banni et un homme mis hors de la loi.

garnisons danoises, chassées alors de quelques villes, en conservèrent beaucoup d'autres, et même la cité de Londres demeura en leur pouvoir. Peut-être le grand chemin appelé Wetlinga-street servait-il, pour la seconde fois, de ligne de démarcation entre les provinces libres et les provinces soumises à la domination étrangère. Le roi Knut, fils de Sven, mécontent du partage que les Anglo-Saxons le contraignaient d'accepter, revint du nord; et, ayant débarqué près de Sandwich, il fit, dans un mouvement de colère, torturer et mutiler sur le rivage de la mer tous les ôtages que son père avait reçus [1]. Cette cruauté inutile fut le signal d'une nouvelle guerre qu'Ethelred, désormais fidèle à ses promesses, soutint courageusement avec des chances diverses de succès et de revers. (1016) A sa mort, les Anglais choisirent pour roi, non l'un de ses enfants légitimes, demeurés en Normandie, mais son fils naturel Edmund, qu'on surnommait Côte-de-fer, *iren-side*, et qui avait donné de grandes preuves de courage et d'habileté. Par sa conduite énergique, Edmund releva la fortune du peuple Anglais, il reprit Londres sur les Danois, et leur livra cinq grandes batailles [2].

Après une de ces batailles, donnée sur la frontière méridionale de la province de Warwich, et perdue par les Danois, un de leurs capitaines, appelé Ulf [3], écarté des siens dans la déroute et fuyant pour sauver sa vie, s'enfonça dans un bois dont il ignorait les détours. Ayant marché inutilement toute la nuit, il rencontra au point du jour un jeune paysan menant un troupeau de bœufs. Ulf le salua et lui demanda son nom. « Je m'appelle Godwin [4], fils « d'Ulfnoth [5], répondit le berger; et toi, si je ne me trompe, tu « es de l'armée danoise. » Le Danois, contraint d'avouer, pria le jeune homme de lui dire à quelle distance il pouvait être encore des vaisseaux stationnés dans la Saverne ou dans les rivières voisines, et par quel chemin il lui serait possible de les rejoindre. « Bien fou est le Danois, reprit Godwin, qui attend son salut d'un

1 Præcisis eorum manibus eorumque nasis. (Chronic. saxon. Gibson, p. 146.)
2 Chron. saxon., p. 148-150.—Henrici Hunting., pag. 362.—Willelm. Malmesb., p. 72.— Math. West., p. 204. — Ingulf. Croyl., p. 892.
3 Ulf, wulf, hulf, secours, secourable.
4 God, bon; win, chéri, bien-aimé.
5 Noth, not, nod, nyd, utile, nécessaire.

« Saxon [1]. » Ulf supplia le berger de quitter son troupeau et de lui enseigner la route, joignant à ses instances les promesses les plus capables de gagner un homme simple et pauvre. « La route « n'est pas longue, dit le jeune berger, mais il serait dangereux de « t'y conduire. Les paysans, encouragés par notre victoire d'hier, « sont armés dans toute la campagne; ils ne feraient aucune grâce « ni à ton guide ni à toi [2]. » Le chef tira de son doigt un anneau d'or et le présenta au jeune Saxon, qui le prit, le considéra avec curiosité, et après un instant de réflexion, le rendit en disant : « Je ne veux rien de toi, mais j'essayerai de te conduire [3]. »

Ils passèrent le jour dans la cabane du père de Godwin, et quand vint la nuit, au moment de se mettre en route, le vieux paysan dit au Danois : « Sache que c'est mon fils unique qui se livre à ta bonne « foi ; il n'y aura plus de sûreté pour lui parmi ses compatriotes, « du moment qu'il t'aura servi de guide; présente-le donc à ton roi « pour qu'il le prenne à son service [4]. » Ulf promit de faire beaucoup plus, et tint parole; à son arrivée au camp danois, il fit asseoir le fils du paysan dans sa tente, sur un siége aussi élevé que le sien, le traitant comme son propre fils [5]. Il obtint pour lui du roi Knut un grade militaire, et, dans la suite, le berger saxon parvint au rang de gouverneur de province dans la partie de l'Angleterre occupée par les Danois. Cet homme qui, de l'état de gardeur de troupeaux, s'éleva, grâce à la protection des étrangers, aux premières dignités de son pays, devait, par une destinée bizarre, contribuer plus qu'aucun autre à la ruine de la domination étrangère. Son nom va bientôt figurer parmi les grands noms de cette histoire, et peut-être alors y aura-t-il quelque plaisir à se rappeler l'origine et la singularité de sa fortune.

Les victoires des Anglo-Saxons sur les Danois amenèrent un armistice et une trêve qui fut jurée solennellement, en présence

1 Nulli Danorum meritò auxilium ab Anglis requiri. (Torfæi Historia Norweg, tom. II, p. 37.)

2 Adeo ut nec ipsi, nec cuivis alii, nedum itineris duci, spes evadendi effulgeat, si à rusticis deprehendatur. (Ibid.)

3 Annulum non accepturum, operam tamen ei navaturum. (Ibid.)

4 Neque enim ei ampliùs apud populares suos tutum. . . ut famulitio ejus inseretur (Ibid.)

5 Filii loco habuit (Ibid.)

des deux armées, par les rois Edmund et Knut. Ils se donnèrent mutuellement le nom de frère[1], et, d'un commun accord, fixèrent à la Tamise la limite de leurs royaumes respectifs. (1017) A la mort d'Edmund, le roi danois franchit cette limite, qui devait être inviolable ; il avait gagné sous main quelques chefs intéressés ou ambitieux, et la terreur produite par son invasion fit réussir leurs intrigues : après une courte résistance, les Anglo-Saxons des provinces du sud et de l'ouest se soumirent, et reconnurent le fils de Sven pour roi de toute l'Angleterre. Knut jura en retour de se montrer juste et bienveillant, et toucha de sa main nue la main des principaux chefs en signe de sincérité[2].

Malgré ces promesses, et la facilité de son avénement, Knut se montra d'abord ombrageux et cruel. Tous les hommes qui s'étaient fait remarquer par leur attachement à l'ancienne liberté du pays et à la royauté anglo-saxonne, quelques-uns même de ceux qui avaient trahi cette cause pour celle du pouvoir étranger, furent bannis de l'Angleterre ou mis à mort. « Qui m'apportera la tête « d'un de mes ennemis, disait le roi danois avec la férocité d'un « pirate, me sera plus cher que s'il était mon frère[3]. » Les parents des deux derniers rois, Ethelred et Edmund, furent proscrits en masse : les fils d'Ethelred étaient alors à la cour de Normandie ; mais ceux d'Edmund, restés en Angleterre, n'échappèrent point à la persécution. N'osant les mettre à mort sous les yeux du peuple anglais, Knut les fit déporter en Scandinavie, et eut soin d'insinuer au petit roi, auquel il les donna en garde, quels étaient ses desseins à leur égard ; mais celui-ci feignit de ne pas comprendre, et laissa ses prisonniers libres de passer en Allemagne. De là, ils se rendirent, pour être encore plus en sûreté, à la cour du roi de Hongrie, qui commençait alors à figurer parmi les puissances chrétiennes : ils y furent accueillis avec honneur, et l'un d'eux épousa dans la suite une fille de l'empereur des Allemands[4].

1 Fratres adoptivi. (Henrici Hunting., p. 763. — Encom. Emmæ reginæ, p. 171. —Willelm. Malmesb., p. 72.)
2 Accepto pignore de manu suâ nudâ. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 436.)
3 Florent Wigorn., p. 390-391.
4 Chron. saxon. Gibson, p. 151. — Henrici Hunting., p. 363. — Math. West., p. 206.

Richard, duc de Normandie, sentant l'impossibilité de rétablir ses neveux sur le trône d'Angleterre, et voulant jouir du bénéfice d'une alliance étroite avec ce pays, adopta une politique toute personnelle; il négocia avec le roi danois au détriment des fils d'Ethelred. Par un arrangement bizarre, mais assez habilement conçu, il fit proposer à Knut de prendre en mariage la mère de ces deux enfants, qui, comme on l'a vu, était sa sœur : elle avait reçu au baptême le nom d'Emme ou Emma; mais, à son arrivée en Angleterre, les Saxons avaient changé ce nom étranger en celui d'Alfghive, qui signifiait *présent des génies*. (1018) Flattée de redevenir l'épouse d'un roi, Emma consentit à cette seconde union, et laissa en doute, disent les vieux historiens, qui d'elle ou de son frère se déshonorait le plus [1]. Bientôt elle devint mère d'un nouveau fils, à qui la puissance de son père promettait une tout autre fortune que celle des enfants d'Ethelred, et, dans l'enivrement de son ambition, elle oublia et méprisa ses premiers-nés. Quant à eux, retenus hors de leur pays natal, ils en désapprirent peu à peu les mœurs et jusqu'au langage; ils contractèrent dans l'exil des habitudes et des amitiés étrangères, événement peu grave en lui-même, mais qui eut de fatales conséquences.

(1018-1030) Assuré dans son pouvoir par une possession de plusieurs années, et par un mariage qui le rendait en quelque sorte moins étranger à la nation anglaise, le roi Knut s'humanisa par degré; on vit se développer en lui un nouveau caractère; il eut des pensées de gouvernement aussi élevées que son époque et sa situation le comportaient; il eut même la volonté d'être impartial entre les Anglais et les Danois. Sans rien relâcher des énormes tributs que la conquête imposait à l'Angleterre, il les employait en partie à acheter de ses compatriotes leur retour en Danemarck, et à rendre ainsi moins sensible la division des habitants de l'Angleterre en deux races ennemies et de condition inégale. De tous les Danois armés qui étaient venus avec lui, il ne garda qu'une troupe d'élite de quelques milliers d'hommes, qui formait sa garde, et qu'on appelait *Thinga-manna*, c'est-à-dire gens du palais. Fils d'un apostat au christianisme, il se montrait chrétien zélé, rebâtissant les églises

[1] Ignores majori illius dedecore qui dederit, an feminæ quæ consenserit. (Will. Malmesb., p. 73 )

que son père et lui-même avaient brûlées, et dotant avec magnificence les abbayes et les monastères [1]. Dans le désir de flatter l'esprit national des Anglo-Saxons, il éleva une chapelle au lieu de la sépulture d'Edmund, roi d'Est-Anglie, qui, depuis un siècle et demi, était vénéré comme un martyr de la foi et du patriotisme; en outre, le même motif lui fit ériger, à Canterbury, un monument pour l'archevêque Elfeg, victime, comme le roi Edmund, de la cruauté des Danois : il voulait qu'on y transportât le corps du saint, qui était enseveli à Londres; mais les habitants de cette ville ayant refusé de s'en dessaisir, le roi danois reprit tout à coup, dans un acte de piété, les habitudes du conquérant et du pirate. Il fit enlever militairement le cercueil, qui fut transporté entre deux haies de soldats, l'épée nue, jusqu'à la Tamise, et chargé sur un vaisseau de guerre, ayant pour ornement à la proue une énorme tête de dragon [2].

Dans le temps du partage de l'Angleterre en souveraineté indépendante, plusieurs des rois anglo-saxons, surtout ceux de Westsex et de Mercie, avaient établi, à différentes reprises, certaines redevances en faveur de l'Église romaine. L'objet de ces dons, purement gratuits, était de procurer un meilleur accueil et des secours dans le besoin aux pèlerins anglais qui se rendaient à Rome, de fournir aux frais d'une école pour les jeunes gens de cette nation, ou à l'entretien du luminaire des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul [3]. Le paiement de ces rentes, qu'on appelait en langue saxonne *argent de Rome* ou *cens de Rome* [4], plus ou moins régulier, selon le degré de zèle des rois et des peuples, fut entièrement suspendu au neuvième siècle par les invasions danoises. Voulant expier en quelque sorte le tort que ses compatriotes avaient fait à l'Église, et surpasser en munificence tous les rois anglo-saxons, Knut fit revivre cette institution, en lui donnant plus d'étendue, et soumit toute l'Angleterre à un tribut perpé-

1 Cùm terram Angliæ progenitores mei diris deprædationibus sæpiùs oppressissent. (Diploma Chnuti regis, apud Ingulf. Croyl., p. 873.)

2 Regia navis aureis rostrata draconibus. (Vita Elfegi, in Angliâ sacrâ, tom. II, p. 146.—Snorre, p. 265. — Monastic. anglic., tom. I, p. 286. — Johan. Brompton, p. 709. Ingulf. Croyl., p. 892.)

3 Ad luminaria Petri et Pauli. (Diplomata regum Angliæ.)

4 Rom-feoh, rom-skeat.

tuel, qu'on appela *denier de saint Pierre.* Cet impôt, payable à raison d'un denier en monnaie du temps, par chaque maison habitée, devait, au terme des ordonnances royales, être levé chaque année, *à la louange et gloire de Dieu-Roi,* le jour de la fête du prince des apôtres [1].

Les hommages pécuniaires des anciens rois saxons envers l'Église romaine n'avaient aggravé en aucune sorte la dépendance religieuse de l'Angleterre. Cette dépendance et le pouvoir de l'Église étaient alors d'une nature essentiellement spirituelle; mais, durant le cours du neuvième siècle, par suite des révolutions survenues en Italie, la suprématie de la cour de Rome prit un caractère tout nouveau : plusieurs villes, échappées à l'autorité des empereurs de Constantinople, ou enlevées par les Franks aux rois des Longobards, s'étaient rangées sous l'obéissance du pape, qui réunit ainsi la qualité de souverain temporel à celle de chef de l'Église. Le nom *de patrimoine de saint-Pierre* cessa dès lors d'être appliqué à de simples domaines séparés par de grandes distances, disséminés en Italie, en Sicile, en Gaule; mais il servit à désigner un territoire vaste et compacte, possédé ou régi souverainement à titre de seigneurie [2]. Suivant la loi constante et universelle du développement politique, ce nouvel état ne devait pas plus que tout autre être dépourvu d'ambition, et sa tendance nécessaire était d'abuser, dans des vues d'intérêt matériel, de l'influence morale que son chef exerçait sur les royaumes d'Occident. Après une semblable révolution, l'envoi d'un tribut annuel à la cour pontificale ne pouvait manquer d'avoir, au moins dans l'esprit de cette cour, un tout autre sens qu'auparavant. Des idées inouïes jusque-là commençaient à y germer; on parlait de la suzeraineté universelle de saint Pierre sur tous les pays lointains qui avaient reçu de Rome la foi chrétienne. L'Angleterre était de ce nombre; il y avait donc péril pour l'indépendance politique de ce royaume, dans le rétablissement d'un tribut, simple témoignage de ferveur chrétienne. Personne, il est vrai, ne soupçonna les conséquences que pourrait avoir l'engagement perpétuel du denier de saint Pierre, ni le roi

1 Rom-feh, id est Romæ census, quem beato Petro, singulis annis, reddendum, ad laudem et gloriam Dei regis, nostra larga benignitas semper instituit, in festo sancti Petri reddatur. (Leges Chnut., apud Johan. Brompton, p. 919.

2 Fleury, Hist. ecclésiastique, tom. VIII, p. 29.

qui prit cet engagement, soit par zèle religieux, soit par vanité, ni le peuple qui s'y soumit sans murmure comme à un acte de dévotion. Pourtant il ne fallut pas un demi-siècle pour développer ses conséquences, et amener la cour de Rome à traiter l'Angleterre en fief du siége apostolique.

Vers l'année 1030, le roi Knut résolut d'aller en personne à Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres, et recevoir les remercîments que méritaient ses largesses; il partit avec un nombreux cortége, portant une besace sur l'épaule, et un long bâton à la main. Ayant accompli son pèlerinage, et sur le point de retourner dans le nord, il adressa à toute la nation anglaise une lettre où règne un ton de bonhomie qui contraste singulièrement avec l'éducation et les premiers actes de royauté du fils de Sven [1].

« Knut, roi d'Angleterre et de Danemarck, à tous les évêques « et primats, et à tout le peuple anglais, salut. Je vous fais savoir « que je suis allé à Rome pour la rédemption de mes fautes et pour « le salut de mes royaumes. Je remercie très-humblement le Dieu « tout-puissant de ce qu'il m'a octroyé une fois en ma vie la grâce « de visiter en personne ses très-saints apôtres Pierre et Paul, et « tous les saints qui ont leur habitation, soit au dedans des murs, « soit au dehors de la cité romaine. Je me suis déterminé à ce « voyage parce que j'ai appris, de la bouche des sages, que Pierre « l'apôtre possède une grande puissance de lier et de délier, et « qu'il est le porte-clefs du royaume céleste; c'est pourquoi j'ai « jugé utile de solliciter spécialement sa faveur et son patronage [2].

« Il s'est tenu ici, dans la solennité pascale, une grande assem-« blée d'illustres personnes, savoir : le pape Jean, l'empereur « Kunrad, et tous les premiers des nations [3], depuis le mont Gar-« gano jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec « distinction, et m'ont honoré de riches présents : j'ai reçu des « vases d'or et d'argent, des étoffes et des vêtements de grand « prix [4]. Je me suis entretenu avec l'empereur, le seigneur pape

1 Torfæi Hist. Norweg., p. 225. — Scriptores rer. danic. Ditmarus, p. 493.

2 Clavigerumque esse regni cœlestis, et ideò valdè utile duxi.... (Florentii Wigorn. Hist., p. 620.

3 Omnes principes gentium. (Florentii Wigorn. Hist., p. 620.)

4 Tàm in vasis aureis atque argenteis, quàm in paliiis et vestibus valdè pretiosis. (Ibid.)

« et les autres princes, sur les besoins de tout le peuple de mes « royaumes, tant anglais que danois. J'ai tâché d'obtenir pour « mes peuples justice et sûreté dans leurs voyages à Rome, et sur- « tout qu'ils ne soient plus dorénavant retardés dans leur route « par les clôtures des monts, ni vexés par d'énormes péages [1]. J'ai « fait aussi mes plaintes au seigneur pape sur l'énormité des « sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de mes archevêques, « quand ils se rendaient, suivant l'usage, auprès du siége aposto- « lique afin d'obtenir le *pallium*. Il a été décidé que cela n'aurait « plus lieu à l'avenir [2].

« Je veux en outre que vous sachiez que j'ai fait vœu au Dieu « tout-puissant de régler ma vie selon la droiture, et de gou- « verner mon peuple avec justice. Si, durant la fougue de ma jeu- « nesse, j'ai fait quelque chose de contraire à l'équité, je veux « désormais, avec l'aide de Dieu, l'amender selon mon pouvoir; « c'est pourquoi je requiers et somme tous mes conseillers, et « ceux à qui j'ai confié les affaires de mon royaume, de ne se prêter « à aucune injustice, ni par crainte de moi, ni en faveur des puis- « sants. Je leur recommande, s'ils mettent du prix à mon amitié « et à leur propre vie, de ne faire tort ni violence à aucun homme, « riche ou pauvre; que chacun, selon son état, jouisse de ce qu'il « possède, et ne soit troublé dans cette jouissance ni au nom du « roi, ni au nom de personne, ni sous prétexte de lever de l'ar- « gent pour mon trésor; car je n'ai nul besoin d'argent obtenu par « des moyens injustes.

« Je me propose de me rendre en Angleterre, dans l'été même, « et aussitôt que seront achevés les préparatifs de mon embarque- « ment. Je vous prie et vous ordonne, vous tous, évêques et offi- « ciers de mon royaume d'Angleterre, par la foi que vous devez « à Dieu et à moi [3], de faire en sorte qu'avant mon retour toutes « nos dettes envers Dieu soient acquittées [4]; savoir : les aumônes « par charrues, la dîme des animaux nés dans l'année, et les deniers « dus à saint Pierre par chaque maison des villes et des vil- « lages; de plus, à la mi-août, la dîme des moissons, et, à la

1 Ne tot clausuris per viam arceantur, nec teloniis. (Ibid.)
2 Decretumque est ne id deinceps fiat. (Ibid.)
3 Per fidem quam Deo et mihi debetis. (Ibid.)
4 Omnia debita, quæ Deo debemus, sint soluta. (Ibid.)

« Saint-Martin, les prémices des semences. Que si, à mon prochain débarquement, ces redevances ne sont point entièrement « payées, la puissance royale s'exercera contre les délinquants, « selon la rigueur de la loi, et sans aucune grâce [1]. »

(1030-1035) Ce fut sous le règne de Knut, et à la faveur des longues guerres qu'il fit pour réunir au Danemarck les autres royaumes scandinaves, que Godwin, ce paysan saxon dont on a vu plus haut la singulière aventure, s'éleva graduellement aux premiers honneurs militaires. Après une grande victoire remportée sur les Norwégiens, il obtint la dignité d'*Earl*, ou chef politique de l'ancien royaume de West-sex, réduit alors à l'état de province. Beaucoup d'autres Anglais servirent avec zèle le roi danois dans ses conquêtes en Norwége et sur les rives de la Baltique. Il employa la marine saxonne à détruire celle des petits rois du nord, et les ayant dépossédés un à un, il prit le titre nouveau d'empereur de tout le septentrion, par la grâce du Christ, roi des rois [2]. Malgré cet enivrement de gloire militaire, l'antipathie nationale contre la domination danoise ne cessa point d'exister, et à la mort du grand roi, comme l'appelaient ses contemporains, les choses reprirent leur cours. Il ne resta rien de cette apparente fusion des deux races sous les mêmes drapeaux; et cet empire, élevé pour un moment au dessus de tous les royaumes du nord, fut dissous de la même manière que le vaste empire de Charlemagne. Les populations scandinaves expulsèrent leurs conquérants danois, et se choisirent des chefs nationaux. Plus anciennement conquis, les Anglo-Saxons ne purent s'affranchir tout d'un coup d'une manière aussi complète; mais ils attaquèrent sourdement la puissance des étrangers et commencèrent par les intrigues une révolution que la force devait terminer [3].

Le roi danois mourut en l'année 1035, et laissa trois fils, dont un seul, nommé Hardeknut [4], c'est-à-dire Knut le fort ou le

1 Districtè absque veniâ. (Florentii Wigorn. Hist., p. 620.)

2 Ego Imperator Knuto, à Christo rege regum regiminis potitus. (Diplomata Knuti, apud Wilkins consilia.)

3 Præsidia Danorum in Angliâ, ne Anglici à Danorum dominio liberarentur. (Script. rer. danic., t. I, p. 207.) — Torfæi Hist. Norweg., tom. II, p. 156. — Heimskringla, Snorre, tom. II, p. 213. — Script. rerum danicar., tom. I, p. 159.

4 Al. Harda-knut, Horda-knut, Hartha-knut.

brave, était né d'Emma la Normande: les autres étaient enfants d'une première épouse. Knut avait désiré, en mourant, que le fils d'Emma devînt son successeur : une pareille désignation était rarement sans influence sur ceux à qui les coutumes germaniques donnaient le droit de choisir les rois. Mais Hardeknut se trouvait alors en Danemarck; et les Danois d'Angleterre, pressés d'avoir un chef, pour être unis et forts contre les Saxons mécontents, firent roi un autre fils de Knut, appelé Harald [1]. Cette élection, vœu de la majorité, trouva quelques opposants, auxquels les Anglais s'empressèrent de se joindre pour nourrir et envenimer la querelle domestique de leurs maîtres. Les provinces du sud-ouest, qui, pendant toute la durée de la conquête, furent toujours les premières à s'insurger et les dernières à se soumettre, proclamèrent roi Hardeknut, pendant que les soldats et les matelots danois installaient Harald dans Londres. Ce schisme politique divisa de nouveau l'Angleterre en deux zones, séparées par la Tamise. Le nord fut pour Harald, le midi pour le fils d'Emma; mais la lutte engagée sous ces deux noms était en réalité la lutte des deux grands intérêts des vainqueurs tout-puissants au nord de la Tamise, et des vaincus moins faibles au midi.

Godwin, fils d'Ulfnoth, était alors chef de la vaste province de West-sex, et l'un des hommes les plus puissants de l'Angleterre. Soit qu'il eût déjà conçu le projet de faire servir à la délivrance de sa nation le pouvoir qu'il tenait des étrangers, soit qu'il ressentît quelque affection personnelle pour le fils puîné de Knut, il favorisa le prétendant absent, et appela dans l'ouest la veuve du dernier roi. Elle vint, accompagnée de quelques troupes danoises [2], et apportant avec elle une partie du trésor de son mari. Godwin prit l'emploi de généralissime et de protecteur du royaume au nom et en l'absence du fils d'Emma [3]; il reçut, pour Hardeknut, les serments de fidélité de toute la population du sud. Cette insurrec-

1 Dani lundonienses. (Ingulf. Croyl., p. 905.) — Tha Lithsmen on Lunden. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.) Her, éminent, chef; ald, hold, fidèle. Les saxons écrivent Harold.

2 Mid huscarlum. (Chron. saxon. Gibson, p. 154.)

3 Tutorem pupillorum se professus, reginam Emmam et regias gazas custodiens. (Willelm. Malmesb., p. 76.) — Godwinus verò consul dux fuit in re militari. (Henric. Hunting.) — Se healdest man. (Chron. saxon.)

tion d'une nature ambiguë, et qui, sous un aspect, se présentait comme la lutte de deux prétendants, sous l'autre, comme une guerre de peuple à peuple, ne s'étendit point au nord de la Tamise. Au nord, la masse des habitants saxons jura, comme les Danois, fidélité au roi Harald; il n'y eut que des résistances individuelles, comme le refus d'Ethelnoth [1], Anglais de race et archevêque de Canterbury, de consacrer roi l'élu des étrangers et de lui remettre en cérémonie le sceptre et la couronne des rois anglo-saxons [2]. Harald, selon quelques historiens, se couronna de sa propre main, sans aucune cérémonie religieuse; et, ranimant au fond de son cœur le vieil esprit de ses aïeux, il prit en haine le christianisme. C'était à l'heure des offices, et quand le peuple se rendait à l'église, qu'il avait coutume de demander ses chiens de chasse ou qu'il faisait dresser sa table [3].

(1036) Une guerre acharnée entre le sud et le nord de l'Angleterre, entre la population saxonne et la population danoise, paraissait inévitable. Cette attente produisit une sorte de terreur parmi les habitants anglo-saxons de la rive gauche de la Tamise [4]; car, malgré leur fidélité apparente au roi reconnu par les Danois, eux-mêmes craignaient d'être traités en rebelles. Un grand nombre de familles quittèrent leurs maisons pour se mettre en sûreté dans les forêts. Des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, emmenant leur bétail et portant leurs meubles, gagnèrent les terrains marécageux qui se prolongeaient, dans un espace de plus de cent milles, sur les quatre provinces de Cambridge, de Huntingdon, de Northampton et de Lincoln [5]. Ce pays, qui avait l'apparence d'un vaste lac parsemé d'îles, n'était habité que par des religieux, qui devaient à la magnificence des anciens rois de vastes maisons construites au milieu des eaux, sur des pilotis et de la terre apportée de loin [6]. Les pauvres fugitifs se cantonnèrent dans les bois de saules qui couvraient ces terres basses et fangeuses. Comme ils manquaient

1 Ethel, noble; noth, utile.

2 Encomium Emmæ, p. 174.

3 Dùm alii ecclesiam, missam audire, intrarent. (Encomium Emmæ, p. 164.) — Rogerius de Hoved., p. 438. — Chron. saxon., pag. 154.

4 Solâ suspicione belli supervenientis. (Ingulf. Croyl. p. 905.)

5 Cum suis parvulis ac catallis omnibus mobilibus, ad mariscorum uligines.... (Ingulf. Croyl., p. 905.)

6 Willelm. Malmesb. Vitæ pontific., p. 292.

de beaucoup de choses nécessaires à la vie, et que tout le long du jour ils étaient oisifs, ils assaillirent de sollicitations ou de visites de simple curiosité les religieux de Croyland, de Peterborough et des autres abbayes voisines. Ils allaient et venaient sans cesse, pour demander des secours, des conseils ou des prières [1]; ils s'attachaient aux pas des moines ou des serviteurs du couvent, pour les apitoyer sur leur sort [2]. Afin d'accorder l'observance de leur règle avec le devoir d'hospitalité, les moines se tenaient renfermés dans leurs cellules, et désertaient le cloître et l'église parce que la foule s'y rassemblait [3]. Un ermite, qui vivait entièrement seul dans les marais de Pegheland [4], fut si effrayé de se retrouver tout à coup au milieu des hommes et du bruit, qu'il abandonna sa cabane et s'enfuit pour chercher d'autres déserts.

La guerre si désirée d'un côté de la Tamise, et si redoutée de l'autre, n'eut pas lieu, parce que, l'absence de Hardeknut se prolongeant, ses partisans danois fléchirent [5], et que les Anglais du sud ne crurent pas le moment venu pour eux de lever leur drapeau national, non plus comme fauteurs d'un prétendant danois, mais comme ennemis de tous les Danois. La femme normande, dont la présence servait à donner à l'insurrection une couleur moins offensive aux yeux du pouvoir étranger, fit la paix avec ce pouvoir, et livra le trésor de Knut au rival de son propre fils. Godwin et les autres chefs saxons de l'ouest, forcés, par sa désertion, de reconnaître Harald pour roi, lui jurèrent obéissance, et Hardeknut fut oublié [6]. (1037-1039) Il arriva dans le même temps un événement tragique dont le récit ne nous est parvenu qu'enveloppé de beaucoup d'obscurités. Une lettre d'Emma, qui vivait à Londres en bonne intelligence avec le roi Harald, fut envoyée, à ce qu'il paraît, aux deux fils d'Ethelred en Normandie ; leur mère les informait, par cette lettre, que le peuple anglo-saxon semblait disposé à faire roi l'un d'entre eux, et à secouer le joug du Danois ; elle les invitait à se rendre secrètement en Angleterre, afin de s'entendre avec elle

1 Totâ die in claustrum irruentes. (Ing. Croyland., p. 905.)
2 De suis indigentiis cum blanditiis allicere. (Ibid.)
3 Vix de dormitorio ausi sunt descendere. (Ibid.)
4 Vulfinus anachorita. (Ibid.)
5 Quòd in Danemarciâ moras nexuerit. (Rogerii de Hoveden Annales, p. 438.)
6 Rex plenarius.... Full kyng ofer eall Englaland. (Chron. saxon. Gibson.)

et avec leurs amis [1]. Soit que la lettre fût vraie ou supposée, les fils d'Ethelred la reçurent avec joie, et le plus jeune des deux, nommé Alfred, s'embarqua, du consentement de son frère, avec une troupe de soldats normands et boulonnais [2] ; ce qui était contraire aux instructions d'Emma, si toutefois il est vrai que l'invitation fût venue d'elle [3].

Le jeune Alfred prit terre à Douvres, et s'avança au sud de la Tamise, pays où il devait rencontrer le moins de dangers et d'obstacles, parce que les Danois n'y habitaient pas en grand nombre. Godwin alla à sa rencontre, peut-être pour éprouver ce dont il était capable, et pour concerter en commun avec lui quelque plan de délivrance nationale. Il le vit entouré d'étrangers, venus à sa suite pour partager la haute fortune qu'il espérait trouver chez les Anglais, et cette vue changea subitement en malveillance pour Alfred les bonnes dispositions du chef saxon. Un ancien historien fait tenir à Godwin, dans cette circonstance, devant les autres chefs rassemblés, un discours où il leur représente qu'Alfred est venu escorté de trop de Normands, qu'il a promis à ces Normands des possessions en Angleterre, et qu'on ne doit point laisser s'impatroniser dans le pays cette race d'étrangers, connue dans le monde par ses ruses et son audace [4]. Quoi qu'il en ait été de cette harangue, Alfred fut abandonné, sinon trahi, par Godwin et par les Saxons [5], qui, à la vérité, ne l'avaient point appelé d'outre-mer, ni attiré d'avance dans le péril où ils le laissaient. Les officiers du roi Harald, avertis de son débarquement, le surprirent, avec ses compagnons, dans la ville de Guildford, pendant qu'ils étaient désarmés et dispersés dans plusieurs maisons. Ils furent tous saisis et garrottés sans que personne essayât de les défendre [6].

Sur dix des étrangers qui avaient suivi Alfred, au nombre de plus de six cents, neuf périrent dans des tortures atroces, et le

1 Rogo unus vestrûm ad me velociter et privatè veniat. (Encomium Emmæ, pag. 174.)

2 Milites non parvi numeri. (Guill. Gemeticencis, p. 271.)

3 Jo. Brompton, pag. 399. ed. Selden. — Encomium Emmæ, p. 175-176.)

4 Nimiam Normannorum copiam secum adduxisse, gentem fortissimam et subdolam inter se instirpare Anglis non securum esse. (Henrici Hunting. Hist.)

5 Compatriotarum perfidia et maximè Godwini. (Ibid.)

6 Roger. de Hoved., p. 338. — Ethel redus Rievaliensis, ed. Selden, p. 366. — Guill. Pictaviensis, p. 178.

dixième obtint grâce de la vie. Le fils d'Ethelred, transféré dans l'île d'Ely, au cœur du territoire danois, fut traduit devant des juges qui le condamnèrent à perdre les yeux, comme violateur de la paix du pays. Emma, sa mère, ne fit aucune démarche pour le sauver de ce supplice, dont il mourut. « Elle délaissa l'orphelin, » dit un vieux chroniqueur [1]; et d'autres historiens lui reprochent d'avoir été complice de sa mort [2]. On peut douter de cette dernière assertion; mais une circonstance singulière, c'est qu'Emma, exilée peu de temps après d'Angleterre par ordre du roi Harald, ne se rendit point en Normandie, auprès de ses propres parents et du second des fils d'Ethelred, mais qu'elle alla en Flandre quêter un asile étranger [3] (1039), et que, de là, elle s'adressa au fils de Knut, en Danemarck, pour l'inviter à venger son frère maternel, le fils d'Ethelred le Saxon, assassiné, disait Emma, par Harald et trahi par Godwin [4].

La trahison de Godwin fut le cris des Normands, qui par un ressentiment aveugle, accusèrent plutôt les Saxons que les Danois du massacre de leurs compatriotes, victimes d'une entreprise trop hasardeuse. Il y a d'ailleurs une foule de versions de cette aventure [5], et aucune n'est appuyée d'un assez grand nombre de témoignages pour être regardée comme la seule vraie. L'un des historiens les plus dignes de foi commence son récit par ces paroles : « Je « vais dire ce que les conteurs des nouvelles rapportent de la mort « d'Alfred [6]; » et, à la fin de sa narration, il ajoute : « Voilà ce « que le bruit public raconte ; mais je n'en puis rien affirmer [7]. » Ce qui semble devoir être mis hors de doute, c'est le supplice du fils d'Ethelred et de plusieurs centaines d'hommes venus avec lui de Normandie et de France pour faire insurger les Saxons ;

1 Invidia deserti orphani. (Willelm. Malmesburiensis, p. 56.) — Eluredi casum scire nolebat, et Edwardo exuli penitùs nihil boni faciebat. (Monast. anglic. Dugdale, tom. I, p. 24.)

2 Quidam dicunt Emmam in necem filii sui Alfredi consensisse. (Jo. Brompton, pag. 937.)

3 Henrici Hunting., p. 364.

4 Roger. de Hoveden, p. 438. — Henrici Hunting., p. 365.

5 Diversimode et diversis temporibus. (Jo. Brompton, p. 937.)

6 Quod rumigerulii spargunt. (Wlil. Malmesb., p. 77.)

7 Hæc, quia fama serit, non omisi, sed quia chronica tacet, pro solido non asserui. (Ibid.)

l'entrevue de Godwin avec ce jeune homme, et surtout la trahison préméditée dont beaucoup de narrateurs l'accusent, paraissent des circonstances fabuleuses ajoutées à un fond vrai. Quelque peu de foi que méritent ces fables, elles sont loin d'être sans importance historique, à cause du crédit qu'elles obtinrent dans les pays d'outre-mer, et du ressentiment national qu'elles soulevèrent contre le peuple anglais.

(1039-1040) A la mort de Harald, les Anglo-Saxons, encore trop peu hardis pour choisir un roi de leur propre race, concoururent avec les Danois à l'élection du fils d'Emma et de Knut [1]. Le premier acte de royauté que fit Hardeknut fut d'ordonner qu'on déterrât le corps de son prédécesseur (Harald), et qu'après lui avoir coupé la tête, on le jetât dans la Tamise. Des pêcheurs danois retrouvèrent le cadavre, et l'ensevelirent de nouveau à Londres, dans le cimetière réservé à leur nation, qui, même dans sa sépulture, voulait être distinguée des Anglais [2]. Après avoir donné contre un frère mort cet exemple de vengeance et de barbarie, le nouveau roi, avec une apparence de regrets et d'affliction fraternelle, fit commencer sur le meurtre d'Alfred une vaste enquête judiciaire. Comme lui-même était Danois, aucun homme de race danoise ne fut sommé par ses ordres de comparaître en justice, et les Saxons furent seuls chargés d'un crime qui n'avait pu être utile qu'à leurs maîtres. Godwin, dont la puissance et les intentions douteuses donnaient des craintes, fut accusé le premier de tous; il se présenta, selon la loi anglaise, accompagné d'un grand nombre de parents, d'amis et de témoins du fait, qui jurèrent avec lui qu'il n'avait pris aucune part ni directe ni indirecte à la mort du fils d'Ethelred. Cette preuve légale ne suffit pas auprès du roi de race étrangère, et, pour lui donner de la valeur, il fallut que le chef saxon l'accompagnât de riches présents, dont le détail, s'il n'est pas fabuleux, peut faire croire que beaucoup d'Anglais aidèrent leur compatriote à se racheter de cette poursuite, intentée de mauvaise foi. Godwin donna au roi Hardeknut un vaisseau orné de métal doré, monté par quatre-vingts soldats portant des casques

1 Anglis et Danis in unam sententiam cœuntibus. (Matthæi Westmonasteriensis Hist., p. 76).

2 In cæmeterio Danorum. (Ingulf. Croyl., p. 905.)

dorés, une hache dorée sur l'épaule gauche, un javelot à la main droite, et à chaque bras des bracelets d'or du poids de six onces [1]. Un évêque saxon, nommé Leofwin, accusé d'avoir aidé le fils d'Ulfnoth dans sa prétendue trahison, se justifia comme lui à force de présents [2].

En général, dans ses relations avec les vaincus, Hardeknut montra moins de cruauté que d'avarice; mais son amour pour l'argent égalait et surpassait peut-être celui des pirates ses aïeux. Il accabla l'Angleterre de tributs, et plus d'une fois ses collecteurs de taxe furent victimes de la haine et du désespoir qu'ils excitaient. Les citoyens de Worcester en tuèrent deux, dans l'exercice de leurs fonctions. Dès que la nouvelle de ce meurtre parvint aux autorités danoises, deux chefs de cette nation, Leofrik et Siward, dont l'un commandait en Mercie et l'autre en Northumbrie, réunirent leurs forces et marchèrent contre la ville rebelle, avec ordre de la dévaster par le fer et la flamme. Les habitants en masse abandonnèrent leurs maisons, et se réfugièrent dans une des îles que forme la Saverne; ils y élevèrent des retranchements, et résistèrent jusqu'au point de lasser les assaillants qui leur permirent de retourner en paix dans leurs habitations incendiées [3].

Ainsi l'esprit d'indépendance, que les vainqueurs appelaient révolte, se ranimait peu à peu chez les fils des Saxons et des Angles. D'ailleurs, pour éveiller en eux les regrets de la liberté perdue, les misères et les affronts ne manquaient pas [4]. Le Danois qui portait le titre de roi d'Angleterre n'était pas seul à opprimer les indigènes; il avait sous lui toute une nation d'étrangers, et chacun y travaillait de son mieux. Ce peuple supérieur, dont les Anglais étaient sujets et non simples concitoyens, ne payait point d'impôts comme eux, et se partageait, au contraire, les impôts levés par son chef, recevant tantôt sept marcs d'argent, et tantôt vingt marcs par tête [5]. Quand

1 Apposuit iile fidei juratæ exenlum.... Navem auro rostratam.... (Willelm. Malmesb., p. 77.)

2 Willelm. Malmesb. (Ibid.) Leof-win. Leof, lief, liebcher, bien-aimé.

3 Wiilelm, Malmesb. (Ibid.)

4 Pro contemptibus quos Angli à Danis sæpiùs receperunt. (Johan. Brompton, p. 934.)

5 Classiarlis suis per singulas naves 20 marcas. (Will. Malm., pag. 76.)—Sin-

le roi, dans ses revues militaires, ou dans ses promenades de plaisir, prenait pour son logement la maison d'un Danois, le Danois était défrayé tantôt en argent [1], tantôt en bétail, que le paysan saxon avait nourri pour la table de ses vainqueurs [2]. Mais la demeure du Saxon était l'hôtellerie du Danois : l'étranger y prenait gratuitement le feu, la table et le lit; il y occupait la place d'honneur comme maître [3]. Le chef de la famille ne pouvait boire sans la permission de son hôte, ni demeurer assis en sa présence. L'hôte insultait à son plaisir l'épouse, la fille, la servante [4]; et, si quelque brave entreprenait de les défendre ou de les venger, ce brave ne trouvait plus d'asile; il était poursuivi et traqué comme une bête fauve; sa tête était mise à prix comme celle des loups; il devenait *tête de loup*, selon l'expression anglo-saxonne [5]; et il ne lui restait plus qu'à fuir vers la demeure des loups, qu'à se faire brigand dans les forêts, contre les conquérants étrangers et les indigènes qui s'endormaient lâchement sous le joug de l'étranger.

(1041) Toutes ces souffrances, longtemps accumulées, produisirent enfin leurs fruits, à la mort du roi Hardeknut, qui arriva subitement, au milieu d'un festin de noces. Avant que les Danois se fussent assemblés pour l'élection d'un nouveau roi, une grande armée insurrectionnelle se forma sous la conduite d'un Saxon, appelé Hown[6]. Malheureusement les exploits patriotiques de cette armée sont aujourd'hui aussi inconnus que le nom de son chef est obscur. Godwin et son fils Harald (ou Harold, selon l'orthographe saxonne) levèrent cette fois l'étendard, pour la pure indépendance de leur pays, contre tout Danois, roi ou prétendant, chef ou soldat. Refoulés rapidement vers le nord, et chassés de ville en ville, les Danois partirent sur leurs vaisseaux, et abordèrent, diminués de nombre, aux rivages de

gulis navium remigibus 7 marcas. (Chron. saxon. Gibson, p. 156.) — 22 navibus 21,000 librarum. (Ibid.)

1 Danis 2,800 lib. ad sumptum hospitii regis. (Henric. Knyghton, p. 2325.)

2 Magna summa animalium benè crassorum. (Ibid.)

3 Custos et magister domûs super omnes alios hospitii. (Ibid.)

4 Et sic defloraverunt uxores nostras et filias et ancillas. (Ibid.) — Johan. Brompton, p. 934.

5 Wulf-heofod. C'était le nom donné par les Saxons aux hommes mis hors la loi pour quelque grand crime. (Wilkins. Collect. legum et consilior. passim.)

6 Collegerunt magnum exercitum, qui Howne-here vocabatur à quodam Howne qui ductor eorum extiterat (Henric. Knyghton, p. 2325.)

leur ancienne patrie [1]. Ils firent, à leur retour, un récit de trahison, dont les circonstances romanesques se retrouvent, d'une manière également fabuleuse, dans l'histoire de plusieurs peuples ; ils dirent que Harold, fils de Godwin, avait invité les principaux d'entre eux à un grand banquet, où les Saxons vinrent armés, et les assaillirent à l'improviste [2].

Ce ne fut point une surprise de ce genre, mais une guerre au grand jour qui mit fin en Angleterre à la domination des Scandinaves. Le fils de Godwin et Godwin lui-même jouèrent, à la tête de la nation soulevée, le premier rôle dans cette guerre nationale. Dans le moment de la délivrance, tout le soin des affaires publiques fut confié au fils du bouvier Ulfnoth, qui venait d'accomplir, en sauvant sa patrie des mains des étrangers, la fortune extraordinaire qu'il avait commencée en sauvant un étranger des mains de ses compatriotes [3]. Godwin, s'il l'eût voulu, pouvait se faire nommer roi des Anglais; peu de suffrages lui eussent été refusés : mais il aima mieux tourner les regards du peuple sur un homme étranger aux événements récents, sans envieux, sans ennemis, inoffensif envers tous par son éloignement des affaires, intéressant aux yeux de tous par ses malheurs, sur Edward, le second fils d'Ethelred, celui-là même dont on disait qu'il avait trahi et fait mourir le frère. D'après l'avis du chef de West-sex [4], un grand conseil, assemblé à Ghilling-ham, décida qu'un message national serait envoyé à Edward, en Normandie, pour lui annoncer que tout le peuple l'avait élu roi, mais sous la condition de n'amener avec lui qu'un petit nombre de Normands [5].

Edward obéit, dit la chronique contemporaine [6], et vint en Angleterre avec peu d'hommes. Il fut proclamé roi dès son arrivée,

1 Danos occiderunt et de partibus Angliæ fugaverunt. (Henric. Knyghton, p. 2325.)

2 Fecit insimùl congregatis magnum convivium. (Script. rerum danic., tom. II, p. 208.)

3 Regni cura comiti Godwino committitur, donec qui dignus esset eligeretur in regem. (Monast. anglic., t. I, p. 24.)

4 Godwini consilio... Godwini rationibus. (Willelm. Malmesb., pag. 80.)

5 Populus universus... Eall folc geceas Ead-weard to cyng. (Chron. sax., p. 156.) — Ita tamen ut paucissimos Normannos secum adduceret. (Henric. Hunting. p. 365.) — Henric. Knyghton, p. 2329.

6 Chronic. sax. Gibson.

et sacré dans la grande église de Winchester. En lui remettant le sceptre et la couronne, l'évêque lui fit un long discours sur les devoirs de la royauté, et sur le gouvernement doux et équitable de ses prédécesseurs anglo-saxons. (1042) Comme il était encore sans épouse, il choisit la fille de l'homme puissant et populaire à qui il devait la royauté. Différents bruits de malveillance coururent au sujet de ce mariage; on disait qu'Edward, effrayé de l'immense autorité de Godwin, l'avait pris pour beau-père, afin de ne pas l'avoir pour ennemi [1]. D'autres assuraient qu'avant de faire élire le nouveau roi, Godwin avait exigé de lui, par serment sur Dieu et sur son âme, la promesse d'épouser sa fille [2]. Quoi qu'il en soit, Edward reçut en mariage une jeune personne d'une grande beauté, instruite dans les lettres, pleine de modestie et de douceur; on l'appelait Édithe, diminutif familier, pour Edswithe ou Ethelswithe [3]. « Je l'ai vue bien des fois dans mon enfance, dit un con-« temporain, lorsque j'allais visiter mon père, employé au palais « du roi. Si elle me rencontrait au retour de l'école, elle m'inter-« rogeait sur ma grammaire, sur mes vers ou bien sur ma logique, « où elle était fort habile; et quand elle m'avait enlacé dans les « filets de quelque argument subtil, elle ne manquait jamais de « me faire donner trois ou quatre écus par sa suivante, et de m'en-« voyer rafraîchir à l'office [4]. » Édithe était douce et bienveillante pour tout ce qui l'approchait; ceux qui n'aimaient pas, dans son père et son frère, leur caractère de fierté un peu sauvage, la louaient de ne pas leur ressembler; c'est ce qu'exprimait, d'une façon poétique, un vers latin fort à la mode dans ce temps : « Godwin a mis au monde Édithe, comme l'épine produit la « rose [5]. »

(1042–1048) La retraite des Danois, et l'anéantissement du régime de la conquête, en réveillant tous les souvenirs patriotiques, avaient rendu plus chères au peuple les coutumes anglo-saxonnes.

1 Metuens tanti viri potentiâ lædi. (Guil. Gemeticensis, p. 271.)

2 Jura mihi, in Deum et animam tuam, te filiam meam accepturum in conjugem, et ego tibi dabo regnum Angliæ. (Monast. anglic., tom. I, p. 24.)

3 Ed, heureux; éthel, noble; swinth, swith, leste, agile.

4 Ad regium penu transmisit, et refectum dimisit. (Ingulf. Croyl., p. 905.)

5 Sicut spina rosam, genuit Godwinus Eghitam.

(Ingulf. Croyl.)

On eût voulu les faire revivre dans toute leur pureté primitive, dégagées de ce que le mélange des races y avait apporté d'étranger. Dans ce désir, on se reportait au temps qui avait précédé la grande invasion danoise, au règne d'Ethelred, dont on rechercha, pour les rétablir, les institutions et les lois [1]. Cette restauration eut lieu dans la mesure où elle était possible, et le nom du roi Edward s'y attacha; ce fut un dicton populaire que ce bon roi avait rétabli les bonnes lois de son père Ethelred. Mais, à vrai dire, il ne fut point législateur; il ne promulgua point un nouveau code; seulement les ordonnances des rois danois cessèrent d'être exécutées sous son règne [2]. L'impôt de la conquête, d'abord accordé temporairement sous le nom de Danegheld, comme on l'a vu plus haut, ensuite levé chaque année, durant trente ans, pour les soldats et les matelots étrangers [3], fut de cette manière aboli, non par la bienveillance gratuite du nouveau roi, mais parce qu'il n'y avait plus de Danois en Angleterre.

Il n'y avait plus de Danois vivant dans le pays comme dominateurs; ceux-là furent tous expulsés; mais le peuple anglais redevenu libre ne chassa point de leurs habitations les hommes laborieux et paisibles qui, jurant obéissance aux lois communes, se résignèrent à la simple existence de cultivateurs ou de bourgeois [4]. Le peuple saxon ne leva point sur eux de tributs par représailles, et ne rendit point leur condition plus mauvaise que n'était la sienne. Dans les provinces de l'est, et surtout dans celles du nord, les enfants des Scandinaves continuèrent de surpasser en nombre les enfants des Anglo-Saxons; ces provinces se distinguèrent de celles du centre et du midi par une différence assez remarquable d'idiome, de mœurs et de coutumes locales [5]; mais il ne s'y éleva pas la moindre résistance contre le gouvernement du roi saxon. L'égalité sociale rapprocha et confondit en peu de temps les deux races

1 Leges ab antiquis regibus latas. (Willelm. Malmesb., p. 75.)

2 Sub nomine regis Edwardi jurantur, non quòd ille statuerit, sed quòd observaverit. (Willelm. Malmesb., pag. 75.)

3 Dæne-geld, Dæna-geold; al. heregeold, tribut de l'armée. (Chron. saxon. Gibson.)

4 Post finitum in Angliâ Danorum imperium, reliquiæ Thingamannorum cohortis remanserunt. (Script. rerum. danic., tom. II, pag. 455.)

5 Myrena-laga, West-seaxna-laga, Dæna-laga. Vid. Hickesii Thesaur. linguar. septentrional.

autrefois ennemies. Cette union de tous les habitants du sol anglais, redoutable aux envahisseurs d'outre-mer, arrêta leurs projets d'ambition, et aucun roi du nord n'osa venir revendiquer à main armée l'héritage des fils de Knut. Ces rois envoyèrent même au paisible Edward des messages de paix et d'amitié : « Nous vous laisserons, « lui disaient-ils, régner sans trouble sur votre pays, et nous nous « contenterons des terres que Dieu nous a données à régir [1]. »

Mais, sous cette apparence extérieure de prospérité et d'indépendance, se développaient sourdement de nouveaux germes de trouble et de ruine. Le roi Edward, fils d'une Normande, élevé depuis son enfance en Normandie, était revenu presque étranger dans la patrie de ses aïeux [2] ; le langage d'un peuple étranger avait été celui de sa jeunesse ; il avait vieilli parmi d'autres hommes et d'autres mœurs que les mœurs et les hommes de l'Angleterre ; ses amis, ses compagnons de plaisir et de peine, ses plus proches parents, l'époux de sa sœur, étaient de l'autre côté de la mer. Il avait juré de n'amener qu'un petit nombre de Normands : il en amena peu en effet ; mais beaucoup vinrent après lui : ceux qui l'avaient aimé dans son exil, ceux qui l'avaient secouru quand il était pauvre, accoururent assiéger son palais [3]. Il ne put se défendre de les accueillir à son foyer et à sa table, et même de les y préférer aux inconnus dont il tenait son foyer, sa table et son titre. Le penchant irrésistible des anciennes affections l'égara jusqu'au point de confier les hautes dignités et les grands emplois du pays à des hommes nés sur une autre terre, et sans amour pour la patrie anglaise. Les forteresses nationales furent mises sous la garde d'hommes de guerre normands ; des clercs de Normandie obtinrent des évêchés en Angleterre, et devinrent les chapelains, les conseillers et les confidents intimes du roi.

Nombre de gens qui se disaient parents de la mère d'Edward passèrent le détroit, sûrs d'être bien accueillis [4]. Quiconque sollicitait en langue normande [5] n'essuyait jamais un refus; cette lan-

1 Snorre's Heimskringla. tom. III, p. 52.—Ingulf. Croyl., p. 897.—Johan. Brompton, pag. 938.

2 Pænè in Gallicum transierat. (Ingulf. Croyl., p. 895.)

3 Qui inopiam exulis pauculis beneficiis levârant. (Willelm. Malmesb., pag. 81.)

4 Attrahens de Normanniâ plurimos quos, variis dignitatibus promotos, in immensum exaltabat. (Ingulf. Croyl., p. 895.)—Monast. anglic., t. I, p. 35.

5 Gallicum idioma. (Ingulf. Croyl.) Voyez plus haut, p. 119.

gue bannit même du palais la langue nationale, objet de risée pour les courtisans étrangers; et nulle flatterie ne s'adressa plus au roi que dans cet idiome favori. Tout ce qu'il y avait d'ambitieux parmi la noblesse anglaise, parlait ou balbutiait dans leurs maisons le nouveau langage de la cour, comme le seul digne d'un homme bien né [1]; ils quittaient leurs longs manteaux saxons pour les casaques normandes; ils imitaient dans l'écriture la forme allongée des lettres normandes; au lieu de signer leur nom au bas des actes civils, ils y suspendaient des sceaux en cire, à la manière normande. En un mot, tout ce qu'il y avait d'anciens usages nationaux, même dans les choses les plus indifférentes, était abandonné au bas peuple [2].

Mais le peuple, qui avait versé son sang pour que l'Angleterre fût libre, et qui était peu frappé de la grâce et du charme des nouvelles modes, crut voir renaître sous d'autres apparences le gouvernement de l'étranger. Godwin, quoiqu'il fût, parmi ses compatriotes, le plus élevé en dignité et le premier après le roi, se souvint heureusement de son origine plébéienne, et entra dans le parti populaire contre les favoris normands. Le fils d'Ulfnoth et ses quatre fils, tous braves guerriers et jouissant de l'affection publique, résistèrent, le front levé, à l'influence normande, comme ils avaient tiré l'épée contre les conquérants danois [3]. Dans ce palais, où leur fille et leur sœur était dame et maîtresse, ils rendirent insolence pour insolence aux parasites et aux courtisans venus de la Gaule; ils tournèrent en dérision leurs modes exotiques, et blâmèrent la faiblesse du roi, qui leur abandonnait sa confiance et la fortune du pays [4].

Les Normands recueillaient soigneusement ces propos et les envenimaient à loisir; ils criaient aux oreilles d'Edward que Godwin et ses fils l'insultaient sans ménagement, que leur arrogance n'avait pas de bornes, qu'on démêlait en eux l'ambition de régner à sa place et le projet de le trahir [5]. Mais, pendant que ces accusations avaient

1 Tanquam magnum gentilitium. (Inguif. Croyl., p. 895.)

2 Propriam consuetudinem in his et in aliis multis erubescere. (Ibid.)

3 Godwinum et natos ejus, magnanimos viros et industrios. (Willelm. Malmesb., p. 81.)

4 In familiares ejus et de illius simplicitate solitos nugari. (Ibid.)

5 Magnâ insolentiâ et infidelitate in regem egisse, æquas sibi partes in imperio vindicans, sæpè insignes facetias in illum jaculari. (Ibid.)

cours dans le palais du roi, dans les réunions populaires[1] on jugeait tout autrement le caractère et la conduite du chef saxon et de ses fils. « Est-il étonnant, disait-on, que l'auteur et le soutien du règne « d'Edward s'indigne de voir élever au dessus de lui des hommes « nouveaux et de nation étrangère? Et pourtant, jamais il ne lui « arrive de proférer un mot d'injure contre l'homme que lui-même « a fait roi [2]. » On qualifiait les favoris normands des noms de délateurs infâmes, d'artisans de discorde et de trouble [3], et l'on souhaitait longue vie au grand chef, au chef magnanime sur terre et sur mer [4]. On maudissait le fatal mariage d'Ethelred avec une femme normande, cette union contractée pour sauver le pays d'une invasion étrangère [5], et de laquelle résultait maintenant une nouvelle invasion, une nouvelle conquête, sous le masque de la paix et de l'amitié.

La trace et peut-être même l'expression originale de ces malédictions nationales se retrouvent dans un passage d'un ancien historien, où la tournure bizarre des idées et la vivacité du langage semblent trahir le style du peuple : « Il faut que le Dieu tout-puis- « sant se soit proposé à la fois deux plans de destruction pour la « race anglaise, et qu'il ait voulu dresser contre elle une sorte « d'embuscade militaire [6]; car, d'un côté, il a déchaîné l'irruption « danoise, de l'autre, il a créé et cimenté l'alliance normande, « afin que, si nous échappions aux coups portés en face par les « Danois, l'astuce des Normands fût encore là pour nous sur- « prendre [7]. »

1 Il y avait chez les Anglo-Saxons une foule d'institutions provinciales et municipales. Folc-gemot, scire-gemot, assemblée de province. Buhr-gemot, assemblée de ville. Wic-gemot, id. Husting, maison de conseil. Hans-hus, maison commune. Gild-hall, club; gild-scipe, association. (Voyez Hickes, Thesaur. linguar. septentrion. sur les institutions sociales des Anglo-Saxons.)

2 Nunquam tamen contra regem quem semel fatigaverint verbum etiam locutos. (Willelm. Malmesburiensis, p. 81.)

3 Delatores, discordiæ seminatores. (Ibid.)

4 Comes magnanimus per Angliam, terrâ marique. (Eadmeri, Histor. novorum, p. 4.)

5 Ad tuitionem regni sui. (Henrici Hunting., p. 359.)

6 Duplicem contritionem proposuit, et quasi militares insidias adhibuit. (Henrici Huntingdoniensis, p. 359.)

7 Ut à si Danorum manifestâ fulminatione evaderent, Normannorum improvisam cautelam certè non evaderent. (Ibid.)

# LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI EDWARD, JUSQU'À LA BATAILLE DE HASTINGS.

1048 — 1066.

(1048) PARMI les hommes qui vinrent de Normandie ou de France, pour visiter le roi Edward, se trouvait un certain Eustache, qui, de l'autre côté du détroit, portait le titre de comte de Boulogne. Il gouvernait héréditairement, sous la suzeraineté des rois de France, la ville de Boulogne, avec un petit territoire voisin de l'Océan; et, pour signe de sa dignité de seigneur d'une contrée maritime, il attachait à son heaume, lorsqu'il s'armait en guerre, deux longues aigrettes de fanons de baleine [1]. Eustache venait d'épouser la sœur d'Edward, déjà veuve d'un autre Français, nommé Gaultier de Mantes [2]. Le nouveau beau-frère du roi saxon séjourna auprès de lui quelque temps, avec une suite nombreuse. Il trouva le palais rempli d'hommes nés comme lui dans la Gaule et en parlant l'idiome, de façon que l'Angleterre lui semblait un pays conquis, où les Normands et les Français avaient le droit de tout oser. Après avoir pris du repos dans la cité de Canterbury, le comte se dirigeait vers Douvres; à un mille environ de distance, il fit faire halte à son escorte, quitta son palefroi de voyage, et monta le grand coursier qu'un de ses gens lui menait en main droite [3]; il endossa sa cotte de mailles, et tous ses compagnons firent de même. C'est dans cet attirail menaçant qu'ils entrèrent à Douvres [4].

1 Guillelm. Britonis, apud script. rer. francic., tom XIII, p. 265.
2 Walterus Medentinus. (Willelm. Malmesb., p. 81.)
3 Dextrarius, dextrier.
4 Chron. saxon. Gibson, p. 165. — (Willelm. Malmesb., p. 81.)

Ils se promenaient insolemment par la ville, marquant les meilleures maisons pour y passer la nuit, et s'y établissant d'autorité. Les habitants murmurèrent ; l'un d'entre eux eut le courage d'arrêter sur le seuil de sa porte un des Français qui prétendait prendre son quartier chez lui. L'étranger mit l'épée à la main et blessa l'Anglais, qui, s'armant à la hâte avec les gens de sa famille, assaillit et tua l'agresseur. A cette nouvelle, Eustache de Boulogne et toute sa troupe quittèrent leurs logements, remontèrent à cheval, et faisant le siége de la maison de l'Anglais, ils le massacrèrent, dit la chronique saxonne, devant son propre foyer [1]. Ensuite ils parcoururent la ville, l'épée nue à la main, frappant les hommes et les femmes, et écrasant les enfants sous les pieds de leurs chevaux [2]. Ils n'allèrent pas loin sans rencontrer un corps de citoyens en armes ; et, dans le combat qui s'engagea bientôt, dix-neuf des Boulonnais furent tués ; le comte prit la fuite avec le reste des siens ; mais, n'osant gagner le port et s'embarquer, il retourna vers la ville de Glocester, où résidait alors le roi Edward avec ses favoris normands [3].

Le roi, disent les chroniques, donna sa paix à Eustache et à ses compagnons [4]. Il crut, sur la seule parole de son beau-frère, que tout le tort était du côté des habitants de Douvres, et, enflammé contre eux d'une colère violente, il manda promptement Godwin, dans le gouvernement duquel cette ville était comprise. « Pars sans délai, « lui dit Edward, et va châtier, par une exécution militaire [5], ceux « qui attaquent mes parents à main armée et troublent la paix du « pays. » Moins prompt à se décider en faveur d'un étranger contre ses compatriotes, Godwin proposa qu'au lieu d'exercer une vengeance aveugle sur la ville entière, on citât, selon les formes légales, les magistrats à comparaître devant le roi et les juges royaux, pour rendre raison de leur conduite. « Il ne vous convient pas, « dit-il au roi, de condamner, sans les entendre, des hommes que « votre devoir est de protéger [6]. »

1 Binnan his agenan heorte. (Chron. saxon. Gibson, p. 163.)
2 Pueros et infantes suorum pedibus equorum contriverunt (Roger. de Hoved. Annal., p. 441.)
3 Chron. saxon. fragmentum, apud Glossar. ed. Lye.
4 Et rex pacem eis dedit. (Chron. saxon. frag.)
5 Mid unfrita. (Chron. saxon. Gibson, p. 163.)
6 Quos tutari debeas, inauditos adjudices. (Willelm. Malmesb, p. 81.)

La colère d'Edward, animée par les clameurs de ses courtisans et de ses favoris, se tourna tout entière contre le chef anglais, qui, accusé lui-même de désobéissance et de rébellion, fut sommé de comparaître devant un grand conseil convoqué à Glocester. Godwin s'émut peu d'abord de cette accusation, pensant que le roi se calmerait, et que les autres chefs lui rendraient justice [1]. Mais il apprit bientôt qu'à l'aide de l'influence royale et des intrigues des étrangers, l'assemblée avait été séduite, et qu'elle devait rendre un arrêt de bannissement contre lui et contre ses fils. Le père et les fils résolurent d'opposer leur popularité à ces manœuvres, et de faire un appel aux Anglais contre les courtisans d'outre-mer, quoiqu'il fût loin de leur esprit, dit encore l'ancienne chronique, de vouloir faire aucune violence à leur roi national [2].

Godwin leva une troupe de volontaires dans le pays situé au sud de la Tamise, pays qu'il gouvernait dans toute son étendue. Harold, l'aîné de ses fils, rassembla beaucoup d'hommes sur les côtes de l'est, entre la Tamise et le golfe de Boston; son second fils, nommé Sweyn, engagea dans cette confédération patriotique les habitants des bords de la Saverne et des frontières galloises. Les trois corps d'armée se réunirent près de Glocester, et demandèrent au roi, par des messages, que le comte Eustache et ses compagnons, ainsi que plusieurs Normands et Boulonnais qui se trouvaient en Angleterre, fussent livrés au jugement de la nation. Edward ne répondit point à ces requêtes, et envoya aux deux grands chefs du nord et des provinces centrales, à Siward et à Leofrik, tous les deux Danois de naissance, l'ordre de se mettre en marche vers le sud-ouest avec toutes les forces qu'ils pourraient rassembler. Les gens de Northumbrie et de Mercie qui s'armèrent, à l'appel fait par les deux chefs, pour la défense de l'autorité royale, ne le firent point avec ardeur. Siward et Leofrik entendaient murmurer par leurs soldats qu'on se trompait, si l'on comptait sur eux pour verser le sang de leurs compatriotes en faveur de l'intérêt étranger et des favoris du roi Edward [3].

1 Godwino parvipendente regis furorem ut momentaneum. (Willelm. Malmesb., p. 81.)

2 Licet illis odiosum videretur adversùs eorum dominum genuinum (Kyne Hlaforde) quicquam moliri. (Chron. saxon. Gibson, pag. 164.)

3 Suggerebant nonnulli quòd id valdè inconsultum erat. (Chron. saxon. frag.

Tous deux furent sensibles à ces remontrances; la distinction nationale entre les Anglo-Saxons et les Anglo-Danois était devenue assez faible pour que la vieille haine des deux races ne pût désormais être exploitée au profit des ennemis du pays. Les chefs et les guerriers des provinces septentrionales refusèrent positivement d'en venir aux mains avec les insurgés du sud; ils proposèrent un armistice entre le roi et Godwin, et que leur différend fût débattu devant une assemblée tenue à Londres. Edward fut contraint de céder; Godwin, qui ne souhaitait point la guerre pour elle-même, consentit volontiers; et, d'une part et de l'autre, dit la chronique saxonne, on se jura la paix de Dieu et une parfaite amitié [1]. C'était la formule du siècle; mais, d'un côté du moins, ces promesses furent peu sincères. Le roi profita du temps qui lui restait jusqu'à la réunion de l'assemblée, fixée à l'équinoxe d'automne, pour augmenter la force de ses troupes, pendant que Godwin se retirait vers les provinces du sud-ouest, et que ses bandes de volontaires, n'ayant ni solde ni quartiers, retournaient dans leurs familles. Faussant, quoique indirectement, sa parole, Edward fit publier, dans l'intervalle, son ban pour la levée d'une armée, tant au sud qu'au nord de la Tamise [2].

Cette armée, disent les chroniques, était la plus nombreuse qu'on eût vue depuis le nouveau règne [3]. Le roi en donna le commandement à ses favoris d'outre-mer, parmi lesquels figurait au premier rang un jeune fils de sa sœur Goda et du Français Gaultier de Mantes. Edward cantonna ses forces au dedans de Londres et près de la ville, de façon que le conseil national s'ouvrit au milieu d'un camp, sous l'influence de la terreur et des séductions royales. Godwin et ses deux fils furent sommés par ce conseil, délibérant sous la force, de renoncer au bénéfice des serments qu'avaient prêtés entre leurs mains le peu d'hommes qui leur restaient [4], et de comparaître sans escorte et sans armes. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir au premier de ces deux ordres, mais qu'avant de se rendre à

ed. Lye.) — Ne ipsi cum suis compatriotis bellum inirent. (Rogerii de Hoved. Annales, pag. 441.)

1 Godes grith and fullne freondscipe. (Chron. saxon. Gibson, pag. 164.)

2 Bannan ut here. (Chron. saxon. Gibson, p. 164 )— Chron. saxon. frag. ed. Lye.

3 Omnium qui hucùsque fuerint optimum. (Ib., p. 164.)

4 Servitium militum suorum regi contraderent. (Willelm. Malmesb., p. 81.)

l'assemblée seuls et sans défense, ils réclamaient des otages, pour garantir de leur sûreté personnelle à l'entrée et à la sortie [1]. Deux fois ils répétèrent cette demande, que l'appareil militaire déployé dans Londres justifiait pleinement de leur part [2], et deux fois on leur répondit par un refus et par la sommation de se présenter sans délai, avec douze témoins qui affirmeraient par serment leur innocence. Ils ne vinrent pas, et le grand conseil les déclara contumaces volontaires, ne leur octroyant que cinq jours de paix pour sortir d'Angleterre avec toute leur famille [3]. Godwin, sa femme Ghitha, ou Édithe, et trois de ses fils, Sweyn, Tostig et Gurth, se rendirent sur la côte de l'est, d'où ils s'embarquèrent pour la Flandre. Harold et son frère Leofwin allèrent vers l'ouest à Brig-stow, maintenant Bristol, et passèrent la mer d'Irlande. Avant l'expiration du délai de cinq jours, et au mépris du décret de l'assemblée, le roi fit courir à leur poursuite une troupe de cavaliers armés; mais le commandant de cette troupe, qui était un Saxon, ne put ou ne voulut pas les atteindre [4].

(1048-1051) Les biens de Godwin et de ses enfants furent saisis et confisqués. Sa fille, l'épouse du roi, fut dépouillée de tout ce qu'elle avait en terres, en meubles et en argent. Il ne convenait pas, disaient avec ironie les courtisans étrangers, que, dans le temps où la famille de cette femme souffrait les peines de l'exil, elle-même dormît sur la plume [5]. Le faible Edward alla jusqu'à permettre qu'on l'emprisonnât dans un cloître ; les favoris prétendaient qu'elle n'était son épouse que de nom, bien qu'elle partageât son lit, et lui-même ne démentait pas ce propos, sur lequel se fonda en partie sa réputation de sainteté [6]. Les jours qui suivirent furent des jours d'allégresse et de fortune pour les gens venus d'outre-

1 Rogabant pacem et obsides, quò securi concilium ingrederentur eoque egrederentur. (Chron. saxon. Gibson.)

2 Non posse ad conventiculum factiosorum sine vadibus et obsidibus pergere. (Willelm. Malmesb., p. 81.)

3 Five nihta grith. (Chron. saxon., p. 164.)

4 At illi non potuerunt aut noluerunt. (Chron. saxon. frag. ed. Lye.) — Chron. Gibson, p. 164.— Rog. de Hoved., p. 442.

5 Ne scilicet, omnibus suis parentibus patriam suspirantibus, sola sterteret in plumâ. (Willelm. Malmesb., p. 82.)

6 Nuptam rex hâc arte tractabat, ut nec thoro amoveret, nec virili more cognosceret. (Willelm. Malmesb, p. 80.)

mer, et la Normandie fournit plus que jamais des gouverneurs à l'Angleterre. Les Normands y obtenaient peu à peu la même suprématie que les Danois avaient conquise autrefois par l'épée. Un moine de Jumiéges, appelé Robert, devint archevêque de Canterbury; un autre moine normand fut évêque de Londres; des prélats et des abbés saxons furent déposés, pour faire place à des Français et à de prétendus parents du roi Edward par sa mère [1]; les gouvernements de Godwin et de ses fils furent le partage d'hommes portant des noms étrangers. Un certain Eudes devint chef des quatre provinces de Devon, de Sommerset, de Dorset et de Cornouailles, et le fils de Gaultier de Mantes, nommé Raulfe, eut la garde de la province de Hereford et des postes de défense établis contre les Gallois [2].

(1051) Bientôt un nouvel hôte de Normandie, le plus considérable de tous, vint visiter le roi Edward, et se promener, avec une suite nombreuse, à travers les villes et les châteaux de l'Angleterre [3] : c'était Guillaume, duc des Normands, fils bâtard du dernier duc, nommé Robert, que son caractère violent faisait surnommer Robert-le-Diable. Robert l'avait eu d'une jeune fille de Falaise, qu'un jour, à son retour de chasse, il rencontra, près d'un ruisseau, lavant du linge avec ses compagnes. (1024-1031) Sa beauté frappa le duc, qui, souhaitant de l'avoir pour maîtresse, envoya, dit une chronique en vers [4], l'un de ses plus discrets chevaliers faire des propositions à la famille. Le père reçut d'abord dédaigneusement de pareilles offres; mais, par réflexion, il alla consulter un de ses frères, ermite à la forêt voisine, homme de grande réputation religieuse [5]; celui-ci répondit qu'on devait faire en tout point la volonté du prince; la chose fut accordée, dit le

1 Tunc Sparhafocus abbas fuit pulsus suo episcopatu. (Chron. Saxon. Gibson, p. 165.)

2 Rogerii de Hoved., p. 443. — Willelm. Malmesb., p. 80-82. — Th. Rudborne, in Angliâ sacrâ, tom. I, p. 291.

3 Cum multo mulitum conventu ad civitates et castella circumduxit. (Ingulf. Croyl., p. 898.)

4 Benoît ou Benoît de Sainte-Maure. (Nouveaux Détails sur l'histoire de Normandie, p. 430-438.)

5 Ne fust un suen frère, un seint hom,
Qu'il eust de grand religion....
Ibid.)

vieux poëte, et la nuit et l'heure convenues [1]. La jeune Normande s'appelait Arlète, nom corrompu en langue romane de l'ancien nom danois Herleve; le duc Robert l'aima beaucoup, et l'enfant qu'il eut d'elle fut élevé avec autant de soin que s'il eût été fils d'une épouse [2].

(1031) Le jeune Guillaume n'était encore âgé que de sept ans, lorsqu'il prit fantaisie à son père d'aller en pèlerinage à pied jusqu'à Jérusalem, pour la rémission de ses péchés. Les barons de Normandie voulurent le retenir, en lui représentant qu'il serait mal pour eux de demeurer sans chef : « Par ma foi, répondit « Robert, je ne vous laisserai point sans seigneur. J'ai un petit « bâtard qui grandira et sera prud'homme, s'il plaît à Dieu; et je « suis certain qu'il est mon fils. Recevez-le donc pour seigneur, « car je le fais mon héritier, et le saisis dès à présent de tout le « duché de Normandie [3]. » Les barons normands firent ce que proposait le duc, parce que cela leur convenait, dit la vieille chronique [4]; ils jurèrent fidélité à l'enfant, et placèrent leurs mains entre les siennes [5]. Mais plusieurs chefs, et surtout les parents des anciens ducs, protestèrent contre cette élection, en disant qu'un bâtard n'était pas digne de commander aux fils des Danois [6]. (1031-1051) Les seigneurs du Bessin et du Cotentin, plus remuants que les autres et encore plus fiers de la pureté de leur descendance, se mirent à la tête des mécontents et levèrent une armée nombreuse; mais ils furent vaincus en bataille rangée au Val-des-Dunes, près de Caen, non sans le secours du roi de France, qui soutenait la cause du jeune duc par intérêt personnel et afin d'exercer de l'influence sur les affaires du pays. Guillaume, en avançant en âge, devint de plus en plus cher à ses partisans; le jour où il revêtit pour la première fois une armure, et monta, sans s'aider de l'étrier, sur son premier cheval de bataille, fut un jour de fête en Normandie. Dès sa jeunesse, il s'occupa de soins militaires et

1 Benoît de Sainte-Maure. (Nouveaux Détails sur l'histoire de Normandie, p. 430-438.)

2 Ibid. — Rog. de Hoved., p. 442.

3 Chron. de Normandie, nouveaux détails, p. 100.— Recueil des historiens de la France et des Gaules, t. XI, p. 400.

4 Ibid.

5 Manibus illorum manibus ejus, vice cordis, datis. (Dudon de Sancto Quintino, Hist., p. 157.)

6 Guill. Gemeticensis, p. 268.

fit la guerre à ses voisins d'Anjou et de Bretagne. Il aimait passionnément les beaux chevaux et en faisait venir, disent les contemporains, de Gascogne, d'Auvergne et d'Espagne, recherchant surtout ceux qui portaient des noms propres par lesquels on distinguait leur généalogie [1]. Le jeune fils de Robert et d'Arlète était ambitieux et vindicatif à l'excès; il appauvrit autant qu'il put la famille de son père, pour enrichir et élever en dignité ses parents du côté maternel [2]. Il punit souvent d'une manière sanglante les railleries que lui attirait la tache de sa naissance, soit de la part de ses compatriotes, soit de la part des étrangers. Un jour qu'il attaquait la ville d'Alençon, les assiégés s'avisèrent de lui crier du haut des murs : La peau! la peau! à la peau! et de battre des cuirs, pour faire allusion au métier du bourgeois de Falaise dont Guillaume était le petit-fils. Le bâtard fit aussitôt couper les pieds et les mains à tous les prisonniers qu'il avait en son pouvoir, et lancer leurs membres, par ses frondeurs, au dedans des murs de la ville [3].

(1051) En parcourant l'Angleterre, le duc de Normandie put croire un moment qu'il n'avait pas quitté sa propre seigneurie; des Normands commandaient la flotte qu'il trouva en station au port de Douvres; à Canterbury, des soldats normands formaient la garnison d'un fort bâti sur le penchant d'une colline [4]; d'autres Normands vinrent le saluer, en habit de capitaines ou de prélats. Les favoris d'Edward se rangèrent avec respect autour du chef de leur pays natal, autour de leur seigneur naturel, pour parler comme on s'exprimait alors. Guillaume parut en Angleterre plus roi qu'Edward lui-même, et son esprit ambitieux ne tarda pas à concevoir l'espérance de le devenir sans peine, à la mort de ce prince esclave de l'influence normande. De pareilles pensées ne pouvaient manquer de naître dans l'esprit du fils de Robert; cependant, si l'on en croit le témoignage d'un contemporain, il n'en laissa rien entrevoir et n'en parla point au roi Edward, croyant que les choses se disposeraient d'elles-mêmes à souhait pour son ambition [5]. Edward,

1 Qui nominibus propriis vulgò sunt nobilitati. (Guill. Pictaviensis, p. 181.)

2 Chron. de Normandie, nouveaux détails, p. 246.

3 Chron. de Normandie, p. 246. — Dudo de Sancto Quintino, p. 75. — Guill. Gemet., lib. VII, cap. 18, p. 44.

4 Castellum in Dornberniæ clivo. (Roger de Hoved., p. 441.)

5 De successione autem regni, spes adhùc mentio nulla facta inter eos fuit. (Ingulf. Croyl., p. 898.)

de son côté, soit qu'il songeât ou non à ses projets, et à l'opportunité d'avoir un jour son ami pour successeur, ne lui en dit rien non plus; seulement il l'accueillit avec une grande tendresse, lui donna des armes, des chevaux, des chiens et des oiseaux de chasse [1], le combla de toutes sortes de présents et d'assurances d'affection. Tout entier au souvenir du pays où il avait passé sa jeunesse, le roi des Anglais se laissait ainsi aller à l'oubli de sa propre nation; mais cette nation ne s'oubliait pas elle-même; et ceux qui lui conservaient leur amour trouvèrent bientôt le moment d'attirer sur eux les regards du roi.

Dans l'été de l'année 1052, Godwin partit de Bruges, avec plusieurs vaisseaux, et aborda sur le rivage de Kent [2]. Il envoya secrètement des messagers à la garnison saxonne du port de Hastings, dans la province de Suth-Sex, ou Sussex par euphonie; d'autres émissaires se répandirent au loin vers le sud et vers le nord. A leur sollicitation, beaucoup de gens en état de porter les armes se lièrent par serment à la cause du chef exilé, promettant tous, dit un vieil historien, de vivre et de mourir avec lui [3]. La nouvelle de ce mouvement parvint à la flotte royale, qui croisait dans la mer de l'est, sous la conduite des Normands Eudes et Raulfe; ils se mirent à la poursuite de Godwin, qui, se trouvant inférieur en forces, recula devant eux et s'abrita dans la rade de Pevensey, pendant qu'une tempête arrêtait la marche des vaisseaux ennemis. Il côtoya ensuite le rivage du sud jusqu'à la hauteur de l'île de Wight, où ses deux fils Harold et Leofwin, venant d'Irlande, le rejoignirent avec une petite armée [4].

Le père et les fils recommencèrent ensemble à pratiquer des intelligences parmi les habitants des provinces méridionales. Partout où ils abordaient, on leur fournissait des vivres, on se liait à leur cause par serment, et on leur donnait des otages [5]; tous les corps de soldats royaux, tous les navires qu'ils rencontraient dans

1 Roman de Rou, par Robert Wace.

2 Chron. saxon. Gibson, p. 165.

3 Omnes, uno ore, aut vivere aut mori se paratos esse promiserunt. (Roger. de Hoved., p. 442.)

4 Chron. saxon. Gibson, p. 165. — Roger. de Hoved., p. 442.

5 Dati sunt eis victus et obsides quibuscunque in locis postularent. (Chron. saxon. Gibson, p. 167.)

les ports désertaient à eux [1]. Ils firent voile vers Sandwich, où leur débarquement eut lieu sans obstacles, malgré la proclamation d'Edward, qui ordonnait à tout habitant de fermer le passage au chef rebelle. Le roi était alors à Londres; il appela dans cette ville tous les guerriers de l'ouest et du nord. Peu obéirent à son appel, et ceux qui s'y rendirent vinrent trop tard [2]. Les vaisseaux de Godwin purent librement remonter la Tamise et arriver en vue de Londres, près du faubourg qu'on appelait alors, et qu'on appelle encore Southward [3]. Quand vint la marée basse, on jeta l'ancre, et des émissaires secrets se répandirent parmi les habitants de Londres, qui, à l'exemple de ceux des ports, jurèrent de vouloir tout ce que voudraient les ennemis de l'influence étrangère [4]. Les vaisseaux passèrent sans obstacle sous le pont de Londres, et débarquèrent un corps de troupes qui se rangea sur le bord du fleuve [5].

Avant de tirer une seule flèche, les exilés [6] envoyèrent au roi Edward un message respectueux pour lui demander la révision de la sentence qui les avait frappés. Edward refusa d'abord; d'autres messagers se succédèrent, et, durant ces retards, Godwin eut peine à contenir l'irritation de ses amis [7]. De son côté, le roi trouva les hommes qui restaient sous ses drapeaux peu disposés à en venir aux mains avec des compatriotes [8]. Ses favoris étrangers, qui prévoyaient que la paix entre les Saxons serait leur ruine, le pressaient de donner le signal du combat; mais la nécessité le rendant plus sage, il cessa d'écouter les Normands, et consentit à ce que voudraient résoudre les chefs anglais des deux partis. Ceux-ci se réunirent sous la présidence de Stigand, évêque de l'Est-Anglie. D'un commun accord, ils décidèrent que le roi devait accepter de

1 Buthsecarlos omnes quos obvios invenerunt, secum iegentes. (Roger. de Hoved. p. 442.)

2 At illi nimis tardantes ad tempus non venerunt. (Ibid.)

3 Les Saxons écrivaient *Suth-Weors*.

4 Ut omnes ferè quæ voiebat omninò veiient, effecit. (Roger. de Hoved., p. 442.)

5 Chron. saxon. Gibson, p. 167.

6 Eiagati. (tha utiaga.) (Ibid.)

7 Adeò ut ipse comes suos ægrè sedaret. (Ibid.)

8 Angii pugnare adversùs propinquos et compatriotas pænè omnes abhorrebant. (Rog. de Hoved., pag. 442.)

Godwin et de ses fils le serment de paix et des otages, en leur offrant de son côté des garanties équivalentes [1].

Au premier bruit de cette réconciliation, les courtisans de Normandie et de France [2] montèrent à cheval en grande hâte, et s'enfuirent de différents côtés; les uns gagnèrent vers l'ouest un fort gardé par le Normand Osbert, surnommé Pentecoste; d'autres coururent vers un château du nord commandé aussi par un Normand. Les Normands Robert, archêveque de Canterbury, et Guillaume, évêque de Londres, sortirent par la porte orientale, suivis de quelques hommes d'armes de leur nation, qui, tout en fuyant, massacrèrent plusieurs Anglais [3]. Ils se rendirent sur la côte et s'y embarquèrent dans de petits bateaux de pêcheurs. Dans son trouble et son empressement, l'archevêque laissa en Angleterre ses effets les plus précieux, et entre autres choses, le *pallium* qu'il avait reçu de l'Église romaine comme insigne de sa dignité [4].

Un grand conseil des sages fut convoqué hors de Londres, et, cette fois, s'assembla librement. Tous les chefs et les meilleurs hommes du pays, dit une chronique saxonne [5], y assistèrent. Godwin porta la parole pour se défendre, et se justifia de toute accusation devant le roi et le peuple [6]; ses fils se justifièrent de même. Leur sentence d'exil fut cassée, et une autre sentence, unanimement rendue, bannit d'Angleterre tous les Normands, comme ennemis de la paix publique, fauteurs de discordes, et calomniateurs des Anglais auprès de leur roi [7]. Le plus jeune des fils de Godwin, appelé Ulfnoth, comme son aïeul le bouvier du pays de l'ouest, fut remis avec l'un des fils de Sweyn entre les mains d'Edward, comme otage de la paix jurée. Entraîné encore, dans ce moment même, par son fatal penchant d'amitié pour les gens

1 Decreverunt ut pax obsidibus confirmaretur ex utrâque parte. (Chron. saxon. Gibson, p. 167.)

2 And tha frencisce menn. (Ibid., pag. 167 et 168.)

3 Egressi sunt orientali portâ, occiderunt et aliàs confecerunt multos juvenes. (Ibid.)

4 Vili naviculâ properè transfretavit, et reliquit pallium suum in hàc terrâ. (Ibid., p. 168.)

5 Tha bestan menn the wæron on thison lande (Ibid.)

6 Et coràm universâ gente (ealle land-leodan.) (Ibid.)

7 Quòd statum regni conturbarent, animum regis in provinciales agitantes. (Willelm. Malmesb., p. 82.)

d'outre-mer, le roi les envoya tous les deux en garde à Guillaume, duc de Normandie. La fille de Godwin sortit de son cloître et revint habiter le palais; tous les membres de cette famille populaire rentrèrent dans leurs honneurs, à l'exception d'un seul, de Sweyn, qui y renonça de son plein gré. Il avait autrefois enlevé une religieuse et commis un meurtre par emportement; pour satisfaire à la justice et apaiser ses remords, il se condamna lui-même à faire nu-pieds le voyage de Jérusalem. Il accomplit rigoureusement ce pénible pèlerinage; mais une prompte mort en fut la suite [1].

L'évêque Stigand, qui avait présidé l'assemblée tenue pour la grande réconciliation, prit la place du Normand Robert dans l'archevêché de Canterbury; et, en attendant qu'il eût obtenu pour lui-même de l'Église romaine l'ornement du *pallium*, il officia, revêtu de celui que Robert avait laissé à son départ. Les Normands Hugues et Osbert-Pentecoste rendirent les clefs des châteaux dont ils avaient la garde, et obtinrent des sauf-conduits pour sortir d'Angleterre [2]; mais, à la requête du faible Edward, quelques infractions furent faites au décret de bannissement porté contre les étrangers en masse. Raulfe, fils de Gaultier de Mantes et de la sœur du roi, Robert, surnommé le Dragon, et son gendre Richard, fils de Scrob, Onfroy, écuyer du palais, Onfroy surnommé Pied-de-Geai, et d'autres pour lesquels le roi avait une amitié particulière ou qui s'étaient peu signalés dans les derniers troubles, obtinrent le privilége d'habiter en Angleterre et d'y conserver des emplois [3]. Guillaume, évêque de Londres, fut rappelé aussi, quelque temps après, et rétabli dans son siége épiscopal; un Flamand, nommé Herman, demeura évêque de Wilton. Godwin s'opposa de tout son pouvoir à cette tolérance contraire à la volonté publique [4]; mais sa voix ne prévalut point, parce que trop de gens voulaient faire preuve de bonne grâce envers le roi, et succéder par ce moyen au crédit des courtisans étrangers.

1 Chron. saxon., p. 168. — Willelm. Malmesb., p. 82. — Script. rer. franc., tom. XI, p. 174. — Roger. de Hoved., p. 442. — Eadmeri Hist., p. 4.

2 Reddiderunt sua castella. (Rog. de Hoved., p. 443.)

3 Anfridum cognomento Ceokesfoot (al. Ceousfoot.) . . . et quosdam alios quos plùs cæteris rex dilexerat, eique et omni populo fideles extiterant. (Roger. de Hoved., p. 443)

4 Godwinus comes obstiterat. (Ranulphus Higden, p. 281.)

La suite prouva qui de ces gens de cour ou de l'austère Godwin était meilleur politique [1].

Il est difficile d'apprécier exactement le degré de sincérité du roi Edward dans son retour vers l'intérêt national et sa réconciliation avec la famille de Godwin. Entouré de ses compatriotes, peut-être se croyait-il en esclavage, peut-être regardait-il comme une gêne son obéissance aux vœux du pays qui l'avait fait roi [2]. Ses relations ultérieures avec le duc de Normandie, ses entretiens particuliers avec les Normands restés auprès de sa personne, sont la partie secrète de cette histoire. Tout ce que disent les chroniques du temps, c'est qu'une amitié apparente existait entre le roi et son beau-père, et qu'en même temps Godwin était détesté au dernier point en Normandie. Tous les étrangers à qui son retour avait fait perdre leurs emplois et leurs honneurs, tous ceux à qui la facile et brillante carrière de courtisans du roi des Anglais était maintenant fermée, ne nommaient jamais Godwin sans l'appeler traître, ennemi de son roi, meurtrier du jeune Alfred.

(1053) Cette dernière inculpation était la plus accréditée, et elle poursuivit le patriote saxon jusqu'à l'heure de sa mort. Un jour, à la table d'Edward, il tomba subitement en défaillance, et l'on bâtit sur cet accident un récit romanesque et fort douteux, quoique répété par plusieurs historiens. Ils racontent qu'un des serviteurs, versant à boire, posa un pied à faux, trébucha, mais se retint dans sa chute en appuyant l'autre jambe. « Eh bien! dit Godwin au roi « en souriant, le frère est venu au secours du frère. — Sans doute, « reprit Edward, jetant sur le chef saxon un regard significatif, « le frère a besoin de son frère, et plût à Dieu que le mien vécût « encore! — O roi! s'écria Godwin, d'où vient qu'au moindre sou- « venir de ton frère, tu me fais toujours mauvais visage? Si j'ai « contribué même indirectement à son malheur, fasse le Dieu du « ciel que je ne puisse avaler ce morceau de pain [3]! » Godwin mit le pain dans sa bouche, disent les auteurs qui rapportent cette aventure, et sur-le-champ il s'étrangla. La vérité est que sa mort ne fut point aussi prompte; que, tombé de son siége et emporté hors

1 Roger. de Hoved., p. 442, 443. — Gervasius Cantuariensis, p. 1651. — Ranulph. Higden, p. 281.

2 Gecas to cynge. (Chron. saxon. Gibson.)

3 Henrici Hunting, p. 360. — Will. Malmesb., p. 81.

de la salle par deux de ses fils, Tostig et Gurth, il expira cinq jours après [1]. En général, le récit de tous ces événements varie, selon que l'écrivain est Normand ou Anglais de race. « Je vois toujours devant « moi deux routes et deux versions opposées, dit un historien pos- « térieur de moins d'un siècle ; que mes lecteurs soient avertis du « péril où je me trouve moi-même [2]. »

(1054) Peu de temps après la mort de Godwin, mourut Siward, chef du Northumberland, qui d'abord avait suivi le parti royal contre Godwin, et qui ensuite avait voté pour la paix et pour l'expulsion des favoris étrangers. Il était Danois de naissance, et la population de même origine à laquelle il commandait lui donnait le nom de Siward-Digr, c'est-à-dire, Siward-le-Fort [3] ; on montra longtemps un rocher de granit qu'il avait, disait-on, fendu d'un coup de hache [4]. Attaqué par la dyssenterie, et sentant sa fin approcher : « Levez-moi, dit-il à ceux qui l'entouraient ; que je meure debout « comme un soldat et non accroupi comme une vache ; revêtez-moi « de ma cotte de mailles, couvrez ma tête de mon heaume, mettez « mon écu à mon bras gauche et ma hache dorée dans ma main « droite, afin que j'expire sous les armes [5]. » Siward laissait un fils appelé Waltheof, trop jeune encore pour lui succéder dans son gouvernement de Northumbrie ; cet emploi fut donné à Tostig, le troisième des enfants de Godwin. Harold, qui était l'aîné, remplaça son père dans le gouvernement de tout le pays situé au sud de la Tamise, et remit à Alfgar, fils de Leofrik, gouverneur de Mercie, l'administration des provinces de l'est qu'il avait gouvernées jusque là [6].

Harold était alors en puissance et en talents militaires le premier homme de son pays ; il refoula dans leurs anciennes limites les Gallois, qui firent vers ce temps plusieurs irruptions en Angleterre, encouragés par le peu d'habileté du Français Raulfe, neveu d'Edward, qui commandait la garnison étrangère cantonnée à Here-

1 Quintâ posthàc feriâ vita decessit. (Roger. de Hoved. Hist., p. 443.)

2 Periclitatur oratio.... lectorem præmonitum volo quòd hic quasi ancipitem viam narrationis video, quia veritas factorum pendet in dubio. (Will. Malmesb., p. 80.)

3 Sig-ward Dirg. (Script. rer. danic, tom. III, p. 302.)

4 Ibid., p. 442.

5 Henrici Hunting., p. 366. — Ranulph. Higden Polychronicon., p. 281.

6 Roger. de Hoved, p. 443.—Ingulf. Croyl., p. 898.

ford [1]. (1055) Raulfe se montrait peu vigilant pour la garde d'un pays qui n'était pas le sien; ou si, en vertu de son pouvoir de chef, il appelait les Saxons aux armes, c'était pour les exercer malgré eux à la tactique du continent, et les faire combattre à cheval, contre l'usage de leur nation [2]. Les Anglais, embarrassés de leurs montures et abandonnés par leur général, qui prit la fuite au premier péril, ne résistèrent point aux Gallois; les lieux voisins de Hereford furent envahis, et la ville même fut pillée [3]. (1055-1063) C'est alors que Harold vint du sud de l'Angleterre; il chassa les Cambriens jusque par delà leurs frontières; il les contraignit de jurer qu'ils ne les repasseraient plus, et d'accepter comme loi que tout homme de leur nation, trouvé en armes à l'est du retranchement d'Offa, aurait la main droite coupée. Il paraît que les Saxons élevèrent de leur côté un autre retranchement parallèle (1063), et que l'intervalle du milieu devint une sorte de terrain libre pour les commerçants des deux nations. Les antiquaires croient distinguer encore les traces de cette double ligne de défense, et, sur les hauteurs, quelques restes d'anciens postes fortifiés, établis par les Bretons à l'ouest et par les Anglais à l'orient [4].

Pendant que Harold grandissait ainsi en renommée et en popularité auprès des Anglo-Saxons du sud, son frère Tostig était loin de s'attirer l'amour des Anglo-Danois du nord. Tostig, bien que Danois du côté de sa mère, par un faux orgueil national, traitait ses subordonnés en sujets plutôt qu'en citoyens volontairement réunis, et leur faisait sentir le joug d'un conquérant au lieu de l'autorité d'un chef. Il violait à plaisir leurs coutumes héréditaires, levait des tributs énormes, et faisait mettre à mort, sans jugement, les hommes qui lui portaient ombrage [5]. (1064) Après plusieurs années d'oppression, la patience des Northumbriens se lassa, et une troupe d'insurgés, conduite par deux hommes d'un grand nom dans le pays, se présenta subitement aux portes d'York, résidence de Tostig. Le

1 Voyez plus haut, p. 154.

2 Anglos contra morem in equis pugnare jussit. (Rog. de Hoved., p. 444.)

3 Sed cùm prælium essent commissuri, comes cum suis Francis et Normannis primus fugam capessit. (Ibid.)

4 Wait's dike. (Pennant's tour in Wales.)—Rog. de Hoved., p. 444.

5 Sub pacis fœdere per insidias occidi præcepit... pro immanitate tributi quod te totâ Northumbriâ injustè acceperat. (Ibid., p. 446.)

chef s'enfuit; mais ses officiers et ses ministres, Saxons et Danois de race, furent mis à mort en grand nombre.

Les insurgés s'emparèrent des arsenaux et du trésor de la province; puis, assemblant un grand conseil, ils déclarèrent le fils de Godwin déchu de son pouvoir et mis hors de la loi [1]. Morkar, l'un des fils de cet Alfgar qui, après la mort de Leofrik, son père, était devenu chef de toute la Mercie, fut élu pour succéder à Tostig. Le fils d'Alfgar se rendit à York, prit le commandement de l'armée northumbrienne, et chassa Tostig vers le sud. L'armée s'avança sur les terres de Mercie jusqu'à la ville de Northampton, et beaucoup d'habitants de la contrée vinrent la grossir. Edwin, frère de Morkar, qui avait un commandement sur la frontière du pays de Galles, leva, pour soutenir la cause de son frère, quelques troupes de sa province, et même un corps de Cambriens, engagés sous la condition d'une solde, et, peut-être, par le désir de satisfaire leur haine nationale en combattant contre des Saxons, même sous une bannière saxonne [2].

A la nouvelle de ce grand mouvement, le roi Edward fit marcher Harold, avec les guerriers du sud et de l'est, à la rencontre des insurgés. L'orgueil de famille blessé dans la personne d'un frère, joint à l'aversion naturelle aux gens puissants contre tout acte énergique d'indépendance populaire, semblait devoir faire de Harold un ennemi impitoyable pour la population qui avait chassé Tostig, et pour le chef qu'elle avait élu. Mais le fils de Godwin se montra supérieur à ces passions vulgaires, et, avant de tirer l'épée contre des compatriotes, il proposa aux Northumbriens une conférence pour la paix. Ceux-ci exposèrent leurs griefs et le motif de leur insurrection. Harold essaya de disculper son frère, et promit, au nom de Tostig, une meilleure conduite pour l'avenir, si le peuple du Northumberland lui pardonnait et l'accueillait de nouveau; mais les Northumbriens protestèrent d'une voix unanime contre toute réconciliation avec celui qui les avait tyrannisés [3]. « Nous « sommes nés libres, dirent-ils, et élevés dans la liberté; un chef « orgueilleux est pour nous une chose insupportable, car nous

1 Exlegaverunt. (Rog. de Hov., p. 446.)

2 Multi item Britones (Bryttas) cum eo venerunt. (Chron., sax. Gibson, p. 171.) — Rog. de Hoved., p. 436.

3 Omnes unanimi consensu contradixerunt. (Roger. de Hoved., p. 446.)

« avons appris de nos ancêtres à vivre libres ou à mourir [1]. » Ils chargèrent Harold lui-même de porter leur réponse au roi. Harold, préférant la justice et le repos du pays à l'intérêt de son propre frère [2], se rendit auprès d'Edward; et ce fut encore lui qui, à son retour, jura aux Northumbriens la paix que le roi leur octroyait, en sanctionnant l'expulsion de Tostig et l'élection du fils d'Alfgar [3]. Tostig, mécontent du roi Edward, de ses compatriotes qui l'abandonnaient, et surtout de son frère qu'il croyait tenu de défendre sa cause, juste ou injuste, quitta l'Angleterre, la haine dans le cœur, et se rendit auprès du comte de Flandre, dont il avait épousé la fille.

(1042-1058) Depuis que le royaume était délivré de la domination danoise, la loi du roi Knut pour la levée du tribut annuel, qu'on nommait le denier de saint Pierre, avait subi le sort des autres lois décrétées par le pouvoir étranger [4]. La force publique ne contraignait personne à l'observer, et Rome ne recevait plus que les offrandes et les dons volontaires de la dévotion individuelle. Aussi, l'antique amitié de l'Église romaine pour le peuple anglais déclinait-elle rapidement. On tenait sur lui et sur son roi des propos injurieux en style mystique, dans les salles de Saint-Jean-de-Latran [5]; l'on accusait les évêques saxons de se rendre coupables de simonie [6], c'est-à-dire d'acheter leurs siéges à prix d'argent, reproche que la cour de Rome adressait souvent de mauvaise foi et qu'elle encourait elle-même, ayant coutume de tout vendre [7], disait un proverbe du temps. L'archevêque d'York, Eldred, essuya les premières marques de cette inimitié. Il vint dans la ville éternelle pour solliciter le pallium, insigne obligé de la haute prélature catholique, comme les manteaux de pourpre transmis par les Césars étaient, pour les rois vassaux de l'ancienne Rome, le signe de la royauté. (1058) Les prêtres romains refusèrent à Eldred le manteau archiépiscopal; mais un chef saxon qui l'accompagnait menaça

1 Se homines liberè natos, liberè educatos, nullius ducis ferociam uti posse, à majoribus didicisse aut libertatem aut mortem. (Will. Malmesb., p. 83.)

2 Qui magis quietem patriæ quàm fratris commodum attenderet. (Ibid.)

3 Id eis narravit, et manu datâ confirmavit. (Chron. saxon., pag. 171.)

4 Voyez livre II, p. 130 et suiv.

5 Membra mali capitis. (Epistola Hildebrandi cardinalis.)

6 Vitæ pontificum, à Willelm. Malmesbur., lib. III, p. 100.

7 Omnia Romæ venalia... Ubi venalitas multùm operatur. (Ranulph. Higden., p. 280.)

de faire prohiber, par représailles, tout envoi d'argent au siége apostolique [1], et les Romains cédèrent, en gardant, au fond du cœur, le ressentiment d'avoir été contraints et le désir de se venger.

Le Normand Robert de Jumiéges, expulsé par les patriotes anglais de l'épiscopat de Canterbury, prit aussitôt la route de Rome, et alla se plaindre de ce qu'on avait violé en lui un caractère sacré; il dénonça comme usurpateur et comme intrus le Saxon Stigand que le vœu populaire avait élevé à sa place. Le pontife et les cardinaux romains accueillirent favorablement ses plaintes; ils firent un crime au prélat saxon de s'être revêtu du pallium que le Normand avait abandonné dans sa fuite [2], et le plaignant retourna en Normandie avec des lettres papales qui le déclaraient légitime archevêque de Canterbury [3].

Stigand, l'élu du peuple anglais, sentant le danger de n'être point reconnu à Rome, négocia sur ces entrefaites, et adressa au pape régnant la demande du pallium; mais un hasard impossible à prévoir fit naître de cette demande même d'autres embarras fâcheux. Au moment où elle parvint à la cour pontificale, la papauté se trouvait aux mains d'un homme choisi par les principales familles romaines contre le gré du roi des Allemands, lequel, en vertu du titre de César que lui avaient transmis les empereurs franks, prétendait que nul souverain protife ne devait être créé sans son aveu. Ce pape était Benoit, dixième du nom : disposé à l'indulgence, parce que son pouvoir était peu solide et qu'il avait besoin d'amis, il ne refusa point le pallium à l'archevêque Stigand. (1059-1065) Mais une armée venue de par delà les monts força bientôt l'élection d'un nouveau pape, qui, ayant chassé Benoit, se para, sans aucun scrupule, des ornements pontificaux abandonnés par le vaincu, le dégrada, l'excommunia, et annula tous ses actes. Stigand se trouva donc encore une fois sans pallium, chargé, aux yeux de la puissance papale, du crime d'usurpation et d'un nouveau crime beaucoup plus grave, pour avoir sollicité les bonnes grâces d'un faux pape et d'un excommunié [4]. Le voyage de Canter-

1 Willelm. Malmesb., Vitæ pontificum, lib. III, p. 100.

2 Voyez plus haut, p. 159.

3 Cum apostolicis litteris rediens. (Ranulphi Higden., p. 280.) — Will. Malmesb., p. 82.

4 Stigandus accepit pallium à Benedicto antipapâ. (Anglia sacra, tom. I, p. 791.)

bury à Rome était pénible dans ce siècle; Stigand ne s'empressa pas d'aller se justifier devant le rival heureux de Benoît X, et l'ancien ferment de haine contre le peuple anglais s'aigrit encore [1].

Un autre incident fournit aux Romains l'occasion d'associer leur haine au désir de vengeance qu'avait excité, chez beaucoup de Normands, la prétendue trahison de Godwin, et aux projets ambitieux du duc Guillaume. Il y avait à la cour de Normandie un religieux nommé Lanfranc, Lombard d'origine, fameux dans le monde chrétien par son habileté dans la jurisprudence et par des ouvrages consacrés à la défense de l'orthodoxie catholique; cet homme, que le duc Guillaume chérissait comme l'un de ses plus utiles conseillers, tomba dans la disgrâce, pour avoir blâmé le mariage du duc normand avec Mathilde, fille de Baudoin, comte de Flandre, sa parente, à l'un des degrés prohibés par l'Église. Nicolas II, successeur de l'anti-pape Benoît, refusait obstinément de reconnaître et de sanctionner l'union des deux époux; ce fut auprès de lui que se retira le moine lombard, exilé de la cour de son seigneur. Mais, loin de se plaindre du duc de Normandie, Lanfranc plaida respectueusement, devant le souverain pontife, la cause de ce mariage, que, de lui-même, il n'avait pas voulu approuver [2]. A force de prières et d'adresse, il obtint une dispense en forme, et, pour ce service signalé, fut reçu par le duc, son ancien patron, en plus grande intimité qu'auparavant. Il devint l'âme de ses conseils et son plénipotentiaire auprès de la cour de Rome. Les prétentions respectives du clergé romain et du duc de Normandie sur l'Angleterre, la possibilité de les faire valoir et de réussir en commun, furent dès lors, à ce qu'il paraît, le sujet de sérieuses négociations. L'on ne songeait peut-être point encore à un envahissement par les armes; mais la parenté de Guillaume avec Edward semblait un grand moyen de succès, en même temps qu'un titre incontestable aux yeux des Romains, qui favorisaient par toute l'Europe les maximes de l'hérédité royale contre la pratique de l'élection [3].

(1065) Il y avait deux années qu'en Angleterre la paix intérieure durait sans aucun trouble. L'aigreur du roi Edward contre les fils de

1 Ingulf. Croyland, apud rer. anglic. scrip., t. I, p. 66.

2 Ut ageret pro duce Normannorum et conjuge ejus. (Mabillon, Annales benedictini, tom. IV.)

3 Ibid tom. IV, p 528

Godwin disparaissait faute d'aliments et par l'habitude de vivre au milieu d'eux. Harold, le nouveau chef de cette famille populaire, rendait pleinement au roi cette déférence de respect et de soumission dont il était si jaloux. Quelques anciens récits disent qu'Edward l'aimait et le traitait comme son propre fils [1]; mais du moins n'éprouvait-il point à son égard l'espèce d'aversion mêlée de crainte que Godwin lui avait inspirée, et n'avait-il plus de prétexte pour retenir, comme des garanties contre le fils, les deux otages qu'il avait reçus du père. On se rappelle que ces otages avaient été confiés par le soupçonneux Edward à la garde du duc de Normandie. Ils étaient, depuis plus de dix ans, loin de leur pays, dans une sorte de captivité. Vers la fin de l'année 1065, Harold, leur frère et leur oncle, croyant le moment favorable pour obtenir leur délivrance, demanda au roi la permission d'aller les réclamer en son nom, et de les ramener d'exil. Sans montrer aucune répugnance à se dessaisir des otages, Edward parut fort alarmé du projet que formait Harold d'aller lui-même en Normandie. « Je ne veux pas te con- « traindre, lui dit-il, mais si tu pars, ce sera sans mon aveu; car « certainement ton voyage doit attirer quelque malheur sur toi et « sur notre pays. Je connais le duc Guillaume et son esprit astu- « cieux; il te hait, et ne t'accordera rien, à moins d'y voir un « grand profit : le seul moyen de lui faire rendre les otages serait « d'envoyer un autre que toi [2]. »

Le Saxon, brave et plein de confiance, ne se rendit point à cet avis; il partit pour la traversée, comme pour un voyage de plaisir, entouré de gais compagnons, avec son oiseau sur le poing et ses lévriers courant devant lui [3]. Il s'embarqua dans un des ports de la province de Sussex. Le vent contraire écarta ses deux vaisseaux de leur route et les poussa vers l'embouchure de la Somme, sur les terres de Guy, comte de Ponthieu. C'était la coutume de ce pays maritime, comme de beaucoup d'autres, au moyen âge, que tout étranger jeté sur la côte par une tempête, au lieu d'être humainement secouru, fut emprisonné et mis à rançon. Harold et ses compagnons subirent cette loi rigoureuse; après avoir été dépouil-

1 Ut eum loco filii habuit. (Snorre's, tom. III, p. 143.)

2 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 225.— Wace, Roman de Rou, t. II, p. 108-109.— Eadmeri Hist. novorum, p. 4.

3 Tapisserie de Bayeux. — V. les Mémoires de l'Ancelot.

lés du meilleur de leur bagage, ils furent enfermés par le seigneur du lieu dans sa forteresse de Belram, aujourd'hui Baurain, près de Montreuil [1].

Pour échapper à l'ennui d'une longue captivité, le Saxon se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et envoya demander à Guillaume de le faire sortir de prison, afin qu'il pût se rendre auprès de lui. Guillaume n'hésita point, et réclama de son voisin, le comte de Ponthieu, la liberté du captif, d'abord avec de simples menaces, sans nullement parler de rançon. Le comte de Ponthieu fut sourd aux menaces, et ne céda qu'à l'offre d'une grande somme d'argent et d'une belle terre sur la rivière d'Eaune [2]. Harold se rendit à Rouen, et le bâtard de Normandie eut alors la joie de tenir chez lui, en sa puissance, le fils du plus grand ennemi des Normands, l'un des chefs de la ligue nationale qui avait fait bannir d'Angleterre les amis et les parents de Guillaume, les fauteurs de ses prétentions sur la royauté des Anglais [3]. Le duc Guillaume accueillit le chef saxon avec de grands honneurs et une apparence de franche cordialité : il lui dit que les deux otages étaient libres sur sa seule requête, qu'il pouvait repartir avec eux sur-le-champ; mais qu'en hôte courtois il devait ne point tant se presser, et demeurer au moins quelques jours à voir les villes et les fêtes du pays. Harold se promena de ville en ville, de château en château, et, avec ses jeunes compagnons, prit part à des joûtes militaires. Le duc les fit chevaliers, c'est-à-dire membres de la haute milice normande, espèce de fraternité guerrière, où tout homme riche qui se vouait aux armes était introduit sous les auspices d'un ancien affilié, qui lui donnait en cérémonie une épée, un baudrier plaqué d'argent et une lance ornée d'une flamme. Les guerriers saxons reçurent en présent de leur parrain en chevalerie de belles armes et des chevaux de grand prix [4]. Ensuite Guillaume leur proposa, pour essayer leurs éperons neufs, de le

1 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII.—Eadmeri Histor. novorum, p. 5.—Alured. Beverlacensis, p. 125.

2 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 223.

3 Fuerant enim antea inimici ad in vicem. (Mathæus Parisiensis, tom. I, p. 1.) —Henrici Hunting., p. 367.

4 Armes et draps lui fit bailler. (Wace, roman de Rou.)—Armis militaribus et equis delectissimis. (Guill. Pictav., p. 191.) —Tapisserie de Bayeux.

suivre dans une expédition qu'il entreprenait contre ses voisins de Bretagne. Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte, chaque nouveau duc de Normandie avait tenté de rendre effectif le prétendu droit de suzeraineté que Charles-le-Simple avait cédé à Roll ; il en résultait des guerres continuelles et une inimitié nationale entre les deux États que séparait la petite rivière de Coësnon.

Harold et ses amis, follement jaloux d'acquérir un renom de courage parmi les hommes de Normandie, firent pour leur hôte, aux dépens des Bretons, des prouesses qui un jour devaient coûter cher à eux-mêmes et à leur pays. Le fils de Godwin, robuste et adroit, sauva au passage du Coësnon plusieurs soldats qui se perdaient dans les sables mouvants. Lui et Guillaume, tant que dura la guerre, n'eurent qu'une même tente et qu'une même table [1]. Au retour, ils chevauchaient côte à côte, égayant la route par un entretien amical [2], qu'un jour le duc fit tomber sur ses liaisons de jeunesse avec le roi Edward : « Quand Edward et moi, dit-il au Saxon, « nous vivions, comme deux frères, sous le même toit, il me promit, « si jamais il devenait roi en Angleterre, de me faire héritier de son « royaume; Harold, j'aimerais que tu m'aidasses à réaliser cette « promesse; et sois sûr que si, par ton secours, j'obtiens le royaume, « quelque chose que tu me demandes, je te l'accorderai aussitôt [3]. » Harold, quoique surpris à l'excès de cette confidence inattendue, ne put se défendre d'y répondre par des paroles vagues d'adhésion ; et Guillaume reprit en ces termes : « Puisque tu consens à me « servir, il faut que tu t'engages à fortifier le château de Douvres, « à y creuser un puits d'eau vive, et à le livrer à mes gens d'armes ; « il faut aussi que tu me donnes ta sœur pour que je la marie à l'un de « mes barons, et que toi-même tu épouses ma fille Adèle; de plus, « je veux qu'à ton départ, tu me laisses, pour garant de ta pro« messe, l'un des deux otages que tu réclames; il restera sous ma « garde, et je te le rendrai en Angleterre, quand j'y arriverai comme « roi [4]. » Harold sentit à ces paroles tout le péril où il était, et où, sans le savoir, il avait mis ses deux jeunes parents. Pour sortir

1 Hospitem quasi contubernalem habens. (Guill. Pict., p. 191.)

2 Tales togeder thei told, ilk on a good palfray. (Robert Brunne's Chronicle, pag. 68.)

3 Eadmeri Hist., p. 5. — Chron. de Normandie.—Guill. Pictav., p. 191.

4 Chron. de Normandie. — Eadmeri Hist., p. 5.

d'embarras, il acquiesça de bouche à toutes les demandes du Normand [1]; et celui qui avait deux fois pris les armes pour chasser les étrangers de son pays, promit de livrer à un étranger la principale forteresse de ce même pays. Il se réservait de manquer plus tard à cet indigne engagement, croyant acheter par un mensonge son salut et son repos. Guillaume n'insista plus; mais il ne laissa pas longtemps le Saxon en paix sur ce point.

Dans la ville d'Avranches ou dans celle de Bayeux, car les témoignages varient, le duc Guillaume convoqua un grand conseil des seigneurs et des barons de Normandie. La veille du jour fixé pour l'assemblée, Guillaume fit apporter de tous les lieux d'alentour des ossements et des reliques de saints, assez pour en remplir une grande huche ou une cuve que l'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil [2]. Quand le duc se fut assis dans son siége de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et environné de la foule des chefs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve aux reliques. « Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, devant cette noble « assemblée, de confirmer, par serment, les promesses que tu m'as « faites; savoir : de m'aider à obtenir le royaume d'Angleterre après « la mort du roi Edward, d'épouser ma fille Adèle, et de m'envoyer « ta sœur pour que je la marie à l'un des miens [3]. » L'Anglais, pris encore une fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires avec un air de trouble, étendit la main dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécût et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : *Que Dieu l'aide* [4] ! Aussitôt Guillaume fit un signe, le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les ossements et les corps saints dont la cuve était remplie jusqu'aux bords, et sur lesquels le fils de Godwin avait juré à son insu. Les historiens normands disent

1 Sensit Haroldus periculum, nec intellexit quò evaderet. — Chron. de Normandie. — Eadmeri Hist., p. 5.

2 Tout une cuve en fist emplir,
D'un paile pois les fist covrir,
Que Heraurt ne sout ne ne vit.
(Wace, Roman de Rou; Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom VIII.)

3 Roman de Rou. — Eadmer, p. 5. — Guill. Pictav., p. 191.

4 Plusours dient : Que Diex li dont! (Wace, roman de Rou.)

qu'il frissonna et changea de visage, en voyant cet amas énorme [1]. Peu de temps après, Harold repartit, emmenant avec lui son neveu, mais laissant, malgré lui, son jeune frère au pouvoir du duc de Normandie. Guillaume l'accompagna jusqu'à la mer et lui fit de nouveaux présents, joyeux d'avoir, par surprise et par fraude, arraché à l'homme d'Angleterre le plus capable de nuire à ses projets le serment public et solennel de le servir et de l'aider [2].

Lorsque Harold, de retour dans son pays, se présenta devant le roi Edward, et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le duc Guillaume, le roi devint pensif et dit : « Ne t'avais-je pas averti que « je connaissais ce Guillaume, et que ton voyage attirerait de « grands malheurs sur toi-même et sur notre nation? Fasse le « ciel que ces malheurs n'arrivent pas durant ma vie [3]! » Ces paroles et cette tristesse sembleraient prouver qu'en effet, dans des jours de jeunesse et d'imprudence, Edward avait fait à un étranger la folle promesse d'une royauté qui ne lui appartenait pas. On ne sait si, depuis son avénement, il avait entretenu, par quelques paroles, l'espérance ambitieuse de Guillaume; mais, à défaut de paroles expresses, son amitié constante pour le Normand avait tenu lieu à ce dernier d'assurances positives et de motifs pour le croire toujours favorable à ses vues.

Quelles qu'eussent été jusqu'à ce moment les négociations secrètes du duc de Normandie avec l'Église romaine, elles purent dès lors avoir une base fixe et suivre une direction certaine. Un serment prêté sur des reliques, quelque absurde que fût ce serment, appelait, s'il était violé, la vengeance de l'Église; et dans ce cas, selon l'opinion du siècle, l'Église frappait légitimement. Soit par un sentiment secret des périls dont cette vindicte ecclésiastique, associée à l'ambition des Normands, menaçait l'Angleterre, soit par une impression vague de terreur superstitieuse, un grand abattement d'esprit s'empara de la nation anglaise. Des bruits sinistres couraient de bouche en bouche ; l'on craignait et l'on s'alarmait sans sujet positif d'alarmes ; l'on exhumait des prédictions attribuées à des saints du vieux temps. L'un d'eux prophétisait des infortunes telles que les Saxons

1 Wace, roman de Rou, p. 214.

2 Guill. Pictav.. p. 192 —Eadmer. Hist , p. 5.

3 Nonne dixi tibi me nosse Willelmum? (Eadmeri Hist., p. 5.) – Roger de Hoved., p 449.—Alured. Beverlacensis, p. 126.

n'en avaient jamais éprouvé depuis leur départ des rives de l'Elbe [1]; un autre annonçait l'invasion d'un peuple d'une langue inconnue, et la servitude du peuple anglais sous des maîtres venus d'outre-mer [2]. Toutes ces rumeurs, jusque-là sans crédit, ou forgées au moment même, étaient recueillies avidement, et entretenaient les esprits dans l'attente de quelque malheur inévitable.

La santé du roi Edward, homme d'une nature débile, et devenu plus sensible, à ce qu'il paraît, à la destinée de son pays, déclina depuis ces événements. Il ne pouvait se cacher à lui-même que son amour pour les étrangers était la seule cause du péril qui effrayait l'Angleterre; son esprit en fut plus accablé encore que celui du peuple. Afin d'étouffer les pensées et peut-être les remords qui l'obsédaient, il se livra tout entier au détail des pratiques religieuses; il donna beaucoup aux églises et aux monastères; et sa dernière heure vint le surprendre au milieu de cette vie triste et oisive. Sur son lit de mort, il s'entretint sans cesse de ses sombres pressentiments; il eut des visions effrayantes, et, dans ses extases mélancoliques, les passages menaçants de la Bible lui revenaient à la mémoire involontairement et d'une manière confuse. « Le Sei« gneur a tendu son arc, s'écriait-il; le Seigneur a préparé son « glaive; il le brandit comme un guerrier; son courroux se mani« festera par le fer et par la flamme [3]. » Ces paroles glaçaient de terreur ceux qui entouraient le lit du roi [4]; mais l'archevêque de Canterbury, Stigand, ne put s'empêcher d'en rire, et se moqua des hommes que faisaient trembler les rêves d'un vieillard malade [5].

Quelque faible que fût l'esprit du vieux Edward, il eut le courage de déclarer, avant de mourir, aux chefs qui le consultaient

1 Venient super Anglorum gentem mala qualia non passa est ex quo venit in Angliam usque ad tempus illud. (Joan. Fordun. Historia, in collect. XXX, scriptor. Gale, t. II, p. 681.)

2 Insperatum eis à Franciâ adventurum dominium, quod et eorum excellentiam deprimeret in perpetuum, et honorem, sine termino restitutionis, eventilaret. (Henric. Hunting., p. 359.) — Jo. Brompton, p. 909. — Dira et diuturna ab exteris gentibus. (Anglia sacra; tom. II, p. 148.)

3 Ethelred. Rievallensis, p. 359.

4 Robert of Gloster's Chronicle, p. 350. — Willelm. Malmesb, pag. 93.

5 Ethelred. Rieval., p. 349. — Willelm. Malmesb., p. 93.

sur le choix de son successeur, qu'à son avis, l'homme le plus digne de régner était Harold, fils de Godwin [1]. En prononçant le nom de Harold dans cette circonstance, le roi se montrait supérieur à ses préjugés d'habitude, et même à l'ambition d'avancer sa propre famille; car il y avait alors en Angleterre un petit-fils d'Edmund Côte-de-Fer, né en Hongrie, où son père s'était réfugié dans le temps des proscriptions danoises. Ce jeune homme, appelé Edgar, n'avait ni talents ni gloire acquise, et ayant passé toute son enfance dans un pays étranger, il parlait à peine la langue saxonne [2]. Un pareil candidat ne pouvait lutter de popularité avec Harold, le brave, le riche, le destructeur de la puissance étrangère [3]. Harold était l'homme le plus capable de tenir tête à tous les dangers qui semblaient menacer le pays; et quand bien même le roi mourant ne l'eût pas désigné d'avance au choix des autres chefs, son nom devait sortir de toutes les bouches. (1016) Il fut élu le lendemain même de la pompe funèbre d'Edward, et sacré par l'archevêque Stigand, que l'Église romaine, ainsi qu'on l'a vu plus haut, s'obstinait à ne pas reconnaître [4]. Le petit-fils du bouvier Ulfnoth se montra, dès son avénement, juste, sage, affable, actif pour le bien du pays, ne s'épargnant, dit un vieil historien, aucune fatigue ni sur terre ni sur mer [5].

Il lui fallut beaucoup de soins et de peines pour vaincre le découragement public qui se montrait de différentes manières. L'apparition d'une comète, visible en Angleterre pendant près d'un mois, produisit sur les esprits une impression extraordinaire d'étonnement et d'effroi. Le peuple s'attroupait dans les rues et sur les places des villes et des villages pour considérer ce phénomène qu'on regardait comme la confirmation des pressentiments nationaux. Un moine de Malmesbury, qui s'occupait d'astronomie, composa sur la nouvelle comète une sorte de déclamation poétique où se trouvaient ces paroles : « Te voilà donc enfin revenue, toi qui feras « pleurer tant de mères! Il y a bien des années que je t'ai vue

1 Chron. Saxon., pag. 172.
2 Historia Daniæ Isaaci Pontani, p. 184.
3 Orderic. Vital., p. 492.
4 Tapisserie de Bayeux. — Guill. Pictav. — Order. Vital.
5 Roger. de Hoved., p. 447. — Willelm. Malmesb., p. 73.

« briller; mais tu me sembles plus terrible aujourd'hui que tu « m'annonces la ruine de mon pays [1]. »

Les commencements du nouveau règne furent marqués par un retour complet aux usages nationaux abandonnés sous le règne précédent. Dans les chartes du roi Harold, l'ancienne signature saxonne remplaçait les sceaux pendants à la mode normande [2]. Néanmoins, il ne poussa point la réforme jusqu'à destituer de leurs emplois ou chasser du pays les Normands qu'avait épargnés, malgré la loi, une sorte de condescendance pour les affections du roi Edward [3]. Ces étrangers continuèrent de jouir de tous les droits civils; mais, peu reconnaissants de cette conduite généreuse, ils se mirent à intriguer au dedans et au dehors pour le duc de Normandie. Ce fut un message de leur part qui vint annoncer à Guillaume la mort d'Edward et l'élection du fils de Godwin.

Au moment où le duc apprit cette grande nouvelle, il était dans son parc, près de Rouen, tenant à la main un arc et des flèches neuves qu'il essayait [4]. Tout à coup il parut pensif, remit son arc à l'un de ses gens, et, passant la Seine, se rendit à son hôtel de Rouen; il s'arrêta dans la grande salle et s'y promena de long en large, tantôt s'asseyant, tantôt se levant, changeant de siége et de posture, et ne pouvant rester en aucun lieu. Aucun de ses gens n'osait l'aborder; tous se tenaient à l'écart et se regardaient l'un l'autre en silence [5]. Un officier, admis d'une manière plus intime dans la familiarité de Guillaume, venant à entrer alors, les assistants l'entourèrent pour apprendre de lui la cause de cette grande agitation qu'ils remarquaient dans le duc. « Je n'en sais rien de certain, répondit l'officier; mais « nous en serons bientôt instruits. » Puis, s'avançant seul vers Guillaume : « Seigneur, dit-il, à quoi bon nous cacher vos nouvelles? « qu'y gagnerez-vous? Il est de bruit commun par la ville que le « roi d'Angleterre est mort, et que Harold s'est emparé du royaume, « mentant à sa foi envers vous. — L'on dit vrai, répondit le duc; « mon dépit vient de la mort d'Edward, et du tort que m'a fait « Harold. — Eh bien, sire, reprit le courtisan, ne vous courroucez

1 Ranulph. Hygden., t. III, pag. 283-284.
2 Ducarrel's Norman Antiquities, tom. IV.
3 Voyez plus haut, pag. 159-161.
4 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 224.
5 Ibid.

« pas d'une chose qui peut être amendée : à la mort d'Edward, il « n'y a nul remède, mais il y en a aux torts de Harold; à vous est « le bon droit; vous avez de bons chevaliers ; entreprenez donc « hardiment : chose bien entreprise est à demi faite [1]. »

Un homme de race saxonne et le propre frère de Harold, ce Tostig que les Northumbriens avaient chassé du commandement, et que Harold, devenu roi, n'avait point voulu leur imposer de nouveau, vint de Flandre exhorter Guillaume à ne pas laisser régner en paix celui qui s'était parjuré [2]. Tostig se vantait auprès des étrangers d'avoir en Angleterre plus de crédit et de puissance que le roi son frère, et promettait d'avance la possession de ce pays à quiconque voudrait s'unir à lui pour en faire la conquête [3]. Trop prudent pour s'engager dans une grande démarche sur la simple parole d'un aventurier, Guillaume donna au Saxon, pour éprouver ses forces, quelques vaisseaux, avec lesquels, au lieu de débarquer en Angleterre, Tostig se rendit vers la Baltique, afin de quêter d'autres secours et d'exciter contre sa patrie l'ambition des rois du nord. Il eut une entrevue avec Swen, roi de Danemarck, son parent du côté maternel, et lui demanda de l'aider contre son frère et sa nation. Mais le Danois ne répondit à cette demande que par un refus durement exprimé. Tostig se retira mécontent et alla chercher ailleurs un roi moins délicat sur la justice [4]. Il trouva en Norwége Harald ou Harold, fils de Sigurd, le plus vaillant des Scandinaves, le dernier qui eût mené la vie aventureuse dont le charme s'était évanoui avec la religion d'Odin. Dans ses courses vers le midi, Harold avait suivi alternativement la route de terre et celle de mer; on l'avait vu tour à tour pirate et guerrier errant, *viking* et *varing*, comme on s'exprimait dans la langue du nord. Il était allé servir dans l'est sous les chefs de sa nation, qui, depuis près de deux siècles, possédaient une partie des pays slaves. Ensuite, poussé par le besoin de voir, il s'était rendu à Constantinople, où d'autres émigrés de la Scandinavie, sous ce même nom de *varings*, dont s'honoraient les conquérants des villes russes, formaient une milice mercenaire pour la garde des empereurs.

1 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 225.
2 Ne perjurum suum regnare sineret. (Order. Vit., p. 493.)
3 Snorre's Sturleson, tom. II, p. 154.
4 Torfæi Historia Norveg., tom. II. p. 347-349.

Harold était frère d'un roi, mais il ne crut point déroger en s'enrôlant dans cette milice. Il veilla, la hache sur l'épaule, aux portes du palais impérial, et fut employé, avec le corps dont il faisait partie, en Asie et en Afrique. Lorsque le butin fait dans ces expéditions l'eût rendu assez riche, il eut envie de repartir et demanda son congé; comme on voulait le retenir de force, il s'évada par mer, emmenant avec lui une jeune femme de haute naissance. Après cette évasion, il croisa en pirate le long des côtes de la Sicile, et accrut ainsi le trésor qu'il emportait sur son navire [1]. Il était poëte, comme la plupart des corsaires septentrionaux, qui, dans les longues traversées, et quand le calme de la mer ralentissait leur marche, s'amusaient à chanter en vers leurs succès ou leurs espérances. Au retour des longs voyages où, comme il le disait lui-même dans ses chansons, il avait promené au loin son vaisseau, l'effroi des laboureurs, son vaisseau noir rempli de guerriers [2], Harold leva une armée, et fit la guerre au roi de Norwége, afin de le déposséder. Il prétendait avoir des droits héréditaires au gouvernement de ce royaume; mais reconnaissant bientôt la difficulté de le conquérir, il fit la paix avec son compétiteur, sous la condition d'un partage; pour compléter l'arrangement, il fut convenu que le trésor du fils de Sigurd serait divisé entre eux, de même que le territoire de Norwége. Afin de gagner à ses projets cet homme fameux dans tout le nord par ses richesses et son courage, Tostig l'aborda avec des paroles flatteuses. « Le monde sait, lui dit-il, qu'il n'existe pas un « guerrier digne de se comparer à toi; tu n'as qu'à vouloir et l'An« gleterre t'appartiendra [3]. » Le Norwégien se laissa persuader, et promit de mettre sa flotte en mer, aussitôt que la fonte annuelle des glaces aurait rendu l'Océan libre [4].

En attendant le départ de son allié de Norwége, Tostig vint tenter la fortune sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, avec une bande d'aventuriers rassemblés en Frise, en Hollande et dans le pays des Flamands. Il pilla et dévasta quelques villages; mais les deux grands chefs des provinces voisines de l'Humber, Morkar et Edwin, se réunirent, et, poursuivant ses vaisseaux, le forcèrent de

1 Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 79.
2 Bartholin, p. 79. — Adamus Bremensis.
3 Non esse bellatorem tibi parem. (Snorre's Heimskringla, tom III, p. 149.)
4 Ut primùm glaciem verna tempestas dissolvit. (Ibid.)

chercher une retraite sur les rivages de l'Écosse [1]. Pendant ce temps, Harold, fils de Godwin, tranquille dans les contrées méridionales de l'Angleterre, vit arriver près de lui un messager de Normandie qui lui parla en ces termes : « Guillaume, duc des « Normands, te rappelle le serment que tu lui as juré, de ta bouche « et de ta main, sur de bons et saints reliquaires [2]. — Il est vrai, « répondit le roi saxon, que j'ai fait ce serment au duc Guillaume ; « mais je l'ai fait me trouvant sous la force ; j'ai promis ce qui ne « m'appartenait pas, ce que je ne pouvais nullement tenir : car ma « royauté n'est point à moi, et je ne saurais m'en démettre sans « l'aveu du pays ; de même, sans l'aveu du pays, je ne puis prendre « une épouse étrangère. Quant à ma sœur, que le duc réclame pour « la marier à l'un de ses chefs, elle est morte dans l'année ; veut-il « que je lui envoie son corps [3] ? » L'ambassadeur normand porta cette réponse, et Guillaume répliqua par un second message et des paroles de reproche, douces et modérées [4], priant le roi, s'il ne consentait pas à remplir toutes les conditions jurées, d'en exécuter au moins une seule, et de prendre en mariage la jeune fille qu'il avait promis d'épouser. Harold répondit de nouveau qu'il n'en ferait rien, et pour preuve, il épousa une femme saxonne, la sœur d'Edwin et de Morkar. Alors les derniers mots de rupture furent prononcés ; Guillaume jura que dans l'année il viendrait exiger toute sa dette, et poursuivre son parjure jusqu'aux lieux où il croirait avoir le pied le plus sûr et le plus ferme [5].

Aussi loin que la publicité pouvait aller dans le onzième siècle, le duc de Normandie publia ce qu'il appelait l'insigne mauvaise foi du Saxon [6]. L'influence générale des idées superstitieuses empêcha les spectateurs désintéressés dans cette dispute de comprendre la

1 Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 150. — Roger. de Hoved., p. 448.

2 Sur bons saintuaires. (Chron. de Normandie, Hist. de la France, tom. XIII, p. 229.) — That he's swore mid his ryght honde. (Robert of Glocester, tom. II, p. 352.) — Et linguâ et manu. (Guill. Pictav., p. 192.)

3 Eadmeri, Hist., p. 5. — Roger. de Hoved., p. 449. — Math. Paris., tom. I, p. 3. — Ranulph. Higden., p. 28.

4 Iterùm amicâ familaritate mandavit. (Eadm. Historia.)

5 Se ferro debitum vindicaturum, et illùc iturum quò Haroldus tutiores se pedes habere putaret. (Will. Malmesb., p. 99.) — Inguif. Croyl., p. 900. — Math. Paris, t. I, p. 2. — Aluredus Beverlac., p. 128.

6 Haroldi injustitia. (Eadmer., p. 5.)

conduite patriotique du fils de Godwin, et sa déférence scrupuleuse pour la volonté du peuple qui l'avait fait roi. L'opinion du plus grand nombre, sur le continent, fut pour Guillaume contre Harold, pour l'homme qui s'était servi des choses saintes comme d'un piége, et réclamait une trahison contre celui qui refusait de la commettre. Les négociations entamées auprès de l'Église romaine par Robert de Jumiéges et par le moine Lanfranc se poursuivirent avec activité, du moment qu'un diacre de Lisieux eut porté au delà des monts la nouvelle du prétendu crime de Harold et de toute la nation anglaise. Le duc de Normandie intentait contre son adversaire, devant la cour pontificale, une accusation de sacrilége; il demandait que l'Angleterre fût mise au ban de l'Église, et déclarée propriété du premier occupant, sauf l'approbation du pape [1]. Il fondait sa requête sur trois griefs principaux : le meurtre du jeune Alfred et des Normands ses compagnons, l'expulsion de l'archevêque Robert du siége de Canterbury, et le parjure du roi Harold [2]; de plus, il prétendait avoir à la royauté des droits incontestables, en vertu de sa parenté avec le roi Edward, et des intentions que ce roi, disait-il, avait manifestées à son lit de mort. Il affectait le rôle d'un plaignant qui attend justice et désire que son adversaire soit écouté. Mais Harold fut vainement requis de se défendre devant la cour de Rome. Il refusa de s'avouer justiciable de cette cour, et n'y députa aucun ambassadeur, trop fier pour soumettre à des étrangers l'indépendance de sa couronne, et trop censé pour croire à l'impartialité des juges qu'invoquait son ennemi [3].

Le consistoire de Saint-Jean-de-Latran était alors gouverné par un homme dont la célébrité domine toutes celles du moyen âge; c'était Hildebrand, moine de Cluny, créé par le pape Nicolas II archidiacre de l'Église romaine. Après avoir régné plusieurs années sous le nom de ce pape, il se trouva assez puissant pour en faire élire un de son choix, qui prit le nom d'Alexandre II, et pour le maintenir contre la désapprobation de la cour impériale. Toutes les vues de ce personnage, doué d'une activité infatigable, tendaient à transformer la suprématie religieuse du Saint-Siége en souverai-

1 Cùm Guillelmus præproperâ querelâ papam consuleret. (Willelm. Malmesb.) — Ad apostolicum misit. (Ibid., p. 100)
2 Ranulphi Higden. Polychronicon, p. 285.
3 Judicium papæ parvipenderet. (Willelm. Malmesb., p. 93.)

neté universelle sur les états chrétiens. Cette révolution, commencée au neuvième siècle par la réduction de plusieurs villes de l'Italie centrale sous l'obéissance ou la suzeraineté du pape, s'était continuée dans les deux siècles suivants. Toutes les cités de la Campanie, dont le pontife de Rome était le métropolitain immédiat, avaient passé, de gré ou de force, sous sa puissance temporelle, et, par une circonstance bizarre, on avait vu, dans la première moitié du onzième siècle, des chevaliers normands émigrés de leur pays, conduire, sous la bannière de Saint-Pierre, les milices romaines à cette conquête [1]. A la même époque, d'autres Normands, pèlerins ou aventuriers, s'étaient mis à la solde des petits seigneurs de l'Italie méridionale; puis, comme jadis les Saxons à la solde des Bretons, ils avaient rompu leur engagement, pris les forteresses et établi leur domination sur le pays. Cette nouvelle puissance ayant mis fin, sinon aux prétentions, du moins au pouvoir de l'empire grec sur les villes de l'Apulie et de la Calabre, convenait à l'intolérance religieuse de la cour de Rome, et flattait son ambition par l'espoir d'une autorité facile à obtenir sur des guerriers simples d'esprit et pleins de vénération pour le Saint-Siége. En effet, plusieurs de ces nouveaux ducs ou comtes s'avouèrent successivement vassaux du prince des apôtres, et consentirent à recevoir une bannière de l'Église romaine, en signe d'investiture féodale des terres qu'eux-mêmes avaient conquises. Ainsi l'Église profitait de la puissance des armes normandes pour étendre graduellement sa suzeraineté en Italie, et elle s'habituait à considérer les Normands comme destinés à combattre pour son service, ou à lui faire hommage de leurs conquêtes.

Telles étaient les singulières relations que le hasard des événements venait de créer, lorsque arrivèrent à la cour de Rome les plaintes et la requête du duc de Normandie. Plein de son idée favorite, l'archidiacre Hildebrand crut le moment propice pour tenter sur le royaume d'Angleterre ce qui avait réussi en Italie; il fit tous ses efforts pour substituer aux débats ecclésiastiques sur la tiédeur du peuple anglais, la simonie de ses évêques et le parjure de son roi, une négociation formelle pour la conquête du pays, à frais et

1 Orderici Vitalis Norman. Hist, lib. III. — Fleury, Histoire ecclésiastique, tom. XII, p. 400.

à profits communs. Malgré la réalité de ces projets purement politiques, le procès de Guillaume contre Harold fut examiné dans l'assemblée des cardinaux, sans qu'il fût question d'autre chose que du droit héréditaire, de la sainteté du serment et de la vénération due aux reliques. Ces motifs ne parurent point, à plusieurs des assistants, assez graves pour justifier, de la part de l'Église, une agression à main armée contre un peuple chrétien ; et comme l'archidiacre insistait, un murmure s'éleva, et les opposants lui dirent qu'il était infâme d'autoriser et d'encourager l'homicide [1] ; mais il s'en émut peu, et son opinion prévalut.

Aux termes de la sentence, qui fut prononcée par le pape lui-même, il était permis au duc Guillaume de Normandie d'entrer en Angleterre, pour ramener ce royaume sous l'obéissance du Saint-Siége et y rétablir à perpétuité l'impôt du denier de Saint-Pierre [2]. Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et tous ses adhérents, fut remise au messager de Guillaume, et l'on joignit à cet envoi une bannière de l'Église romaine et un anneau contenant un cheveu de Saint-Pierre, enchâssé sous un diamant de prix [3]. C'était le double signe de l'investiture militaire et ecclésiastique; et l'étendard béni qui allait consacrer l'invasion de l'Angleterre par le duc de Normandie était le même que, peu d'années auparavant, les Normands Raoul et Guillaume de Montreuil avaient arboré, au nom de l'Église, sur les châteaux de la Campanie [4].

Avant que la bulle, la bannière et l'anneau fussent arrivés, le duc Guillaume assembla, en conseil de cabinet, ses amis les plus intimes, pour leur demander avis et secours. Ses deux frères maternels, dont l'un était évêque de Bayeux et l'autre comte de Mortain, avec Guillaume, fils d'Osbert, sénéchal de Normandie, c'est-à-dire lieutenant du duc pour l'administration civile, assistaient à cette conférence. Tous furent d'opinion qu'il fallait descendre en Angleterre, et promirent à Guillaume de le servir de corps et de biens, jusqu'à vendre ou engager leurs héritages. « Mais ce n'est pas tout,

1 Quâ pro re, à quibusdam fratribus penè infamiam pertuli, sub murmurantibus quòd ad tanta homicidia perpetranda, tanto favore, operam meam impendissem. (Epistola Gregor. VII, apud script. rerum franc., tom. XIV, p. 648.)

2 Chronique de Normandie, p. 227.

3 Guill. Pictav., p. 197. — Math. Paris., p. 2.

4 Orderici Vitalis Norman. Hist., lib. III. — Fleury, Hist. ecclés., tom. XII, p. 400.

« lui dirent-ils ; il vous faut demander aide et conseil à la généralité des habitants de ce pays ; car il est de droit que qui paie « la dépense soit appelé à la consentir [1]. » Guillaume alors fit convoquer, disent les chroniques, une grande assemblée d'hommes de tous états de la Normandie, gens de guerre, d'église et de négoce, les plus considérés et les plus riches. Le duc leur exposa son projet et sollicita leur concours ; puis l'assemblée se retira, afin de délibérer plus librement hors de toute influence [2].

Dans le débat qui suivit, les opinions parurent fortement divisées; les uns voulaient qu'on aidât le duc de navires, de munitions et de deniers ; les autres refusaient toute espèce d'aide, disant qu'ils avaient déjà plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer. Cette discussion n'était pas sans tumulte, et les membres de l'assemblée, hors de leurs siéges et partagés en groupes, parlaient et gesticulaient avec grand bruit [3]. Au milieu de ce désordre, le sénéchal de Normandie, Guillaume, fils d'Osbert, éleva la voix et dit : « Pourquoi vous « disputer de la sorte ? Il est votre seigneur, il a besoin de vous ; « votre devoir serait de lui faire vos offres et non d'attendre sa « requête. Si vous lui manquez et qu'il arrive à ses fins, de par Dieu, « il s'en souviendra ; montrez donc que vous l'aimez, et agissez de « bonne grâce. — Nul doute, s'écrièrent les opposants, qu'il ne soit « notre seigneur ; mais n'est-ce pas assez pour nous de lui payer « ses rentes ? Nous ne lui devons point d'aide pour aller outre-mer : « il nous a déjà trop grevés par ses guerres ; qu'il manque sa nou- « velle entreprise, et voilà notre pays ruiné [4]. » Après beaucoup de discours et de répliques en différents sens, l'on décida que le fils d'Osbert, qui connaissait les facultés de chacun, porterait la parole pour excuser l'assemblée de la modicité de ses offres [5].

Les Normands retournèrent tous vers le duc, et le fils d'Osbert parla ainsi : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde des gens plus « zélés que ceux-ci ; vous savez les aides qu'ils vous ont fournies, « les services onéreux qu'ils vous ont faits ; eh bien, sire, ils

1 Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, t. XIII, p. 225.
2 Ibid.
3 Ibid.
4 Chronique de Normandie, p. 225. — Guill. Pictav., p. 98.
5 Chron. de Normandie. — Henrici Hunting., p. 367. — Henrici Knyghton, l. II, p. 2340.

« veulent faire davantage ; ils se proposent de vous servir au delà « de la mer comme en deçà. Allez donc en avant, et ne les épargnez « en rien ; tel qui jusqu'à présent ne vous a fourni que deux bons « soldats à cheval, va faire la dépense du double [1]... — Eh ! non, « eh ! non, s'écrièrent à la fois les assistants, nous ne vous avons « point chargé d'une telle réponse ; nous n'avons point dit cela, « cela ne sera pas ! Qu'il ait affaire dans son pays, et nous le servi- « rons comme il lui est dû ; mais nous ne sommes point tenus de « l'aider à conquérir le pays d'autrui. D'ailleurs, si nous lui faisions « une seule fois double service, et si nous le suivions outre-mer, il « s'en ferait un droit et une coutume pour l'avenir ; il en grèverait « nos enfants ; cela ne sera pas, cela ne sera pas ! ! ! » Les groupes de dix, de vingt, de trente, recommencèrent à se former ; le tumulte fut général, et l'assemblée se sépara [2].

Le duc Guillaume, surpris et courroucé au delà de toute mesure, dissimula cependant sa colère ; et eut recours à un artifice, qui presque jamais n'a manqué son effet quand des personnages puissants ont voulu vaincre les résistances populaires. Il fit appeler séparément auprès de lui les mêmes hommes que d'abord il avait convoqués en masse ; commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grâce et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard, par des lettres scellées de son grand sceau [3]. Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut enregistré aussitôt ; et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne ; les clercs donnèrent leur

1 Chron. de Normandie, recueil des hist. de la France, t. XIII, pag. 226. — Roberti de Monte appendix ad Sigebertum ; ibidem, tom. XI, p. 168.

2 Chron. de Normandie, pag. 226.

Moult oïssiez court estourmir,
Noises lever, barons frémir.
(Wace, roman de Rou.)

3 Et teles lettres come ils en vouldroient deviser, il lor en feroit. (Chron. de Normandie, Hist. de la France, t. XIII, p. 226.)

argent, les marchands leurs étoffes et les paysans leurs denrées[1].

Bientôt arriva de Rome la bannière consacrée et la bulle qui autorisait l'agression contre l'Angleterre. A cette vue l'empressement redoubla ; chacun apportait ce qu'il pouvait ; les mères envoyaient leurs fils s'enrôler pour le salut de leurs âmes[2]. Guillaume fit publier son ban de guerre dans les contrées voisines ; il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète[3]. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées ; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et sergents d'armes, comme on s'exprimait alors ; les uns demandaient une solde en argent, les autres seulement le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville ; d'autres enfin souhaitaient simplement quelque riche Saxonne en mariage[4]. Tous les vœux, toutes les prétentions de l'avarice humaine se presentèrent : Guillaume ne rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun, selon son pouvoir[5]. Il alla jusqu'à donner d'avance à un certain Remi de Fescamp un évêché en Angleterre, pour un navire et vingt hommes d'armes[6].

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux ; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances, des épées et des cottes de mailles, et des porte-faix allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires[7]. Pendant que ces préparatifs se poursui-

1 Chron. de Normandie, Hist. de la France, t. XIII, p. 226.
2 Ibid., p. 227.
3 Proceri corpore, præstantes robore. (Will. Malmesb., p. 99.)—Angliccæ prædæ inhiantes. (Order. Vital., pag. 495.)
4 Chron. de Normandie, Hist. de la France, t. XIII, p. 227.
5 Ibid.
6 Anonym. edit. à Taylor. — Orderic. Vitalis, p. 494.
7 Tapisserie de Bayeux.

vaient en grande hâte, Guillaume se rendit à Saint-Germain auprès de Philippe, roi des Français, et, le saluant d'une formule de déférence que ses aïeux avaient souvent omise envers les rois du pays franc : « Vous êtes mon Seigneur, lui dit-il; s'il vous plait « de m'aider, et que Dieu me fasse la grâce d'obtenir mon droit « sur l'Angleterre, je promets de vous en faire hommage, comme « si je la tenais de vous [1]. » Philippe assembla son conseil de barons, sans lequel il ne pouvait décider aucune affaire importante, et les barons furent d'avis qu'il ne fallait en aucune façon aider Guillaume dans sa conquête. « Vous savez, dirent-ils au « roi, combien peu les Normands vous obéissent aujourd'hui; ce « sera bien autre chose quand ils posséderont l'Angleterre. D'ail- « leurs, secourir le duc coûterait beaucoup à notre pays, et s'il « venait à faillir dans son entreprise, nous aurions la nation « anglaise pour ennemie à tout jamais [2]. » Ainsi éconduit, le duc Guillaume se retira mécontent du roi Philippe, et adressa la même demande de secours au comte de Flandre, son beau-frère, qui refusa pareillement [3].

Malgré l'inimitié nationale des Normands et des Bretons, il existait entre les ducs de Normandie et les comtes de Bretagne, des alliances de parenté qui compliquaient les relations des deux États sans les rendre moins hostiles. Au temps où le duc Robert, père de Guillaume, s'était mis en route pour son pèlerinage, il n'avait point de plus proche parent que le comte breton Allan ou Alain, issu de Roll par les femmes, et ce fut à lui qu'il remit en partant la garde de son duché et la tutelle de son fils. Le comte Alain n'avait pas tardé à déclarer douteuse la naissance de son pupille, et à favoriser le parti qui voulait le priver de la succession; mais après la défaite de ce parti au Val des Dunes, il mourut empoisonné, selon toute apparence, par les amis du jeune bâtard. Son fils, nommé Conan, lui succéda, et il régnait encore en Bretagne à l'époque du grand armement de Guillaume pour la conquête de l'Angleterre. C'était un homme audacieux, redouté de ses voisins, et dont la principale ambition était de nuire au duc de Normandie, qu'il regardait comme un usurpateur et comme le meurtrier de son père. Le voyant

1 Chron. de Normandie, Hist. de la France, tom. XIII, p. 227.
2 Ibid.
3 Ibid.

engagé dans une entreprise difficile, Conan crut le moment favorable pour lui déclarer la guerre, et lui fit porter, par l'un de ses chamberlains, le message suivant :

« J'apprends que tu es prêt à passer la mer, afin de conquérir « le royaume d'Angleterre. Or, le duc Robert, dont tu feins de te « croire le fils, partant pour Jérusalem, remit tout son héritage au « comte Alain, mon père, qui était son cousin. Mais toi et tes com« plices vous avez empoisonné mon père, tu t'es approprié sa sei« gneurie et tu l'as retenue jusqu'à ce jour, contre toute justice, « attendu que tu es bâtard. Rends-moi donc le duché de Normandie « qui m'appartient, ou je te ferai la guerre à outrance, avec tout « ce que j'ai de force [1]. »

Les historiens normands avouent que Guillaume fut quelque peu effrayé de ce message, car la plus faible diversion pouvait déjouer ses projets de conquête ; mais il trouva moyen de se délivrer, sans beaucoup de peine, de l'ennemi qui se déclarait avec tant de hardiesse et d'imprudence. Le chamberlain du comte de Bretagne, gagné sans doute à prix d'argent, frotta de poison l'intérieur du cor dont son maître se servait à la chasse, et pour surcroît de précaution il empoisonna de même ses gants et les rênes de son cheval [2]. Conan mourut peu de jours après le retour de son messager. Le comte Eudes, qui lui succéda, se garda bien de l'imiter et d'alarmer Guillaume-le-Bâtard sur la validité de ses droits : au contraire, se liant avec lui d'une amitié toute nouvelle entre les Bretons et les Normands, il lui envoya ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Allan, vinrent au rendez-vous des troupes normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays qui leur donnaient le titre de Mactierns [3], pendant que les Normands les appelaient comtes. D'autres riches Bretons, qui n'étaient point de pure race celtique, et portaient des noms à tournure française, comme Robert de Vitry, Bertrand de Dinand et Raoul de Gaël, se rendirent pareillement auprès du duc de Normandie, pour lui offrir leurs services [4].

1 Guillelmi Gemeticensis Norman. Hist., lib. VII, cap. 33.

2 Ibid.

3 Fils de chef. *Tiern*, chef; en gallois *Teyrn*. (Hist. de Bretagne, par Dom Lobineau.)

4 Hist. de Bretagne, par Dom Lobineau, t. I, p. 97-98. — Chron. de Normandie, t. XIII, p. 127.

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à l'embouchure de la Somme au mouillage de Saint-Valery [1]. Là, les mauvais temps recommencèrent, et il fallut attendre plusieurs jours. La flotte mit à l'ancre et les troupes campèrent sur le rivage, fort incommodées par la pluie qui ne cessait de tomber à flots [2].

Pendant ce retard, quelques-uns des vaisseaux, fracassés par une tempête violente, périrent avec leurs équipages; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes fatiguées d'un long campement. Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient des heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les difficultés de l'entreprise [3]. Il n'y avait point encore eu de combat, disait-on, et déjà beaucoup d'hommes étaient morts; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle; quelques-uns même rompirent leur engagement et se retirèrent [4]. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, le duc Guillaume faisait enterrer secrètement les morts, et augmentait les rations de vivres et de liqueurs fortes [5]. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement.

1 Des savants respectables ont pensé que ce lieu devait être Saint-Valery-en-Caux, et non Saint-Valery-sur-Somme, situé hors des limites du duché de Normandie; mais le manuscrit, récemment découvert dans la bibliothèque de Bruxelles, ne permet plus le doute à cet égard.

Tuque, velis nolis, tandem tua littora linquens,
Navigium vertis littus ad alterius.
Portus ab antiquis Viniaci fertur haberi,
Quæ vallat portum, Somana nomen aquæ....
Desuper est castrum quoddam sancti Valerici,
Hic tibi longa fuit difficilisque mora.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 56 et suiv.)

2 Desolatus eras, frigus faciebat et imber,
Et polus obtectus nubibus et pluviis...
(Manuscrit de Bruxelles, vers 72.)

3 Per tabernacula mussitabant. (Willelm. Malmesb., pag. 100.)

4 Pavida fuga multorum qui fidem spoponderant. (Guill. Pictav., p. 198.)

5 Ibid.

« Bien fou, disaient les soldats en murmurant, bien fou est « l'homme qui prétend s'emparer de la terre d'autrui ; Dieu s'of- « fense de pareils desseins, et il le montre en nous refusant le « bon vent [1]. »

Guillaume, en dépit de sa force d'âme et de sa présence d'esprit habituelle, était en proie à de vives inquiétudes qu'il avait peine à dissimuler. On le voyait fréquemment se rendre à l'église de Saint-Valery, patron du lieu, y rester longtemps en prières, et, chaque fois qu'il en sortait, regarder, au coq qui surmontait le clocher, quelle était la direction du vent. S'il paraissait tourner au sud, le duc se montrait joyeux ; mais s'il soufflait du nord ou de l'ouest, son visage et sa contenance redevenaient tristes [2]. Soit par un acte de foi sincère, soit pour fournir quelque distraction aux esprits abattus et découragés, il envoya prendre processionnellement, dans l'église, la châsse qui contenait les reliques du saint, et la fit porter en grande pompe à travers le camp. Toute l'armée se mit en oraison ; les chefs firent de riches offrandes ; chaque soldat, jusqu'au dernier, donna sa pièce de monnaie ; et la nuit suivante, comme si le ciel eût fait un miracle, les vents changèrent et le temps redevint calme et serein. Au point du jour, c'était le 27 septembre, le soleil, jusque-là obscurci de nuages, parut dans tout son éclat [3]. Aussitôt le camp fut levé, tous les apprêts de l'embarquement s'exécutèrent avec beaucoup d'ardeur et non moins de promptitude, et quelques heures avant le coucher du soleil la flotte entière appareilla. Quatre cents navires à grande voilure et plus d'un millier de bateaux de transport se mirent en mouvement

1 Insanire hominem qui veilet alienum solum in jus suum refundere ; Deum contra tendere, qui ventum arceret. (Willelm. Malmesb, p. 100.)

2 Ecclesiam scilicet devotâ mente frequentans,
Iiii *pura* dabas ingeminando preces ;
Inspicis et templi gallus quâ vertitur aurâ ;
Auster si spirat, lætus abinde redis :
Si subitò boreas austrum divertit et arcet,
Effusis iacrymis, fletibus ora rigas.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 66 et suiv.)

3 Expuiit à cœlo nubes, et ab æquore ventos,
Frigora dissolvit, purgat et imbre polum :
Incaiuit teiius, nimio perfusa caiore,
Et Phœbus soiito clarior emicuit.
(Id., vers 82 et suiv.)

pour gagner le large, au bruit des trompettes et d'un immense cri de joie poussé par soixante mille bouches [1].

Le vaisseau que montait le duc Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, la bannière envoyée par le pape, et une croix sur son pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y voyait peints en plusieurs endroits les trois lions, enseigne de Normandie; à la proue, était sculptée une figure d'enfant portant un arc tendu, avec la flèche prête à partir [2]. Enfin, de grands fanaux élevés sur les hunes, précaution nécessaire pour une traversée de nuit, devaient servir de phare à toute la flotte et lui indiquer le point de ralliement. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda tant que dura le jour, et, la nuit, il les laissa loin en arrière. Au matin, le duc fit monter un matelot au sommet du grand mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient : « Je ne vois que le ciel et la mer, » dit le matelot ; et aussitôt on jeta l'ancre [3]. Le duc affecta une contenance gaie, et, de peur que le souci et la crainte ne se répandissent parmi l'équipage, il fit servir un repas copieux et des vins fortement épicés [4]. Le matelot remonta, et dit que cette fois, il apercevait quatre vaisseaux; la troisième fois, il s'écria : « Je vois une forêt de mâts et de « voiles [5]. »

Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie, Harold, roi de Norwége, fidèle à ses engagements envers le Saxon Tostig, avait rassemblé plusieurs centaines de vaisseaux de guerre et de transport. La flotte resta quelque temps à l'ancre, et l'armée norwégienne, attendant le signal du départ, campait sur le rivage, comme les Normands à l'embouchure de la Somme. Des impres-

1 Quippe decem decies, decies et millia quinque
Diversis feriunt vocibus astra poli...
Clangendoque tubâ reliquis ut littora linquant
Præcipis, et pelagi tutiùs alta petant.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 106 et suiv.)

Dans ce passage l'auteur exagère beaucoup la force de l'armée normande.

2 Dr Strutt's norman. Antiquities, pl. XXXII. — Wace. — Thom. Rudborne, in Angliâ sacrâ, t. I, p. 245. — Tapisserie de Bayeux.
(Manuscrit de Bruxelles, vers 115.)

3 Nihil aliud præter pelagus et aera. (Guill. Pictav., p. 199.)

4 Nec baccho pigmentato carens (Ibid.)

5 Arborum veliferarum nemus. (Ibid.) — Chronique de Normandie, pag. 228. — Script. rer. franc., tom. XI, p. 360. — Guil. Gemet., p. 286.

sions vagues de découragement et d'inquiétude s'y manifestèrent par les mêmes causes, mais sous des apparences plus sombres, et conformes à l'imagination rêveuse des habitants du nord. Plusieurs soldats crurent avoir dans leur sommeil des révélations prophétiques. L'un d'eux songea qu'il voyait ses compagnons débarqués sur la côte d'Angleterre et en présence de l'armée des Anglais; que devant le front de cette armée courait, à cheval sur un loup, une femme de taille gigantesque; le loup tenait dans sa gueule un cadavre humain dégouttant de sang, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre [1]. Un second soldat rêva que la flotte partait, et qu'une nuée de corbeaux, de vautours et d'autres oiseaux de proie, étaient perchés sur les mâts et sur les vergues des vaisseaux; sur un rocher voisin était une femme assise, tenant un sabre nu, regardant et comptant les navires : « Allez, « disait-elle aux oiseaux, allez sans crainte, vous aurez à manger, « vous aurez à choisir; car je vais avec eux, j'y vais [2]. » On remarqua, non sans terreur, qu'au moment où Harold mit le pied sur sa chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer beaucoup plus que de coutume [3].

Malgré ces présages sinistres, l'expédition se mit en route vers le sud-ouest, sous la conduite du roi et de son fils Olaf. Avant d'aborder en Angleterre, ils relâchèrent aux Orcades, îles peuplées d'hommes de race scandinave; et deux chefs, ainsi qu'un évêque de ces îles, se joignirent à eux. Ils côtoyèrent ensuite le rivage oriental de l'Écosse, et c'est là qu'ils rencontrèrent Tostig et ses vaisseaux. Ils firent voile ensemble, et attaquèrent, en passant, la ville maritime de Scarborough. Voyant les habitants disposés à se défendre opiniâtrément, ils s'emparèrent d'un rocher à pic qui dominait la ville, y élevèrent un bucher énorme de troncs d'arbres, de branches et de chaume, qu'ils firent rouler sur les maisons; puis, à la faveur de l'incendie, ils forcèrent les portes de la ville et la pillèrent [4]. Relevés, par ce premier succès, de leurs terreurs superstitieuses, ils doublèrent gaiement la pointe de Holder-

1 Snorre's Heimskringla, tom. II, p. 159.

2 Ibid. p. 158.

3 Ibid. p. 152. — Torfæi Hist. Norveg., tom. II, p. 351.

4 Ibid.

ness, à l'embouchure de l'Humber, et remontèrent le courant du fleuve.

De l'Humber ils passèrent dans l'Ouse, qui s'y jette et coule près d'York. Tostig, qui dirigeait le plan de campagne des Norwégiens, voulait, avant tout, reconquérir, avec leur aide, cette capitale de son ancien gouvernement, afin de s'y installer de nouveau. Morkar, son successeur, Edwin, frère de celui-ci, et le jeune Walteof, fils de Siward, chef de la province de Huntingdon, rassemblèrent les habitants de toute la contrée voisine, et livrèrent bataille aux étrangers, au sud d'York, sur la rive de l'Humber; d'abord vainqueurs, ensuite forcés à la retraite, ils se renfermèrent dans la ville, où les Norwégiens les assiégèrent. Tostig prit le titre de chef du Northumberland, et fit des proclamations datées du camp des étrangers; quelques hommes faibles le reconnurent, et un petit nombre d'aventuriers se rendirent à son appel [1].

Pendant que ces choses se passaient dans le nord, le roi des Anglo-Saxons se tenait avec toutes ses forces sur les côtes du sud pour observer les mouvements de Guillaume, dont l'invasion, à laquelle on s'attendait depuis longtemps, causait d'avance beaucoup d'alarmes. Harold avait passé tout l'été sur ses gardes, près des lieux de débarquement les plus voisins de la Normandie [2]; mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle ne serait point prête avant l'hiver. D'ailleurs les périls étaient plus grands de la part des ennemis du nord, déjà maîtres d'une partie du territoire anglais, que de la part de l'autre ennemi, qui n'avait point encore mis le pied en Angleterre; et le fils de Godwin, hardi et vif dans ses projets, espérait, en peu de jours, avoir chassé les Norwégiens et être de retour à son poste, pour recevoir les Normands. Il partit à grandes journées, à la tête de ses meilleures troupes, et arriva de nuit sous les murs d'York, au moment où la ville venait de capituler pour se rendre aux alliés de Tostig. Les Norwégiens n'y avaient pas encore fait leur entrée; mais, sur la parole des habitants, et dans leur conviction de l'impossibilité où l'on était de rétracter cette parole, ils avaient rompu les lignes de siége et fait reposer leurs

1 Torfæi, Hist. Norveg., t. II, p. 352. — Snorre's Heimkringla, t. II, p. 162.

2 Haroldus intereà promptus ad decertandum, sive navali, sive terrestri prælio, ad littus maritimum opperiens. (Guill. Pictav., p. 197.)

soldats. De leur côté, les habitants d'York ne songeaient qu'à recevoir le lendemain même Tostig et le roi de Norwége, qui devaient tenir dans la ville un grand conseil, y régler le gouvernement de toute la province, et distribuer aux étrangers et aux transfuges les terres des Anglais rebelles [1].

L'arrivée imprévue du roi saxon, qui avait marché de manière à éviter les postes ennemis, changea toutes ces dispositions. Les citoyens d'York reprirent les armes, et les portes de la ville furent fermées et gardées de façon qu'aucun homme ne pût en sortir pour se rendre au camp des Norwégiens. Le jour suivant fut un de ces jours d'automne où le soleil se montre encore dans toute sa force; la portion de l'armée norwégienne qui sortit du camp sur l'Humber, pour accompagner son roi vers York, ne croyant point avoir d'adversaires à combattre, vint sans cottes de mailles, à cause de la chaleur, et ne garda pour armes défensives que des casques et des boucliers. A quelque distance de la ville, les Norwégiens aperçurent tout à coup un grand nuage de poussière, et sous ce nuage, quelque chose de brillant comme l'éclat du fer au soleil. « Quels « sont ces hommes qui marchent vers nous? dit le roi à Tostig. — « Ce ne peut être, répondit le Saxon, que des Anglais qui viennent « demander grâce et implorer notre amitié [2]. » La masse d'hommes qui s'avançait, grandissant à mesure, parut bientôt comme une armée nombreuse, rangée en ordre de bataille. « L'ennemi! l'en- « nemi! » crièrent les Norwégiens, et ils détachèrent trois cavaliers pour aller porter aux gens de guerre restés au camp et sur les navires l'ordre de venir en diligence. Le roi déploya son étendard, qu'il appelait le *ravageur du monde* [3]; les soldats se rangèrent autour sur une ligne longue, peu profonde, et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi : il leur manquait à tous la partie la plus importante de leur armure. Harold, fils de Sigurd, en parcourant les rangs sur son cheval noir, chanta des vers improvisés, dont un fragment nous a été transmis par les historiens du nord : « Combattons, disait-il, marchons, quoique sans cuirasses,

1 Snorre's Heimskringla, t. II, p. 162. — Roger. de Hoved., p. 448. — Henric. Knyghton, t. II, p. 2339.

2 Idid., p. 166.

3 Land-eyda. Al. Land-œde. Snorre's, p. 167.

« sous le tranchant du fer bleuâtre ; nos casques brillent au soleil, « c'est assez pour des gens de cœur [1]. »

Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers saxons, hommes et chevaux, couverts de fer, s'approchèrent des lignes des Norwégiens; l'un d'entre eux cria d'une voix forte : « Où est Tostig, fils « de Godwin? — Le voici, répondit le fils de Godwin lui-même. — « Si tu es Tostig, reprit le messager, ton frère te fait dire par ma « bouche qu'il te salue, et t'offre la paix, son amitié et tes anciens « honneurs. — Voilà de bonnes paroles, et bien différentes des « affronts et des hostilités qu'on m'a fait subir depuis un an. Mais, « si j'accepte ces offres, qu'y aura-t-il pour le noble roi Harold, fils « de Sigurd, mon fidèle allié? — Il aura, reprit le messager, sept « pieds de terre anglaise, ou un peu plus, car sa taille passe celle « des autres hommes [2]. — Dis donc à mon frère, répliqua Tostig, « qu'il se prépare à combattre : car jamais il n'y aura qu'un men- « teur qui aille raconter que le fils de Godwin a délaissé le fils de « Sigurd [3]. »

Le combat commença aussitôt, et, au premier choc des deux armées, le roi norwégien reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge; Tostig prit le commandement; et alors son frère Harold envoya une seconde fois lui offrir la paix et la vie, pour lui et pour les Norwégiens [4]. Mais tous s'écrièrent qu'ils aimaient mieux mourir que de rien devoir aux Saxons. Dans ce moment, les hommes des vaisseaux arrivèrent, armés de cuirasses, mais fatigués de leur course sous un soleil ardent. Quoique nombreux, ils ne soutinrent point l'attaque des Anglais, qui avaient déjà rompu la première ligne de bataille et pris le drapeau royal. Tostig fut tué avec la plupart des chefs norwégiens, et, pour la troisième fois, Harold offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent; Olaf, fils du roi mort, l'évêque et le chef des îles Orcades se retirèrent avec vingt-trois navires, après avoir juré amitié à l'Angleterre [5]. Le pays des Anglais fut ainsi

1 Snorre's Heimskringla, t. II, pag. 167. — Gesta Danorum, t. II, p. 164-165.

2 Quid ex Angliâ ei concessum velit; spatium (nimirùm) terræ septem pedum, aut nonnihil majus. (Snorre's Heimskringla, tom. III, p. 160.)

3 Ibidem.

4 Pacem et vitam obtulit. (Snorre's Heimskringla, t. III, p. 168.)

5 Snorre's Heimskringla, tom. II, p. 173. — Chron. saxon. frag., ed. Lye. — Hist. Danor. Isaaci Pontani, p. 186.

délivré d'une nouvelle conquête des hommes du nord. Mais, pendant que ces ennemis s'éloignaient pour ne plus revenir, d'autres ennemis s'approchaient, et le même souffle de vent qui agitait alors les bannières saxonnes victorieuses gonflait aussi les voiles normandes, et les poussait vers la côte de Sussex.

Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer, faute de vivres [1]. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire de Harold sur les Norwégiens. Les archers débarquèrent d'abord; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés; ensuite descendirent les gens de cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli, de forme presque conique, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent pièce à pièce, sur le rivage trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance. Le duc ne vint à terre que le dernier de tous; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva; des voix crièrent : « Dieu nous garde! c'est mauvais signe [2]. » Mais Guillaume se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous? quelle chose « vous étonne? J'ai saisi cette terre de mes mains, et, par la splen-« deur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à vous [3]. » Cette vive répartie arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lesquels on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons [4]. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières, qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais les

1 Victu deficiente. (Roger. de Hoved., p. 448.)

2 Mal signe a chi. (Wace, roman de Rou; Nouveaux Détails sur l'hist. de Normandie, p. 290.)

3 Seigneur, par la resplendour Dé....
Tout est vostre quanque y a.
(Ibid.)

4 Tapisserie de Bayeux. — Manuscrit de Bruxelles, vers 157 et 165.

Normands, qui voulaient *gaaingner*, comme s'exprime un vieux narrateur [1], tenaient peu de compte de la sainteté des lieux, et ne respectaient aucun asile [2].

Harold était à York, blessé et se reposant de ses fatigues, quand un messager vint en grande hâte lui dire que Guillaume de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon [3]. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs des provinces de faire armer leurs combattants et de les conduire à Londres. Les milices de l'ouest vinrent sans délai ; celles du nord tardèrent à cause de la distance; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi des Anglais se verrait bientôt entouré des forces de tout le pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc d'être sur ses gardes, et, que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes [4]. Harold, trop impatient, n'attendit pas les quatre jours ; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp [5]. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norwégiens, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie [6].

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui,

1 Wace, roman de Rou, t. II, p. 155.

2 Chronique de Normandie, Hist. de la France, t. XIII, p. 228. — Willelm. Malmesb., pag. 100. — Henric. Knygbton, p. 234t. — Monast. anglic., t. I, p. 311.

3 ..... That duc William to Hastinges was ycome,
His bannere adde yrerd, and the conthrey all y nome.
(Rob. of Glocester's Chronicle, p. 359)

— Suppletio Historiæ regni Angliæ. Mss. musæi britannici.

4 Chronique de Normandie, p. 228. — Guill. Pictav., p. 199.

5 Quòd propinqua castris Normannorum vastari audierat. (Ibid., p. 201.)

6 Modico stipatus agmine, quadruplo congressus exercitu. (Mss. abbatiæ Waltham, in musæo britann.) — Florent. Wigorn., p. 634. — Gervas. Tilbur., p. 945. — Rog. de Hoved., p. 448. — Ingulf. Croyl., p. 900.

disaient-ils, accourait en furieux [1]. Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, le Saxon fut contraint de modérer sa fougue; il fit halte à la distance de sept milles du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés près de l'armée d'outre-mer, pour observer ses dispositions et ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres dans le camp de Guillaume, que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient alors coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit: «Ceux que vous avez trouvés en si grand « nombre, dit-il, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de « guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent [2]. » Plusieurs des chefs saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les étrangers. « Moi, répondit Harold, que je ravage le pays qui m'a « été donné en garde! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois « tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que « j'ai, mon courage et ma bonne cause [3].

Le duc normand, dont le caractère entièrement opposé le portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine, appelé dom Hugues Maigrot, vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi; ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rappor-

1 Rex furibundus. (Guill Pictav., p. 201.)

2 Wace, Roman de Rou; Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. VIII. — Matth. Paris, tom. I, p. 3.

3 Par ma foi, dit Hérault, je ne destruiray pas le pays que j'ay à garder. (Chronique de Normandie, recueil des historiens de la France, tom. XIII, p. 229.)

« terai point au pape, et n'accepterai point le combat [1]. » Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte « avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au delà du fleuve de « l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre « que tenait Godwin; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que « je lui offre, tu lui diras, devant ses gens, qu'il est parjure et « menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excom- « muniés de la bouche du pape, et que j'en ai la bulle [2]. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la Chronique normande dit qu'au mot d'excommunication les chefs anglais s'entre-regardèrent, comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous devons combattre, dit- « il, quel qu'en soit pour nous le danger; car il ne s'agit pas ici « d'un nouveau seigneur à recevoir, comme si notre roi était mort; « il s'agit de bien autre chose. Le duc de Normandie a donné nos « terres à ses barons, à ses chevaliers, à tous ses gens, et la plus « grande partie lui en ont déjà fait hommage : ils voudront tous « avoir leur don, si le duc devient notre roi; et lui-même sera « tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles; car tout « leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous « ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever « le pays de nos ancêtres; et que ferons-nous, où irons-nous quand « nous n'aurons plus de pays [3] ? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands [4].

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles : c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norwégiens près d'York. La marche précipitée de Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres; il ne venait que des volontaires, un à un ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui

1 Chron. de Normandie, p. 230. — Guill. Pictav., p. 201.
2 Chr. de Norm., rec. des hist. de la France, t. XIII, p. 231.
3 Ibid.
4 Ibid.

abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Péterborough, près d'Ély, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais [1]. L'heure du combat paraissait prochaine; les deux jeunes frères de Harold, Gurth et Leofwin, avaient pris leurs postes auprès de lui; le premier tenta de lui persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. « Harold, disait le jeune homme, tu ne « peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au « duc Guillaume un serment sur les corps des saints; pourquoi te « hasarder au combat avec un parjure contre toi? Nous qui n'avons « rien juré, la guerre est pour nous de toute justice; car nous « défendons notre pays. Laisse-nous donc seuls livrer bataille; « tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons, tu nous ven« geras [2]. » A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie [3] : trop plein de confiance dans son courage et dans sa bonne cause, il disposa les troupes pour le combat [4].

Sur le terrain qui porta depuis et qui aujourd'hui porte encore le nom de *lieu de la bataille* [5], les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin [6], se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de

1 De domo suâ 12 monachos, et 20 milites pro servitio. (Monastic. anglican., tom. I, p. 210.)

2 Fugientes restituere, vel mortuos vindicare. (Math. Paris., tom. I, p. 2.)— Will. Malmesb., p. 100.

3 Ibid. — Torfæi Hist. Norveg.

4 Nimis præceps et virtute suâ præsumens. (Mss. abbatiæ Waltham.)

5 Bataille, batayl, ou battle, selon l'orthographe anglaise moderne; en latin, *locus belli*. — Monastic. anglic., tom. I, p. 311. — Guill. Pictav., pag. 201.

6 Gratiâ commodi ecclesiæ suæ, cum reliquis se exercitui immiscuerat. (Monast. anglic., tom. I, p. 311.)

guerre préparaient leurs armes. Le temps qui leur resta après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente; les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin [1].

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. L'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc [2]. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort; car si nous « les vainquons, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous « le gagnerez; si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la « terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici « seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation « entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. « Il ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit « de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon

[1] Wace, Roman de Rou. — V. pièces justificatives, liv. III, N° 2. — Chronique de Normandie, recueil des hist. de la France, tom. XIII, p. 231-232.

[2] Appendit suo collo reliquias.... (Guill. Pictav., p. 201.) — Roman de Rou. — Chronique de Normandie, p. 231-232.

« parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les « châtier de tous leurs méfaits [1]. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat [2]. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite; les Normands répétaient ses refrains ou criaient: Dieu aide! Dieu aide [3]!

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux [4]; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied au tour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles [5]. Les Normands ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveaux tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent pardessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide [6]! Mais les Normands furent repoussés, à l'une

1 Wace, Roman de Rou. — Chron. de Normandie.
2 Wace, roman de Rou.
3 Diex aïe! (Ibid.) — Chronique de Normandie, p. 234. — Henric. Hunting., p. 368.
4 Quadrelli.
5 Scævissimas secures. (Guill. Pictav., p. 201.)
6 Chronique de Normandie. — Math. Paris., p. 2.

des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre [1]. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance [2]; puis se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, « et je vaincrai avec l'aide de Dieu [3]. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes ; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou [4]. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts, au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage [5].

Après avoir, dit un vieil historien, fait pour le pays tout ce qu'ils devaient [6], les compagnons de Harold se dispersèrent, et beaucoup

1 Monastic. anglic., t. I, p. 311. — Guill. Pictav., p. 202.

2 Verberans aut minans bastà. (Guill. Pict., p. 202.)

3 Vivo et vincam, opitulante Deo. (Ibid.) — Chronique de Normandie, p. 234, 235.

4 Chronique de Normandie, ibid.

5 Ibid. — Guill. Pictav., p. 202-203. — Monastic. anglic., tom. I, p. 312. — Math. Westmonast., p. 224. — Eadmer., p. 6.

6 Will. Malmesb., p. 102.

moururent, sur les chemins, de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les cavaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne [1]. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valery. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus [2]. Les heureux qui survivaient, eurent, pour premier gain de leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize revêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants [3].

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec leur roi, se réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appelée Githa, surmonta sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait, disent les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Mais le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre sépulture que le sable du rivage. Il s'adoucit pourtant, si l'on en croit une vieille tradition, en faveur des religieux de Waltham, abbaye que, de son vivant, Harold avait fondée et enrichie. Deux moines saxons, Osgod et Ailrik, députés par l'abbé de Waltham, demandèrent et obtinrent de transporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme que Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle

1 Cursus super jacentes. (Guill. Pictav., p. 203.)

2 Chronique de Normandie, p. 236-237.

3 Monast. anglican., t. I, p. 210. — Guill. Pictav., p. 203. — Will. Malmesb., p. 102.

s'appelait Édithe, et on la surnommait la Belle au cou de cygne[1]. Elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé.

Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs de race anglo-saxonne avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des braves[2]. « Angleterre, que « dirai-je de toi, s'écrie l'historien de l'église d'Ély, que raconterai-« je à nos descendants? que tu as perdu ton roi national et que tu « es tombée au pouvoir de l'étranger; que tes fils ont péri misérablement; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou « déshérités[3]. » Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des traces de sang frais sur le terrain où il avait eu lieu; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest de Hastings, quand un peu de pluie avait humecté le sol[4]. Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la Sainte-Trinité et de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule[5]. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande, l'*Abbaye de la Bataille*[6]. Des moines du grand couvent de Marmoutier, près

1 Et vertentes ea hùc et illùc, donec regis corpus agnoscerent, non vaientes... mulierem, quam, ante sumptum regimen, dilexerat, Editha, cognomento *Swanneshales*, quod sonat Collum Cigni, secum adducère. (Mss. Harl., n° 3776, f° 55, b. In Musæo Britannico.)

2 Hæc congressio tàm lethalis, tàm amara, tot generosorum sanguine maculata. (Math. Westmonast., p. 224.)

3 De te quid dicam, quid posteris referam? Væ tibi est, Anglia!... (Hist. eccles. Eliensis, p. 516.)

4 Verum sanguinen quasi recentem exsudat. (Guill. Neubrigensis Hist., p. 6.)

5 Chartæ Willelmi Conquæstoris, apud Monastic. anglic., t. I, p. 310-312.)

6 Cum leugâ circumquàque adjacente, sicut illa quæ mihi coronam tribuit. (Charta Willelmi Conquæstoris, in not. ad Eadmer., ed. Selden., p. 165.) — En latin, *Abbatia de bello.*

de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les âmes de tous les combattants qui étaient morts dans cette journée [1].

On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait; ils allèrent, tout décontenancés, porter à Guillaume cette nouvelle désagréable : « Travaillez, travaillez toujours, « répliqua le conquérant, d'un ton jovial; car si Dieu me prête vie, « il y aura plus de vin chez les religieux de la Bataille, qu'il n'y a « d'eau claire dans le meilleur couvent de la chrétienté [2]. »

1 Monastic. anglic., tom. I, p. 312.

2 Eidem loco ità prospiciam, ut magis ei vini abundet copia quàm aquarum in aliâ præstanti abbatiâ. (Monastic. anglic., ibid.)

FIN DU TOME PREMIER.

# NOTES

ET

# PIÈCES JUSTIFICATIVES

## DU TOME PREMIER.

## LIVRE PREMIER.

### N° 1.

DÉCRET DES EMPEREURS THÉODOSE ET VALENTINIEN, RELATIF A LA SOUMISSION DES ÉVÊQUES DES GAULES AU PAPE DE ROME. (AN DE J.-C. 445.)

Impp. Theodosius et Valentinianus AA. Aetio v. inl. comiti et magistro utriusque militiæ et patricio.

CERTUM est, et nobis et imperio nostro unicum esse præsidium in supernæ divinitatis favore, ad quem promerendum præcipuè christiana fides, et veneranda nobis religio suffragatur. Cùm igitur sedis apostolicæ primatum sancti Petri meritum, qui princeps est episcopalis coronæ, et romanæ dignitas Civitatis, sacræ etiam synodi firmârit auctoritas, ne quid præter auctoritatem sedis istius inlicitum præsumptio adtentare nitatur. Tunc enim demùm ecclesiarum pax ubique servabitur, si rectorem suum agnoscat universitas. Hæc cùm hactenùs inviolabiliter fuerint custodita, Hilarius Arelatensis, sicut venerabilis viri Leonis romani papæ fideli relatione comperimus, contumaci ausu inlicita quædam præsumenda tentavit; et ideò transalpinas ecclesias abominabilis tumultus invasit; quod recens maximè testatur exemplum. Hilarius enim, qui episcopus Arelatensis vocatur, ecclesiæ romanæ Urbis inconsulto pontifice, indebitas sibi ordinationes episcoporum solâ temeritate usurpans invasit. Nam alios incompetenter removit, indecenter alios, invitis et repugnantibus civibus, ordinavit. Qui quidem, quoniàm non facilè ab his qui non elegerant recipiebantur, manum sibi con-

trahebat armatam, et claustra murorum, in hostilem morem, vel obsidione cingebat, vel aggressione reserebat, et ad sedem quietis pacem prædicaturus per bella ducebat. His talibus et contra imperii majestatem, et contra reverentiam apostolicæ sedis, admissis, per ordinem religiosi viri Urbis papæ cognitione discussis, certa in eum ex his, quæ malè ordinaverat, lata sententia est. Et erat quidem ipsa sententia per Gallias etiam sine imperiali sanctione valitura. Quid enim tanti pontificis auctoritati in ecclesias non liceret? Sed nostram quoque præceptionem hæc ratio provocavit, ne ulteriùs vel Hilario, quem adhùc episcopum nuncupari sola mansueti præsulis permittit humanitas, nec cuiquam alteri ecclesiasticis rebus arma miscere, aut præceptis romani antistitis liceat obviare. Ausibus etiam talibus fides et reverentia nostri violatur imperii. Nec hoc solum, quod est maximi criminis, submovemus : verùm, ne levis saltem inter ecclesias turba nascatur, vel in aliquo minui religionis disciplina videatur, hoc perenni sanctione decernimus, ne quid tàm episcopis gallicanis, quàm aliarum provinciarum, contra consuetudinem veterem liceat, sine viri venerabilis papæ Urbis æternæ auctoritate, tentare; sed illis omnibusque pro lege sit, quidquid sanxit vel sanxerit apostolicæ sedis auctoritas. Ità ut quisquis episcoporum ad judicium romani antistitis evocatus venire neglexerit, per moderatorem ejusdem provinciæ adesse cogatur, per omnia servatis, quæ divi parentes nostri romanæ ecclesiæ detulerunt, Aëti P. K. A. Undè inlustris et præclara magnificentia tua, præsentis edictalis legis auctoritate, faciet quæ sunt superiùs statuta servari, decem librarum auri mulctâ protinùs exigendâ ab unoquoque judice, qui passus fuerit præcepta nostra violari. Et *manu divinâ* Divinitas te servet per multos annos, parens carissime. Datum VIII. Idus junias Romæ, Valentiniano Augusto VI. Consule. (*Sript. rer. gallic. et francic.* tom. I, pag. 768.)

—

## N° 2.

### CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES CATHOLIQUES ET ARIENS POUR LA CONVERSION DU ROI DES BURGONDES.

Plusieurs évêques du pays des Burgondes se rassemblèrent, à la sollicitation de saint Remi, pour aviser au moyen de ramener Gon-

debald et son peuple arien à l'unité de la religion catholique. Afin que la chose ne parût point avoir été préparée d'avance, le seigneur Étienne écrivit aux évêques, les invitant à la fête de Saint-Juste, où la multitude des miracles attirait un concours immense de peuple. Arrivèrent donc successivement Avitus de Vienne, Æonius d'Arles, les évêques de Valence, de Marseille, et un grand nombre d'autres, professant tous la foi catholique. Ils se rendirent aussitôt, sous la conduite du seigneur Étienne, à Sardiniacum (bourg situé non loin de Lyon), pour saluer le roi qui s'y trouvait avec quelques ariens des plus considérables. Après que les évêques catholiques eurent salué le roi, le seigneur Avitus, pour qui l'on avait beaucoup de déférence, quoiqu'il ne fût le plus élevé ni en âge, ni en dignité, lui dit : « Si Votre Excellence désire sincè« rement la paix de l'Église, nous sommes prêts à lui démontrer « clairement deux choses : la première, que notre foi est conforme « à l'Évangile et aux apôtres; la seconde, que la vôtre n'est ni « selon Dieu ni selon l'Église. Vous avez ici des vôtres qui sont « instruits dans toutes les sciences, ordonnez-leur de conférer avec « nous, et qu'ils voient s'ils peuvent répondre à nos raisons, comme « nous sommes prêts à répondre aux leurs. » Le roi dit : « Si « votre foi est la véritable, pourquoi vos évêques n'empêchent-ils « pas le roi des Franks, qui m'a déclaré la guerre et s'est allié à « mes ennemis, de dévaster mon pays et de me nuire? car il n'y « a point de foi là où se trouve avidité du bien d'autrui et soif du « sang des hommes. Qu'il montre sa foi par ses œuvres. » Le seigneur Avitus, dont le visage et les discours étaient empreints d'une douceur angélique, lui repartit humblement : « O roi! nous igno« rons pour quelle cause le roi des Franks agit ainsi; mais l'Écri« ture nous enseigne que souvent l'abandon de la loi de Dieu a « causé la chute des royaumes, et que ceux qui s'établissent enne« mis de Dieu voient s'élever autour d'eux une foule d'ennemis. « Revenez avec votre peuple à la loi du Seigneur, et il placera la « paix sur vos frontières; car si vous êtes en paix avec lui vous le « serez avec les autres, et vos ennemis ne prévaudront pas contre « vous. » Le roi reprit : « Est-ce que je ne professe pas la loi de « Dieu? Parce que je ne veux pas reconnaître trois dieux, vous « dites, vous, que je ne professe pas la loi de Dieu. J'ai lu dans « l'Écriture sainte qu'il y en a un seul, et non pas trois. » Alors

Avitus lui expliqua fort au long la consubstantialité des trois personnes qui composent la Trinité; et voyant que le roi l'écoutait tranquillement, il s'écria : « O roi! si votre sagacité pouvait connaître sur quelle base inébranlable repose notre foi, quelle « source de biens en découlerait sur vous et sur votre peuple, la « gloire céleste vous serait réservée là haut, la paix et l'abondance « habiteraient dans vos tours! mais les vôtres, étant ennemis du « Christ, allument les feux de sa colère sur votre puissance et « sur votre peuple; ce qui n'arriverait pas si vous vouliez écouter « nos avertissements, et ordonner que vos prêtres discutent avec « nous, en présence de Votre Sublimité et de votre peuple! afin « que vous sachiez que le Seigneur Jésus est fils éternel du Père « éternel, et que co-éternel à l'un et à l'autre est le Saint-Esprit. »

Ayant prononcé ces paroles, il se jeta aux pieds du roi, qu'il embrassait en pleurant amèrement, et, à son exemple, tous les évêques se prosternèrent. Le roi, se penchant vers eux avec émotion, releva le seigneur Avitus, et leur dit que le lendemain il leur répondrait sur toutes leurs demandes. Le lendemain, comme il allait s'embarquer sur la Saône pour retourner à Lyon, il manda près de lui les seigneurs Étienne et Avitus, et leur dit : « Vous « avez ce que vous demandez; car mes prêtres sont disposés à vous « prouver que nul être ne peut être éternel ni consubstantiel à « Dieu. Je ne veux pas que tout cela se passe devant la multitude, « de peur qu'il ne s'ensuive quelque tumulte, mais seulement en « présence de mes sénateurs et de quelques autres personnes de « mon choix : choisissez de votre côté un petit nombre des vôtres. « La conférence aura lieu demain dans le lieu où nous sommes. » A ces mots, les évêques, ayant salué le roi, se retirèrent et allèrent avertir leurs collègues. C'était alors la vigile de la solennité de Saint-Juste, et bien qu'ils eussent souhaité que la conférence eût lieu le jour même de la fête, ils ne voulurent pas différer davantage ce qu'ils regardaient comme un grand bien, et résolurent unanimement de passer la nuit près du tombeau du saint, pour obtenir son intercession. Or, il arriva, cette nuit-là, que le lecteur, suivant la coutume, commençant les leçons par Moïse, tomba sur ces paroles du Seigneur : « *J'endurcirai son cœur, et je multi-« plierai les signes et les prodiges sur la terre d'Égypte, et il ne vous « entendra pas.* » Ensuite, comme, après le chant des psaumes,

on récitait les leçons des prophètes, ces paroles du Seigneur à Isaïe se présentèrent : « *Aveugle le cœur de ton peuple, bouche ses « oreilles et ferme ses yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses « oreilles n'entendent, que son cœur ne comprenne, qu'il ne se conver- « tisse, et que je ne vienne le guérir.* » Et comme il ouvrait l'Évangile, le lecteur tomba sur ces paroles par lesquelles le Sauveur reproche aux Juifs leur incrédulité : « *Malheur à toi, Corrazaïne, « malheur à toi, Bethzaïda, parce que si Tyr et Sidon avaient été « témoins des prodiges opérés chez vous, depuis longtemps elles auraient « fait pénitence dans la cendre et sous le cilice.* » Enfin, comme on faisait une lecture de l'Apôtre, ces paroles furent prononcées : « *Par la dureté et l'impénitence de ton cœur, tu amasses un trésor « de colère pour le jour de la vengeance.* » Tous les évêques remarquèrent que ces phrases s'étaient présentées par la volonté de Dieu, afin qu'ils connussent bien que le cœur du roi était endurci, et que Dieu l'abandonnait dans son impénitence. Tristes et émus de pitié, ils passèrent la nuit dans les larmes; mais ils ne renoncèrent point pour cela à discuter la vérité de la foi contre les ariens. L'heure de la conférence arrivée, on se rendit d'un côté et de l'autre au palais. Avitus parla pour les catholiques, et Boniface pour les ariens : celui-ci proposa des questions difficiles à résoudre, et, pressé à son tour par Avitus, il promit de détruire le lendemain toutes ses objections; du reste, il se laissa emporter à des paroles injurieuses, traitant les catholiques de magiciens, de païens qui adoraient une multitude de dieux. Le roi, pour mettre fin à cette scène tumultueuse, se leva de son siége et ajourna la conférence.

Les évêques catholiques, s'attribuant la victoire, allèrent rendre grâce à Dieu, dans la basilique de Saint-Juste; mais, comme ils se présentèrent le lendemain au palais du roi, Aridius vint au devant d'eux, et s'efforçant de les éloigner : « Les disputes, leur dit-il, « exaspèrent l'esprit de la multitude et ne peuvent produire rien « de bon. » Mais le seigneur Étienne, qui n'ignorait pas qu'Aridius, quoique catholique, favorisait les ariens dans la vue de plaire au roi, lui répondit qu'il ne fallait pas redouter les discussions qui prenaient leur source dans l'amour de la vérité, que rien au contraire n'était plus favorable à la sainte union des âmes que de connaître où est la vérité, parce que là où elle se trouve, il faut l'aimer, et respecter ceux qui la professent. Il ajouta qu'au reste ils ne

venaient que d'après le désir du roi. Ces derniers mots mirent fin aux instances d'Aridius. Les évêques entrèrent donc, et le roi, sitôt qu'il les aperçut, se leva et s'avança à leur rencontre; puis s'étant placé entre le seigneur Étienne et le seigneur Avitus, il leur parla longtemps contre le roi des Franks, qui, disait-il, sollicitait son frère à se révolter contre lui. Les évêques ayant répondu que la conformité de croyance serait le meilleur moyen de rétablir la paix, et ayant proposé leurs bons offices pour concourir à une alliance si désirable, Gondebald se tut, et chacun occupa de nouveau la place qu'il tenait le jour précédent. Lorsqu'ils furent tous assis, Avitus démontra que les catholiques n'adoraient pas plusieurs dieux, et la lucidité et la chaleur de son éloquence furent telles, que les ariens, aussi bien que les catholiques, en restèrent stupéfaits. Quant à Boniface, il ne put que répéter ce qu'il avait dit la veille, accumulant injure sur injure, criant et s'emportant à tel point qu'il s'enroua et faillit être suffoqué; le roi se leva, regardant Boniface d'un air courroucé; mais le seigneur Avitus lui dit : « Que Votre « Sublimité permette à ceux-ci de nous répondre, afin qu'elle puisse « juger quelle foi il lui convient de choisir. » Mais ni Boniface ni les autres ariens ne purent trouver aucun argument, tant la science et l'éloquence du seigneur Avitus les avaient frappés de stupeur. Celui-ci, voyant leur silence, reprit : « Puisque les vôtres ne peu« vent rien répondre à nos raisons, qui s'oppose encore à ce que « nous nous réunissions dans la même croyance? » Et comme les ariens murmuraient : « Eh bien! s'écria-t-il, si la raison est impuis« sante pour les convaincre, remettons à un signe d'en haut la déci« sion de cette conférence; que Votre Sublimité ordonne que, les « ariens et nous, nous nous rendions au tombeau de l'homme de « Dieu, le bienheureux Juste; nous l'interrogerons sur notre foi, « Boniface le consultera sur la sienne, et le Seigneur prononcera « entre lui et nous, par la bouche de son serviteur. » Le roi paraissait y consentir; mais les ariens s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas faire, pour manifester la vérité de leur croyance, ce qui avait attiré à Saül les malédictions de Dieu, et recourir à la magie, et qu'ils se contentaient de l'Écriture, plus respectable à leurs yeux que tous les enchantements. Il ne fut jamais possible de tirer autre chose de leurs docteurs. Le roi, qui s'était déjà levé, prenant par la main les seigneurs Étienne et Avitus, les conduisit jusque dans sa chambre,

et les embrassa en les suppliant de prier pour lui, leur faisant connaître par là la perplexité et les angoisses de son cœur ; mais il ne se convertit pas encore à la foi catholique. (*Script. rer. francic. et gallic.*, tom. IV, pag. 99, 100 et 101.)

—

## N° 3.

DISCOURS D'UN DES CHEFS DU NORTHUMBERLAND.

(Extrait de la traduction de l'Histoire ecclésiastique de Bède par le roi Alfred, liv. II, chap. XII.)

TEXTE ANGLO-SAXON.

Thyslic me is gesewen, Cyning, this andwarde lif manna on eorthan, to withmetenysse thære tide the us uncuth is. swa gelic, swa thu æt swæsendum sitte mid thinum ealdormannum and thegnum on winter tide. And sy fyr onæled and thin heall ge wyrmed. and hit rine and sniwe and styrme ute. Cume thonne an spearwa and hrædlice the hus thurhfleo. and thurh othre duru in. thurh othre ut gewite ⁛ hwet he on tha tid the he inne bith. ne bith hrined mid thy storme thæs wintres. ac thath bith an eagan brihtm and the læste fæc. ac he sona of wintra in winter cymeth ⁛ Swa tonne this manna lif to medmyclum fæce ætyweth. Hwæt thær foregange. oththe hwæt thœr afterfylige we ne cunnon ⁛ Forthon gif theos niwe lære owiht cuthlicre and gerisenlicre bringe heo thæs wyrthe is that we thære fyligean ⁛

TEXTE ORIGINAL.

Talis, mihi videtur, Rex, vita hominum præsens in terris, ad comparationem ejus quod nobis incertum est temporis, quale cùm te residente ad cœnam cum ducibus ac ministris tuis tempore brumali, accenso quidem foco in medio, et calido effecto cœnaculo, furentibus autem foris per omnia turbinibus hyemalium pluviarum vel nivium : adveniensque unus passerum domum citissimè pervolârit, qui cùm per unum ostium ingrediens, mox per aliud exierit,

ipso quidem tempore quo intus est hyemis tempestate non tangitur : sed tamen minimo spacio serenitatis ad momentum excurso, mox de hyeme in hyemem regrediens tuis oculis elabitur : ita hæc vita hominum ad medicum apparet, quid autem sequatur, quid ve præcesserit, prorsùs ignoramus. Undè si hæc nova doctrina certius aliquid attulerit, meritò sequenda esse videtur.

—

## N° 4.

### DÉTAIL DE LA QUERELLE DE SAINT COLOMBAN AVEC LE ROI DES FRANKS THÉODERIK II.

(Extrait de la Chronique de Frédégaire, traduction de M. Guizot.)

La quatorzième année du règne de Théoderik, la réputation de saint Colomban s'était accrue dans les cités et dans toutes les provinces de la Gaule et de la Germanie; il était tellement célèbre et vénéré de tous, que le roi Théoderik se rendait souvent auprès de lui à Luxeuil, pour lui demander avec humilité la ferveur de ses prières. Comme il y allait très-souvent, l'homme de Dieu commença à le tancer, lui demandant pourquoi il se livrait à l'adultère avec des concubines, plutôt que de jouir des douceurs d'un mariage légitime, de telle sorte que la race royale sortît d'une honorable reine et non pas d'un mauvais lieu. Comme déjà le roi obéissait à la parole de l'homme de Dieu et promettait de s'abstenir de toutes choses illicites, le vieux serpent se glissa dans l'âme de son aïeule Brunehilde, qui était une seconde Jézabel, et l'excita contre le saint de Dieu par l'aiguillon de l'orgueil : voyant Théoderik obéir à l'homme de Dieu, elle craignit que, si son fils, méprisant les concubines, mettait une reine à la tête de la cour, elle ne se vît retrancher par là une partie de sa dignité et de ses honneurs. Il arriva qu'un certain jour saint Colomban se rendit auprès de Brunehilde, qui était alors dans le domaine de Bourcheresse; la reine l'ayant vu venir dans la cour, amena au saint de Dieu les fils que Théoderik avait eus de ses adultères; les ayant vus, le saint demanda ce qu'ils lui voulaient. Brunehilde lui dit : « Ce sont les fils du roi ; donne-« leur ta bénédiction. » Colomban lui dit : « Sachez qu'ils ne por-

« teront jamais le sceptre royal ; car ils sont sortis de mauvais « lieux. » Elle, furieuse, ordonna aux enfants de se retirer. L'homme de Dieu étant sorti de la cour de la reine, au moment où il passait le seuil, un bruit terrible se fit entendre, mais ne put réprimer la fureur de cette misérable femme, qui se prépara à lui tendre des embûches. Elle fit ordonner, par des messagers, aux voisins du monastère, de ne permettre à aucun des moines d'en dépasser les limites, et de ne leur accorder ni retraite, ni quelque secours que ce fût. Saint Colomban, voyant la colère royale soulevée contre lui, se rendit promptement à la cour, pour réprimer par ses avertissements cet indigne acharnement. Le roi était alors à Époisse, à sa maison de campagne. Colomban y étant arrivé, au soleil couchant, on annonça au roi que l'homme de Dieu était là, et qu'il ne voulait pas entrer dans la maison du roi ; alors Théoderik dit qu'il valait mieux honorer à propos l'homme de Dieu, que de provoquer la colère du Seigneur en offensant un de ses serviteurs : il ordonna donc de préparer toutes choses avec une pompe royale, et d'aller au devant du serviteur de Dieu. Ils vinrent donc ; et, selon l'ordre du roi, offrirent leurs présents. Colomban, voyant qu'on lui présentait des mets et des coupes avec la pompe royale, demanda ce qu'ils voulaient ; on lui dit : « C'est ce que t'envoie le roi. » Mais, les repoussant avec malédiction, il répondit : « Il est écrit : le Très-« Haut réprouve les dons des impies ; il n'est pas digne que les « lèvres des serviteurs de Dieu soient souillées de ces mets. » A ces mots, les vases furent mis en pièces, le vin et la bière répandus sur la terre, et toutes les autres choses jetées çà et là ; les serviteurs épouvantés allèrent annoncer au roi ce qui arrivait. Celui-ci, saisi de frayeur, se rendit, au point du jour, avec son aïeule, auprès de l'homme de Dieu ; ils le supplièrent de leur pardonner ce qui avait été fait, promettant de se corriger par la suite. Colomban, apaisé par ces promesses, retourna au monastère ; mais ils n'observèrent pas longtemps leurs promesses ; leurs misérables péchés recommencèrent, et le roi se livra à ses adultères accoutumés. A cette nouvelle, saint Colomban lui envoya une lettre pleine de reproches, le menaçant de l'excommunication s'il ne voulait pas se corriger. Brunehilde, de nouveau irritée, excita l'esprit du roi contre saint Colomban, et s'efforça de le perdre de tout son pouvoir. Elle pria tous les seigneurs et tous les grands de la cour d'animer le roi

contre l'homme de Dieu : elle osa solliciter aussi les évêques, afin qu'élevant des soupçons sur sa religion, ils accusassent la règle qu'il avait imposée à ses moines; les courtisans, obéissant aux discours de cette misérable reine, excitèrent l'esprit du roi contre le saint de Dieu, l'engageant à le faire venir pour prouver sa religion. Le roi, entraîné, alla trouver l'homme de Dieu à Luxeuil, et lui demanda pourquoi il s'écartait des coutumes des autres évêques, et aussi pourquoi l'entrée de l'intérieur du monastère n'était pas ouverte à tous les chrétiens. Saint Colomban, d'un esprit fier et plein de courage, répondit au roi qu'il n'avait pas coutume d'ouvrir l'entrée de l'habitation des serviteurs de Dieu à des hommes séculiers et étrangers à la religion; mais qu'il avait des endroits préparés et destinés à recevoir tous les autres. Le roi lui dit : « Si tu désires « t'acquérir les dons de notre largesse et le secours de notre protec- « tion, tu permettras à tout le monde l'entrée de tous les lieux du « monastère. » L'homme de Dieu répondit : « Si tu veux violer ce qui « a été jusqu'à présent soumis à la rigueur de nos règles, sache que je « me refuserai à tes dons et à tous tes secours; et si tu es venu ici pour « détruire les retraites des serviteurs de Dieu et renverser les règles « de la discipline, sache que ton empire s'écroulera de fond en « comble, et que tu périras avec toute la race royale; » ce que l'événement prouva dans la suite. Déjà, d'un pas téméraire, le roi avait pénétré dans le réfectoire; épouvanté de ces paroles, il retourna promptement dehors. Il fut ensuite assailli des vifs reproches de l'homme de Dieu, à qui Théoderik dit : « Tu espères que je te don- « nerai la couronne du martyre; sache que je ne suis pas assez fou « pour faire un si grand crime; mais reviens à des conseils plus « prudents, qui te vaudront beaucoup d'avantages; et que celui qui « a renoncé aux mœurs de tous les hommes séculiers rentre dans « la voie qu'il a quittée. » Les courtisans s'écrièrent tous d'une même voix qu'ils ne voulaient pas souffrir dans ces lieux un homme qui ne faisait pas société avec tous. Mais Colomban dit qu'il ne sortirait pas de l'enceinte du monastère, à moins d'en être arraché par la force. Le roi s'éloigna donc, laissant un certain seigneur, nommé Baudulf, qui chassa aussitôt le saint de Dieu du monastère et le conduisit en exil à la ville de Besançon, jusqu'à ce que le roi décidât, par une sentence, ce qui lui plairait.

Le saint de Dieu s'aperçut qu'il n'était gardé ni outragé par per-

sonne; car tout le monde voyait briller en lui la vertu de Dieu, ce qui empêchait qu'on ne lui fit aucune injure, de peur de participer au crime commis contre lui. Il monta un dimanche sur une cime escarpée (car telle est la position de la ville, que les maisons sont bâties sur le penchant rapide de la montagne), franchissant des lieux d'un difficile accès et entourés de tous côtés par le fleuve du Doubs; le saint attendit là jusqu'au milieu du jour, regardant au loin si quelqu'un était posté pour l'empêcher de retourner au monastère. Comme personne ne paraissait, il traversa la ville avec les siens et rentra dans sa retraite. A la nouvelle qu'il avait quitté le lieu de son exil, Brunehilde et Théoderik, animés d'une plus violente colère, envoyèrent, pour le chercher sans retard, le comte Berther et Baudulf dont nous avons parlé plus haut, avec une troupe de guerriers. Ils trouvèrent saint Colomban dans l'église, chantant des psaumes et des oraisons avec toute la communauté des frères, et ils parlèrent ainsi à l'homme de Dieu : « Nous te prions d'obéir aux ordres « du roi et aux nôtres, et de retourner à l'endroit d'où tu es « revenu ici. » Mais il répondit : « Je ne crois point qu'il plaise au « Créateur que je retourne dans un lieu d'où je me suis éloigné « pour obéir à la voix terrible du Christ. » Voyant que l'homme de Dieu n'obéissait pas, Berther se retira, laissant quelques hommes d'un esprit plus hardi. Ceux-ci prièrent l'homme de Dieu d'avoir pitié d'eux, qui avaient été malheureusement désignés pour accomplir un si cruel dessein, et d'avoir égard à leur danger, car ils couraient risque de la mort s'ils ne l'enlevaient par force; mais il leur dit qu'il avait déjà assez souvent répété que la violence seule pourrait le faire sortir. Les soldats, au milieu d'un double péril, et en proie à plus d'une peur, saisirent le manteau dont le saint était enveloppé; d'autres, s'étant jetés à genoux, le supplièrent, en pleurant, de leur pardonner un si grand crime, car ils obéissaient, non à leur volonté, mais aux ordres du roi. L'homme de Dieu, voyant qu'il pourrait y avoir du danger s'il n'écoutait que la fierté de son cœur, sortit en pleurant et se désolant, accompagné de gardes qui ne devaient pas le quitter avant de l'avoir mis hors des terres soumises au pouvoir du roi. Le chef de ces soldats était Ragamond, qui le conduisit jusqu'à Nantes. Ainsi chassé du royaume de Théoderik, le saint se disposa à retourner en Irlande; mais, comme nul prêtre ne doit prendre une route ou une autre qu'avec la permission du

Seigneur, saint Colomban alla en Italie, et construisit, dans un endroit nommé Bobbio, un monastère consacré à une sainte vie, et, plein de jours, il monta vers le Christ.

---

## LIVRE DEUXIÈME.

### N° 1.

CHANT NATIONAL DES ANGLO-SAXONS, SUR LA VICTOIRE DE BRUNAN-BURGH.

(Chronique saxonne, édition d'Ingram, p. 141, Londres, 1823.)

Æthelstan cyning.
eorla drithen.
beorna beah-gyfa.
and his brothor eac
Eadmund ætheling.
ealdor langne tyr.
gerlogon æt secce
sweorda ecgum
ymbe Brunan-burh".
Bord-weall clufon".
heowon heatholinde
hamera lafum".
afaran Eadweardes.
Swa him ge-æthele wæs
from cneo-mægum.
thæt hie æt campe oft
with lathra ge-hwæne
land ge-ealgodon.
hord and hamas.
Hettend crungun
Sceotta leoda".
and scip-flotan
fæge feollon".
feld dynede.
secga swate".
Syththan sunne up
on morgen-tid.
mære tuncgol.
glad ofer grundas.
Godes condel beortht
eces Dryhtnes.
othth sio æthele gesceaft
sah to" setle :·
Thær læg secg mœnig.
garum ageted.
guma Northerna".
ofer scyld scoten.
swilce Scyttisc eac
werig wiges-sæd :·
West-Seaxe forth
ondlongne dæg
eorod-cystum
on-last legdun
lathum theodum.
heowon here-flyman
hindan thearle
mecum mylen-scearpum :·
Myrce ne wyrndon
heordes hond-plegan
hæletha nanum
thara the mid Anlafe
ofer æra-gehlond
on lides bosme
land gesohtun
fæge to gefeohte :·
Fife legun
on tham camp-stede
cyningas geonge
sweordum aswefede.
Sweolce seofene eac
eorlas Anlafes.
and" unrim
heriges-flotan :·
And Sceotta thær

geflemed wearth.
northmanna hregu.
nyde-gebæded
to lldes stefne
litle werede :·
Cread-cnearon
flot-cyning ut gewat
on fealone flode
feorh generede :·
Swilce thær eac se froda
mid fleame com
on his cyththe north
Constantinus :
Har Hylde-rine
hreman ne thorfte
mæcan gemanan.
Her" wæs his mæga sceard
and freonda gefylled.
on folc-stede
beslagen æt secce".
And his sunu forlet
on wæl-stole
wundum forgrunden.
geonge æt guthe.
Gylpan ne thorfte
beorn hianden-feax
bil-geslehtes :·
Eald Inwidda
ne Anlaf this ma
mid heora here-lafum
hlehan ne thorftan.
thæt hie beadu-weorca
beteran wurdon.
on camp-stede.
cumbel-gehnades.
gar-mittinges.
gumena gemotes.
wæren-gewrixles.
thæs the hie on wæl-felda
with Eadweardes
aforan piegodon :·
Gewitan him tha Northmen
nægledon cnearrum.
dreorig daretha laf.
on dinnes mere.
ofer deop wæter
Difelin secan
and heora land".
æwisc-mode.
Swilce tha gebrother
begen æt samne.
cyning and ætheling.
cyththe sohton.
West-Seaxna land.
wiges hreamle".
Læton him behyndan
hra bryttian".
beforan thissum
and" thone sweartan hrefn.
hyrned nebban.
and thane hasean padan".
earn æftan hwit
æses brucan.
grædigne guth-hafoc.
and thæt græge deor
wulf on wealde :·
Ne wearth wæl mare
on thise iglande"
æfer gyta"
folces gefylled
sweordes ecgum.
thæs the us secgath bec
ealde uthwitan.
siththan eastan hider
Engle and Seaxe
up becomon.
ofer brymum brad"
Brytene sohton.
wlarce wig-smithas.
wealas ofer-comon.
eorlas arhwate.
eard begeaton :·
salowig padan".

TRADUCTION DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

Æthelstanus rex, comitum dominus, filiis torquium largitor; ejusque etiam frater Eadmundus Clito; longa stirpis serie [splen-

dentes] interfecerunt [Hibernos] in prælio, gladiorum acie, circa Brunanburh : muros fiderunt : occiderunt nobiles domesticæ reliquiæ defuncti Edwardi. Sic eis ingenitum fuit à cognatis ut nobile videretur, prælio frequenter commisso, contra latrones patriam defendere, thesauros, ac domicilia, et devota exteris, Scotorum gens et navium classis egregia peribant : campi resonarunt : milites acriter [pugnabant]; ex quo sol, præclarum sidus, lætificans profunda; candela conspicua Dei æterni Domini, mane prodiret, donec nobilis creatura sedem repetisset. Ibi occubuerunt milites multi, telis perforati : advenæ Aquilonares sub scutis lanceati : Scoti etiam defessi prælio. Proles West-Saxonum, die longe provecta, turmis electis e vestigio prostraverunt invisas gentes : peremerunt exercitum fugientem, eos a tergo celeriter insecuti, gladiis et jaculis acutis. Mercii non metuebant durum manûs ludum. Salus tunc nullis qui cum Anlafo trans maris campos, in navis gremio, terram petierunt ad pugnam fatalem. Quinque occubuerunt in loco prælii reges, juvenum gladiis percussi : septem etiam duces Anlafi : absque numero de exercitu navali et Scotis [ceciderunt]. Ibi fugatus est Danorum terror : compulsus est ad fluctuum fremitum cum parvâ turmâ : ploravit mœstus in fluctu rex : egressus cum paucis in fluctum, vitam liberavit. Indè etiam Froda fugâ reversus est in suam patriam : Aquilonaris [Dux] Constantinus de pugnæ congressu jactare nequiit inter suos cognatos : is fuit propinquorum fragmen : amici corruerant in statione populi, prostrati prælio : suum filium reliquit in loco stragis, vulneribus attritum, recentem ad prælia : gloriari non potuit proles flavicoma, audax in prælio, vetusta ingenio. Nec magis Anlafus eorumque reliquiæ jactare potuerunt, quod ipsi administratores negotiorum meliores erant in prælii loco; ictuum immanitate, telorum transforatione. Procerum concilia planxerunt vicissim suos in stragis campo cum Eadweardi filiis lusisse. Discesserunt indè Aquilonares viri cum navibus clavatis : mœstæ reliquiæ in mari resono ultra profundam aquam Difelinum petunt, suorumque terram dedecorant. Pariter etiam uterque frater, simul Rex et Clito, patriam petunt, West-Saxonum terram. Prælii deploratores post se reliquerunt, corvum Britannos in escam devorantem, nigrum corvum, ore cornutum, raucum etiam bufonem; tum et aquilam albam escam secutum, voracem milvum, et lupum in saltu mixtum

colore. Non fuit strages major ni hac insula unquam [pluresve] populi occisi ante hac gladii acie (quos commemorant libri veterum historicorum) ex quo ab oriende huc Angli ac Saxones appelentes, et per mare latum Britanniam petentes, insignes bellorum fabri, Britannos superabant, Duces honore præstantes : [et] terram occupabant.

(Chronique saxonne, édition de Gibson, p. 112.)

—

## N° 2.

NOMS DES PROVINCES ET DES PRINCIPALES VILLES D'ANGLETERRE, TELLES QU'ELLES SONT ORTHOGRAPHIÉES DANS LES CHRONIQUES SAXONNES.

Cant (Kent); Cantwaraburtd (Canterbury).
Suthseaxe (Sussex); Cissanceaster (Chichester).
Sudrige (Surrey).
Middelseaxe (Middlessex); Lundene (London).
Eastseax (Essex); Colneceaster (Colchester).
Heortfordscyre (Hertfordshire).
Buccinggahamscyre (Buckinghamshire).
Oxnafordscyre (Oxfordshire).
Bearwukscyre (Berkshire).
Hamtunscyre (Hantschire); Wintanceaster (Winchester).
Wiltunscyre (Wiltshire); Searbyrig (Salisbury).
Dornsetas (Dorset).
Sum urset (Somerset).
Defnascyre (Devonshire); Exanceaster (Exeter).
Cornweallas (Cornwall).
Gleawanceasterscyre (Glocestershire).
Wigreceasterscyre (Worcestershire).
Weringwicscyre (Warwickshire).
Nordhamtunscyre (Northamptonshire).
Huntandunescyre (Huntingdonshire).
Bedanfordscyre (Bedfordshire).
Grantanbrycgscyre (Cambridgeshire).
Suthfolc (Suffolk); Gipeswic (Ipswick).

Northfolc (Norfolk); Northwic (Norwich).
Lygraceaster (Leicester).
Steffordscyre (Staffordshire).
Scrobscyre (Shropshire); Scrobbesbyrig (Shrewsbury).
Ceasterscyre (Chestershire).
Deorabyscyre (Derbyshire).
Snotingahamscyre (Nottinghamshire).
Lincolnescyre (Lincolnshire).
Eoforwicscyre (Yorkshire).
Westmoringaland (Westmoréland).
Cumbraland (Cumberland).
Northanhumbraland (Northumberland).

---

## LIVRE TROISIÈME.

### N° 1.

CHANT COMPOSÉ EN BASSE-BRETAGNE SUR LE DÉPART D'UN JEUNE BRETON AUXILIAIRE DES NORMANDS, ET SUR SON NAUFRAGE AU RETOUR [1].

ANN DISTRO.

Etré parrez Pouldrégat ha parrez Plouaré,
Ez euz tudjentil iaouank o sével eunn armé
Evit monet d'ar brézel, dindan mab ann dukes
Deuz dastumet kalz a dud euz a beh korn a Vreiz.

Evit monet d'ar brézel, dreist ar mor, da Vro-zôz.
Mé meuz ma mab Silvestik ez-int ous he c'hortoz;
Mé meuz ma mah Silvestik ha né meuz ne mét-hen,
Aia da heûl ar strollad ha gand ar varc'héien.

Eunn nôz é oann em' gwélé, ne oann két kousket mâd,
Me glevé merc'hed Kerlaz a gané son ma mah;
Ha mé sével em' choanzé raktal war ma gwélé :
— Otrou Doué, Silvestik, pélec'h oud-dé hrémé?

Martézé ém-oud ouspenn tric'hant leô dious va zi,
Pé tolet barz ar môr hras d'ar pesked da zibri;
Mar kérez heza ehommet gant da vamm ha da dâd,
Te vizé het dimézet hréman dimézet mâd,

[1] Je dois à l'obligeance de M. Théodore de la Villemarqué la communication de ce curieux morceau de poésie. Il est destiné à faire partie d'un recueil intitulé : Barzaz Breiz, *Chants populaires de la Bretagne*, dont la publication aura lieu prochainement.

Te vizé bet dimézet hag eureujet tlmad
D'ar braoa plac'h dious ar vro, Mannaïk Pouldrégat,
Da Manna da dousik koant, ha vizez gen-omp-nl
Ha gand da vugaligou, trouz gant-he kreiz ann ti.

Mé em euz eur goulmik glaz tostik dious ma dôr,
Ma hi é doull ar garrek war benn ar roz o gôr;
Mé stago dious bi gouk mé stago eul lizer
Gant séiennen va eured, ha ma mab zeu d'ar ger.

— Sav alèsé, va c'honlmik, sav war da ziou-askel,
Da c'hout mar té a nichfé, mar té a nichfé pell;
Da c'bout mar té a nichfé gwall bell, dreist ar môr braz,
Ha wifez mar d-é ma mab, ma mab er hubé c'hoaz;

Da c'bout mar té a nichfé tré-heteg ann armé
Ha gasfez euz va mab paonr timad kélou dimé.
— Sétu koulmik glaz va mamm a gané kreiz ar c'boat,
Mé bi gwel érru d'ann gwern me hi gwel oc'h rézat.

— Eurvad d'hoc'h bn, Silvestik, eurvad d'hoc'b, ha klévet:
Ama emeuz eul lizer zo gan-in d'hoc'h kaset.
— Benn tri bloaz hag eunn devez me erruo da vad,
Benn tri hloaz bag eunn devez gant ma mamm ha ma zad.

Achnet oa ann daou vloaz, achuet oa ann trl:
— Kénavô did, Silvestik, né az gwelinn két mul;
Mar gaffenn da eskern paour tolet gand ar maré,
Ha mé bo dastuméfé hag bô brlatéfé.

Ne oa két be c'homz gant-bi he c'homz peur-lavaret,
Pa skoaz eul lestr a vreiz war ann ôt, ben kollet,
Pa skoaz eul lestr a vro penn-da-henn hen frezet,
Kollet gant-ben be raonnou hag be gwernou bréet.

Leûn a oa a dud varo, den na ouffé lavar,
Na c'hout pe géit so amzer n'bé deuz gwelt ann douar.
Ha Silvestik oa éno, bogen na mamm na tad,
Na minon, néa doa siouaz, cbarret bé zaou-lagad!

TRADUCTION DU MORCEAU PRÉCÉDENT.

## LE RETOUR.

Entre la paroisse de Pouldregat et la paroisse de Plouaré [1], il y a de jeunes gentilshommes qui lèvent une armée pour aller à la

[1] Dans la baise de Douarnenez, en Basse-Bretagne.

guerre, sous les ordres du fils de la duchesse [2], qui a rassemblé beaucoup de gens de tous les coins de la Bretagne,

Pour aller à la guerre, par-delà la mer au Pays-des-Saxons. J'ai mon fils Silvestik qu'ils attendent; j'ai mon fils Silvestik, mon unique enfant, qui part, avec l'armée, à la suite des chevaliers.

Une nuit que j'étais couchée et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils; et moi, de me lever aussitôt sur mon séant: Seigneur Dieu! Silvestik, où es-tu maintenant?

Peut-être es-tu à plus de trois cents lieues d'ici, ou jeté dans la grande mer en pâture aux poissons. Si tu eusses voulu rester près de ta mère et de ton père, tu serais fiancé maintenant, bien fiancé.

Tu serais à présent fiancé et marié à la plus jolie fille du pays, à Mannaïk de Pouldregat, à Manna, ta douce belle, et tu serais avec nous et au milieu de tes petits enfants, faisant grand bruit dans la maison.

J'ai près de ma porte une petite colombe blanche qui couve dans le creux du rocher de la colline; j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le nœud de rubans de mes noces et mon fils reviendra.

— Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu, volerais-tu loin, bien loin, par-delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?

Volerais-tu jusqu'à l'armée, et me rapporterais-tu des nouvelles de mon pauvre enfant?

— Voici la petite colombe blanche de ma mère, qui chantait dans le bois, je la vois qui arrive aux mâts, je la vois qui rase les flots.

— Bonheur à vous Silvestik, bonheur à vous, et écoutez: j'ai ici une lettre pour vous.

— Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement, dans trois ans et un jour je serai près de mon père et de ma mère.

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent...

— Adieu Silvestik, je ne te verrai plus! si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh! je les recueillerais, je les baiserais!

2 Alan, ou Alain Fergan, fils d'Havoise, l'un des principaux chefs bretons qui suivirent en Angleterre Guillaume-le-Conquérant. Voyez ci-après, t. II, liv. IV.

Elle n'avait pas fini de parler, qu'un vaisseau de Bretagne vint se perdre à la côte; qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, et faisant eau de toutes parts, se brisa contre les rochers.

Il était plein de morts; nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il n'avait vu la terre; et Silvestik était là; mais ni père, ni mère, hélas! ni ami n'avait fermé ses yeux!

—

## N° 2.

### RÉCITS POÉTIQUES DE LA BATAILLE DE HASTINGS.

#### RÉCIT DE GEOFFROI GAIMAR [1].

V jors après sont arivéz
François ot .ix. mile neifs
A Hastinges desur la mier
Ilœc firent chastel fermier.
Li rois Harald, quant ceo oït,
L'évesqe Tared idone saisit
Del grant avoir et del hernois
K'il out conquis sur les Norreis,
Merleswein idonc lessa,
Pur ost mander el suth ala,
.V. jors i mist al assembler;
Mès ne pout gères aüner
Pur la grant gent ki ert oscise
Quant des Noreis fist Dieu justise.
Tresqu'en Suthsexe Harald ala,
Tieus come pout od li mena.
Ses .ij. frères gent assemblèrent,
A la bataille od lui alèrent,
Li uns fut Gérard, l'autre Leswine,
Contre la gent de ultre marine.
Quant les escheles furent rengées
Et de férir apparaillées,
Mult i out genz d'ambes dous parz:
De hardement semblent léoparz.
Un des François donc se hasta,
Devant les autres chevaucha.
Talifer ert cil appellez,
Juglère hardi estait assez,
Armes avoit et bon cheval,

[1] Chron. de Geoffroi Gaimar, Chroniques Anglo-Normandes, t. I, p. 6-11.

Si ert hardiz et noble vassal
Devant les autres cil se mist,
Devant Englois merveilles fist.
Sa lance prist par le tnet
Si com ceo fust un bastonet,
Encontremont halt l'engetta
Et par le fer receue l'a.
.Iij. fois issi getta sa lance,
La quarte foiz puis s'avance,
Entre les Englois la launça,
Par mi le cors un en navera,
Puist trest s'espée, arère vint
Et getta l'espée qu'il tint,
Encontremont haut le receit
L'un dit al autre, qi ceo veit,
Que ceo estoit enchantement.
Cil se fiert devant la gent
Quant .iij. foiz out getté l'espée.
Le cheval ad la goule baée,
Vers les Englois vint esclessé,
Auquanz quident estre mangé
Pur le cheval q'issi baout.
Li jugléour enprès venout,
Del espée fiert un Engleis,
Le poign li fet voler maneis;
Un autre férit tant cum il pout,
Mau guerdon le jour en out;
Car li Englois de totes parz
Li launcent gavelocs et darz,
Si l'occistrent et son destrer:
Mar demanda le coup primer.
Après iço Franceis requerent,
E li Englois encontre fièrent.
Assez i out levé grant cri.
D'ici q'au vespre ne failli
Ne le férir ne le launcer.
Mult i out mort meint chevalier.
Ne's sai nomer, ne ruis mentir.
Li Englois alèrent bien férir.
Li quiens Alain de Bretaigne
Bien i férit od sa compaigne.
Cil i férit come baron.
Mult bien le firent Breton.
Od le roi vint en ceste terre
Pur lui aider de sa guerre.
Son cosin ert, de son lignage,
Gentil home de grant parage,
Le roi servit et ama,
Et il bien le guerdona,

Richement li donna el north
Bon chastel et bel et fort.
En plusurs lius en Engleterre
Li rois li donna de sa terre.
Lunges la tint et puis finit,
A Seint-Edmon l'om l'enfoult.
Ore ai dit de cel baron,
Repairer voil à ma raison.
Lui et li autre tant en firent
Que la bataille bien venquirent
Et ceo sachez qu'au chef de tour
Englois furent li péjonr,
Et tournent à fuie el pré.
Meint cors fut de l'alme voidé.
Harald remist et ses .ij. frères.
Par eus sont morz et fiz et pères,
Et multz autres des lignages;
Dont mult estoit granz damages.
Leswine et Gérard furent occis.
Li quiens Willam out le pais.

—

Récit de Benoit de Sainte-Moré [1].

Pas sis jorz, furent amassées
Les fières gens des granz contrées,
Dunc chevaucha [2] vers les Heberges.
La nuit que li ceus fu teniègres,
Soprendre quidout l'ost Normant
En la pointe del ajornant,
Si qu'el champ out ses genz armées
E ses batailles devisées;
Enz la mer out fait genz entrer
Por ceus prendre, por ceus garder
Qui de la bataille fuireient
Et qui as nefs revertireient.
Treis cenz en i orent e plus.
Dès ore ne quident que li dux
Lor puisse eschaper ne seit pris
On en la grant bataille occis.
A ce vout mult li dux entendre
Que l'om n'el peust sopprendre.
Le seir en l'anuitant oscur,

1 L'estoire et la généalogie des dux qui unt esté par ordre en Normendie, por Benoit de Sainte-More. Chroniques Anglo-Normandes, t. 1, p. 196.
2 Harold

Que tuit enfussent plus séur,
Lor out lor cors faiz toz armer
Ci que le jor parut tot cler.
Samadis ert, ce sui lisantz.
Dunc prist treis légions mult granz,
En treis ordres les devisa
Et s'autre gent r'apareilla,
Archers, serjanz e ceus à pié.
Quant tuit furent apareillié,
Si fu l'enseigne despleiée,
Que l'apostoile out envelé (e)
De la sainte Iglise de Rome.
Assous, confés, c'en est la sume,
Chevauchèrent, lor escuz pris,
Contre lor mortex enemis.
Cume sage, proz e discrez,
Les out li dux amonestez ;
Remembre-lor lor grant honor,
Que puisqu'il l'orent à seignor
Ne furent en nul leu vencuz.
Or est li termes avenuz
Que lor valors estuet dobler,
Creistre e pareistre e afiner.
Ci n'a mestier hoheléiz,
Mais od les branz d'acer forbiz
Deffendre les cors et les vies,
Kar od tant seront accomplies
Les granz paines e les travailles,
Ici fineront les batailles,
Ci receveront les granz loiers
Qu'aveir deivent bons chevaliers,
Les terres, les fieus, les honors,
Plus c'unc n'orent lor anceisors.
Par lor valor, par lor proeces,
Auront dès or les granz richesces,
Les granz tenures e les fieus;
Mais trop est perillos li gieus.
Si la victoire n'en est lor
E se il ne sunt venquéor,
Mort sunt, en ce n'a recovrer;
Kar fuie n'i aureit mestier,
Recet ne chastel ne boschage ;
Mais qui or sera proz e sage
Si'l mostre e face apareissant,
E il sera par tot aidant
Chadel e escuz e deffense ;
E si chascun d'eus se porpense,
Si trovera c'unc Engleterre
Ne vout gaires nus hom conquerre,

Qu'Engleis la péussent deffendre;
E si deivent à ce entendre,
Que mult poent estre séur
Dunt Heraut est vers lui parjur.
Faus, enchaaiz, vient al estor
Od tote sa grant déshonor;
Morz est, vencuz e trespassez,
E il vivront mais honorez
Del grand conquest qu'iloc feront,
Qu'ensemble od lui départiront.
Or n'i a plus mais del férir
E de vasasument contenir
Que la bataille aient vencue
Ainz que la nuit seit avenue.
Tant out Heraut ses genz menées
Par poi qu'as lor ne sunt jostées,
Tant out conreiz faiz et sevrez
Qui ne vos serreient devisez,
Si bel armez, si richement,
Que des armes d'or et d'argent
Resplent la terre d'environ :
Tant riche enseigne e tant penon
I despleient al avenir.
Alez se sunt entre-férir
Si durement et od tel ire,
Jà n'orrez mais si fier martire.
Assemblez sunt d'anbes deus parz,
Volent saettes, volent darz
A teu fuison senz plus tenir,
Riens n'i ose l'oil descovrir.
Li sun des cors, li hu, li cri,
Sunt entendu loing e oï.
Od ire assembla cel ovraigne,
Por tel ensangla (n) ta la plaigne.
Sempres assez en petit d'ore
Se corrent si morteument sore,
Od les haches danesches lées
E od les lances acérées
S'entre-fièrent si durement
E si très airéement,
Que des costez e des eschines,
Des ebés, des braz et des peitrines
S'en ist li sans à fais vermellz.
Tant i a d'eus pasmez e freiz
Que ce n'est si merveille non.
Comencée est la contençon
Od les fiers glaives esmoluz
Si pesme, dunt dis mile escuz
Sunt despeciez e estroez

E les forz baubers effundrez,
E li boel e li panceil
Eissi que de eler sanc vermeil,
Qui des cors lor cbet e devale,
En i a jà deu mile pâle.
Ne fu si l'ovre non à gas
De ci que oïz fu li fiers glas
Sor les beaumes des branz d'acier;
Mais là sorst doi e encombrer
A ceus qui trébuchent des seles
E qui l'om espant les cerveles
E qui l'om tranche les viaires.
Eissi dura tant li afaires
Que li coart e li preisié,
Cil à cheval e eil à pié
D'ambes deus parz fureut à un.
Dunc fu le chaple si comun
Ci qu'à bore de midi
Que nus de tant espié forbi,
Ne de tant glaive reluisant,
Ne de tant espée trenchant,
Ne de tante hache esmoiue,
Ne de tante sajette ague,
Ne quide eschaper ne eissir.
Tuit s'abandonent à morir.
A ce veient l'ovre atorher,
Kar, ke en cors que en sanc cler,
Sunt en maïz jusqu'as genoilz.
Unc tante dolerose voiz,
Ne tanz morteus orribles criz
Ne furent en un jor oïz.
En eeste ovraigne amere e fière
Orent Engleis en teu manière
Avantage, cum je vos dirai:
Dunt li nostre orent grant esmai,
Qu'encombros ert li leus e haut
Ou estoient les genz Heraut.
Ce les fist tant le jor tenir
Qu'à eus faiseit mal avenir.
Se il fussent à plain trovez,
Mult fust ainceis li chans finez:
Mais mult greja les noz le jor
E qu'en igal n'esteit l'estor.
A grant meschef les requereient
La ù forment se défendeient,
Si que je truis escrit senz faille
Qu'à senestre de la bataille,
Où li nostre erent au contenz,
Vint un morteus esmaiemenz;

Kar ne sai par quel aventnre,
Qui trop dut estre pesme e dure
Distrent e quidèrent plusor
Que li dux fust mort en l'estor :
C'en fist à mil les dos virer
Por fuir tot dreit à la mer.
A ce comença teu mervelle
Qu'autretel mais ne sa pareille
Ne fu oïe en itant d'ore,
Qu'Engleis corent à Normanz sore.
Fièrent, dérompent-les à faiz.
Ici sorst dolor e esmais.
N'i éust rien deu retenir
Ne deu champ jà plus maintenir,
Si deu n'en feist marvaument;
Mais quant li dux velt e entent
Que sa gent est si dérompue
E morte, e guencble, e vencue,
Si d'eus hastif conrel ne prent,
Dol a sis quers e dolor sent;
Par un sol pol n'esrage vifs,
Set qu'il creient qu'il seit ocis,
E por lui qu'il quident mort
Lor est venu cest desconfort.
Son chef désarme en la bataille
E del heaume e de la ventaille;
En si perillos leu mortal
Où fenissent tant bon vassal,
Mostrer se vout apertement
Que bien sachent certainement
Qu'il est toz seins e toz séurs,
Qu'à lui tornera li bons eurs;
A ceus qui jà erent fuiant
Lor vait, l'espée el poing, d'avant,
Si très durement les manace
Dunt guerpi unt e champ e place
Que riens n'eu saureit reconter.
Qui dunc l'oïst en haut crier :
« Qu'avez oï, genz senz valor?
Ne veez-vos vostre seignor
Délivre e bien aidanz e sains
E de victorie tot certains?
Tornez arière au féréiz,
Kar jà les verreiz desconfiz. »
Dunc vint poignant quens Eustace
Qui le duc effreie e manace
E dit : « Morz est, por veir, senz faille,
S'il ne se part de la bataille;
Nul recovrer n'a mais ès suens. »

Ci pout grant honte aveir li quens,
Qu'à trop mauvaise e à trop fole
Fu puis tenue la parole ;
E li dux ses genz tant sermone
Que quers e hardement lor done ;
E quant ce est que sain le veient,
De nule rien plus ne s'effreient,
R'adrècent les chés des chevaus ;
E li bons dux, li bons vassaus
Lor mostre la veie premiers.
Iloc par fu teus chevaliers
E tel esforz l fist le jor
Od le tranchant brant de color,
Que chevaliers fendi armez
De cl qu'ès nuz des baûdrez;
Hurte e abat, détrenche e tue,
E sa grant gent se resvertue,
Trovent Engleis desconréez
Qui jà s'erent abandonez
A enchaucier e à occire.
Donc i out d'eus fait teu martire
Si très doleros e si granz
Que milliers, si cum sui lisanz,
I chairent que tuit finèrent,
Idunc quant Normand recovrèrent,
En sanc erent vers les jenolz.
Ainz que partist icil tooilz,
Fu reis Heraut morz abatuz,
Par mi les deus costez féruz
De treis granz lances acérées
Et par le chef de dous espées
Qui entrèrent jusqu'as oreilles
Que les plantes en out vermeilles.
Ne fu pas tost apercéu :
Por ce se sunt mult puis tenu
Cil devers lui estrangement.
A cel estor, à cel content,
Dunt ci vos di e dunt je vos cont,
Rober fiz Roger de Baumunt
Vos di qui fu teus chevaliers
Si proz, si hardiz e si fiers
E si aidanz ceste istoire
Me fait de lui mult grant mémoire,
Mult redélivrent forz les places
Il e ses genz quens Enstaces.
Si n'a durée acer ne fer
Vers Guillaume le fiz Osber,
Qu'Engleis ateigne si garniz
De la mort ne puisse estre fiz.

Chevaliers i est forz e durs
E sage, e sofranz, e séurs;
E li bons visquens de Toarz
N'i est mauvais ne coarz,
Qui est apelé Eimeris;
Mult i reçut le jor grant pris.
Gautar Gifart, savum de veir,
Qui out le jor grant estoveir,
Qu'abatuz fu de son destrier
Eissi que cinc cenz chevalier
Des lor l'aveient jà outré,
Toz ert li secors oublié,
Quant li bons dux de Normendie
Od l'espée d'acer forbie
L'aia secorre e déilvrer
E faire sempres remonter,
En si fait lieu n'iert mais retrait
Que tel esforz cum ceu scit fait
Par un prince qui au munt vive.
Nus ne content ne nus n'estrive
Que le pris n'en fust suens le jor
De la bataille et del estor;
Pol out de mort crieme e regart
A rescorre Gauter Gifart.
N'en i r'out gaires de plus buens
Qui fu le jor Hues li quens,
E Guillaume cil de Warenne
R'ida à conquerre le règne
Cum buens chevaiers e hardiz.
Uns Tailiefer, ce dit l'escriz,
I aveit mult grant pris conquis;
Mais il i fu morz e occis.
Tant esteit grant sis hardemenz
Qu'en mi les presses de lor genz
Se colout autresi séur
Cume s'il i fust clos de mur;
E puis qu'il out plaies mortez,
Puis i fu-il si proz e teus
Que chevalier de nul parage
N'i fist le jor d'eus teu damage,
Ne's non pas toz, ne cil ne fist
Qui l'estoire primes escrist,
Qui riche furent et vassal
El dur estor pesme e mortal.
Si voussisse lor faiz escrire,
Trop lunge chose fust à diro;
En treis quaers de parchemin
N'en venissé-je pas à fin:
Par ce covient l'ovre à finer,

Que tost s'ennuient d'esconter,
Eschis e pensis et destreiz,
Auquant plusor soventes feiz
Qui à neient volent entendre
Mieuz qu'as buens faiz oïr n'aprendre.
(S) dès prime, quant fu jostée,
De ci qu'à haute relevée
Dura la bataille plénière,
Que nus ne s'en fu traiz arère;
Mais quant la chose fu séue
E entre Engleis apercéue
Que Heraut ert mort à devise
E le plus de sa gent occise
E sis frère e barons plusors
N'en i atendent nul secors;
Las sunt e vain, e feible, e pàle
Del sanc qui des cors lur devale;
Veient sel rompre e départir
E de totes parz envaïr,
Veient lor genz ocis e morte
E vient la nuit qui's desconforte,
Veient Normanz resvigorer
E lor force creistre e dobler,
Veient n'i a deffension,
Qui ne garra par esperon
Ou par mucer ou par foïr
Certains e fis est de morir;
Virent les dos, n'i a retor;
Le deffendre laissent li lor.
Teus fu lor perte e lor esmais
Que dérompu sunt à un fais.
Adonc i out glaive e martire
Si grant n'el vo saureiet rien dire,
Cele occise, cele dolor.
Tint tant cum point i out deu jor,
Ne la nuit ne failli la paine
Ci que parut le diemaine,
Ce que la terre ert encombrose
E fossée e espinose
C'ocist Engleis plus e destruist.
Que nus à peine s'l esduist
La trébuchoent e chacient,
E eil à pié les occieient,
Ne quid n'el sai ne je n'el lis
Ne en nule istoire n'el truis
C'une si granz genz fust mais jostée,
Si périe n'eissi alée
N'eissi à neient revertue.
Si fu la bataille veneue

Le premier jor d'oitovre dreit :
E si quide-l'om bien e creit
Qu'à cinc miliiers furent esmé
Cil des lor qui furent trové
Sol eu grant champ del féreiz
Quant qu'il fussent desconfiz
Estre l'occise et le martire
Qui fu tute la nuit à tire.
Au retorner parmi les morz
Veissiez esjoïr les noz;
Mais li dux est pleins de pitié,
De lermes a le vis moillié
Quant il esgarde les ocis.
S'il tuit li furent enemis
Morteus vers lui e vers les suens,
Dunt mult li unt ocis de buens,
S'il tot deit aveir joie grant
D'aver si vencu un tirant
Vers lui parjur, faus, desleié,
Toteveies a-il pitié
Que li plus bel et li meillor
E Den règne tote la flor
Seient eissi peri e mort
Par sa grant coupe et par son tort.
Cerchez fu sis cors e trovez,
En plus de tresze leus nafrez;
Kar devers lui, si cum je qui,
N'out meillor chevaler de lui;
Mais Deu ne crienst ne serement,
E por ce l'em prist malement.
Lez lui furent trové ocis
Andui si frère, ce m'est vis;
Ne se voudrent de lui partir :
Toz treis les i covint morir.
Eissi l'en prent qui sieu désert,
Qui tot coveite le tot pert.
Cest glaive e ceste grant dolor
Que li Normant unt fait des lor
Aveient piaçà déservie
Quant par lor très grant félonie
Occistrent anvré e tanz
De ses bons compaignons normanz,
C'unc puis ne fu ne's haïssent
E qu'à ce ne's atendissent,
Qu'or en unt fait à ceste feiz
Cumparé unt lor grant desleiz.
Tant aveit lor mautez durée
Qu'or est fenie e trespassée.
Alée est tote lor vertu

Si qu'à nelent sunt revertu.
Deu règne ert mais la seignorie
As eirs estraiz de Normendie;
Cunquise l'unt cum chevalier
Au fer trenchant e al aeier.
Au bie (n) matin, emprès mangier,
A fait li dux les morz cercher
Mult i out piez e mains e builler;
Mais les armes e la despuille
Firent coillir e amasser.
Dunc fist toz les suens enterrer.
Li reis heraut fu séveliz;
E si me retrait li escriz
Que sa mère por lui aveir
Vout au duc dunner grant aveir;
Mais n'en vout unques dener prendre
Ne por riens nule le cors rendre;
Mais à un Guillaume Malet,
Qui n'ert tosel pas ne vaslet,
Mais chevaliers durs e vaillanz.
Icist l'en fu tant depreianz
Qu'il li donna à enfoïr
Là où li vendreit à plaisir.

—

RÉCIT DE ROBERT WACE 1.

Li dus è li soens plus n'i firent,
A lor herberges revertirent,
Tuit asséur è tuit certain
D'aveir la bataille à demain.
Dunc véissiez hanstes drecier,
Haubers e helmes afaitier,
Estrieus è seles atorner,
Couires emplir, ars encorder,
Eissi tot appareillier
Ke à cumbatre aveit mestier.
Quant la bataille dut joster,
La nuit avant, ço oï conter,
Furent Engleiz forment baitiez,
Mult riant è mult enveisiez;
Tote nuit mangièrent è burent,
Unkes la nuit el lit ne jurent.
Mult les véissiez demener,
Treper è sàillir è chanter;

1 Roman de Rou et des ducs de Normandie, par Robert Wace, t. II, p. 183 et suiv.

*Bublie* crient *è weissel*
*E laticome è drincheheil*,
*Drinc Hindrewart è Drintome*
*Drinc Helf è drinc Tome*.
Eissi se contindrent Engleiz,
E li Normanz è li Franceiz,
Tote nuit firent oreisons,
E furent en aflicions.
De lor péchiez confez se firent,
As proveires les regéhirent,
Et qui n'en out proveires prez,
A son veizin se fist confez.
Por ço ke samedi esteit,
Ke la bataille estre debveit,
Unt Normanz pramis è voé,
Si com li cler l'orent loé,
Ke à cet jor mez s'il veskeient,
Char ne saunc ne maingereient.
Giffrei, éveske de Coustances,
A plusors joint lor penitances;
Cil reçut li confessions,
E dona li bénéiçons.
Cil de Baieues ensement,
Ki se contint mult noblement;
Eveske fu de Baessin,
Odes aveit nom, filz Herluin,
Frère li dus de par lor mère;
Granz esforz mena od son frère
De chevaliers è d'altre gent;
Manant fu mult d'or è d'argent.
D'oitoure al quatorzième di
Fut la bataille ke jo vos di.
Li proveires par lor chapeles,
Ki esteient par l'ost noveles,
Unt cele noit tote veillié,
Dex réclamé è Dex préié.
Junes font et aflicions
E lor privées oroisons;
Salmes dient e misereles,
Letanies è kerieles;
Dex requierent è merci crient.
Patenostres è messes dient;
Li uns : *Spiritus Domini*,
Li altres : *Salus populi*,
Plusors : *Salve, sancte parens*,
Ki aparteneit à cel tens,
Kar samedi cel jor esteit
A cel jor bien aparteneit.
Quant li messes furent chantées,

Ki bien matin furent finées,
Tuit li baron s'entr'asemièrent,
El duc vindrent, si porpalèrent
Ke treis cunreis d'armes fereient
Et en treis lieus les assaldreient.
En un tertre s'estut li dus,
De sa gent pout veir li plus;
Li baron l'unt avironé,
Hautement a à els parlé.
Mult vos deis, dist-il, toz amer,
E mult me pois en vos fier
Mult vos déi è voil mercier
Ke por mei avez passé mer,
Estes venu en cele terre,
Ne vos en puiz, ço peize mei,
Tel graces rendre comme jo dei,
Maiz quant jo porrai les rendrai,
E ço aureiz ke jo aurai :
Se jo cunquier, vos cunquerrez,
Se jo prends terre, vos l'aurez.
Maiz jo di bien veraiement :
Jo ne vins mie solement
Por prendre ço ke je demant,
Maiz por vengier li félunies,
Li traïsuns, li feiz menties,
Ke li homes de cest païs
Unt fet à notre genz toz dis.
Mult unt fet mal à mes parenz;
Mult en unt fet à altres genz;
Par traïsun font kank'il font,
Jà altrement mal ne feront.
La nuit de feste saint Briçun
Firent orrible traïsun,
Des Daneiz firent grant dolor,
Toz les ocistrent en un jor.
Ne kuid mie ke péchié seit
D'ocire gent ki miex ne creit :
Ensemle od els mengié aveient .
E en dormant les ocieient;
D'Alwered avez bien oï
Come Guigne mult le traï :
Saina li, poiz eil beisa,
Ensemle od li but è menga,
Poiz le traï, prist è lia,
E à felum rei le livra,
Ki en l'isle d'Eli le mist,
Les oils li ereva, puiz l'ocist.
A Gedefort fist toz mener
Ceis de Normendie è diesmer .

E quant la diesme fu partie,
Oez com faite félonie,
Por ço ke trop grant li sembla,
La diesme de rechief diesma,
Teles felunies è plusors
K'il unt fete à nos ancessors
Et à nos amis ensement,
Ki se contindrent noblement,
Se Dex plaist nos les vengeron,
Et kant nos veincu les aron,
Ke nos feron légièrement,
Lor or aron è lor argent,
E lor aveir donc plenté ont,
E li maneirs ki riches sont.
En tot li mond n'a altretant
De si fort gent ne si vaillant
Come vos estes asemblez;
Vos estes toz vassals provez.
E cil commencent à crier;
Jà n'en verrez un coarder,
Nus n'en a de morir poor,
Se mestier est por vostre amor,
Il lor répont : Les vos merciz,
Por Dex, ne séiez esbahiz,
Ferez les bien al commencier;
N'entendez mie à gaaingner;
Li gaain nos iert tot comun,
A plenté en ara chescun;
Vos ne porriez mie garir
Por estre en paiz ne por fuir;
Jà Engleiz Normanz n'ameront,
Ne jà Normanz n'esparneront;
Félons furent è félons sont,
Faus furent et faus seront.
Ne fetes mie malvaistié,
Kar jar n'aront de vos pitié.
Ne li coart por bien fuir,
Ne li hardi por bien férir,
N'en iert des Engleiz plus preisiez.
Ne n'en sera plus esparniez.
Fuir poez jusk'à la mer.
Vos ne poez avant aler;
N'i troverez ne nef ne pont,
Et esturmans vos faldront;
Et Engleiz là vos ateindront,
Ki à honte vos ociront.
Plus vos morriez en fuiant
Ke ne fereiz en combatant;
Quant vos par fuie ne garreiz,

Cumbatez vos è si veincrez
Jo ne dot pas de la victoire,
Venuz somes por aveir gloire;
La victoire est en notre main,
Tuit en poez estre certain.
A ço ke Willame diseit
Et encor plus dire voleit
Vint Willame li filz Osher,
Son cheval tot covert de fer.
Sire, dist-il, trop demoron;
Armons nos tuit, alon, alon
Issi sunt as tentes alé,
Ai miex k'il poent se sunt armé.
Li dus fu mult en grant trepeil,
Tuit perneient a li cunseil
Mult énorout toz li vassals,
Mult donout armes è chevals.
Quant il s'apareilla d'armer,
Sun boen haubert fist demander
Sor sez bras l'a uns boem levé,
Devant li dus l'a aporté,
Mais al lever l'a trestourné
Sainz k'il ne fist ço de sun gré :
Sun chief a li duz enz boté,
Preuf l'aveit jà tot endossé,
Cels derriers a devant torné,
Arrière l'a mult tost jeté;
Cil en furent espoenté;
Ki li haubert unt esgardé.
Maint home, dist-il, ai véu :
Se issi li fust avenu,
Jà hui maiz armes ne portast,
Ne en hui maiz en champ n'entrast,
Mais unkes en sort ne créi
Ne ne creirai; en Dex me fi,
Kar il fet d'el tot son pleisir,
E ço k'il velt fet avenir.
Unkes n'amai sortiséors,
Ne ne creï devinéors :
A Dam le Deu tut me comant,
Chà mon haubert n'alez dotant;
Li haubert ki fu tresturné,
E puiz me r'est à dreit doné
Senefie la tresturnée
De la chose ki iert muée.
Li nom ki ert de duché
Verreiz de duc en rei torné;
Reis serai ki duc ai esté,
N'en aiez mie altre pensé.

Dunc se signa, li haubert prist,
Beissa sun chief, dedens le mist
Laça sun helme è ceint s'espée,
Ke un variet out aportée.
Sun boen cheval fist demander,
Ne poeit l'en meillor trover;
D'Espaingne li out envéié
Un reis par muit grant amistié;
Armes ne presse ne dotast
Se sis sires l'esperonast.
Gaitier Giffart l'ont amené,
Ki à Saint-Jame aveit esté;
Tendi sa main, li regnes prist,
Pié en estrieu, de suz s'asist;
Li cheval poinst è porsailli,
Torna è poinst è s'esverti.
Li visquens de Toarz guarda
Coment li dus armes porta;
A sa gent a entor sei dit:
Hom mez si bel armé ne vit,
Ki si gentement chevalchast,
Ne ki si bel arme portast
N'à ki hauhert si avenist,
Ne ki lance si bien brandist,
Ni en cheval si bien seist,
Ki si tornast ne si tenist.
Soz ciel tel chevalier n'en a
Beau quiens et beau rei sera;
Cumbate sei et si veincra;
Tot seit honi ki li faldra.
Li dus fist chevals demander,
Plusors en fist très li mener,
Chescun out à l'arçon devant
Une épée bone pendant;
E cil ki li chevals menerent,
Lances acérées portèrent.
Dunc furent armé li baron,
Li chevalier è li gueldon,
En treis compaignes se partirent,
E treiz compaignes d'armez firent.
A chescune des treiz compaignes
Out mult seignors è chevetaignes,
K'il ne feissent coardie
Por perdre membre ne por vie.
Li Dus apela un servant,
Son gonfanon fist traire avant
Ke li pape li envéia,
E cil le traist, cil le despleia;
Li dus le prist, suz le dreça,

Raol de Conches apela :
Portez, dist-il, mon gonfanon
Ne vos voil feire se dreit non;
Par dreit è par ancessorie
Deivent estre de Normandie
Vostre parent gonfanonnier,
Mult furent tuit boen chevalier.
Grant merci, dist Raol, aiez,
Ke nostre dreit reconoissiez;
Maiz li gonfanon, par ma fei,
Ne sera hui porté par mei.
Hui vos claim quite cest servise;
Si vos servirai d'altre guise,
D'altre chose vos servirai :
En la bataille od vos irai,
Et as Engleiz me combatrai
Tant ke jo vis estre porrai;
Saciez ke ma main plus valdra
Ke tels vint homes i aura.
E li Dus guarda d'altre part,
Si apela Galtier Giffart;
Pel gonfanon, dist-il, pernez,
En la bataille le portez.
Galtier Giffart li respondi :
Sire, dist-il, por Dex merci,
Véiez mon chief blanc è chanu,
Empeirie sui de ma vertu,
Ma vertu m'est aféblièe,
E m'aleine mult empeiriée.
L'ensuigne estuet à teltenir,
Ki lonc travail poisse soffrir,
E jo serai en bataille;
N'aveiz home ki mielx i vaille,
Tant i kuid ferir od m'espée,
Ke tot en iert ensanglantée,
Dunc dist li dus, par grant fierté :
Seignors, par la resplendor Dé,
Vos me volez, ço crei, traïr,
E à cel grant busuing faillir.
Sire, dist Giffart, non feron;
Jà mez ne feron traïson,
Nel' refus' mie par félonie,
Maiz jo ai grant chevalerie
De soldéiers è de mon fieu;
Unkes mez jo n'out si bon lieu
De vos servir com jo ore ai.
Or se Dex plaist vos servirai;
Se mestier ert, por vos morreie,
Por vostre cor, li mien métreie.

En mele fei, ço dist li dus,
Jo vos amoe, or vos aim'plus;
Se jo en pulz escaper vis,
Mielx vos en sera mez toz dis.
Dunc apela un chevaller
Ke mult aveit oï preisier,
Tosteins filz Roul-le-Blanc out non
Al Bec en Caux aveit meison;
Li gonfanon li a livré
E cil l'en a séu bon gré,
Parfondement l'en a cliné,
Volentiers l'a è bien porté.
Encor en tienent quitement
Lor éritage lor parent;
Quitement en deivent aveir
Lor éritages tuit ses éir.
Willame sist sor son destrier;
Venir a fet avant Rogier
Ke l'en dist de Montgomeri :
Forment, dist-il, en vos me fi;
De cele part de là ireiz,
De cele part les assaldreiz,
E Guillaume, un seneschal,
Li filz Osher un boen vassal,
Ensemble od vos chevalchera
Et ovec vos les assaldra.
Li Boilogneiz è li Pohiers.
Aureiz è toz mes soldéiérs.
De l'altre par Alain Fergant
Et Aimeri li cumbatant,
Poitevinz meront è Bretons
E del Maine toz li barons
E jo, od totes mes granz genz
Et od amiz et od parenz,
Me cumbatrai par la grant presse
U la bataille iert plus engresse.
Armé furent tuit li baron
E li chevalier è li gueldon.
La gent à pié fu bien armée,
Chescun porta arc et espée;
Sor lor testes orent chapels,
A lor piez liez lor panels;
Alquanz unt bones coiriés,
K'il unt à lor ventre liés;
Plusors orent vestu gambais,
Couires orent ceinz et archais.
Chevaliers ont hauhers è branz,
Chauces de fer, helmes luizanz,
Escuz als cols, as mains lor lances;

E tuit orent fet cognoissances,
Ke Normant aitre conéust,
Et k'entreposture n'eust;
Ke Normant altre ne férist,
Ne Franceiz altre n'océist.
Cii à pié aloient avant
Serréement, lor ars portant;
Chevaliers emprez chevalchoent,
Ki les archiers emprez gardoent.
Cil à cheval è cii à pié,
Si com ii orent comencié
Tindrent lor eire è lor compas,
Serréement lor petit pas
Ke l'un l'altre ne trespassout,
Ne n'aprismout ne n'esloignout;
Tuit aloent serréement,
E tuit a loent fièrement.
D'ambedui parz archiers esteient,
Ki à travers traire debveient.
Heraut out sez homes mandez,
Cels des chastels è des citez,
Des ports, des viles è des bors,
Cotes, baronz et vavassors.
Li vilain des viies aplouent,
Tels armes portent com ils trovent,
Machues portent è granz pels,
Forches ferrées è tinels.
Engleiz orent un champ porpris,
Là fu Heraut od ses amis
Et od li baronz del païs,
Ke il out semons è requis.
Venuz furent delivrement
Cil de Lundres è cil de Kent,
Cil de Herfort è cii d'Essesse,
Cii de Surée è de Sussesse,
De Saint Edmund è de Sufoc,
E de Norwis è de Norfoc,
De Cantorbiere è de Stanfort,
E cil vindrent de Bedefort,
E cii ki sunt de Hundetone;
Venu sunt cil de Northantone,
D'Eurowic è de Bokinkeham,
De Bed et de Notinkeham :
De Lindesie è de Nichole
Vindrent qui sorent la parole.
Dechà deverz soleil levant
Veissiez venir gent mult grant
De Salebiere è de Dorsete
E de Bat è de Sumersete;

Mult en i vint de verz Glocestre.
E mult en vint de Wirecestre,
De Wincestre è de Hontesire
Et del conte de Brichesire.
Mult en vint d'altres cuntrées
Ke nos n'avon mie nomées;
Ne poon mie tot nomer,
Ne ne volon tot aconter.
Tuit cil ki armes porter porent
Ki la novele del due sorent,
Alerent la terre desfendre
D'icels ki la voloent prendre.
D'ultre li humbre n'i vint gaires,
Quer cil orent altres affaires;
Daniez les orent damegiez
E Tosti les out empiriez.
Heraut sout ke Normanz viendreient,
E ke par main les assaidréient;
Un ehamp out par matin porpris
U il a toz ses Engleiz mis;
Par matin les fist toz armer
E la bataille conréer.
Et il out armes et ator,
Ki conveneit à tel seignor.
Li dus, ço dist, le deit requerre,
Ki conqueare veit Engleterre,
Et il, ço dist, le deit attendre,
Ki la terre li deit defendre.
A sa gent dist è comanda,
Et à ses baronz cunseilla
Ke tuit ensemble se tenissent
Et ensemble se defendissent,
Quer se d'iloc se desparteient,
A grant peine se rescovreient.
Normanz, dist-il, sunt boen vassal,
Vaillant à pié et à cheval;
A eheval sunt boen chevalier
E de cumbatre costumier;
Se dedenz noz poent entrer,
Nient iert puiz del recovrer.
Lungues lances unt et espées,
Ke de lor terres unt aportées,
E vos avez lances agües
E granz gisarmes esmolues.
Cnntre vos armes ki bien taillent
Ne kuid les lor gaires ne valllent;
Trenchiez quant ke trenchier porreiz
Et jà mar rien esparnereiz.
Heraut out grant pople è estult,

De totes parz en i vint mult ;
Mais multitude petit vaut
Se la virtu du ciel i faut.
Plusor è plusor unt poiz dit,
Ke Heraut aveit gent petit,
Por ço ke à li meschaï;
Maiz plusors dient è ĵei di,
Ke cuntre un home altre envéia
La gent ai duc poi foisonna,
Maiz li dus aveit veirement
Plusors baronz è meillor gent :
Plenté out de boens chevaliers
E grant plenté de boens archiers.
Geldons Engleiz haches portoent,
E gisarmes ki bien trenchoent;
Fet orent devant els escuz
De fenestres e d'altres fuz,
Devant els les orent levez
Come cleies joinz è serrez;
N'i lessièrent nule jointure,
Fet en orent devant closture.
Par ù Normanz entreiz venist,
Ke descunfire les voisist.
D'escuz è d'aiz s'avironèrent,
Issi desfendre se kuidèrent;
Et s'il se fussent bien tenu,
Jà ne fussent il jor veincu.
Jà Normant ne si embastist,
Ke l'alme à hunte ne perdist,
Fust par hache, fust par gisarme,
U par machue u par altre arme.
Corz haubers orent è petit
E helmes de sor lor vestis.
Li Reis Heraut dist è fist dire
E fist banir com lor sire
Ke chescun tienge à tort son vis
Tot dreit contre lor anemis;
Nus ne tort de là ù il est,
E ki veindra la les truis prest :
Ke ke Normant et altre face,
Chescun desfende bien sa place.
Dunc rova cels de Kent aler
Là ù Normanz durent joster,
Kar ço dient ke cil de Kent
Deivent férir primièrement;
U ke li reis auge en estor,
Li primier colp deit estre lor.
Cil de Lundres, par dreite fei
Deivent garder li cors li Rei,

Tut entur li deivent ester,
E l'estandart deivent garder;
Cil furent miz a l'estandart,
Ke chescun le defent è gart.
Quant Heraut out tot aprestè,
E ço k'il volt out comandé,
Emmi les Engleiz est venu
Lez l'estendart est descendu;
Lewine è Guert furent od lui;
Frère Heraut furent andui;
Asez out entur li baronz.
Heraut fu lez si gonfanonz;
Li gonfanon fu mult vaillanz,
D'or è de pierres reluisanz;
Willame pois ceste victoire
Le fist porter à l'Apostoile,
Por mostrer è metre en mémoire
Sun grant cunquest è sa grant gloire.
Engleiz se sunt tenu serré,
Tuit de cumbatre atalenté;
Un fossé unt d'une part fait,
Ki parmi la champaigne vait.
Entretant Normanz aparurent,
D'un pendant surstrent ù il furent,
D'une valée è d'un pendant
Sort un cunréi ki vint avant
Li reis Heraut de luing les vit,
Guert apela, si li a dit:
Frère, dist-il, ù gardes-tu ?
As tu li dus qui vient véu?
De cele gent ke jo vei là,
La nostre gent nui mai n'ara;
Il a poi gent à nos cunquerre,
Mult ai grant gent en cele terre,
Encore ai jo tuz cumbatanz
Ke chevaliers ke paisanz
Par quatre foiz chent mil armez.
Par fei, dist Guert, grant gent avez,
Maiz mult petit poise en bataille
Assemblée de vilanaille.
Grant gent avez en sorquetot,
Mult creim Normanz è mult les dot;
Tuit cil ki vienent n'outremer
Sunt mult à craindre è à doter.
Bien sunt armé, à cheval vunt,
Nos maisnies défolerunt.
Mult unt lances, mult unt escuz,
Mult unt haubers, helmes aguz,
Mult unt glaives, mult unt espées,

Ars è saetes barbelées;
Les saetes sunt mult isneles,
Mult plus tost vunt ke arondeles.
Guert, dist Heraut, ne t'esmaier,
Dex nos pot bien, s'il volt aidier:
Jà par la gent ke jo là vei
Ne nos estuet estre en esfrei.
Endementrez ke il parloent
De celz Normanz k'il esgardoent
Sort un altre cunrel plus grant,
Emprez l'altre serréement;
A une part del champ tornèrent,
E si k'as altres s'asemblèrent.
Heraut les vit, si les garda,
Guert apela, si li mostra;
Guert, dist-il, nos anemiz ereissent;
Chevaliers vienent et espeissent,
Mult par en vient, grant poor ai:
Unkes maiz tant ne m'esmaai,
De la bataille ai grant fréor,
Mi cors en est en grant poor.
— Heraut, dist-il, mal espleitas
Quant de bataille jor nomas;
Ço peise mei ke chà venis
E k'à Lundres ne remainsis,
U à Londres u à Wincestre.
Maiz ore est tart, ne pot maiz estre.
Sire frère, Heraut a dit,
Cunseil arière velt petit;
Desfendon nos se nos poon,
Ne sai mez altre garison.
Se tu, dist Guert, à Lundres fusses
De vile en vile aler péusses,
Et jà li dus ne te quérist,
Engleiz dotast è tei cremist
Ariere alast u paix feist,
Et tes regnes te remainsist.
Unkes ereire ne me volsis,
Ne me preisa ço ke jo dis;
De la bataille jor méis
E à cel jor terme asséis,
E de ton gré si le quesis.
Guert, dist Heraut, por bien le fis;
Jor li assis à samedi,
Por ço ke samedi naski;
Ma mere dire me soleit
Ke à cel jor bien m'aviendreit.
Fol est, dist Guert, ki en sort creit,
Jà nul prudhoem creire n'i deit,

Nul prudhoem ne deit creire en sort.
A son jor à chescun sa mort;
Tu dis ke samedi naskis,
A cel jor pos estre occis.
Atant est sorse une cumpaigne
Ki covri tute la champaigne;
Là fu li gonfanon levez,
Ki de Rome fu aportez;
Joste l'ensuigne ala li dus :
Là fu li mielx, là fu li plus,
Là furent li boen chevalier,
Li boen vassal, li boen guerrier;
Là furent li gentil baron,
Li boen archier, li boen geldon,
Ki debveient li dus garder,
Et entur, li debveient aler.
Li garchon è l'altre frapaille,
Ki mestier n'orent en bataille,
Ki le menu herneiz garderent,
De verz un teltre s'en tornerent.
Li proveire è li ordené
En som un tertre sunt monté
Por Dex prêier è por orer,
E por la bataille esgarder.
Heraut vit Willame venir,
E li chams vit d'armes covrir,
E vit Normanz en treiz partir,
Ki de treiz parz voldrent férir;
Ne sai kels deie plus doter,
A paine pout itant parler :
Nos somes, dist-il, mal bailli,
Mult criem ke nos séions honi.
Li quens de Flandres m'a traï;
Mult fis ke fol ke jel' créï,
Kar par son brief m'aveit mandé,
E par messaige asséuré
Ke willame ne poreit mie
Aveir si grant chevalerie;
Por ço, dist-il, me suiz targiez,
Ke me suis tant pol porchaciez;
Ço peise mei ke ai si fait.
Sun frère Guert à sel a trait,
Miz se sunt juste l'estandart;
Chescun prie ke Dex le gart.
Envirun els lor parenz furent
E li Baron ke il conurent;
Toz les unt préié de bien faire.
Nus ne s'en pot d'iloc retraire;
Chescun out son haubert vestu,

Espée ceinte, el col l'escu;
Granz haches tindrent en lor cols,
Dunc il kuident férir granz cols.
A pié furent serréement,
Mult se contindrent fièrement;
Maiz s'il séussent deviner
Mult déussent plaindre è plorer
Por la dolorose advanture,
Ki lor avint mult male è dure.
*Olicrosse* sovent crioent
E *Godemite* reclamoent;
*Olicrosse* est en engleiz
Ke Sainte Croix est en franceiz,
E *Godemite* altretant
Com en frenceiz Dex tot poissant.
Normanz orent treiz cumpaignies
Por assaillir en treiz parties;
En treiz cumpaignes se partirent,
E treiz cumpaignes d'armes firent.
Li primiers è li secund vint,
E poiz li tiers ki plus grant tint :
Ço fu li dus ovec sa gent,
Tuit alèrent hardiement,
Dez ke li dous ost s'entrevirent,
Grant noise e grant temulte firent;
Mult oïssiez graisles soner
E boisines e cors corner :
Mult véissiez gent porfichier,
Escuz lever, lances drecier,
Tendre lor ars, saetes prendre,
Prez d'assaillir, prez de desfendre.
Engleiz à estal se teneient
E li Normanz toz tems veneient.
Quant il virent Normanz venir
Mult véissiez Engleiz fremir,
Genz esmover, ost estormir;
Li uns rouir, li altres palir;
Armes seisir, escuz lever;
Hardiz saillir, coarz trembler.
Taillefer, ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li dus alont cantant
De Karlemaine è de Rollant,
E d'Oliver è des vassals
Ki morurent en Renchevals.
Quant ils orent chevalchié tant
K'as Engleis vindrent aprismant :
Sires, dist Taillefer, merci,
Jo vos ai lungement servi,

Tut mon servise me debvez;
Hui se vos plaist me le rendez.
Por tut guerredun vos requier,
E si vos voil forment préier :
Otréiez mei, ke jo n'i faille,
Li primier colp de la bataille.
E li dus respont : Je l'otrei.
E Taillefer point à desrei,
Devant toz li altres se mist;
Un Engleiz feri, si l'ocist;
De soz le pis, parmie la pance
Li fist passer ultre la lance
A terre estendu l'abati,
Poiz trait l'espée, altre féri,
Poiz a crié : Venez, venez :
Ke fetes vos? Férez, férez.
Dunc l'unt Engleiz avironé;
Al secund colp k'il out doné,
Eis vos noise levé è cri,
D'ambedui pars pople estormi.
Normanz à assaillir entendent,
E li Engleiz bien se défendent ;
Li uns fierent, li altres botent,
Tant sunt hardi ne s'entre dotent.
Eis vos la bataille assemblée,
Dunc encore est grant renomée ;
Mult oïssiez grant cornéiz
E de lances grant froisséiz,
De machues grant feréiz,
E d'espées grant chapléiz.
A la feie Engleiz rusèrent,
Et à la feie retornèrent,
E cil d'ultre mer assailleient,
E bien sovent se retraeient.
Normanz escrient : Dex aïe;
La gent englesche : *Ut* s'escrie.
Lors véissiez entre serjanz,
Gelde d'Engleiz è de Normanz,
Granz barates e granz medlées,
Buz de lances è colps d'espées.
Quant Engleiz cheient, Normanz crient
De paroles se cuntralient,
E mult sovent s'entre défient,
Maiz ne sevent ke s'entre dient;
Hardiz fierent, cuarz s'esmaient;
Normanz dient k' engleiz abaient,
Por la parole k'il n'entendent.
Cil empierent è cil amendent.
Hardiz fierent, cuarz gandissent

Coḿe hoems font ki escremissent.
A l'assaillir Normanz entendent,
E li Engleiz bien se défendent,
Hauberz percent et escuz fendent,
Granz colps receivent, granz colps rendent
Cil vunt avant, cil se retraient;
De mainte guise s'entre assaient.
En la champaigne out un fossé;
Normanz l'aveient adossé :
En belliant l'orent passé,
Ne l'aveient mie esgardé.
Engleiz unt tant Normanz hasté,
E tant empeint è tant boté,
El fossé les unt fet ruser,
Chevals et homes jambeter :
Mult véissiez homes tumber,
Li uns sor li altres verser,
E tresbuchier et adenter;
Ne s'en poeient relever.
Des Engleiz i moreit asez,
Ke Normanz unt od els tirez.
En tut li jor n'out mie tant
En la bataille occiz Normant,
Com el fossé dedenz perirent,
Ço distrent ki li morz virent.
Vasletz ki as herneiz esteient,
E li herneiz garder debveient.
Voldrent guerpir tut li herneiz,
Por li damage des Franceiz,
K'el fossé virent tresbuchier,
Ki ne poeient redrecier;
Forment furent espoenté,
Por poi k'il ne s'en sunt torné;
Li herneiz voleient guerpir
Ne saveient kel part garir.
Quant Odes li boen corunez,
Ki de Baieues ert sacrez,
Poinst, si lor dist : Estez, estez;
Séiez en paiz, ne vos movez;
N'aiez poor de nule rien,
Kar se Dex plaist nos veincron bien.
Issi furent asséuré,
Ne se sunt mie remué.
Odes revint puignant ariere
U la bataille esteit plus fière.
Forment i a li jor valu,
Un haubergeon aveit vestu,
De sor une chemise blanche,
Lé fut li cors, juste la manche;

Sor un cheval tot blanc séeit,
Tote la gent le congnoisseit
Un baston teneit en son poing :
Là ù véèit li grant besolng,
Faseit li chevaliers torner,
E là les faseit arrester :
Sovent les faseit assaillir,
E sovent les faseit férir.
Dez ke tierce del jor entra,
Ke la bataille comença,
De si ke none trespassa
Fust si de si, fust si de là,
Ke nus ne sout lequel veincreit,
Ne ki la terre cunquerreit.
De tutes parz si se teneient,
E si sovent se cumbateient,
Ke nus ne saveit deviner
Ki debveit l'altre sormonter.
Normanz archiers ki ars teneient,
As Engleiz mult espez traeient,
Maiz de lor escuz se covreient,
Ke en char férir n'es poeient;
Ne por viser, ne por bien traire,
Ne lor poeient nul mal faire.
Cunseil pristrent ke halt traireient;
Quant li saetes descendreient,
De sor lor testes dreit charreient,
Et as viaires les ferreient.
Cel cunseil ont li archier fait,
Sor li Engleis unt en halt trait;
Quant li saetes reveneient,
De sor les testes lor chaeient,
Chiés è viaires lor perçoent,
Et à plusors les oilz crevoent;
Ne n'osoent les oilz ovrir,
Ne lor viaires descovrir.
Saetes plus espessement
Voloent ke plüie par vent
Mult espès voloent saetes
Ke Engleiz clamoent *wibetes*
Issi avint k'une saete,
Ki de verz li ciel ert chaete
Feri Heraut de sus l'oil dreit,
Ke l'un des oilz li a toleit;
E Heraut l'a par air traite,
Getée a les mains, si l'a fraite.
Por li chief ki li a dolu
S'est apuié sur son escu.
Por ço soleient dire Engleiz,

E dient encore as Franceiz
Ke la saete fu hien traite
Ki à Heraut fu en halt traite,
E mult les mist en grant orgoil,
Ki al Rei Heraut creva l'oil.
Normanz aperchurent è virent
Ke Engleiz si se desfendirent,
Et si sunt fort por els desfendre,
Peti poeient sor els prendre.
Privéement unt cunseillié,
Et entr'els unt aparaillié
Ke des Engleiz s'esluignereient,
E de fuir semblant fereient,
Tant que Engleiz les porsivront
E par les chams s'espartiront.
Si les poeient despartir,
Mielx les porreient assaillir,
E lor force sereit mult piere,
Si porreient mielx descunfiere.
E com ils l'orent dit, si firent,
E li Engleiz les paswirent;
Poi e poi vunt Normanz fuiant,
E li Engleiz les vunt suiant.
Tant cum Normanz plus s'esluignièrent
E li Engleiz plus s'aprochierent.
Par l'esluignement des Franceiz
Kuldèrent è distrent Engleiz,
Ke cil de France s'enfueient,
Ne jà mez ne retornereient.
La feinte fuie les dechut,
Par la fuie grant mal lor crut;
Kar se il se fussent tenu,
Ke il ne se fussent méu,
Mult se fussent hien desfendu,
A grant paine fussent vaincu;
Maiz come fol se despartirent,
E come fol les parswirent.
Mult véissiez par grant veisdie
Retraire cels de Normendie;
Lentement se vunt retraiant
Por fere Engleiz venir avant.
Normanz fuient et Engleiz chacent,
Lances aloignent, haches haucent.
Quant il furent hien esbaudi,
E par la champaigne esparti,
Engleiz les aloent gahant
E de paroles leidissant.
Cuarz, font-il, mar i venistes,
Ki nos terres aveir volsistes

Nostre terre aveir kuldastes,
Folz fustes quant vos l entrastes;
Normendie vos lert trop luing,
N'i vendrez mie à cel besuing;
Nient lert mez d'arrière aler;
S'à un saut n'l poez voler.
Filz è filles perduz avez
Se la mer tote ne bevez.
Cil escotoent è soffreient
Ne savelent ke il deseient,
Ço lor ert vis k'il glatisselent,
Kar lor langage n'entendeient.
Al arester et al torner
Ke Normant voldrent recovrer,
Oïssiez baronz rapeler,
*E Dex aïe* en halt crier.
Lor erre unt Normanz repris
Torné lor sunt emmi le vis;
Donc véissiez Normanz torner,
E ès Engleiz entremesler;
Li uns li altres encuntrer,
E cels ferir e cels boter
Cil fiert, cil faut, cil fuit, cil chace,
E cil assome, è cil manace;
Normanz encuntre Engleiz s'arestent,
E de férir Normanz s'aprestent.
Mult veissiez par plusurs places
Beles fules è beles chaces;
Grant fu la gent, la place lée,
Estur espez, dure meslée:
De tutes parz hien se cumbatent,
Granz sunt li colps, bien s'entrebatent,
Bien le faseient li Normant,
Quant un Engleiz vint acorant;
En sa cumpaigne out chent armez,
De plusors armes atornez,
Hache noresche out mult bele,
Plus de plain pié out l'alemele,
Bien fu armé à sa manière,
Grant ert è fier, o bele chiere.
En la bataille el primer front,
La ù Normanz plus espez sont,
En vint saillant plus tost ke cers;
Maint Normant mit il jor envers
Od sa cumpaigne k'il aveit,
A un Normant s'en vint tot dreit,
Ki armé fu sor un destrier;
Od la hache ki fu d'acier
El helme férir le kuida,

Maiz li colp ultre escolorja;
Par devant l'arcon glacéia
La hache ki mult bien trencha;
Li col del cheval en travers
Colpa k'a terre vint li fers,
E li cheval chaï avant
Od tot son mestre a terre jus.
Ne sai se cil le féri plus,
Maiz li Normanz ki li colp virent,
A grant merveille s'esbahirent.
L'assalt aveient tot guerpi,
Quant Rogier de Montgomeri
Vint poignant, la lance beissie;
Onc ne leissa por la coignie
Kil aveit sus el col levée,
Ki mult esteit lonc enbanstée,
Ke li Engleiz si ne ferist,
K'à la terre platir le fist;
Dunc s'écria : Ferez, Franceiz;
Nostre est li champ sor lès Engleiz.
Dunc veissiez dure medlée,
Maint colp de lance è maint d'espée.
E veissiez Engleiz desfendre,
Chevals tuer et escuz fendre.
Un soldéier i out de France
Ki fu de noble cuntenance,
Sor un cheval sist merveillos;
Dous Engleiz vit mult orguillos,
Ki s'esteient acumpaignié
Por ço ke bien erent preisié.
Ensemble debveient aler,
Li uns debveit l'altre garder,
En lor cols aveient levées
Dui gisarmes lunges è lées;
As Normanz feseient granz mals,
Homes tuoent è chevals.
Li solnéier les esgarda,
Vit li gisarmes, si dota;
Son boen cheval perdre cremeit,
Kar ço ert li mielx k'il aveit;
Volentiers altre part tornast,
Se cuardise ne semblast,
Malz tost fu en altre pensé.
Sun cheval a esperuné;
Poinst li cheval, li frein lascha
E li cheval tost le porta.
Por la crieme des dous gisarmes
L'escuz leva par les énarmes :
Un des Engleiz féri tot dreit,

Od la lance ke il teneit,
Soz li menton en la petrine;
Li fer passa parmi l'escbine.
Endementrez ke il versa,
Sa lance chaï è froissa,
Et il a le gibet seisi
Ki à sun destre bras pendi;
L'altre Engleiz a féru a mont
Ke tot li chief li casse è font.
Rogier li viel, cil de Belmont,
Assalt Engleis el primier front,
A merveilles pris en i ont:
Ço pert as eirs ki riches sont;
Bien poet l'en saveir as plusors,
Ke il orent boens ancessors,
E furent bien de lor seignors
Ki lor donerent tels énors.
De cel Rogier en descendant
Vint li lignage de Mellant.
Guillame ke l'en dit Mallet,
Hardiement entr'els se met;
Od l'espée ki resflambie,
As Engleiz rent dure escremie;
Maiz son escu si estroerent,
E son cheval soz li toerent,
Et il meisme éussent mort,
Quant vint li sire de Montfort
Et Dam Willame de Vez-Pont;
Od granz maisnies ke il ont
Le rescotrent hardiement.
Mult i perdirent de lor gent;
Mallet firent monter maneiz
Sor un destrier tot freiz.
Bien firent cel de Béessin,
E li baronz de Costentin,
E Néel de Saint-Salvéor
Mult s'entremet d'aveir l'amor
E li boen gré de son seignor;
Assalt Engleiz o grant vigor,
Od la petrine du destrier
En fist maint li jor tresbuchier,
Et od l'espée al redrecier
Veissiez bien baron aidier.
Grant pris en out cil de Felgières,
Ki de Bretaigne out gent mult fieres.
Henri li sire de Ferrières,
E cil ki dunc gardout Tillieres;
Od cels baronz grant gent s'asemble,
Sor Engleiz fierent tuit ensemble;

Morz est u pris ki ne s'en emble;
Tote la terre crole è tremble.
De l'altre part out un Engleiz
Ki leldisseit mult li Franceiz ;
Od une hache mult trenchant ;
Les alout mult envaïssant.
Un helme aveit tot folt de fust,
Ke kolp el chief se recéust;
A sez draz l'aveit atachié,
Et envirun son col lacie,
Un chevaller de Normendie
Vit li forfeit à l'estoltie
K'il alout des Normanz faisant ;
Sor un cheval sist mult vaillant ;
Eve ne feu nel' retenist,
Se li sire bien le poinsist;
Li chevalier l'esperuna
E ii cheval tost le porta.
Sor li helme l'Engleiz feri,
De suz les oils li abati,
Sor li viaire li pendi
E li Engleiz sa main tendi,
Li helme voleit suz lever,
E son viaire delivrer;
E cil a un colp doné,
Li puing destre li a colpé,
E sa hache à terre chaï.
Et un Normant avant sailli;
Od ses dous mains l'a relevée,
Ke il aveit mult golosée;
Maiz mult li out corte durée,
K'il l'out sempres cumperée.
Al beissier ke il faseit
A la hache ke il perneit,
Un Engleiz od une coignie,
Ke il avait lungue emmanchie,
L'a si féru parmi li dos
Ke toz li fet croissir les os;
Tote poet l'en véir l'entraille,
E li pomon è la coraille.
Li chevalier al boen cheval
S'en retorna ke il n'out mal;
Maiz un Engleis ad encuntré,
Od li cheval l'a si hurté,
Ke mult tost l'a acraventé,
Et od li piez tot défolé.
 Li boen citéan de Roem
Et la jovente de Caem,
Et de Faleise, è d'Argenteen,

È d'Anisie, è de Matoen;
Cil ki ert sire d'Aubemare,
È dam Willame de Romare,
È li sire de Litehare,
E cil de Touke è de la Mare,
È li sire de Néauhou,
Et un chevalier de Pirou,
Robert li sire de Beifou,
E cil ki ert sire d'Alnou,
Li chamberienc de Tancharvile,
E li sire d'Estotevile,
Et Wiestace d'Abevile,
Et li sire de Magnevile,
Willame ke l'en dist Crespin,
E li sire de Saint-Martin,
E dam Willame des Moslins,
E cil ki ert sire des Pins;
Tuit cil furent en la bataille;
N'i a cil d'els ki mult n'i vaille.
Un vassal de Grentemesnil
Fu mult li jor en grant peril;
Kar sun cheval li tresporta,
Por poi ke il ne tresbucha
A un boissun k'il tressailli:
Par li regnes le frein rompi,
E li cheval sailli avant,
Vers les Engleiz ala corant;
E li Engleiz ki s'aperchurent,
Haches levées li corurent;
Maiz li cheval s'espoenta
Ariere vint, dunc li torna.
De Meaine li vieil Gifrei,
E de Bohon li vieil Onfrei,
De Cartrai Onfrei è Maugier,
Ki esteit novel chevalier;
De Garenes i vint Willeme,
Mult li sist bien el chief li helme;
Et li vieil Hue de Gornal,
Ensemle o li sa gent de Brai.
Ot la grant gent ke cil menerent
Mult en ocistrent è tuèrent.
Et Engerran de Laigle i vint,
L'escu el col, la lance tint,
Sor Engleiz fiert de grant aïr,
Mult se peine del duc servir;
Por terre qu'il li out pramise
S'entremist mult de son servise.
E li visquens cil de Toarz
Ne fu mie li jor coarz.

D'Avrencin i fu Richarz,
Ensemble od li cil de Biarz,
E li sire de Solignie,
E li boteillier d'Aubignie,
Cil de Vitrie è de Lacie,
De val de Saire è de Tracie;
E cil furent en un conrei,
Sor Englelz fierent demanei;
Ne dotoent pel ne fossé,
Maint hoem unt cel jor enversé,
Maint boen cheval i unt tué,
E d'els maint hoem i out nafré.
Hue li sire de Montfort,
Cil d'Espiné è cil de Port
Cil de Corcie è cil de Jort,
I unt cel jor maint Englès mort.
Cil ki fu sire de Reviers,
Grant plenté out de chevaliers;
Cil i férirent as primiers,
Englelz folent od li destriers.
Li viel Willame de Moion
Out avec li maint cumpaignon.
De Cingueleiz Raol Teisson
E li viel Rogier Marmion
S'i contindrent come baron,
Poiz en orent grant guerredon.
Joste la cumpaigne Néel
Chevalcha Raol de Gael;
Bret esteit è Bretonz menout,
Por terre serveit ke il out,
Maiz il la tint assez petit,
Kar il la forfist, ço fu dit.
Des Biarz i fu avenals,
Des Mortiers-Hubert Paienals,
Robert Bertram ki esteit torz,
Mult i out homes par li morz.
Li archier du Val de Roil,
Emsemle od els cels de Bretoil,
A maint Engleiz creverent l'oil
Od li saetes acerées
K'il aveient od els aportées.
Cels de Sole è cels d'Oireval,
De Saint Johan è de Brehal,
Cels de Brius è cels de Homez
Véissiez férir mult de prez;
Li escuz sor lor chiés meteient,
Li colps de haches receveient;
Mielx voleient iloc morir,
Ke à lor dreit seignor faillir

Cil de Saint-Sever è de Caillie,
E li sire de Semillie;
De Basquevile i fu martels,
De joste li cil de Praels,
Cil de Goviz è de Sainteals,
Del viez Moléi è de Monceals,
Cil ki ert sire de Pacie,
E li seneschals de Corcle,
Et un chevalier de Lacie,
Ensemle o els cils de Gascie,
E cil d'Oillie è de Sacie,
E li sire de Vaacie,
Del Tornéor è de Praeres,
Et Willame de Columbieres,
E Gilbert li viel d'Asnieres,
De Chaaignes è de Tornières,
Li viel Luce de Bolebec
E Dam Richart ki tient Orbec.
E li sire de Bonnesboz,
E cil de Sap è cil de Gloz,
E cil ki dunc teneit Tregoz;
Dous Engleiz fist tenir por soz;
L'un od sa lance acraventa,
L'altre od s'espée escervela,
Poinst li cheval, si retorna,
Si ke Engleiz ne le tocha;
E li sire de Monfichet,
Ki de boz garder s'entremet;
L'ancestre hue li Bigot,
Ki aveit terre à Maletot
Et as Loges et à Chanon;
Li dus soleit en sa maison
Servir d'une seneschaucie;
Mult out od li grant cumpaignie;
En fieu esteit son seneschals,
E mult esteit noble vassals.
Cil de corsage esteit petiz,
Maiz mult est proz è hardiz,
E por ço as Engleiz hurta
Od la grant gent ke il mena.
La oïssiez noises è criz
E de lances grant froisséiz;
Encuntre Engleiz furent as lices,
De lor lances firent esclices.
Od gisarmes et od coignies
Lor unt lor lances pescies;
Et cil unt lor espées traites,
Li lices unt totes fraites,
E li Engleis par grant déhait

Se sunt à l'estandart retreit.
Là esteient tuit assemblé
Li meshaignié è li nafré;
Dunc point li sire de La Haie,
Nus n'esparne ne ne manaie,
Ne nus ne fiert k'à mort ne traie,
Ne poet garir k'il fet plaie.
Cil de Vitrie è d'Urinie,
Cil de Monbrai è de Saie
E li sire de la Ferté
Maint Engleiz unt acraventé;
Grant mal i firent li piusor,
E muit i perdirent des lor;
Botevilain è Trossebot,
Cil ne dotent ne coip ne bot,
Mult si firent cel jor d'aïr
As colps recheivre et al férir.
Williame Patric de la Lande
Li reis Heraut forment demende;
Ço diseit, se il le véeit,
De perjure l'apeilereit.
A la Lande l'aveit véu,
E Heraut out iloc géu
E par la Lande fu passez,
Quant li fu al duc amenez,
Ki à Avrenches dunc esteit,
Et en Bretaigne aler dehveit.
Là le fist li dus chevalier,
Armes è dras li fist baiiier
A li et à ses cumpaingnons,
Poiz l'envéia sor li Bretons.
Patric fu lez li dus armez,
E mult esteit de li privez,
Mult i out chevailers de Chauz,
Ki jostes firent et assauz.
Engleiz ne saveient joster,
Ne à cheval armes porter;
Haches et gisarmes teneient,
Avec tais armes se cumbateient.
Hoem qui od hache volt férir,
Od sez dous mainz l'estuet tenir,
Ne pot entendre à sei covrir,
S'il velt férir de grant aïr;
Bien férir et covrir ensemble
Ne pot l'en faire, ço me semble.
De verz un tertre unt pris estal,
Normanz unt miz de verz li val.
Normanz à pié è à chevai,
Les assaillirent comme vassal.

Dunc puinst Hue de Mortemer
Od li sire d'Auviler;
Cil d'Onebac è de Saint-Cler
Engleiz firent mult enverser.
Robert ki fu filz Erneis,
La lance aluigne, l'escu pris,
A l'estandart en vint puignant ;
De son glaive ki fu tranchant
Fiert un Engleiz ki ert devant,
Mort l'abati de maintenant,
Poiz trait l'espée demaniez,
Maint colp féri sor les Engleiz.
A l'estandart en alout dreit,
Por ço k'abatre le voleit,
Mais li Engleiz l'avironerent,
Od lor gisarmes le tuerent :
La fu trové quant il fu quis,
Lez l'estandart mort et occis.
Li quens Robert et Moretoing
Ne se tint mie del duc loing;
Frere ert li dus de par sa mère,
Grant aïe fist à son frere.
Li sire poinst de herecort,
Sor un cheval ki mult tost cort,
De kant k'il pot li nus secort.
De Crievecoer è de Driencort
E li sire de Brlencort
Sueint li dus kel part k'il tort.
Cil de Combrai è cil d'Alnei,
E li sire de Fontenei,
De Rebercil è del Molei
Vont demandant Heraut li rei.
As Engleiz disent : çà estez;
U est li reis ke vos servez,
Ki à Guillame est parjurez?
Morz est s'il pot estre trovez.
Altres barons i out assez,
Ke jo n'ai mie encor nomez;
Mais jo ne poiz à toz entendre,
Ne de toz ne poiz raisun rendre;
Ne poiz de toz li colps retraire
No jo ne voil lunge ovre faire;
Ne sai nomer toz li barons,
Ne de toz dire li sornons
De Normendie è de Bretaigne,
Ke li dus out en sa cumpaigne.
Mult out Mansels et Angevins
E Tuarceiz è Poitevins
E de Pontif è de Bologne.

Grant ert la gent, grant la busoigne;
De mainte terre out soldéiers,
Cels por terre, cels por déniers.
Li dus Willame se cumbat,
En la greignur presse s'embat,
Mult en abat, n'est ki rescoe;
Bien pert ke la busoigne ert soe.
E cil ki tient son gonfanon
(Tostein filz Ron li Blanc out non;
Del Bec joste Fescam fu nez,
Chevalier proz e renomez;
Et quant li dus tournout, tournout,
Et quant arestout, arestout)
Par li granz presses s'embateit,
Là ù il plus Engleiz véeit,
E li Normanz les ocieient
E tueient et abateient.
Out li dus mult grant cumpaignie
De vavassors de Normendie,
Ki por lor seignor garantir
Se lesseient as cors férir.
Alain Fergant, quens de Bretaigne,
De Bretons mene grant cumpaigne;
C'est une gent fiere è grifaigne,
Ki volontiers prent è gaaingne.
Cil en ocist mult è méhaigne,
Ne fiert Engleis ki sus remaigne.
Bien se cumbat Alainz Ferganz,
Chevalier fu proz è vaillanz;
Li Bretonz vait od sei menant,
Des Engleiz fait damage grant.
Li sire de Saint Galeri,
E li Quens d'Ou bien i feri,
E Rogier de Mongomeri
E de Toarz Dam ameri
Se cuntindrent come hardi;
Ki il fierent, mal sont bailli.
Li dus Willame mult s'engoisse,
Sor li Engleiz sa lance froisse;
D'aler à l'estendart se peine
Od li grant pople ke il meine;
Mult s'entremet de Heraut querre,
Ke par li est tute la guerre.
Normanz vunt lor seignor quérant,
E mult le vunt avironant;
As Engleiz vunt granz colps donant,
E cil se vunt mult desfendant;
Forment, s'esforcent è desfendent,
Lor anemiz à colps atendent.

Un i en ont de grant vigor,
Ke l'en teneit por luiteor;
Od une hache k'il teneit,
As Normanz grant mal faiseit;
Trestuit li pople le cremeit,
Kar des Normanz mult destruieit.
Li dus poinst, si l'ala férir;
Maiz cil guenchi, cil fist faillir,
En travers sailli un grand saut,
El col leva la hache en haut;
Al retor ke li dus faiseit
Por la hache ke il cremeit
S'acorsa; cil de grant vertu
Sus a li dus el chief féru,
Li helme li a mult pléié,
Maiz ne l'a pas granment blecié.
Por poi k'il ne l' fist tresbuchier,
Maiz as estrieus s'est porfichiez,
Delivrement s'est redreciez;
E kant il se kuida vengier
Et occire li pautonier,
Li pautonier s'est trait arière;
Crieme a del duc k'il ne l' fière.
Entre les Engleiz vint saillant,
Maiz n'i pout mie avoir garant,
Kar Normanz ki l'orent véu
L'ont parsui è conséu,
As fers des lances l'ont cosu,
A terre l'unt mort abatu,
Là ù la presse ert plus espesse;
Là cil de Kent é cil d'Essesse
A merveille se cumbateient,
E li Normanz ruser faiseient,
En sus les faiseient retraire,
Ne lor poeient grant mal faire.
Li dus vit sa gent resortir
E les Engleiz trop esbaudir;
Par les enarmes prinst l'escu,
Porfichié s'est de grant vertu,
Une lance a prise è drecie,
Ke un vaslet li a baillie,
Joste li prist sun gonfanon.
Plus de mal armez environ,
Ki del duc grant garde perneient
E là ù il puigneit puigneient,
Serréement si com il durent,
Verz les Engliez férir s'esmurent;
Od la force des boens destriers
Et od li colps des chevaliers

La presse unt tote desrompue
E la turbe avant els fendue.
Li boen dus avant les conduit,
Maint enchaça è maint s'emfuit.
Mult veissiez Engleiz tumber,
Gésir à terre è jambeter,
Et as chevals cels defoler
Ki ne se poent relever;
Mult veissiez voler cerveles
Et à terre gésir boeles.
Mult en chaï à cel enchaus
De plus riches et des plus haus.
Engleiz par places se astreignent,
Ceis ocient ke il ateignent,
Et plus k'il poent s'esvertuent,
Homes abatent, chevals tuent.
Un Engleiz a li dus véu,
A li ociere a entendu;
Od une lance k'il portout
Férir le volt, mais il ne pout,
Kar li dus l'a anceiz féru
Et à terre jus abatu.
Grant fu la noise è grant l'occise;
Maint alme i out forz de cors mise;
Li vifz de suz li morz trespassent,
D'ambes parz de férir se lassent.
Ki déroter pot, si dérote,
E ki ne pot ferir, si bote;
Li forz cuntre li forz estrivent,
Li uns morent, li altres vivent;
Li cuarz se vont retraiant,
E li hardiz passent avant.
Mal est bailli ki entrels chiet,
Grant poor a ainz k'il reliet,
E maint en chiet ki ne relieve,
Par la grant presse maint encrieve.
Tant unt Normant avant empeint,
K'il nul à l'estendart ateint.
Heraut à l'estandart esteit,
A son poer se desfendeit,
Maiz mult estoit de l'oil grevez,
Por ço k'illi estoit crevez.
A la dolor ke il senteit
Del colp del oil ki li doleit,
Vint un armez par la bataille;
Heraut feri sor la ventaille,
A terre le fit treshuchier;
E quant k'il se volt redrecier,
Un chevalier le rabati,

Ki en la cuisse le féri,
En la cuisse parmi le gros,
La plaie fu de si en l'os.
Guert vit Engleiz amenuisier,
Vit k'il n'i out nul recovrier,
Vit son lignage déchaeir;
De sei garir n'out nul espeir,
Fuir s'envolt, mais ne poeit,
Ke la presse toz tems cresseit.
A tant puinst li dus, si l'ateint,
Par grant air avant l'empeint,
Ne sai se de cel colp morut,
Maiz ço fut dit ke pose jut.
L'estendart unt à terre mis,
E li reis Heraut unt occis
E li meilior de ses amis;
Li gonfanon à or unt pris.
Tel presse out à Heraut occire,
Ke jo ne sai ki l'occist dire.
Mult unt Engleiz grant dol éu
Del rei Herant k'il unt perdu,
E del duc ki l'aveit vencu
E l'estandart out abatu.
Mult longement se combatirent
E longement se desfendirent,
De si ke vint à de la parfin
Ke li jor torna el déclin.
E dune unt bien apercéu,
E li aikanz recognéu
Ke l'estandard esteit chéu,
E la noveie vint è crut
Ke mort esteit Heraut por veir.
Ne kuident maiz secors aveir;
De la bataille se partirent,
Cil ki porent fuir, fuirent.
Ne sai dire ne jo nel di,
Ne jo n'i fu, ne jo ne l' vi,
Ni à mestre dire n'oï
Ki li reis Herant abati,
Ne de kel arme il fu nafrez,
Maiz od li morz fu morz trovez;
Mort fu trovez entre li morz,
Ne l' pout garir ses granz esforz.
Engleiz ki del champ eschaperent.
De si à Lundres ne finèrent :
Ço diseient è so creimelent
Ke li Normanz prez les sueient.
Grant presse ont à passer li pont,
E l'ewe fu de soz parfont;

Por la presse li pont froissa,
E mait en l'ewe tresbucha.
Williame bien se cumbati,
En mainte presse s'embati,
Maint colp dona, maint colp reçut,
E par sa main maint en morut.
Dous chevals out soz li occis,
E li tiers a par busuing pris,
Si k'il à terre ne chaï,
Ne de sanc gute n'i perdi.
Coment que chescun le feist,
Ki ke morust ne ki vesquist,
Veir est ke Williame veinqui.
Des Engleiz mult del champ fui
E maint en morut par li places;
A Dex Willeme en rent graces.
Li dus Willame par fierté,
Là ù l'estendart out esté
Rova son gonfanon porter,
E là le fist en haut lever;
Ço fu li signe qu'il out veincu
E l'estandard out abatu.
Entre li morz fist son tref tendre,
E là rova son hostel prendre;
Là fist son mangier aporter
Et aparaillier son souper.
Eis vus Galtier Giffart puignant :
Sire, fet-il, k'alez faisant?
Vos n'estes mie avenament
Remez od ceste morte gent.
Maint Engleiz gist ensanglenté
Entre li morz sain u nafré,
Ki de lor sanc se sunt soillié,
Et od li morz de gré couchié,
Ki par noit kuident relever,
E par noit kuident escaper;
Mais mult se kuident ainz vengier,
E mult se kuident vendre chier.
Ne chaut chescun de sa vie,
Ne li chaut poiz ki l'ocie,
Mais ke il ait un Normant mort.
Nos lor faison, ço dient, tort.
Aillors déussiez herbergier,
E faire vos eschargaitier
A mil u à dous mil armez
De cels u plus vos fiez.
Seit ennuit faite l'eschargaite;
Nos ne savons ki nos agaite;
Fière jornée avon hui faite,

Maiz la fin bien me plaist è haite.
Gifart, dist li dus, Dex merci,
Bien l'avome fet tresqu'ici,
Et se Dex le velt consentir,
E ke à li vienge à pleisir,
Bien le feron d'ore en avant;
De tot traion Dex à garant.
Issi s'en est Giffart tornez
Et Willame s'est désarmez.
A la guige del col oster,
Et al helme del chief sevrer
Et al hauber del dos verser
Vinrent baronz à chevaliers
E dameisels et esquiers;
Li colps virent granz en l'escu
E li helme ont quassé véu.
A grant merveille unt tot tenu
E dient tuient : tel her ne fu
Ki si poinsist è si férist,
Ne ki d'armes tels faiz si fist;
Poiz Rollant ne poiz Olivier
N'out en terre tel chevalier.
Mult le preisent, mult le loent,
De ço k'il unt véu s'esjoent,
Maiz dolens sunt de lor amis,
Ki sunt en la bataille occis.
Li dus fu entr'els en estant
De bele groisse è de bel grant;
Graces rendi al rei de gloire
Par ki il out éu victoire
Li chevaliers a merciez,
Et li morz sovent regretez.
A la Champaigne la nuit jut,
Entre li morz mainga è but.
Diemaine fu el demain;
Cil ki orent ju à cel plain
E ki orent veillié as chans
E sofert orent mainz ahans,
Par matin furent el jor levez;
Par la champaigne sunt alé,
Lor amis unt fait enterrer,
Cels k'il porent morz trover.
Li nobles dames de la terre
Sunt alées lor maris querre;
Li unes vunt querant lor pères,
U lor espos u filz u freres;
A lor villes les emporterent,
Et as mostiers les enterrerent.
Clers è proveires del païs

Par requeste de lor amis
Unt cels ke il trovèrent pris ;
Charniers unt fait, cil unt enz mis.
Li reis Heraut fu emportez,
Et à Varham fu enterrez,
Maiz jo ne sai ki l'emporta,
Ne jo ne sai ki l'enterra.
Maint en remest el champ gisant,
Maint s'en ala par nuit fuiant.

---

# TABLE

## CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE

### DU TOME PREMIER.



### LIVRE PREMIER.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES BRETONS JUSQU'AU NEUVIÈME SIÈCLE.

## LIVRE II.

DEPUIS LE PREMIER DÉBARQUEMENT DES DANOIS EN ANGLETERRE, JUSQU'A LA FIN DE LEUR DOMINATION.

### 787-1048.

## LIVRE III.

DEPUIS LE SOULÈVEMENT DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE LES FAVORIS NORMANDS DU ROI EDWARD, JUSQU'A LA BATAILLE DE HASTINGS.

### 1048-1066.

# NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES
## DU TOME PREMIER.

—

### LIVRE PREMIER.

#### N° 1.



#### N° 2.



#### N° 3.



#### N° 4.



### LIVRE DEUXIÈME.

#### N° 1.



#### N° 2.



### LIVRE TROISIÈME.

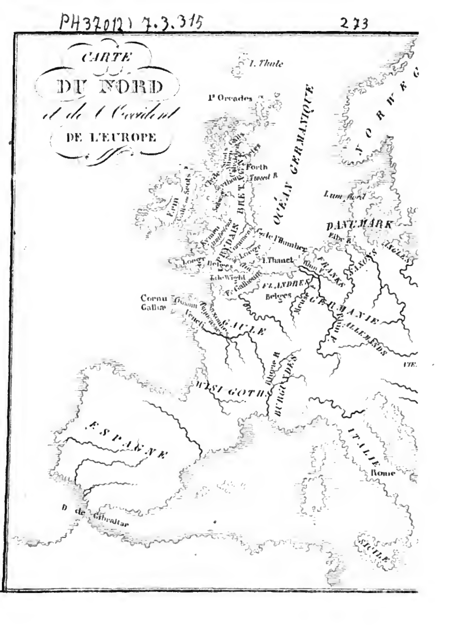
#### N° 1.

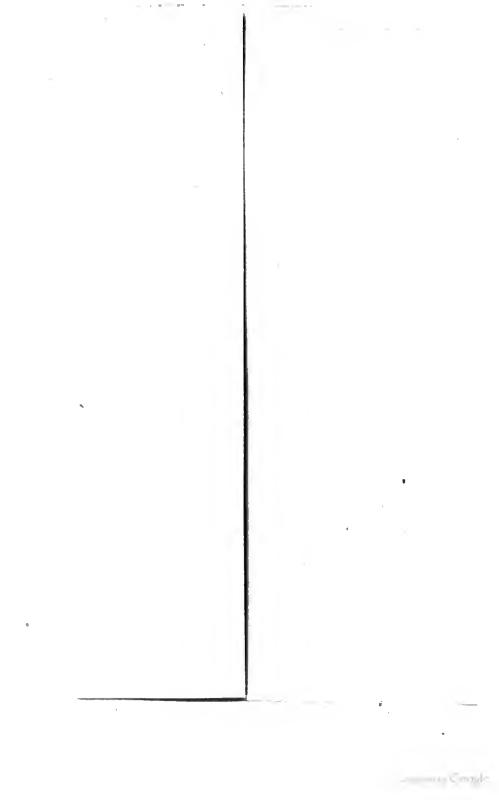


#### N° 2.



FIN DE LA TABLE.


CARTE
DU NORD
et de l'Occident
DE L'EUROPE
I. Thule
I.s Orcades
OCÉAN GERMANIQUE
NORWEG
Forth
Tweed R.
Erin
Scots
BRET
Isle l'Humber
I. Thanet
Belges
Isle Wight
Cornu
Galliæ
Lum Fiord
DANEMARK
Elbe R.
SAXONS
FRANKS
FLANDRES
Belges
Meuse
GERMANIE
ALLEMANDS
GAULE
WISIGOTHS
Rhône R.
BURGUNDES
ESPAGNE
ITALIE
Rome
SICILE
D. de Gibraltar



274

# ŒUVRES

# D'AUG. THIERRY.

. . . . . . . The folk of Normandie
Among us woneth yet, and shalleth evermore.
Of Normans heth these high men thath beth in this land
And the low mon of Saxons. . . . . . . .

Robert of Gloucester's Chronicle, vol. 1, p. 3 et 363.



« Les gens de Normandie habitent encore parmi nous, et y demeureront à « jamais..... Des Normands descendent les hommes de haut rang qui sont en ce « pays, et les hommes de basse condition sont fils des Saxons. »

Chronique de Robert de Gloucester.

Imprimerie de N. J. Gregoir,
Rue au Lin, N° 20.